MADEMOISELLE BLAISOT

TROISIÈME PARTIE (1).

XI.

Daniel ne dormit pas cette nuit-là. Ébloui de ce qui lui arrivait, atterré de ce bonheur de pouvoir se dévouer pour Madeleine, confident de ces tristesses, de ces chagrins, de ces pensées dont il avait su découvrir le tourment secret ; le cœur plein, encore ému par ce cri de désespérance, pour la première fois il se confessa qu'il l'aimait sans combattre sa folie. Il l'aimait, après les paroles fatales qu'elle avait prononcées sur elle-même, et qui lui défendaient à jamais d'oser lui avouer son amour ; il l'aimait de cette passion sublime qui se repaît de ses douleurs et n'a pour toute joie que le sacrifice et l'abnégation. A l'abri de son rôle de frère, il ranimerait sa pauvre âme craintive et lui donnerait l'illusion de ce bonheur dont elle se croyait déshéritée. Grand Dieu ! ne pas être aimée ! elle qu'il entrevoyait depuis trois mois dans le paradis de ses rêves !

Le lendemain matin, comme il arrivait au château, il trouva Madeleine et Mme Merlin déjà descendues pour fourrager dans les parterres les dernières roses de l'été. Madeleine lui tendit la main en silence, avec ce sourire confiant de l'amitié qui se donne. Il fut tout heureux de la voir ainsi sereine, comme si leur pacte de la veille l'eût déjà raffermie.

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 janvier.

— Hé! Daniel, dit la grand'mère, Jean-Jacques a déjà décampé. Vous allez venir avec nous à la ferme. — Avez-vous le temps? — Oui. — Bon! laissons nos corbeilles là, nous les reprendrons au retour.

On partit par la grande allée du parc. Sous les pieds bruissaient déjà quelques feuilles sèches au beau ton roux, parsemées de brindilles. Çà et là, dans les taillis, les grands arbres verts, chênes et sapins, artistement plantés, tranchaient sur les hautes ramures jaunissantes.

— Oh! mère, vois donc comme les massifs sont beaux aujourd'hui? s'écria Madeleine. On dirait un vrai décor de féerie, n'est-ce pas, monsieur de Fierchamp?.. Tenez, juste maintenant, avec ce nuage qui passe et jette de grandes ombres sur le fond, pendant que les premiers plans resplendissent...

— Oh! oui, c'est très beau! dit Daniel convaincu.

— Qu'est-ce que vous me chantez là tous les deux? s'écria Mme Merlin, en s'arrêtant, les yeux écarquillés, pour contempler la perspective; le parc est comme tous les jours.

— Tu ne vois pas les platanes du moulin, comme ils sont verts? reprit Madeleine.

— Pardi! il ferait beau voir qu'ils fussent chocolat! riposta dame Zoé.

Et ils repartirent; mais cent pas plus loin, ce fut une autre admiration de Madeleine, à propos d'un plant de glaïeuls, vers lequel elle courut pour y cueillir un bouquet.

Après les mélancolies des derniers jours, Daniel était tout ravi de la voir si vive et si gaie.

— Allons! décidément, ça y est! dit la grand'mère en souriant. Qu'est-ce que vous pensez de ça, vous?

— Oh! Mlle Madeleine est tout à fait remise de ses migraines, répondit-il.

— Je crois bien! elle a des ailes, la voilà partie! C'est tout uniment la Belle au bois dormant qui s'éveille, ni plus ni moins, mon cher garçon. — Chut! la voilà qui revient, n'ayons pas l'air.

Daniel se garda bien « d'avoir l'air. » Partageant la joie de Mme Merlin, il se disait à part lui que ce bon rassérènement, qui succédait à leur entretien de la veille, était déjà le signe d'un réconfort de pensées.

Les jours qui suivirent furent pour elle comme l'essor d'une vie nouvelle. Sans que nul songeât à s'en étonner, elle s'oubliait parfois à l'appeler bravement « Daniel; » ce qui lui valut ce mot de la douairière:

— Oh! oh! garçon, voilà que vous avez gagné votre procès auprès de notre infante.

Cependant, une semaine s'était presque écoulée sans qu'il eût eu

à l'accompagner dans quelque excursion, quand, un matin, comme il travaillait dans la bibliothèque, il entendit au-dessous de sa fenêtre la voix de Mme Merlin.

— Ça n'a pas de bon sens, Cabagnou, monter à cheval, par ce temps chaud ! La fatiguer !

— Ah ! répliqua le docteur en riant, pauvre petite !.. Il me faut une bonne course d'une heure dans les bois, qu'elle recommencera chaque matin, pour s'ouvrir l'appétit. Tu m'entends, Madelon?

— Enfin, grand'mère, dit Madeleine, si c'est par ordonnance !

— Oui, mais Béraud n'est pas là pour t'accompagner, et avec les grooms, je ne suis pas tranquille.

— Je vais faire demander à M. de Fierchamp s'il peut venir, ajouta Madeleine. Nous devions aller voir mes travaux de la crèche, ce sera course faite.

Un quart d'heure après, Daniel, qui n'était point du tout mauvais cavalier, partait avec Madeleine. Ils eurent bientôt gravi la colline et gagné les bois. C'était leur première échappée depuis le fameux soir où elle lui avait confié ses tristesses. Encore un peu timide en son rôle d'ami, mais ne craignant plus de lui témoigner sa dévotion, il osait maintenant lui rendre ces mille soins charmans que l'amitié seule justifie; il osait la regarder sans cette triste pensée qu'il éveillait le sentiment de défiance instinctive qu'elle éprouvait toujours des regards fixés sur elle. Il lui semblait avoir charge d'âme.

« L'amour est un dieu que l'on paie facilement en fausse monnaie, » a dit un humoriste. Retranché dans son pur désintéressement comme dans sa plus solide forteresse, Daniel était sincère. Résolu au sacrifice de sa vie, fier désormais d'une passion mystique qui n'inquiétait plus sa conscience, heureux enfin de ce culte de frère épris, auquel son existence d'intimité près d'elle allait prêter d'ineffables grâces, il se livrait, dès ce jour, de toutes les ardeurs de son être, presque honteux d'avoir si longtemps combattu, étouffé cette belle flamme qui vivifiait son cœur et le rendait digne d'elle.

Il s'aperçut vite, à peine dans le bois, qu'elle montait fort bien et avec une sorte de hardiesse qui faisait presque disparaître sa disgrâce. Forcée à une désinvolture dégagée, sa taille ronde et bien prise avait une souplesse élégante s'harmonisant avec la ligne de ses hanches, dessinée par son amazone. Accoutumé à son maintien toujours un peu farouche, il la regardait, tout surpris de cette aisance décidée et robuste où elle semblait s'oublier; elle devina son étonnement et rougit.

— J'espère que je m'applique aux principes d'école, dit-elle en riant. C'est parrain qui m'a dressée : — Attention ! tête droite, le corps bien assis, les épaules tombantes !.. Ça, c'est le mouvement

que je n'ai jamais pu exécuter! ajouta-t-elle. — Ah! voilà notre terrain gazonné... *Pull up!* Un temps de galop!

Elle partit, Daniel suivit, dilatant son cœur, exalté par ce bonheur de la voir vibrante, animée par la course, son gracieux visage fouetté par l'air du matin. Dans la tiède fraîcheur des allées pleines d'ombre, des gouttes de rosée pendaient encore aux branches, qu'elle faisait pleuvoir sur eux du bout de sa cravache. Après un quart d'heure de galop pourtant, il ralentit sa folle allure pour l'obliger à s'arrêter.

— Bien! je m'y attendais! reprit-elle docilement en se mettant au pas.

— Il ne faut pas vous faire une fatigue de ce qui ne doit être qu'un exercice, répondit Daniel.

— Alors il faut que je vous obéisse?

— Oui, mademoiselle, répliqua-t-il en riant.

— C'est bien!

Au ton charmant dont elle dit ces mots, au regard franc qui les accompagnait, il se sentit remué jusqu'à l'âme. Son rôle de frère commençait.

A ce moment, des fillettes débouchaient sur la route, revenant de cueillir des mûres dans les fourrés. C'était jeudi, jour de vacance pour l'école. A la vue de Mlle Blaisot, elles se rangèrent de chaque côté, souriantes et ravies. Une d'elles lui tendit son panier rempli jusqu'au bord.

— Mademoiselle, en voulez-vous?

— Ah! te voilà, petit diable! dit Madeleine en prenant quelques-uns des fruits noirs, qu'elle partagea avec Daniel. Mais, aussitôt, avec de gentilles façons, toutes jalousèrent la même faveur. Pour les accorder, elle accepta trois ou quatre petits bouquets, les remerciant chacune par son nom.

— Ce sont mes élèves, dit Madeleine en se rengorgeant, comme elles s'éloignaient.

— Et elles vous font honneur. Il faut venir à Blaisot-bourg pour voir de pareils enfans d'ouvriers. La première qui vous a parlé est jolie comme un cœur.

— Heureuses petites! ajouta Madeleine en soupirant.

Daniel se hâta de faire diversion en proposant un nouveau temps de galop. Il eut la joie de voir l'impression bientôt effacée, au courant d'une causerie sérieuse sur les coupes de vieilles futaies qu'avaient déjà commencées les bûcherons... et qu'ils inspectaient au passage. Il arriva même que, au beau milieu d'un épais taillis où ils s'étaient engagés, une sorte de tranchée leur barra le chemin, ce qui les obligeait à un assez long détour.

— Oh! dit Madeleine, ravie de l'obstacle, me permettez-vous de sauter?

— Oh! non! je vous en prie, s'écria-t-il effrayé.

— C'est bien! je m'y attendais, toujours la même peur de me casser! soupira-t-elle encore, avec une moue résignée. Me voilà tout juste comme avec notre parrain : « Madelon! Madelon! pas d'imprudence! » Je n'ai fait que changer de tyran.

Un éclat de rire qui couvrit cette boutade rassura Daniel sur la hardiesse de sa tyrannie. Cette permission qu'elle lui avait demandée établissait entre eux, du premier coup, un train d'amitié charmant, et comme la reconnaissance d'un droit de protection accordé sans conteste.

Après la visite à la crèche, leur rentrée au château s'opéra par la grande grille. Comme ils étaient au milieu de l'allée :

— Ah! vous allez voir les manigances du retour, reprit-elle en riant. — Tournez la tête, sans faire semblant de rien, du côté de la terrasse; grand'mère nous y guette sur la route, depuis notre sortie du bois. — Vous la voyez?

— Oui.

— Maintenant, regardez derrière les rideaux de la fenêtre de Cabagnou. Il attend là, chaque fois que je monte, tout prêt à me raccommoder. Il va se trouver, par hasard, au perron, pour m'ausculter de l'œil en passant. — Ayons de la tenue,.. pas d'essoufflement. Et puis, il va vous emmener au rapport dans son antre. Attention de dire que nous avons été sages comme deux images et que j'ai été gaie comme un pinson... Il faut que je vous style...

Daniel se sentait fier de se voir associé à ce complot de tendresses qu'il connaissait si bien, et auquel Madeleine le conviait avec tant d'abandon. Tout se passa comme il était prévu.

— Tiens! vous voilà?.. dit Cabagnou, paraissant en haut du perron.

— Tout entiers! répliqua Madeleine en jetant à Daniel un regard malicieux, pendant que le docteur passait son doigt entre sa collerette et son cou, comme on fait aux enfans, pour s'assurer qu'ils n'ont pas trop chaud.

— Je meurs de soif; est-ce que je peux boire une lampée de lait? demanda-t-elle.

— Tu le peux, répondit Cabagnou.

Toujours selon la prévision, Daniel se laissa emmener négligemment dans l'antre, ravi d'avoir de si bonnes nouvelles à donner.

XII.

— Hé bien?.. Et cette promenade?.. demanda Cabagnou en s'installant dans son grand fauteuil.

— Des plus hygiéniques, docteur, répondit Daniel.

— Rien de particulier chez Madeleine?

— Rien! sinon une bonne humeur joyeuse.

— En êtes-vous sûr?

A cette bizarre question et au regard fixe qui l'accompagnait, bien que son rapport fût des plus sincères, Daniel resta tout surpris, sa cravache à la main.

— Mon cher enfant, il faut que vous me répondiez en homme, poursuivit Cabagnou. Asseyez-vous là.

— Bon! c'est l'interrogatoire annoncé, se dit Daniel, en prenant place sur une chauffeuse.

— Tout d'abord, vous dites qu'elle a été fort gaie, reprit le docteur. Quelle espèce de gaîté, et sur quel sujet?

— Ma foi, docteur, répliqua Daniel en riant, c'est beaucoup de me rappeler les menus propos d'une course à cheval.

— Daniel, comprenez-moi bien, interrompit Cabagnou. Vous êtes maintenant trop des nôtres pour qu'il soit possible de vous cacher un grave souci que, probablement, hélas! vous découvrirez bientôt... Ce ne sont donc pas des échappatoires qu'il me faut. Vous avez encore toutes ses paroles dans l'oreille et le moindre de ses gestes dans les yeux... Le roman, c'est très joli, mon ami, mais, ici, il s'agit d'une chose plus grave. Moi, je vous parle en père, en médecin.

Au ton sérieux qui accompagna ces derniers mots, Daniel regarda le docteur avec inquiétude.

— Allons droit au but, reprit gravement Cabagnou. Mon cher Daniel, il est survenu depuis quelques jours, entre Madeleine et vous, un changement qui est pour moi des plus alarmans.

— Que voulez-vous dire?.. balbutia Daniel confus.

— Je veux dire que vous l'aimez,.. ou que vous êtes près de l'aimer...

Cette simple phrase, si inattendue, porta à Daniel un tel coup, que sa cravache lui échappa presque des mains.

— Oh! ne prenez point mes paroles pour un reproche, ajouta vivement le docteur, et ne vous défendez pas; c'est un malheur pour vous, voilà tout, car, selon toute apparence, elle ne pourra jamais être mariée.

— Oh! docteur, je vous le jure, s'écria Daniel, jamais un tel calcul n'a effleuré ma pensée.

— Hé! je le sais bien, malheureux! interrompit Cabagnou. Votre serment m'est d'autant plus inutile, je vous le répète, que, ayant tout vu, je serais complice d'une situation que j'ai laissée naître et dans laquelle d'avance j'avais disposé de vous. — Cela dit, Madeleine est en péril!.. et j'ai besoin que vous m'aidiez.

— En péril!.. mon Dieu! s'écria Daniel terrifié du tour subit que prenait cet entretien.

— J'ai besoin que vous veilliez, comme chacun de nous, sur elle, que vous me rapportiez tout de ses moindres paroles, de ses moindres pensées.

— Mais ce serait la trahir! s'écria Daniel.

— J'ai besoin que vous la trahissiez, reprit froidement Cabagnou, que vous l'abusiez même. J'ai besoin que vous m'obéissiez, en tendant, s'il le faut, des piéges à son imagination, à son cœur, pour en arracher le cri de l'âme... Est-ce clair?

— Mais, docteur, ce serait un abominable rôle! reprit Daniel.

— Mon cher garçon, encore une fois, il ne s'agit pas de faire du roman;.. il s'agit de vie ou de mort, ici, pour elle,.. ou de la folie, peut-être, sachez-le!

— La folie! s'écria Daniel consterné; mais c'est impossible!

Sans répondre à cette exclamation, Cabagnou le regarda un instant en silence, puis continuant :

— Là-dessus, c'est à prouver lequel, de vous ou de moi, l'aime le mieux. Décidez!

— Ah! s'il lui faut mon sang, prenez-le! s'écria le pauvre Daniel épouvanté des effrayantes paroles qu'il venait d'entendre.

— Je le prendrais! répondit Cabagnou toujours calme, mais ce que j'attends de vous est d'un plus grand prix pour elle. Et, maintenant, écoutez-moi, pour bien me comprendre.

— Je vous écoute.

— Vous savez par quel miracle nous avons réussi à faire vivre Madeleine; trois fois, depuis l'âge de treize ans, elle a été frappée de terribles crises pour une transformation de croissance qui ne s'est point accomplie. C'est là, du reste, une particularité physiologique qui n'est point rare et qui souvent persiste sans danger s'il ne survient dans l'organisme des désordres imprévus. Or, en raison de sa disgrâce physique, Madeleine a plus à redouter qu'une autre des accidens qui sont déjà si complexes dans les natures bien constituées. Son imagination, son caractère, cette intelligence supérieure même, si prête à s'exalter, qui saisit tout, lui deviennent un péril, en ce sens qu'il serait impossible de l'abuser,

elle, sur la gravité d'une crise nouvelle, qu'elle sait devoir décider peut-être de sa vie.

— Mon Dieu! dit Daniel palpitant, mais la croyez-vous donc réellement menacée?

— J'ai peur! répondit Cabagnou, comme à l'approche de chaque hiver, quand revient la date fatale où sa mère s'est tuée,.. car c'est surtout alors que ces affreux accidens de la névrose que nous avons réussi à cacher, et dont elle n'a pas même conscience elle-même, mettent chaque fois sa raison ou sa vie en danger... C'est pourquoi je vous parle ainsi, à vous, qui pouvez déjà m'éclairer sur un état d'esprit, sur une surexcitation qui m'a frappé depuis quelques jours chez elle, et qui m'est l'indice d'un trouble sans doute encore sans gravité, mais dont il faut que vous m'informiez minutieusement, si vous voulez m'aider à la sauver.

— Oh! interrogez-moi, s'écria Daniel, et je vous répondrai sans restriction.

— Bien! reprit le docteur; seulement n'oubliez pas qu'un détail, une parole d'elle, qui n'auraient aucune importance pour vous, peuvent être une révélation pour moi. Cela dit, rappelez bien vos souvenirs. L'autre soir, dans le parc, poursuivit Cabagnou, vous avez eu avec elle un entretien, à la suite duquel sa réserve envers vous s'est changée en une affection de camarade toute naturelle entre vous et que, du reste, elle n'a point songé à cacher... Comment cette explication, précédée de deux jours d'un certain embarras et d'une grande tristesse chez elle, a-t-elle été amenée tout à coup, et quel incident l'a motivée?

Daniel demeura presque terrifié de cette pénétration si profonde. Cabagnou s'en aperçut.

— Ne vous étonnez pas, reprit-il; dites-vous tout simplement que rien ne m'échappe de ce qui touche Madeleine, parce que, depuis douze ans, sa vie est dans mes mains.

La confession ne fut ni longue ni difficile. Conscient de n'avoir pas plus à défendre la pureté de sa dévotion que la générosité de sentimens de Mlle Blaisot envers lui, Daniel raconta l'incident de la crèche et la scène du parc qui s'en était suivie. Son récit achevé :

— Vous voyez, ajouta-t-il, certain d'avoir rassuré complètement le docteur, que rien ne justifie vos appréhensions.

Cabagnou, qui l'avait écouté d'un air réfléchi, garda encore un instant le silence. Puis enfin, relevant la tête lentement :

— Daniel! reprit-il, comme suivant sa pensée, si Madeleine vous aime, elle sera peut-être morte dans trois mois.

A cette parole qui le frappait au cœur, Daniel crut qu'il allait tomber foudroyé sous le coup.

— M'aimer, elle ! s'écria-t-il. Mais vous n'y songez pas... C'est impossible.

— Eh ! malheureux enfant que vous êtes, poursuivit le docteur, ne comprenez-vous pas que c'est cet éveil du cœur et des sens, cet éveil de la femme enfin, que je guette avec terreur comme le signe d'un dénoûment suprême? — Que ce soit vous qu'elle aime ou un autre,.. ne comprenez-vous pas que toutes les énergies d'âme qui jusqu'à ce jour l'ont fait vivre peuvent être soudainement vaincues, dans un de ces redoutables ébranlemens nerveux auxquels elle n'a résisté que par miracle?

— Ah ! docteur, dit Daniel éperdu, je vous jure que jamais un mot de moi n'a pu lui faire soupçonner que je l'aime... Ordonnez-moi, s'il le faut, de partir,.. je vous obéirai.

— Au contraire, Daniel, il faut rester, quoi que vous deviez souffrir... Il est trop tard d'ailleurs. Ce cruel moment, je l'avais redouté, mais je le prévoyais. Ne vous accusez donc pas. Pour cette dernière épreuve, je vous atteste, au contraire, que je considère comme une chance de salut pour elle de vous avoir pour aide. Grâce à vous, dans ce combat désespéré, il m'est possible à son insu d'agir sur son esprit... Reste à savoir si vous aurez le courage d'aller jusqu'au bout de cette triste tâche.

XIII.

Daniel quitta le docteur absolument terrifié de ce qu'il venait d'apprendre. Ces transes, ces soins toujours en éveil pour Madeleine, ces disparitions pendant lesquelles sa grand'mère et Cabagnou seuls restaient près d'elle, ces prostrations qui suivaient, tout lui était expliqué... Puis, il songea à l'étrange coup qui venait de le frapper. En plein rêve de cet amour ignoré de tous, et dont il espérait se leurrer, prêt à l'immolation et croyant dévouer sa vie dans l'ombre, il se voyait tout à coup face à face avec la plus effrayante des réalités. — Cabagnou savait tout, il avait tout compris, tout vu de cette passion qu'il osait lui-même à peine s'avouer. Qu'allait-il arriver si d'autres que le docteur devinaient, eux aussi, son secret?.. Comment rester à Blaisot-bourg et demeurer près d'elle?.. M. Jean-Jacques et Mme Merlin n'allaient-ils pas avoir le droit de suspecter son honneur, de l'accuser de pensées viles?

Mais, au-dessus de ce malheur et de ces réflexions qui l'accablaient, planait un mot bien plus effrayant que des souffrances dès longtemps prévues :

— Si elle vous aime, avait dit Cabagnou, elle sera peut-être morte dans trois mois !

Grand Dieu! pouvait-elle donc l'aimer?..

Certes, Daniel n'avait pu se méprendre sur le sentiment qu'elle éprouvait pour lui; il savait, il sentait trop bien, par cet instinct de divination de l'amour, que cette hardiesse ingénue, provoquant entre eux une affection fraternelle, ne pouvait qu'attester le calme d'une candeur sûre d'elle-même... Non, elle ne l'aimait pas!.. Il le savait, il le sentait... Mais si peut-être cet éveil inconscient à des tristesses, à des flammes, à des enthousiasmes subits qui faisaient trembler Cabagnou, allait ouvrir ce cœur fermé?

A cette pensée, qui lui donnait la sensation du vertige, il était pris d'épouvante.

La cloche du déjeuner le força de suspendre ses tristes réflexions. Madeleine y reparut, vive, joyeuse encore de l'animation de leur course dans les bois, et elle repartit pour tout le jour avec Christine de Fierchamp.

Daniel passa une horrible journée. Sans rien avoir de plus que quelques notions générales sur ces étranges désordres psychiques, si complexes chez certaines natures maladives, il était suffisamment au courant des grands travaux de la science moderne pour ne pas tout ignorer des terribles effets aujourd'hui définis et classés sous le nom de « névroses. » Saisi de cette sorte de fascination qui nous pousse à vouloir mesurer la profondeur d'un gouffre, il prit, le soir, dans la bibliothèque de Cabagnou, l'ouvrage spécial d'un professeur célèbre et l'emporta chez lui pour le dévorer dans sa nuit. Seul alors, il se jeta dans cette lecture, où, dès le début il tomba sur ces quelques lignes : « Les *causes morales* affectant les centres nerveux déterminent parfois certaines sortes de névroses telles que le délire, l'hyperesthésie, la folie, etc. Dans ces circonstances, le médecin doit agir avec énergie en vue d'annihiler ces causes... » Avec la persistance d'un halluciné, il pénétra dans cet enfer, où s'agitent les plus effrayantes peut-être de toutes les misères humaines. Il alla jusqu'au bout, découvrant à chaque pas le détail précis de ces symptômes terrifians que Cabagnou croyait déjà reconnaître chez Madeleine. Cette surabondance de vie, ces excitations soudaines mêlées d'explosions de larmes, il les retrouvait là impitoyablement décrites comme précurseurs de désordres affreux.

Lorsqu'il eut tout lu, oppressé comme dans un horrible songe, Daniel eut un accablement de stupeur.

Mais il arrive que parfois l'excès même d'un malheur prend des formes si invraisemblables que la raison se refuse à croire qu'il puisse être réel. Ces phénomènes étranges, ces affres, ces convulsions, presque démoniaques et touchant au surnaturel, si épouvantablement analysés dans leurs causes et dans leurs effets, lui semblèrent enfin si impossibles à admettre pour Madeleine que,

après une nuit de transes folles, lorsqu'il la revit le lendemain, il en vint à accuser Cabagnou lui-même de folie.

Une pluie d'automne qui tombait assez drue ce matin-là interrompait forcément toute idée de cavalcade. Il la trouva pourtant au verger avec la douairière, vêtues toutes deux de *waterproofs* et chaussées de sabots. Elles inspectaient les espaliers.

— Hein! Daniel, dit la grand'mère, c'est ça qui est bon pour nos raisins!

— Si cela ne dure pas trop, madame, répondit-il,

— Peuh! pourquoi cela durerait-il?.. Qu'est-ce qu'il va nous chercher là, ce garçon?

— C'est un garçon sans illusions! reprit Madeleine en imitant le ton brusque de dame Zoé.

— Bon! voilà qu'elle se moque de moi, cette gamine! grommela Mme Merlin. Regardez un peu le museau qu'elle a, mouillée comme un chien fou!

Daniel, qui ne se faisait pas faute de la regarder, la vit rougir à ce mot, comme si elle se fût sentie prise en délit de coquetterie.

Dans ce vêtement qui voilait sa disgrâce, elle était si jolie, si vivante, sous son capuchon bordé de perles humides qui lui fouettaient le visage, avec ses grands yeux bruns qui souriaient du fond de leur orbite profonde, que, revenu de ses terreurs de la nuit, il lui semblait la voir transfigurée. Comment croire, avec cette nature d'ange, à ces horribles visions diaboliques dont son esprit enfiévré était plein?

Comme par un de ces étranges courans du fluide de la pensée, il tressaillit pourtant en entendant ces mots :

— Eh bien! et ce grand interrogatoire de l'ami Cabagnou?.. lui dit-elle en riant, la grand'mère s'étant éloignée, tout à son échenillage.

— Le docteur? répliqua-t-il, feignant l'oubli d'une causerie indifférente. Ah! oui, vous m'aviez bien prédit ses astuces.

— La séance a été longue, reprit-elle. Pauvre vous!

— Nous avons bavardé sur mille sujets, après le fidèle rapport de votre bonne promenade.

— Alors, je suis une jeune personne solide au poste, comme dit grand'mère? reprit-elle en souriant.

Au regard direct qui accompagnait cette question, Daniel crut démêler le vague sentiment d'une inquiétude. Son cœur se serra tout à coup au souvenir du rôle que lui destinait Cabagnou, pour la rassurer contre elle-même et « la leurrer, » avait-il dit. Mais ce ne fut qu'une impression fugitive, et le sourire était si franc et si joyeux qu'il sentit aussitôt renaître sa confiance.

— Solide au poste, oui, mademoiselle ! répéta-t-il en riant comme elle.

— Attention qu'il faut tout me dire ! ajouta-t-elle avec un gentil geste du doigt, dressé comme pour une menace. — Chut !.. dissimulons, voici grand'mère.

XIV.

Dans le train d'activité qu'elle s'était elle-même créé, occupée des mille soins de ses écoles et des enfans de la crèche, Madeleine d'ailleurs échappait forcément à ces prostrations de l'âme, à ces rêveries dangereuses pour l'imagination des jeunes filles. Avec la ténacité de l'espérance, Daniel, suspendu à la moindre de ses paroles ou au moindre de ses regards, ne tarda point à se convaincre de l'inanité de ce pronostic fatal qui l'avait tant épouvanté. Comment croire à de telles menaces en la voyant si rayonnante de vie?.. Quoi d'étonnant à ces transports ingénus qui naissaient dans son cœur de dix-neuf ans?.. Et s'il s'y mêlait parfois des mélancolies subites, fallait-il donc y voir un symptôme maladif?

C'était toutefois un terrible sujet d'anxiétés pour Daniel, quand la pensée lui revenait que le docteur avait surpris le palpitant secret qu'il avait cru si bien caché. Dans ce courant intime et familial du château, il lui semblait parfois sentir le regard de Cabagnou fixé sur elle et sur lui, comme s'il eût épié leur contenance, et il se demandait ce qu'il adviendrait si la clairvoyante grand'mère pénétrait à son tour sa folie, si Madeleine elle-même soupçonnait seulement qu'il pût avoir pour elle autre chose que cette amitié pure, loyale et droite, qui seule justifiait le naturel abandon qu'elle lui témoignait?

Il ne tarda pas, cependant, à se rassurer. Après quelques-unes de ces causeries convenues avec Cabagnou au sujet de Madeleine, il s'aperçut que cette découverte de son amour, dont il avait tant redouté les effets, n'était pour le vieux philosophe qu'un incident sans plus d'importance qu'une de ces illusions de jeunesse par lesquelles il faut passer pour arriver à la raison. On eût presque dit même qu'il s'applaudissait, comme d'une heureuse circonstance, de cet appoint sincère apporté dans la vie de Madeleine, en surcroît des tendresses et des sollicitudes qui déjà l'entouraient. Certain que l'intérêt seul du médecin lui défendait de rien trahir des confidences qu'il voulait recueillir par lui, Daniel, plus que jamais rasséréné, s'abandonnait au bonheur d'aimer, dans cette douce camaraderie déclarée qui lui donnait mille joies.

L'importance des Blaisot, faisant de leur maison le principal centre

des grands intérêts du pays, jetait en outre Daniel dans un courant d'affaires et d'études qui le prenaient tout entier et où il se trouvait forcé de suppléer M. Jean-Jacques, ce qui lui donna bientôt le réel ascendant d'une position supérieure à son âge. Sans y songer, il se trouva peu à peu qu'il était devenu un personnage avec lequel on s'aperçut qu'il fallait compter. Les Seaugée lui rendirent leur estime, et les demoiselles Bordeau, dont l'aînée, M[lle] Zélie, était une assez jolie personne de vingt ans, ne dédaignèrent plus, à son fort grand déplaisir, de coqueter avec lui.

XV.

Sur ces entrefaites, la saison des chasses apporta un élément de distractions plus mouvementées. L'ouverture sur les terres des Blaisot était, chaque année, l'occasion de réceptions que la session des conseils généraux rendait quasi officielles. Pendant quinze jours, le château, à l'ordinaire si paisible, fut parfois peuplé d'une vingtaine d'hôtes. Daniel, chargé de l'organisation des matinées de battues ou des soirées de sauteries, se multipliait avec ardeur. Il voyait Madeleine heureuse, sereine et gaie. Il fut tout surpris, dans ce milieu de gens sérieux ou frivoles, de lui découvrir des gaîtés d'enfant qu'il n'avait jamais su voir sous la réserve toujours un peu contenue de son existence sérieuse. Une grande fête aux Combes couronna ces deux semaines de réceptions, et, ce tribut payé, tout rentra dans l'ordre accoutumé à Blaisot-bourg.

Mais un autre sujet de grave souci vint bientôt l'assaillir à propos des Seaugée, devenus tout à coup des plus assidus à des relations de voisinage un peu négligées autrefois. De vagues rumeurs, circulant dans le pays sur des embarras d'affaires du jeune comte, avaient déjà fait sensation. On parlait, sous le couvert, de la mise en vente d'une ferme... Dans ces conjonctures, rien d'étonnant au premier abord que l'astucieuse comtesse songeât à provoquer chez les Blaisot l'idée de s'arrondir de terres à leur portée, rien de plus naturel... Mais Daniel crut bientôt s'apercevoir à certains manèges galans du fils, à une exagération de tendresse et de soins de la mère envers Madeleine, qu'il y avait sous jeu d'autres projets. Il lui fut du reste impossible de douter longtemps.

— La comtesse est vraiment devenue tout attentions pour vous, dit-il un jour en riant à Madeleine, qu'il croyait voir un peu obsédée.

— Oh! oui, répondit-elle avec enjouement, et cela est même très flatteur; car voilà qu'elle veut me convertir au mariage, après avoir voulu me convertir au couvent.

— J'imagine que, en amie prévoyante, elle vous a du même coup trouvé un mari.

— Oh! il ne tiendrait du moins qu'à moi de le deviner si j'étais une jeune personne matoise, car son Galaor n'est pas loin, et Fulgence me dirait bien son nom.

— Le comte Seaugée ne songe-t-il pas à vendre une propriété? demanda méchamment Daniel.

— Le comte Seaugée est un ami d'enfance, et, ma foi, entre lui ou tout autre, c'est encore lui qui serait le plus excusable de m'accepter pour femme. Sa mère était amie de la mienne... Il m'a toujours vue telle que je suis, et ses yeux sont faits à mes grâces.

Malgré l'ironie un peu hautaine contenue dans ces derniers mots, il ne put se défendre d'un sentiment de jalousie. Certes, s'il eût jamais osé se formuler une espérance, sa condition modeste et sa dépendance eussent suffi à le maintenir dans sa résignation, mais cette éventualité d'un mariage, que tant de convenances après tout pouvaient rendre possible, le jeta dans les plus tristes pensées.

XVI.

Les jours passaient cependant pour Daniel dans une fièvre de travail qui assurait de plus en plus son avenir; ses appointemens, portés à six mille francs, lui créaient une fortune en ce milieu où son cœur était pris, quand une aventure des plus bizarres lui survint.

Un soir, il était au château sans sa mère; Mme Merlin, le docteur et M. Jean-Jacques venaient de commencer leur whist, lorsque l'on annonça la comtesse Seaugée-Descombes, qui, selon son habitude, entra comme un coup de vent. Elle était accompagnée d'un très gros monsieur paraissant friser la cinquantaine, qui suait et soufflait à la suivre.

— Ma chère madame Merlin, lui dit-elle, je vous amène sans façons mon ami, M. de Lantrac, qui est pour quelques semaines chez moi. Il se porte aux élections et c'est aussi comme candidat qu'il vous fait cette visite.

En entendant prononcer ce nom qu'il savait être celui de son père, Daniel eut un violent sursaut; mais, n'ignorant pas que les Lantrac étaient nombreux dans le pays, il se remit aussitôt.

— J'ai déjà eu l'honneur de vous rencontrer à la préfecture, monsieur, dit le nouveau-venu à M. Jean-Jacques d'une voix éteinte et voilée par l'asthme, qui contrastait singulièrement avec sa mine fleurie et rubiconde.

— En effet, monsieur, et je ne l'ai point oublié, répondit M. Blaisot.

On s'était levé, le whist interrompu, et Mme Merlin toute à ses hôtes. La conversation, un peu froide d'abord, s'engagea sur les banalités, M. de Lantrac faisant l'éloge de Blaisot-bourg, qu'il avait traversé, et complimentant M. Jean-Jacques d'avoir fondé presque une ville là où trente ans auparavant il existait à peine un village. Une fois sur ce terrain, M. de Lantrac, conseiller-général, et au courant des affaires du département, prit son aplomb et put parler des jalousies de Baumet en homme qui s'était occupé des rivalités de commune soulevées depuis quinze ans.

Assis à l'écart, Daniel écoutait, épiant un mot qui le renseignât sur la personnalité de cet intrus qui venait ainsi lui voler sa soirée. Interrogeant presque naïvement son cœur, il examinait cet homme qui sans doute était son parent, il cherchait à découvrir dans son visage quelque ressemblance, ou quelque trait de race qui le fixât dans ses suppositions.

L'air d'un gentilhomme campagnard, type de grand propriétaire qui se sait influent à dix lieues à la ronde, M. de Lantrac joignait à la superbe prestance qu'il devait à son embonpoint, et aux façons onctueuses d'un évêque, cet aplomb de la richesse et du nom qui suffit à donner de l'importance à la médiocrité. Sa parole assurée tranchait dans les questions sociales et politiques au moyen des grandes phrases banales ayant cours : — « Les nécessités d'intervention des classes dirigeantes... Le retour aux vrais principes.... La religion seule base de toute morale... Le danger des écoles sans Dieu et la liberté des pères de famille. » — Dans ce milieu d'idées et d'esprits supérieurs, tous ces lieux-communs tombaient à plat dans le silence. Avec l'indulgente courtoisie des gens bien élevés, mais non sans quelques ironies de l'implacable Cabagnou, M. Jean-Jacques détourna la causerie sur la chasse, sujet plus à la portée de M. de Lantrac, qui se montra cette fois très réellement compétent.

La visite s'acheva par une petite conférence en *a parte* entre le noble candidat et M. Blaisot, pendant que Mme Merlin reconduisait la comtesse à sa voiture.

Quoi qu'il en fût, Daniel s'en retourna singulièrement troublé à l'idée que la rencontre de ce personnage pouvait être un chagrin pour sa mère.

Le lendemain matin, profitant d'une heure de liberté, M. Jean-Jacques étant à l'usine, Daniel fit seller un cheval, courut chez le commandant pour lui confier ses craintes, et l'interroger sur la personnalité du visiteur de la veille.

— Ma foi, répondit le parrain, je t'avoue que je n'ai vu le comte

de Lantrac qu'une seule fois, il y a vingt ans. Il n'avait rien de l'encolure que tu me dépeins. C'était, au contraire, un grand garçon mince, à l'air viveur, et qui menait un train du diable en ce temps-là... Je sais qu'ils sont quatre cousins du même nom, voilà tout. Quant à ta mère, nous sommes là, toi et moi, pour la débarrasser de tous les Lantrac, s'ils en arrivaient à la gêner... J'irai du reste m'informer tantôt auprès de Jean-Jacques.

Rassuré par les paroles du commandant, Daniel revint au château avec une idée plus saine de la situation. N'était-ce pas, en effet, une injure à sa mère que cette crainte d'une rencontre dans laquelle elle et lui pouvaient rester le front haut, ce Lantrac de la veille se trouvât-il être son oncle ou son cousin?

Lorsqu'il arriva au déjeuner du château, la conversation en était précisément sur la visite de la comtesse et de M. de Lantrac.

— Pour moi, Jean-Jacques, dit Cabagnou, cette malice de location de tes bois de Gévrol est absolument cousue de fil blanc. La réalité, c'est que le Lantrac, candidat clérical à la députation, vient tâter Blaisot-bourg. J'ai appris, ce matin, qu'il prépare une réunion à Baumet pour la fondation d'un cercle catholique ouvrier.

— Oh! je m'étais douté de son jeu! reprit tranquillement M. Blaisot. Il compte même sans doute essayer ici des embauchages, car il m'a demandé à voir l'usine... Et, à ce propos, Daniel, soyez là-bas à une heure, c'est vous qui le piloterez.

XVII.

A l'heure dite, Daniel se trouva au cabinet de Landon, où le docteur était déjà arrivé.

M. de Lantrac ne fut presque point en retard, et la visite commença par le hall des machines à vapeur motrices, qui était particulièrement à remarquer. Daniel, s'apprêtant à donner les plus minutieuses explications, conduisait son noble visiteur à l'endroit le mieux choisi pour saisir l'ensemble général,.. lorsqu'il s'aperçut, aux premiers mots, que ce qui frappait surtout le comte, c'étaient les chauffeurs, le torse nu devant leurs fournaises béantes :

— Ces braves gens doivent prendre des rhumes en sortant d'ici! dit-il très haut, d'un ton important, de façon à être entendu.

— En effet, monsieur, reprit Daniel, leur métier est dur, mais ils y sont faits.

— Je comprends, mais il faudrait ici beaucoup plus d'air. N'est-ce pas, camarades?.. ajouta le comte en s'adressant à deux grands gaillards qui le regardaient tout sourians :

— Oh! monsieur, répondit l'un d'eux, mettez-vous à votre aise

comme nous, vous allez voir qu'on est là comme le poisson dans l'eau.

Le comte, enchanté de lui-même, goûta la plaisanterie, et tirant une pièce d'or de sa poche :

Vous ne serez toujours pas fâchés de boire à ma santé, mes braves? dit-il en la tendant à la ronde.

Un éclat de rire des mécaniciens, qui étaient survenus, répondit à cette munificence :

— Ah! vous êtes vraiment bien bon!.. reprit l'un d'eux. Mais, comme c'est vous qui nous faites l'honneur et que vous êtes chez nous, c'est à nous de vous régaler, monsieur, si vous voulez bien venir prendre un bock à la cantine...

M. de Lantrac, un peu déferré, ébaucha en bon prince un sourire, et quitta la place pour regagner la sortie, escorté des grands saluts des ouvriers. Une fois dans la cour :

— Voyez où nous allons, dit-il d'un ton navré, quand toutes les idées des distinctions sociales sont à ce point confondues!

On procéda à la visite des ateliers, où, dès les premiers pas, se rencontraient les plus curieux outillages. Daniel, prêt à donner des détails techniques, allait encore s'arrêter naïvement devant une machine à découper, mais M. de Lantrac continuait sa route, traversant sans regarder, comme s'il n'y eût eu à remarquer là que le nombreux personnel, qui le prit aussitôt pour un grand fonctionnaire en tournée. Il passait, distribuant çà et là l'éloge de la bonne tenue, de l'ordre, du zèle de chacun, de l'attention apportée au travail :

— Ah çà, mais il fallait donc s'entendre! dit le docteur à Daniel, à quelques pas derrière le comte. C'est, au contraire, lui qui vient ici se montrer en passant une revue... Il devrait faire sa visite à cheval!

Tout le vaste périmètre du rez-de-chaussée fut en effet parcouru sans arrêt. Au milieu du ronflement des machines, le comte saluait de droite et de gauche, témoignant sa satisfaction :

— Parfait! parfait! disait-il. Beaux ateliers! Très clairs!

Le docteur et Daniel suivaient. Au moment de monter au premier étage :

— Continuez tout seul, dit Cabagnou, vous me retrouverez là-bas.

En un quart d'heure, toute l'usine avait été examinée de ce train. Les bâtimens annexes et les docks lui ayant été montrés de loin, le comte, retrouvant sa voiture à la porte, offrit une place à Daniel. Ils se dirigèrent vers l'hôpital. La conversation s'engagea sur l'animation de Blaisot-bourg comparée à la morne quiétude de Baumet, d'où le mouvement commercial s'était en partie déplacé.

— Vous êtes ingénieur, sans doute, monsieur?.. demanda le comte de son ton protecteur le plus aimable.

— Non, monsieur, je suis le secrétaire de M. Blaisot.

— Ah! mes complimens!.. C'est étonnant, toutes ces rues neuves et ce quai!.. Quand on songe qu'il y a trente ans, il n'y avait là que quelques masures et des maraîchers!.. Combien y a-t-il d'habitans?

— Tout près de sept mille, monsieur. L'usine seule a cinq mille ouvriers.

— C'est fabuleux! Et a-t-on bâti quelque église?

— Il y en a deux : l'une catholique et l'autre protestante.

— Ah! une protestante! voilà! voilà! soupira le comte. M. Blaisot a eu tort d'autoriser ce culte...

Par politesse, Daniel ne répondit rien. Ils arrivaient à l'hôpital, où Cabagnou les attendait en travaillant dans son cabinet.

La visite de l'hôpital ressembla à la visite de l'usine. Suivi de son interne, Cabagnou donna imperturbablement tous les détails les plus techniques. M. de Lantrac, fidèle à son rôle, approuva, critiqua en honnête philanthrope, défenseur du brave peuple ouvrier, s'informa tout haut du régime alimentaire, de la qualité des denrées, recommandant l'emploi de bon vin réconfortant.

Dix minutes après, Daniel, remonté avec lui en calèche, retournait au château. Ses premières alarmes dissipées, il en était venu à rire en lui-même de l'effet produit par le président fondateur du cercle catholique et du résultat de popularité qu'il paraissait ravi d'avoir obtenu.

Depuis six mois dans un courant d'idées saines et hautes, cette nullité mondaine, attardée dans l'ignorance de tout progrès des temps nouveaux, le jetait presque dans l'étonnement. L'instinctif sentiment d'hostilité, si longtemps nourri pour tout ce qui pouvait se rattacher à la famille de son père, lui semblait à cette heure si puéril qu'il se demandait par quelle aberration il avait pu redouter pour sa mère l'éventualité d'une rencontre avec un Lantrac quelconque. — Ainsi c'était là un de ces parens que, sans comprendre pourquoi, il avait presque tremblé de croiser sur sa route!.. Cet être inutile, arriéré, tout bouffi de l'importance d'un nom, d'une richesse héritée, et qui n'avait même pas l'instruction générale d'un contremaître de Blaisot-bourg, avait pu troubler depuis la veille sa sérénité d'homme, sa conscience d'une position conquise, et jusqu'à sa fierté de fils?..

Daniel faisait ces réflexions, tout en suivant une conversation banale, en cicérone poli. Comme Cabagnou, il n'en était plus à douter que M. de Lantrac, absolument incapable d'ailleurs de rien

comprendre à la savante organisation de l'usine, ne fût venu la visiter que pour y jouer la popularité en vue des réunions électorales.

Après un assez long détour par la côte, d'où l'on apercevait l'immense gare pleine de wagons, la calèche rentra par une grille du parc assez éloignée du château, tout en roulant parmi les vieilles futaies.

— Mais c'est l'ancien bois des Avettes que nous traversons là, ce me semble?.. Il est donc maintenant enclos dans la propriété de M. Blaisot? demanda M. de Lantrac avec une sorte de sentiment d'envie.

— Oui, monsieur, répondit Daniel, qu'amusaient toutes ces surprises.

Il était évident que le noble comte avait décidément peine à comprendre cette édification d'une telle fortune par un simple industriel. Au bout d'une allée, on passa devant les haras... Ce fut le dernier coup.

Comme ils arrivaient en vue du château :

— Il me reste à vous remercier, monsieur, dit le comte de son plus grand air de débonnaireté pour le secrétaire, et si vous voulez bien me dire votre nom?..

— Daniel de Fierchamp, monsieur...

Daniel crut remarquer chez M. de Lantrac un léger sursaut, mais ce ne fut qu'un éclair.

— Ah! vous êtes sans doute d'une ancienne famille du pays? demanda le comte.

— Non, monsieur, et je ne m'y connais pas d'alliés! ajouta Daniel d'un ton dégagé.

La voiture s'arrêtait au perron. Le prépotent M. de Lantrac en descendit, non sans l'aide de Daniel, qui lui dit :

— Si vous voulez bien me suivre, monsieur, je vais vous conduire auprès de M. Blaisot.

En traversant le salon, il l'emmena vers la vérandah, où M[me] Merlin et Madeleine se trouvaient prêtes à sortir.

— Ah! à merveille! Vous êtes expéditif, monsieur le comte! s'écria la douairière, pendant que M[lle] Blaisot avançait un fauteuil. Je viens de faire avertir M. Blaisot en entendant la voiture.

Le comte s'installa.

— Daniel, mon enfant, ajouta-t-elle, sonnez donc, je vous prie, pour qu'on apporte du vin d'Espagne et des gâteaux.

Daniel obéit; mais au même instant, il reçut un terrible coup en voyant apparaître sa mère. Avant qu'il eût le temps de faire un geste, elle s'était avancée et se trouvait face à face avec le comte.

Elle devint subitement si pâle qu'il crut qu'elle allait défaillir comme Mme Merlin faisait sa présentation :

— M. le comte de Lantrac... Ma bien chère amie Mme Christine de Fierchamp.

Le comte s'était levé lourdement et saluait, la face empourprée, et comme frappé de stupéfaction.

Tout cela s'était passé si rapidement que Mme Merlin n'en avait rien vu.

— Eh bien ! monsieur le conseiller général, ajouta-t-elle, pendant que Madeleine et Mme de Fierchamp se rasseyaient, que dites-vous de notre Blaisot-bourg ?

Le comte s'était remis comme d'une alerte imprévue. Pourtant, bien qu'il répondît d'un air qu'il semblait vouloir rendre dégagé, il était visible qu'un embarras planait sur l'entretien. Daniel sentait bouillonner en lui une sourde colère. Il scrutait le visage de sa mère et la voyait en proie à une émotion si poignante qu'il devinait l'effort de courage qu'elle s'imposait. Enfin, un domestique vint prier le comte de monter auprès de M. Blaisot, qui l'attendait.

Daniel l'accompagna, le précédant en silence jusqu'au cabinet de M. Jean-Jacques ; mais lorsqu'il redescendit, aussitôt après avoir introduit le comte, Mme Merlin et Christine étaient parties.

Quand, à l'heure du dîner, il rentra au pavillon, il trouva sa mère préoccupée, et semblant l'attendre avec une anxieuse impatience. Ils s'entendaient trop bien par le cœur pour qu'il hésitât à aborder au premier mot le sujet de sa tristesse.

— Tu as pleuré, mère ? dit-il en remarquant qu'elle avait encore les yeux rougis.

— Oui, répondit-elle.

— Eh bien ! causons... C'est la rencontre de M. de Lantrac, n'est-ce pas, qui t'a causé ce chagrin ?.. Tu le connais et sa présence ici te fait peur ?

— Oui, répéta-t-elle. D'après ce que j'ai compris, tu revenais avec lui de l'usine... Que s'est-il passé entre vous ?

— Mais rien ! s'écria-t-il en riant pour la mieux rassurer. Que veux-tu que m'importe ce monsieur ?.. Penses-tu que son nom puisse m'émouvoir et me troubler ?..

— C'est ton père, reprit-elle.

— Lui ?

— Oui.

— Eh bien ! qu'est-ce que cela nous fait ? dit-il froidement en la regardant dans les yeux ; as-tu encore peur, comme autrefois, qu'il ne me prenne pour m'emporter loin de toi ?

— J'ai peur pour toi, pour ton repos, pour tes pensées, si l'on

vient à découvrir cette triste situation que je t'ai faite!.. J'ai peur à l'idée de nous retrouver, comme aujourd'hui, en présence de M. de Lantrac au milieu de ceux qui nous accueillent avec tant de bonté... J'ai peur de ce qui peut arriver entre lui et toi.

— Tais-toi! tais-toi! s'écria Daniel en saisissant ses mains avec un élan de tendresse. Toi, toi, trembler, étant la mère que tu es!.. Après toute ta vie! Et avec ton courage!

— Hélas! mon pauvre enfant, mon courage ne peut rien contre les idées du monde, qui ne voit que le fait ou le malheur. Tu sais tout, toi. De mon cœur à ton cœur, je n'ai plus de crainte, puisque j'ose te parler ainsi. Mais, au château, à cause de Madeleine, les Blaisot, bien qu'informés d'une partie de notre triste secret, ne seraient-ils pas en droit de me reprocher comme une indélicatesse de les avoir compromis dans une situation qu'ils ne pouvaient connaître, et que le moindre indice peut leur révéler?

— Oh! je te veux plus d'orgueil, mère, répliqua Daniel chaleureusement. Je t'écoute, je te comprends et je ne t'en aime que mieux. Eh bien! raisonnons sur ce malheur que tu redoutes de voir divulguer. Tu as fait de moi un homme, et je suis là pour te protéger contre tout. Je ne connais que toi et ne veux connaître que toi. C'en doit être assez, entre nous, pour ta conscience, pour ta fierté de toi-même et pour ton repos. Si ta délicatesse est à la gêne chez les Blaisot, disons-leur hautement ce que tu trembles qu'ils n'apprennent par d'autres. Quoi! parce que le hasard nous met en présence de celui dont je devrais porter le nom, c'est nous qui rougirions? c'est toi qui souffrirais?.. Non, non, mère, entre mon père et toi, devant tous, ton fils est un garant... Et cela suffit!

— Ah! mon pauvre enfant! mon pauvre enfant! dit la mère accablée.

— Veux-tu bien relever le front! s'écria Daniel en la saisissant dans ses bras pour l'embrasser.

XVIII.

Cependant, si rassurée que se montrât Christine de Fierchamp par les paroles de son fils, le dîner fini, lorsque, comme à l'ordinaire, le moment arriva d'aller passer la soirée chez les Blaisot, elle prétexta une migraine pour rester seule au pavillon.

Daniel n'insista pas. Il savait, d'ailleurs, que le commandant serait au château, et il avait décidé en lui-même de brusquer une solution, quelle qu'elle fût, en le priant de tout confier à Mme Merlin de sa situation par rapport à M. de Lantrac.

— Tiens, seul?.. lui dit Mme Merlin, et votre mère?..

— Elle est un peu souffrante, madame, répondit Daniel, et vous prie de l'excuser ce soir.

— Ah! pauvre Christine!.. Faut-il que Cabagnou aille la voir?

— Oh! mille remercîmens, à vous et au docteur, madame, reprit-il vivement; c'est un simple malaise, voilà tout.

A cette nouvelle marque d'amitié, le pauvre Daniel eut une véritable douleur. Une triste appréhension venait de frapper son esprit. Qu'allait-il arriver, grand Dieu! si, devant cette confession sincère et loyale qu'il préméditait, le souci des propos du monde, ou le rigorisme de Mme Merlin, déterminaient au château un refroidissement des affections dont, jusqu'alors, sa mère était entourée?.. Et alors, qu'advenait-il de lui?.. Frappé dans son orgueil filial, lui devenait-il possible de garder son emploi?.. Entre sa dignité de fils et l'intérêt de son avenir aurait-il seulement le droit d'hésiter?.. Il se voyait déjà réduit à quitter Blaisot-bourg, et Madeleine, et tout ce qu'il aimait.

Pour la première fois aux prises avec le monde, et forcé de réfléchir et de se résumer cette situation fausse dont il ne s'était jamais préoccupé pour lui, il resta tout épouvanté de l'aveu auquel sa mère et lui étaient contraints.

— Vous avez l'air de creuser des projets bien sombres, ce soir, lui dit gaîment Madeleine, le voyant à l'écart.

— Pardonnez-moi, répondit-il, j'attends tout uniment de pouvoir causer avec notre parrain...

— Seriez-vous vraiment inquiet de votre mère? demanda-t-elle vivement.

— Non, non, je vous assure.

— Eh bien! parrain va se lever après son mort, je rentrerai à sa place et je vous l'enverrai, ajouta-t-elle, en allant rejoindre les joueurs.

Un quart d'heure après, Daniel, ayant amené le commandant sous la vérandah, aborda avec lui son sérieux entretien.

Il lui raconta la seconde visite du comte de Lantrac et les incidens qui en étaient résultés.

— Comment! c'était ton père?.. Et ta mère l'a rencontré?

— Oui, reprit Daniel. Et faut-il vous dire quel coup elle en a ressenti?

— Je crois bien, la pauvre femme!.. Mais je ne vois pas là la raison de ses craintes. Si dure que puisse être pour elle une pareille émotion, elle n'en est plus à douter des amis qu'elle s'est faits et qui savent aujourd'hui ce qu'elle vaut... Toute l'affaire est d'aller jusqu'au bout de la demi-confidence déjà faite aux Blaisot... Par

une discrétion qu'ils comprendront, j'ai évité de nommer ton père, voilà tout... En de semblables malheurs, le mieux est de garder le silence sur des faits irréparables, dont la divulgation complète était alors au moins inutile et sans objet... L'arrivée du comte de Lantrac nous force à parler, tant pis pour lui!.. Tout le monde, ici, appréciera la délicatesse de ta mère... Nous aviserons ensuite au moyen de couper court à des visites ou à des rencontres dont elle souffrirait... Et je m'en charge, pour le cas où M. de Lantrac n'aurait pas déjà compris qu'il ne doit plus remettre le pied au château.

— Mais il a parlé d'acheter aux Seaugée les Minières et de s'y établir... Sera-t-il possible d'éviter, dans son entourage ou chez les siens, des propos sur ma mère?.. Elle tremble que notre situation ne soit ébruitée dans Baumet...

— Ta! ta! ta!.. interrompit le commandant, c'est prévoir les malheurs de trop loin.... Il est bien évident que le séjour ici de ce Lantrac change les choses. Il s'agit seulement de savoir si, devant les conséquences d'une infamie, des gens de cœur comme nous déserteront leur rôle, qui est de protéger ta mère, de la défendre, de la couvrir hardiment aux yeux de tous... Le plus pressé, c'est de tout confier à la douairière, et ce ne sera pas long, tu vas voir!

Mme Merlin paraissait juste à ce moment sur le seuil du salon.

— Eh bien! qu'est-ce que vous complotez donc là tous les deux? dit-elle.

— Ma chère Zoé, trois mots! répondit le commandant, en l'emmenant autour de la pelouse.

Daniel, resté à l'écart, le cœur serré d'angoisses, les regardait, cherchant à saisir dans leur attitude et dans leurs gestes le sens de cet entretien où se décidait peut-être toute sa vie. Pour la première fois, il se sentait humilié, accablé par ce qu'il y avait de pénible et d'amer dans cette confession où l'honneur de sa mère avait besoin d'être plaidé... Il se disait que son avenir, et jusqu'à son triste bonheur de vivre pour Madeleine, allaient dépendre de cet instant. Dans les hochemens de tête de Mme Merlin, écoutant attentive et réfléchie les paroles du parrain, il lui semblait deviner l'indécision... Mais tout à coup il la vit faire un mouvement de surprise, et, comme ils se rapprochaient, il entendit ces mots :

— Ah! la pauvre Christine!.. Alors c'est pour cela, sans doute, qu'elle n'est pas venue ce soir?

— Probablement.

— Mais tout ça n'a pas le sens commun! reprit la douairière. Vite, Béraud, courez la rassurer et dites-lui que je l'attends demain matin. Notre maison lui est ouverte, et ce n'est pas Victorine-Zoé Merlin qui lui fera défaut, n'importe contre qui!

XIX.

La situation fatale que les préjugés du monde font à l'enfant qui n'est pas né d'un mariage n'est certes pas à discuter. Au théâtre et dans le roman, le sujet a été mille fois rebattu... En fait, la conquête ou la séduction d'une honnête fille n'est même pas sans attirer sur un galant quelque relief d'élégance, notre code n'ayant pas prévu pareil délit. Par accident, il se trouve parfois quelque père ou quelque frère qui, prenant mal le romanesque, cassent la tête au quidam; le jury acquitte ou condamne; la vindicte satisfaite, la fille reste déshonorée et tout est dit. Qu'importent l'abandon, la misère, les promesses, les sermens, l'innocence d'un côté, la rouerie de l'autre?.. Pour la femme, une faute reste une faute.

Si, dans son adoration pour sa mère, Daniel ne se résumait point les faits d'une façon aussi brutale, il ne ressentait pas moins la tristesse de la voir redouter une humiliation. Quoi! après toute une vie de vertu, de dignité, de courage!.. Sentiment étrange! il avait bien prévu pour lui, sans s'en soucier, les difficultés légales qui pouvaient naître de son irrégularité de naissance, mais il n'avait jamais imaginé qu'il en eût à souffrir dans son orgueil filial. Face à face avec la réalité, frappé de l'inique rigueur que la pauvre abandonnée tremblait encore d'affronter, après vingt années d'expiation, il se demandait si vraiment cet homme qui se trouvait par hasard sur leur route, glorieux dans sa noblesse, sa fortune et sa piété, ne méritait pas qu'il se dressât devant lui comme un vengeur.

Cependant, sa mère ayant été rassurée par l'attitude de M[me] Merlin, il avait décidé d'attendre le résultat d'une démarche de son parrain auprès du comte de Lantrac, lorsque, le lendemain, en revenant de l'usine où il avait passé toute la matinée, il trouva le commandant chez Cabagnou, qui l'appela comme il passait devant ses fenêtres.

— Je vais aux Combes, dit le parrain; mais, avant d'entamer cette affaire, j'ai cru nécessaire de m'entendre avec toi. Hier nous avons été au plus pressé, qui était d'affirmer à ta mère qu'elle avait en nous des soutiens.

— Et de ces soutiens-là, j'en suis, mon cher Daniel, ajouta le docteur en lui tendant la main, et j'ai voulu vous dire, à vous, qu'il sera solide.

— Seulement, reprit le commandant, il nous faut maintenant tenir conseil entre hommes... Et Cabagnou n'y sera pas de trop...

— J'accepte d'avance avec reconnaissance, dit Daniel, et ne puis

trop que vous remercier, docteur, me déclarant tout prêt à accepter votre appui, car, je vous le jure, je n'avais pas hésité à compter sur vous.

— Pardi! s'écria Cabagnou, je voudrais bien voir qu'il en fût autrement!

— Là-dessus, reprit le commandant, examinons la marche des choses dans lesquelles, à notre avis, tu ne dois pas te mêler. Tu comprends bien qu'en ce qui touche une explication catégorique avec ce monsieur qui est ton père, je suis là prêt à montrer que je ne suis pas manchot sans qu'il y soit besoin de toi. Mais il y a une autre question très délicate, très sérieuse pour ta mère, qu'elle n'ose pas traiter entre vous... et que, dans son affection, elle m'a chargé d'aborder.

— Que voulez-vous dire?.. demanda Daniel, tout surpris d'un tel exorde.

— Je veux dire qu'elle a dû songer que, dans ces circonstances imprévues, il pouvait venir à ton père l'idée d'un rapprochement quelconque avec toi.

— Un rapprochement! s'écria Daniel. Eh bien! et ma mère alors que je renierais?

— Ne dramatisons pas, mon cher Daniel, dit Cabagnou de son air flegmatique. Je ne vois pas bien notre homme d'hier emporté tout à coup par un élan de cœur, mais enfin il faut tout prévoir.

— Mais un pardon octroyé par moi serait sa condamnation, à elle! interrompit Daniel. Quoi! j'oublierais le malheur de toute cette vie de misères qu'il lui a fallu subir pour m'élever?.. Et elle me verrait tendre la main à cet homme, qu'elle ne peut que mépriser et haïr pour tout ce qu'elle a souffert par lui?

— Dame! il est évident, reprit Cabagnou, que la voix du sang, mon cher garçon, n'a pas l'air de vous entraîner. Quant à moi, je ne partage pas beaucoup la chevaleresque illusion de Béraud. Pour le comte de Lantrac, témoigner par un acte quelconque de protection qu'il vous connaît, ce serait confesser et crier sur les toits qu'il a commis autrefois une très belle indignité... Mais, ce point acquis et la question de sentiment écartée, il reste encore une éventualité à prévoir. Je veux parler d'un autre cas, — toujours invraisemblable, mais enfin possible, — celui où M. de Lantrac, dépourvu d'héritiers directs et vous ayant par hasard rencontré sur son chemin, aurait l'idée de faire amende honorable de dévot, par testament... En cette dernière occurrence, des procédés un peu trop sommaires envers lui pourraient avoir pour effet de couper court à de bonnes intentions... qui... peut-être...

— Oh! assez, assez, docteur! s'écria Daniel. Il s'agit ici du repos

de ma mère, menacé par la venue de cet homme que je ne connais ni ne veux connaître. Son héritage, je m'en moque !

Réconforté par cet entretien, Daniel respira. Après tout, la rencontre de son père n'était qu'une alerte, une alerte qu'il avait prévue et qu'il n'avait jamais estimée devoir influencer sa destinée.

— Tu as vu ton parrain ? lui dit sa mère, le soir, comme il rentrait.

— Oui, répondit-il en l'embrassant, et il m'a redit ta faiblesse de femme craintive, tes scrupules à propos de moi... Mère, nous sommes deux dans la vie... Mon honneur est le tien, je mets ma fierté à n'avoir rien de plus ce que je tiens de toi.

Quoi qu'il en fût de l'appui assuré des Blaisot, dans cet étrange conflit d'événemens et d'émotions des deux derniers jours, Daniel attendit pourtant avec une anxiété fébrile le résultat de la démarche du commandant Béraud.

Le lendemain matin, il courut à La Pétaudière.

— Eh bien ! j'ai vu le comte de Lantrac, dit le parrain au premier mot.

— Ah !.. Et que s'est-il passé entre vous ? demanda Daniel soucieux.

— Il a compris la nécessité d'épargner à ta mère des rencontres impossibles... Il ne remettra pas les pieds au château. Il a dû envoyer, hier soir, à Mme Merlin une lettre d'excuses pour le dîner de dimanche auquel il était invité.

— Et son séjour à Baumet ?

— Oh ! sur ce point-là, il y a des difficultés !.. Son élection d'abord,.. puis ses graves intérêts dans l'exploitation des Minières, qu'il ne me paraît pas homme à négliger pour des questions de sentiment... Pourtant, j'ai cru comprendre à l'embarras qu'il a éprouvé que, en sa qualité de champion de la foi, il redoute autant que nous que sa jolie infamie d'autrefois ne soit ébruitée... Il m'a même semblé qu'il craignait de ta part quelque démarche auprès de lui, car il s'est informé de ce que tu sais.

— Et que lui avez-vous dit ?

— Tu penses si j'ai été carré dans mes explications en lui disant que tu n'ignores rien de la situation. En somme, la franche confession faite aux Blaisot et l'assurance qu'ils t'ont donnée de leur appui suffisent à calmer les scrupules de délicatesse éveillés par cette affaire. Que le Lantrac reste ou parte, tu n'as plus à t'en inquiéter !

XX.

Si Daniel avait eu besoin d'un appel à sa volonté pour se résigner au renoncement de son amour et pour raffermir sa raison, après un tel débat qui le réduisait brutalement à cette condition si humble dont il ne s'était jamais rendu compte, il eût certes pleinement compris la vanité de ses folles illusions.

— Qu'avez-vous donc? lui dit Madeleine au second jour en riant; se serait-il passé quelque drame qui vous assombrit?

Tremblant plus que jamais de lui laisser deviner la plaie de son cœur, il ne sut pas la rassurer.

Cependant, la période des chasses passées, et le calme revenu au château, Daniel retrouva l'intérêt palpitant de sa vie. Au dire même de Cabagnou, l'agitation, le mouvement et le bruit avaient amené une diversion favorable dans l'état de Madeleine.

— Mais regardez donc notre fille, disait Mme Merlin; si on ne dirait pas qu'on nous l'a métamorphosée!

Daniel écoutait, plus ému qu'il n'eût voulu l'être. Ses terribles transes évanouies, du fond de son âme et en dépit de sa raison, une folle pensée qu'il repoussait avec acharnement l'agitait comme un étrange rêve. Ces émois, ces enthousiasmes et ces effusions nouvelles le jetaient parfois dans un trouble dont il n'osait sonder la profondeur. « Si elle l'aimait? »

A cette cruelle réflexion, le rappel de sa situation le poignait au cœur comme une épine aiguë. Certes, elle ignorait le triste secret loyalement confié à Mme Merlin, à M. Jean-Jacques et à Cabagnou. Si on allait l'accuser d'une tentative de séduction indigne?.. Quand il savait, lui, qu'il ne pouvait prétendre à un mariage impossible, n'aurait-on pas le droit de l'accabler comme un misérable, trahissant tant de bienfaits par la plus lâche atteinte à l'hospitalité?

Et, pourtant, si elle l'aimait?

Au milieu de ces soucis, malgré la tranquillité d'âme qu'il avait apportée dans cet étrange débat de sa destinée, Daniel avait été trop effrayé des craintes de sa mère pour ne point redouter encore ce voisinage de M. de Lantrac. La période électorale étant ouverte, la polémique des journaux fut bientôt entamée avec tous ses excès. Le candidat libéral attaqué avec l'acharnement du parti dévot, n'épargnait point l'ancien viveur débauché, devenu le soutien de l'autel. Dans chaque affiche, fouillant et mettant à nu un passé trop peu glorieux, Daniel tremblait que sa mère ne lût quelque terrible révélation qui les atteindrait tous deux... Un incident vint bientôt réveiller

ses alarmes en amenant une nouvelle rencontre à une soirée officielle du maire de Baumet. Bien que sa mère y fût entourée des Blaisot, il la vit devenir si pâle, en apercevant le comte, qu'il se sentit au cœur un mouvement de colère qu'il ne put réprimer. Il allait marcher vers lui...

— Daniel, dit Christine qui devina son émotion, ne me quitte pas!

Rappelé à la prudence, il obéit. La présence des Seaugée, d'ailleurs, rendait toute explication impossible. De son côté, le comte, après un froid salut, s'était dirigé discrètement vers un autre salon, où il disparut bientôt, comme s'il eût éprouvé lui-même un embarras à la vue de Christine de Fierchamp et de son fils.

Une autre cause d'irritation d'ailleurs assaillait encore le pauvre Daniel. Le comte Fulgence était installé près de Madeleine... Il lui semblait, ce soir-là, que leur intimité avait un entrain plus joyeux : il en souffrait.

— Vous oubliez votre devoir de galant chevalier, dit en riant Madeleine à Daniel, au bout d'un instant, car je vois Zélie Bordeau qui attend que vous alliez l'inviter.

Daniel, craignant d'éveiller les soupçons par sa préoccupation et voulant rassurer sa mère, fit danser Mlle Zélie et sa sœur en affectant la gaîté. Par bonheur, les Blaisot se retirant vers minuit, de peur de fatiguer Madeleine, un peu dolente ce soir-là, il put quitter le bal avec eux.

Comme on attendait les voitures, son parrain se trouva avec lui à l'écart.

— Le baron de Lantrac est ici, dit le commandant.

— Oui, je le sais, répondit Daniel ; il lui a fallu venir saluer Mme Merlin et M. Jean-Jacques.

— Je viens d'avoir un entretien avec lui dans la serre... Il m'a chargé de te parler du désir qu'il aurait de te voir.

— Lui! que me veut-il?

— C'est à savoir!.. reprit le commandant. Enfin, il t'attendra demain matin aux Combes. — A mon avis, tu dois y aller, ne fût-ce que pour définir nettement l'attitude que tu entends garder envers lui... Seulement pas un mot à ta mère, que cette démarche inquiéterait.

Le groupe des Blaisot se rapprochant interrompit ce court colloque.

MARIO UCHARD.

(La dernière partie au prochain n°.)

LA
MARINE DES EMPEREURS
ET LES
FLOTTILLES DES GOTHS

I.

Les grands combats de mer, combats bien plus sanglans autrefois qu'aujourd'hui, car ils étaient la plupart du temps des combats corps à corps, sont heureusement fort rares. A la journée d'Actium, suivant l'énergique expression de Bossuet, « toute la puissance de Rome s'est mise sur mer ; » mais d'Actium à Lépante, il s'écoulera un peu plus de mille six cents ans. Combien de siècles sépareront Trafalgar d'un nouveau débat pour la suprématie maritime! Des élémens encore inconnus interviendront alors, et il est difficile de prévoir quelles nations, à cette époque, se disputeront le sceptre et jetteront les dés; ce qui reste indubitable, ce sont les surprises que la science réserve à nos petits-neveux : la science est l'arme des nations qui perdent peu à peu leur virilité; elle les protège pendant un certain temps contre l'invasion des barbares, et nous ne saurions oublier les services que le feu grégeois a rendus à l'empire byzantin. Ne nous arrêtons donc pas dans nos recherches : perfectionnons nos armes, faisons progresser notre stratégie, et prenant pour devise le magnifique mot d'ordre de l'empereur romain, travaillons! *Laboremus.*

Les successeurs d'Auguste auraient à peine eu besoin de marine s'ils n'avaient voulu étendre leur police vigilante jusque sur les mers. Il fallait, dans le plan de la politique impériale, que la paix et le bon ordre régnassent partout. Des stations navales échelonnées sur l'immense littoral de l'empire prévenaient à la fois les mouvemens séditieux des provinces encore mal soumises et les déprédations des pirates. On entretenait une flotte à l'entrée du golfe de Naples : c'était la grande flotte, la flotte du cap Misène, celle que commanda sous Néron un des meurtriers d'Agrippine, l'affranchi Anicetus, et, quelques années plus tard, sous un règne moins affreux, Pline l'Ancien. Une autre flotte demeurait constamment rassemblée à Ravenne, sur l'Adriatique. Rome avait des vaisseaux dans le port de Fréjus ; elle en avait également dans le port d'Aquilée, à l'entrée du labyrinthe que formaient les lagunes des Vénètes ; une division de quarante navires de guerre, montés par trois mille hommes, navires qui se portaient, suivant les circonstances, de Byzance à Cyzique et de Cyzique à Trapézonte ou à Dioscurias, répondaient, avec la flottille du Danube, de la sécurité du Pont-Euxin. La flotte de Syrie et la flotte d'Égypte s'appuyaient au besoin sur une station intermédiaire placée à Carpathos, dans les eaux de la grande île de Rhodes ; la flotte de Bretagne comptait comme auxiliaires la flottille de la Somme et la flottille du Rhin. Sur aucun point la mer n'était sans surveillance : gardée de tous côtés par une force permanente, elle appelait le commerce, rassuré contre la piraterie, à reprendre ses anciennes allures et lui rouvrait, après une longue interruption, le chemin à demi oublié de ses vieux entrepôts.

Arrien nous montrera la marine romaine au cours de ses occupations habituelles : surveillant les côtes, inspectant les postes militaires, ne rencontrant sur mer d'ennemis nulle part et devant, par conséquent, s'abandonner peu à peu à une fatale langueur. Telle la connut Arrien, telle nous la décrira deux cent soixante-six ans plus tard l'auteur des *Institutions militaires*, Flavius Vegetius Renatus, autrement dit Végèce. Aucun progrès sensible n'a marqué le long espace de temps qui s'est écoulé depuis la bataille d'Actium : « Il y avait toujours à Misène et à Ravenne, dit Végèce, deux flottes montées chacune par une légion. » — Ces deux légions étaient le rebut de l'armée : quand Didius Julianus voulut opposer aux légions de la Pannonie les soldats de marine tirés de la flotte de Misène, la populace de Rome ne put s'empêcher d'insulter aux évolutions ridicules de ces troupes novices qui prétendaient prendre place à côté des prétoriens. — Le préfet de la flotte de Misène commandait les liburnes dans les mers de la Campanie, celui de la flotte de Ravenne étendait ses croisières jusqu'à l'extrémité de la mer Ionienne. Chaque liburne avait son navarque, qui en était à la fois, comme les triérar-

ques d'Athènes, le patron et l'armateur : au navarque incombait le soin d'exercer journellement les pilotes, les rameurs et les soldats.

Végèce énumère les diverses espèces de liburnes dont on faisait usage : unirèmes, birèmes, trirèmes, quadrirèmes, quinquérèmes : « Qu'on ne s'étonne point, ajoute-t-il, de rencontrer tant de rangs de rameurs à bord d'un vaisseau. N'a-t-on pas vu combattre à la journée d'Actium de bien plus gros navires, des sexirèmes et peut-être mieux encore? Les trirèmes seules sont dans la juste mesure. » Les grandes liburnes étaient d'ordinaire accompagnées de brigantins ou de frégates, — *scaphæ exploratoriæ.* — Ces navires légers, qui semblent avoir été originaires des côtes de Bretagne, étaient des galères non pontées à vingt rames de chaque bord. Les Romains les nommaient les *bateaux peints.* On s'est efforcé, en effet, de dissimuler leur approche quand ils vont à la découverte, en leur donnant la couleur de la mer : coque, voiles, gréement, casaques des matelots ou tuniques des soldats, on a tout peint en vert.

Le succès dans les batailles navales dépend, suivant Végèce, du zèle du navarque, de l'habileté des pilotes, de la vigueur de la chiourme : « Ces batailles, remarque-t-il avec raison, se livrent généralement en temps calme; les liburnes n'y déploient pas leurs voiles; ce sont les bras des rameurs qui mettent la masse en mouvement; c'est l'impulsion des rames qui enfonce le rostre dans le flanc du navire ennemi, c'est encore elle qui soustrait la liburne au choc dont on la menace. L'énergie de la vogue et l'adresse du pilote à manœuvrer le gouvernail décident de la victoire. »

L'émule de Turenne, le célèbre Montecuculli, et le chevalier de Folard faisaient, paraît-il, grand cas du livre de Végèce; je n'accorderai pas, pour ma part, la même estime au livre v de cet ouvrage, livre dans lequel Végèce traite de la science navale. Végèce me paraît confesser, dès le début du premier chapitre, son incompétence sur un sujet qui ne fut jamais, d'ailleurs, familier aux Romains : « La mer, dit-il, est depuis si longtemps pacifiée que je puis passer rapidement sur ce qui la concerne. » La rapidité ne devrait pas exclure, en pareille matière, la précision et l'exactitude. Végèce nous apprend cependant qu'on se sert dans les combats de mer de toutes les sortes d'armes dont on fait usage sur terre; « on y emploie même, ajoute-t-il, les machines qui garnissent, pour la défense des places, les murailles et les tours. » Les soldats sont aussi munis d'armes défensives; ils portent généralement l'armure complète, ou tout au moins la demi-cuirasse, avec le casque et les jambières. Leurs boucliers doivent être assez solides pour résister aux volées de pierres dont l'équipage sera très probablement assailli, assez larges pour préserver ceux qui les portent de l'atteinte des faux et des harpons. Le combat débute généralement par une grêle

de flèches, de cailloux, de balles de plomb, que font pleuvoir sur le vaisseau ennemi tous les engins de guerre connus : frondes, fustibales, onagres, balistes, scorpions. L'abordage n'en est pas moins, la plupart du temps, le seul moyen d'en finir. Le capitaine qui ne veut s'en fier qu'à son courage accroche hardiment sa liburne au vaisseau de son adversaire, jette un pont d'un navire à l'autre et passe avec son équipage à bord du bâtiment qu'il est décidé à réduire. On combat alors corps à corps, le bouclier au bras et l'épée au poing. La mêlée s'engage et se prolonge : des poutres ferrées des deux bouts, pendant du haut du mât, à la façon d'une longue antenne, sont mises en branle à l'aide de cordages fixés à l'une des extrémités. Ces béliers marins abattent et renversent tout ce qui se rencontre sur leur passage : hommes, murailles ou tours. Des faux au fer tranchant taillent en même temps, de droite et de gauche, le gréement; des soldats intrépides vont, dans de petits canots, couper les saisines du gouvernail. Si l'on ne réussit point à forcer l'ennemi l'épée à la main, on veut tout au moins le mettre hors d'état de nuire en l'immobilisant. Les grandes liburnes ne sont pas faciles à enlever : elles ont de hauts pavois et des tours d'où leurs soldats peuvent dominer l'ennemi et lui tuer beaucoup de monde. Aussi, n'osant ni les joindre, ni les approcher, essaie-t-on souvent de les incendier de loin. Après avoir entouré d'étoupes le bois des flèches, on trempe ces traits, suivis d'une longue queue flottante, dans un mélange d'huile, de soufre et de bitume; puis, à l'aide des balistes, on les lance tout en feu sur la liburne qui a défié l'éperon et l'abordage. Le fer s'enfonce profondément dans les planches enduites de poix, de résine ou de cire. Ce n'est pas miracle si l'étoupe enflammée y propage aisément l'incendie.

Voilà bien des engins en action; nos combats modernes seront à peine plus compliqués. L'éperon continuera de jouer son rôle, cette fois avec une formidable puissance; les feux de bordée, le lancement des torpilles automotrices remplaceront avantageusement le jeu des balistes et celui de la poutre ferrée; les torpilleurs seront bien autrement à craindre que les petits bateaux qui allaient, pendant la mêlée, couper sournoisement les cordages dont la boucle servait de gonds au gouvernail. Quant à l'abordage, malgré tous les instrumens de destruction que la science a mis dans nos mains, je ne crois pas qu'il ait encore dit son dernier mot. Ce sera peut-être, pour le vaisseau frappé dans ses œuvres vives d'un coup clandestin, le suprême expédient et la dernière ressource.

Si peu redoutable, si peu exercée que fût la flotte romaine, cette réunion de liburnes, grandes et petites, était cependant pour l'époque une puissante flotte de guerre : l'équivalent de nos vaisseaux cuirassés. Elle n'empêcha pas les Goths, au temps de Valé-

rien et de son successeur, de se répandre du fond du Pont-Euxin jusqu'aux extrémités de la mer Égée. Quels services, en dehors d'un service de police, avait-elle rendus jusque-là? Quels faits d'armes signalèrent, pendant près de trois siècles, son existence? A quelles expéditions les Césars, les Flaviens et les Antonins, sans compter les usurpateurs, la convièrent-ils à prendre part? Un résumé rapide du règne des vingt-six empereurs qui succédèrent à Claude et qui précédèrent Valérien nous permettra d'apprécier le rôle dévolu aux flottes impériales durant cette période.

II.

L'histoire grecque se déroule avec la rapidité de l'éclair; l'histoire romaine entasse siècles sur siècles et sa durée même en exclut l'unité. Depuis Auguste, — on pourrait presque dire depuis Marius et Sylla, — Rome n'est plus dans Rome; elle est tout entière dans les camps. Montesquieu a comparé l'empire romain à une espèce de république irrégulière, telle à peu près que l'aristocratie d'Alger : « Peut-être, ajoute-t-il, est-ce une règle assez générale que le gouvernement militaire est, à certains égards, plutôt républicain que monarchique. » Ce qui me frappe, même chez les Antonins, quand je les contemple au Musée du Louvre, avec leur tête carrée, leur front bas, leur corps gigantesque et massif, c'est la prédominance de la matière sur l'esprit, prédominance qui s'accuse d'une façon si visible dans les moindres détails d'une structure faite pour décourager le ciseau de Phidias. Tous ces colosses semblent écraser le monde sous leur large pied brutal. Quelle distance entre ces Hercules et les Apollons que divinisa le génie des Grecs! Mais si les héritiers de César pèsent lourdement sur la terre fatiguée d'un pareil fardeau, il faut avouer aussi que le vieil Atlas eût pu s'en fier à eux du soin de le remplacer. Les empereurs romains ont, pendant trois cents ans, porté le poids du ciel sur le fer de leurs piques : l'univers chancelant reprenait toujours, grâce à cet appui, son équilibre. Les deux ou trois siècles qui nous sont généralement représentés sous des couleurs si sombres ont été, — la chose est incontestable, — de toutes les périodes historiques, celle où le double fléau de la guerre et de l'anarchie a le plus légèrement effleuré le front des peuples.

Le tempérament légal du Romain facilitait d'ailleurs singulièrement la tâche des empereurs. Nous vivons encore aujourd'hui des lois que Rome nous a léguées, et, bien que ce peuple dur et implacable ne soit pas fait pour inspirer à qui s'est épris d'un idéal plus

pur une bien vive sympathie, nous serions injustes si nous méconnaissions de quel trésor sans prix la société moderne lui demeure redevable. De Rome nous est venue la science la plus indispensable, celle qui maintient les hommes dans le respect mutuel de leurs biens et de leurs droits, les empêchant ainsi de retourner par une pente insensible à l'anthropophagie : je veux parler de la science du gouvernement. Il est dans la destinée de la race humaine de ne pouvoir se promettre, fût-ce aux époques les plus favorisées par la Providence, que de courts intervalles d'une existence tranquille; néanmoins, quand les Goths firent trembler l'empire romain sur sa base, deux cent quarante-six ans s'étaient déjà écoulés depuis la mort d'Auguste, cinq années de plus que nous n'en comptons entre notre époque et l'avènement de Louis XIV au trône; de bons et de mauvais princes avaient exercé le pouvoir; la confiance du monde dans les fortes institutions qui lui garantissaient, avec la paix sociale, l'exacte administration de la justice, était telle encore que l'inondation des barbares éveillait à peine dans l'empire ravagé quelques doutes sur l'éternité d'une puissance si nécessaire à la conduite de l'humanité.

Quand le grand évêque de Meaux entretenait le jeune dauphin de France « de la folie cruelle et brutale » de Caligula, « de la stupidité de Claude, » du règne de Néron, « le persécuteur du genre humain; » quand il montrait à cet enfant destiné au trône Galba, Othon et Vitellius périssant successivement dans l'espace de moins d'une année, semblables à ces buveurs que terrassent l'un après l'autre les vapeurs de l'orgie; quand il lui parlait « de la courte joie » apportée à l'empire par Vespasien et par son fils Titus, quand il faisait revivre Néron dans la personne de Domitien et ne laissait « respirer de nouveau le monde » que sous Nerva, sous Trajan, sous Adrien lui-même, bien que le règne d'Adrien ait été « mêlé de bien et de mal; » quand il dépeignait Antonin le Pieux, « toujours en paix, mais toujours prêt, dans le besoin, à faire la guerre, » Marc Aurèle, en revanche, « toujours en guerre et toujours prêt à donner la paix à ses ennemis et à l'empire, » Lucius Verus, « endormi dans la mollesse, » Commode démentant « par ses brutalités » le sang glorieux d'où il était sorti, Pertinax immolé à la fureur de soldats licencieux, l'empire mis à l'encan et trouvant dans le jurisconsulte Didius Julianus un acheteur, Sévère l'Africain triomphant en Syrie, en Gaule et dans la Grande-Bretagne, Caracalla marchant à une mort tragique par un chemin tout semé de carnage, le Syrien Héliogabale étonnant l'univers « par ses infamies, » Alexandre Sévère « vivant trop peu pour le bien du monde, » le tyran Maximin, issu de race gothique, osant porter la main sur le sceptre des Césars, les deux Gordiens et l'Arabe Phi-

lippe, Dèce, Gallus, Volusius, Émilien, défilant au fond du tableau comme des ombres, et « ce vénérable vieillard, » Valérien, à qui la souveraine puissance fut déférée dans un jour d'alarme, livré aux Perses par la trahison, Gallien, le fils et le collègue du monarque captif, « achevant de tout perdre » par son inaction, — il allait à son but par une route inflexible. Sa logique chrétienne ne voulait, à travers tous ces événemens dont il arrêtait par quelques traits de feu les grands contours, discerner qu'une lumière : la poursuite des desseins de Dieu sur son église. La critique moderne ne saurait accompagner l'éloquent prélat dans cette voie; Montesquieu et Gibbon ont refusé, aussi bien que Voltaire, de l'y suivre. « La brièveté des règnes, écrit Montesquieu, les divers partis politiques, les différentes religions, les sectes particulières de ces religions ont fait que le caractère des empereurs est venu à nous extrêmement défiguré. » Je n'essaierai pas de réformer les jugemens de l'histoire sur ce point; je tiens à me renfermer exclusivement dans mon sujet technique et je pense bien moins à savoir sous quel régime le monde a vécu depuis l'avènement d'Auguste en l'an 31 avant Jésus-Christ, jusqu'à l'élévation de Claude II le Gothique en l'année 268 de notre ère, qu'à grouper de mon mieux tous les faits maritimes, sans acception de pays ou de siècle, pour en chercher la loi et pour leur demander d'utiles enseignemens.

César, suivant l'expression de Tacite, n'avait fait que montrer la Bretagne aux Romains; il ne la leur avait pas donnée. Eût-il même conquis ce territoire si profondément séparé du reste du monde, qu'il eût probablement hésité à en garantir la paisible possession au sénat : « Le Gaulois, disait-il, est prompt et ardent à prendre les armes; il manque de fermeté dans les revers; le Breton, au contraire, est tenace; il faut revenir souvent à la charge pour le soumettre. » Cette soumission définitive, Claude voulut l'entreprendre dès le début de son règne. Déjà Caligula y avait songé : le poignard de Chéréas ne lui laissa que le temps d'élever à l'entrée du port de Boulogne un phare qui put du moins faciliter l'exécution du plan de campagne arrêté par son successeur.

Claude alla s'embarquer à Ostie. Deux fois, avant d'avoir réussi à gagner Marseille, il faillit sombrer sous une bourrasque de mistral en vue de la côte ligurienne d'abord, près des îles d'Hyères ensuite. Ce premier pas n'avait certes rien d'encourageant; plus d'un Romain serait rentré chez lui : Claude continua sa route. De Marseille il atteignit Gesoriacum par terre, en traversant les Gaules. Gesoriacum, c'était autrefois Boulogne-sur-Mer, comme les îles Stéchades étaient les îles d'Hyères. Arrivé à Gesoriacum, l'empereur ne se borna pas, comme son prédécesseur, — s'il nous faut croire le moins croyable de tous les historiens, — à emporter pour tout trophée des coquil-

lages ramassés sur la plage; il exposa sans crainte son auguste personne à de nouveaux hasards. La flotte leva l'ancre et les blanches falaises de l'autre côté du détroit apparurent bientôt. En peu de jours, sans combat, sans une goutte de sang versé, Claude achevait la réduction de la partie de l'île qu'il tenait à soumettre. Ce résultat était plus positif que la pointe militaire tentée en courant par César; elle témoigne incontestablement d'un plan bien conçu, de préparatifs sagement ordonnés, et surtout d'une remarquable habileté politique. Six mois après le départ de Claude, la ville de Rome le voyait revenir triomphant. Le triomphe pouvait être plus mal décerné: Claude ne s'était pas contenté de ramener l'Angleterre insurgée sous le joug; il avait, au rapport d'Orose, conduit ses frêles vaisseaux jusqu'à la hauteur des Orcades.

A qui donc, si vous la lui refusez, accorderez-vous la couronne navale; et pourriez-vous citer de plus grandes victoires remportées jusque-là sur l'Océan? La Bretagne, l'île Iverne, « qui est presque aussi étendue et dont l'herbe savoureuse rassasie en quelques heures les troupeaux, » l'île Thulé, où le soleil, à l'époque du solstice d'été, ne cache jamais son disque sous l'horizon, toutes ces contrées à demi fabuleuses avant cette campagne n'avaient plus de mystères pour les géographes romains. En voyant partir Claude, Pomponius Mela en eut le pressentiment : « On ne tardera pas, disait-il, à parler de la Bretagne et de ses habitans d'une façon plus sûre et plus positive. Le plus grand des princes va nous ouvrir ce pays si longtemps fermé. » Oui, que le ciel conserve Claude à Rome, que ses successeurs gardent ses traditions et un temps viendra où, suivant la parole du poète, « la vaste barrière formée par l'Océan ouvrira un passage vers d'autres continens et vers de nouveaux mondes; les rivages reculés de Thulé ne seront plus considérés comme la dernière demeure de l'homme. »

Il y a deux Claudes dans l'histoire : celui qui, dans les luttes du champ de Mars, faisait, d'un coup de poing, sauter toutes les dents à son adversaire et celui que son grand-oncle Auguste n'osait pas montrer au peuple romain, de peur qu'il ne prêtât à rire aux mauvais plaisans (1). L'avorton que « la nature, assurait sa mère Antonia, n'avait pas pris le temps de finir, » ne fut pourtant pas un si mauvais prince. Ses ennemis les plus acharnés n'ont pu nous dissimuler l'importance des travaux auxquels il présida, et tous sont tombés d'accord pour lui reconnaître un esprit singulièrement cultivé. On cite de cet empereur, déclaré bien lestement, à mon sens, stupide, des jugemens qui eussent fait honneur à la sagacité de Sancho Pança.

(1) Claude Ier régna de l'année 41 à l'année 54 de notre ère; Claude II, dit *le Gothique*, monta sur le trône en l'année 268.

Montesquieu en a fait à bon droit la remarque : « Les places que la postérité donne sont sujettes, comme les autres, aux caprices de la fortune. » Comme le roi Louis XVI, auquel il n'a manqué que le don de séduire, Claude Ier adorait la géographie. La seule expédition militaire qu'il ait commandée en personne tourna surtout au profit des géographes, dont elle accrut considérablement le domaine.

Malheureusement, les héritiers successifs du pouvoir, depuis la mort de Claude jusqu'à l'avènement d'Adrien, furent loin de montrer le beau feu du petit-fils de Livie; ils négligèrent la mer et ne contribuèrent pas d'une façon bien marquée aux progrès qui excitaient toute la sollicitude du souverain célébré par Pomponius Mela. Néron seul eut une grande pensée : il conçut le projet de percer l'isthme de Corinthe. Les historiens n'y ont vu qu'une preuve irréfutable « de son extravagance. » L'opposition ne traitait pas mieux M. Guizot quand l'illustre orateur osait prévoir le jour où l'on ouvrirait un passage aux vaisseaux de l'Atlantique à travers l'isthme de Panama. « Connaissez-vous, monsieur, lui criait-on alors, beaucoup d'isthmes qui aient été percés? » Qu'aurait dit le peuple le plus spirituel de la terre s'il eût vu le premier ministre du roi Louis-Philippe « haranguer les prétoriens pour les exhorter à ce grand ouvrage, et, au signal donné par la trompette, enfoncer le premier la pioche en terre, remplir la corbeille des débris du sol et en charger, comme un simple manœuvre, ses épaules? » Voilà cependant ce que fit Néron en présence des troupes qui l'avaient accompagné dans l'Achaïe. Je crois qu'il leur donnait, en cette occasion, un très louable exemple, car les soldats de Rome ont dû en partie leurs succès à l'habitude du travail, et s'ils n'avaient ouvert autant de routes qu'ils ont soumis de peuples, leur domination ne se serait pas étendue si rapidement sur la surface du globe. L'isthme de Corinthe ne fut pas percé : ce fut un malheur plein de conséquences; personne n'osa plus s'attaquer aux isthmes. Ce qu'on aurait donc pu reprocher à Néron, ce n'est pas d'avoir entrepris cet utile travail, c'est de ne pas l'avoir achevé.

Il n'est vraiment que juste de faire honneur aux princes des grandes choses qui s'accomplissent sous leur règne, car on n'hésite guère à leur imputer les catastrophes dont le ciel se plaît quelquefois à punir la démence commune. Quand une éclipse de soleil menace les Chinois de leur ravir la lumière du jour, le souverain du Céleste-Empire, pénétré des lourdes responsabilités qui pèsent sur sa tête, fait en tremblant son examen de conscience; il se demande, le front courbé jusqu'à terre, quel si grand péché il a pu commettre pour qu'une semblable calamité vienne visiter ses peuples. L'empereur de Chine est de l'avis des

écrivains de l'*Histoire auguste;* il croit que le dispensateur suprême des biens et des maux ne s'occupe que de l'être chétif dont la main tient le sceptre, et que les nations, quoi qu'elles fassent, ne provoquent jamais par elles-mêmes sa justice. Ce système simplifie peut-être l'étude de l'histoire; il a l'inconvénient de ne point tenir compte des honnêtes intentions et de ne réserver que le blâme aux courageux efforts, lorsque le succès leur manque.

Claude Ier, — Tiberius Drusus Claudius, fils de Drusus et oncle de Caligula, — Claude Ier, honoré du double surnom de Germanique et de Britannique, était mort en l'année 54 de notre ère, d'un trépas trop subit pour qu'il n'en courût pas dans Rome quelques méchans bruits : il fallut attendre près de soixante-dix ans avant de retrouver un empereur géographe (1). Néron, Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Titus, Domitien, Nerva, Trajan lui-même, n'ont peut-être pas été tout à fait indifférens à la marine ; l'histoire n'a pas gardé trace des services qu'ils ont pu rendre à la géographie. Galba, Othon et Vitellius n'en auraient pas eu, il est vrai, le loisir, mais Vespasien eut plus de temps devant lui : pendant ses dix années de règne, Vespasien se contenta de naviguer sur le lac de Génésareth; il y défit les Juifs et leur tua plus de six mille hommes. Ce triomphe lui donnait sans doute le droit de faire frapper une médaille; c'était, à mon sens, aller un peu loin que de vouloir consacrer le souvenir de la défaite des Israélites par le bronze ambitieux qu'ont recueilli nos numismates. Ce bronze représente, en effet, une Victoire montée sur la proue d'un vaisseau, une couronne et une palme à la main, avec cet exergue : *Victoria navalis*. Les victoires navales, ce sont celles qu'on remporte sur l'eau salée. Il y a eu de très beaux combats livrés sur les grands lacs de l'Amérique, des lacs auprès desquels le lac de Génésareth paraîtrait à peine un étang; ces combats n'ont jamais pu cependant arriver à la notoriété du combat du *Shannon* et de la *Chesapeake :* ce qui se passe sur l'eau douce est affaire de mariniers.

Sous le règne de Titus, la flotte d'Agricola fit le tour de l'Angleterre par le nord; elle reconnut de nouveau les Orcades et l'Irlande. Peut-être Agricola eût-il poussé plus loin, peut-être l'eût-on vu, après avoir visité « les sept îles Émodes, en face de la Germanie, le golfe Codan avec sa grande île occupée par les Teutons, aller aborder aux rivages de Thulé; » Domitien, que l'espoir de ces grandes découvertes touchait peu et qui n'avait qu'un goût très médiocre pour l'hydrographie, se hâta de rappeler Agricola et de le condamner à une obscure vieillesse. Trajan aurait

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 novembre 1883, *le Commerce de l'Orient sous le règne de l'empereur Claude.*

sans doute montré plus de penchant pour ces grandes entreprises. A peine eut-il battu les Daces et mérité par ses victoires en Asie le surnom de Parthique, qu'il voulut s'avancer jusqu'à l'embouchure commune de l'Euphrate et du Tigre. Cet empereur qui faisait sculpter des birèmes sur sa colonne, sans soupçonner qu'il allait ainsi fournir un nouveau thème à des discussions assoupies, se borna, — qui l'eût cru? — à contempler l'océan du rivage. Un vaisseau cependant était là, se balançant doucement sur ses ancres, n'attendant qu'un souffle favorable pour déployer ses voiles et se diriger vers les Indes. « J'aurais volontiers entrepris moi-même ce voyage, dit l'empereur, si j'étais dans un âge moins avancé. » Christophe Colomb comptait plus de soixante-six ans au moment où il partit pour sa dernière expédition; Trajan n'en avait que soixante-trois lorsqu'il recula devant la traversée du Golfe-Persique. L'excuse invoquée par l'empereur me paraît cependant valable. Quant au successeur que Trajan se donna un peu à regret, s'il est permis de lui adresser quelque reproche, ce n'est pas celui d'avoir été un empereur sédentaire. Adrien passa presque toute entière sa vie sur les routes : il se croyait tenu d'imiter le soleil et de réchauffer successivement de ses rayons les diverses parties d'un empire dont la superficie comprenait près de six fois et demie la surface de la France.

Le souverain qui avait visité l'Angleterre, la Sicile et l'Afrique, affronté les neiges de la Calédonie et les plaines embrasées de la Haute-Égypte, laissa son héritage à un sénateur de cinquante ans, Antonin le Pieux. Antonin, durant vingt-trois années de règne, ne fit d'autre voyage que celui de Rome à Lanuvie. Le monde ne s'en trouva pas plus mal; l'hydrographie y perdit beaucoup. Adrien n'avait pas la chasteté de Claude, « le seul des quinze premiers Césars dont les amours, a dit Gibbon, n'aient pas fait rougir la nature ; » il partageait du moins avec le petit-neveu d'Auguste le désir d'étendre le domaine d'une science qu'on n'a jamais cultivée sans en retirer de grands profits. En même temps qu'il reprenait les sages traditions d'Auguste et songeait à resserrer l'empire dans ses limites naturelles, Adrien se proposait de chercher d'amples compensations aux agrandissemens douteux qu'il sacrifiait, dans le nouvel essor imprimé au commerce. Il faisait reculer pour la première fois le dieu Terme; il vouait, en revanche, un culte particulier à Mercure. On ne lui plaisait pas moins en rédigeant des routiers et des portulans qu'en soutenant quelque thèse ingénieuse, ou en alignant de jolis petits vers. C'est à cette heureuse tendance que nous devons la célèbre lettre qui lui fut adressée par Arrien, alors gouverneur de la Cappadoce. Cette lettre contient, sous le nom

de *Périple du Pont-Euxin,* une description fort intéressante des deux rives de la Mer-Noire.

Je ne vois aucun fait maritime à relever pendant les règnes de Marc Aurèle, de Commode et de Pertinax; avec Septime Sévère, qui monta sur le trône en l'année 193, nos annales se rouvrent. L'expédition de Septime Sévère contre les Bretons et les Calédoniens doit avoir coûté à l'empire, si les écrivains contemporains n'ont rien exagéré, plus de cinquante mille hommes. Travaillé de la goutte à ce point qu'on était obligé de le porter en litière, Septime alla mourir à York dans la soixante-sixième année de son âge, terminant sous les armes un règne de dix-huit ans à la fois glorieux et prospère. Avant de rendre le dernier soupir, il prononça ce mot resté célèbre : « J'ai été tout ce qu'on peut être; à quoi cela me sert-il aujourd'hui? — *Omnia fui, et nihil expedit.*» Cela vous sert, souverain sceptique, souverain injuste à cette dernière heure envers vous-même, à laisser un nom honoré dans l'histoire. Le jour où les Romains compteront cet avantage pour peu de chose, c'en sera fait, croyez-le bien, de leur grandeur.

III.

Après le règne glorieux de Septime Sévère et le règne odieux de Caracalla, suivi du pouvoir éphémère de Macrin, l'Orient eut la satisfaction de voir deux de ses enfans, Héliogabale et Alexandre Sévère, assis sur le trône d'Auguste. Héliogabale fut massacré par les prétoriens, le 10 mars 222; son cousin, le fils de Mammée, fit goûter à l'empire les douceurs d'un règne de treize ans, tout empreint d'une mansuétude et d'une suavité presque chrétiennes. Le revenu général des provinces s'élevait alors à près de 400 millions de francs. Les labeurs ingrats d'une expédition dirigée contre la Perse compromirent le prestige du jeune empereur. Il était difficile à cette époque de maintenir la discipline; pour réprimer l'esprit séditieux de ses soldats, Alexandre crut qu'il suffirait de faire appel à leur amour-propre : du haut de sa grandeur, il les appela des bourgeois; si je ne craignais d'user d'un terme trop familier, je dirais des *pékins*. « Retirez-vous, Quirites, leur cria-t-il, et déposez les armes. » Les quirites obéirent; ils gardèrent un mortel souvenir de l'injure. Pendant qu'Alexandre Sévère commandait en personne une armée considérable rassemblée sur le Rhin, une sédition plus grave éclata. Un propos dédaigneux ne réussit pas à la calmer : Sévère fut égorgé par quelques centurions dans sa tente. Tel était, depuis Auguste, le sort de beaucoup d'empereurs romains.

Héliogabale et le doux Sévère étaient un anachronisme : Rome

revint, par instinct, à ce culte de la force physique qu'elle avait paru un instant abjurer. Le successeur que les soldats mutinés donnèrent à Sévère mesurait plus de huit pieds romains de haut : 2m,35. Il lui arriva souvent de boire dans un jour vingt-six litres de vin et de manger jusqu'à soixante livres de viande; on le disait de force à terrasser sept des plus vigoureux soldats de l'armée. Ce géant, doué de l'appétit de Polyphème, n'était pas un Romain ; Maximin reconnaissait pour auteurs de ses jours deux barbares ; son père était de race gothique, sa mère appartenait à la nation des Alains. Qu'était donc devenue la cour élégante et polie d'Auguste? On n'apprécie pas à sa juste valeur l'immense service que nous a rendu l'invention de la poudre; elle a soustrait le monde à la domination des butors.

En l'année 235, les butors trouvaient aisément à qui parler : les régions du Nord laissaient alors descendre peu à peu vers le monde romain une nouvelle famille de peuples qui semblait vouloir rendre à la race humaine les proportions gigantesques des temps héroïques. Si, comme on l'a prétendu avec une grande apparence de raison, les régions polaires, refroidies les premières, ont été aussi les premières à présenter des conditions d'existence possibles, il est tout naturel que la péninsule scandinave ait mérité le nom que lui donne Jornandès, de fabrique des nations et de réservoir des peuples. A une époque qui doit être postérieure à l'âge de la pierre polie, puisque déjà on construisait des vaisseaux, trois bateaux partirent de cette île Scanzia, qui, suivant le géographe Ptolémée, affecte la figure d'une feuille de cèdre, et vinrent aborder au rivage opposé de l'océan, non loin de l'embouchure de la Vistule. Un de ces vaisseaux, moins bon marcheur que les deux autres, était resté en arrière. On donna par dérision à ceux qui le montaient le nom de Gépides, ou traînards : *gépanta* signifiant, dans la langue de ces aventuriers, paresseux. Les Gépides formèrent plus tard une des puissantes tribus de la grande nation des Goths. Des siècles s'écoulèrent : les Goths s'étaient insensiblement portés des bords de la Vistule à ceux du Borysthène. Ils suivirent, poussant devant eux leurs troupeaux, le cours de ce grand fleuve et occupèrent, sans rencontrer de résistance sérieuse, les immenses plaines de l'Ukraine. Au début du IIIe siècle de notre ère, sous le règne du successeur d'Héliogabale, ils apparurent sur le littoral du Pont-Euxin, avec leurs boucliers ronds, leurs épées courtes, et leurs rois héréditaires. On les prit d'abord pour des Scythes et longtemps on ne leur donna pas d'autre nom : c'était cependant une tout autre race qui venait réclamer sa place au soleil. « Les Goths, dit Jornandès, dépassaient les Romains en taille et en bravoure. » On redouta bientôt leur fureur guerrière dans le combat.

Malgré sa vigueur incomparable, Maximin ne put échapper au destin de ses prédécesseurs; il périt bientôt, assassiné avec le jeune césar son fils. Dans l'espace de quelques mois, six princes disparurent, successivement frappés par le glaive. Les Goths cependant avançaient toujours, ravageant la Dacie, inquiétant la Mœsie, marquant chacun de leurs progrès par d'incroyables massacres. Les Perses en Asie n'étaient guère moins menaçans. Un professeur de rhétorique, Misithée, donna sa fille à un empereur de dix-neuf ans, le jeune Gordien, et marcha lui-même, sous le titre de préfet du prétoire, à la tête des armées. Les Perses reculèrent devant ce général improvisé. La vigueur d'âme d'un Sourdis, d'un Richelieu ou d'un Mazarin vaut bien pour la conduite d'un empire la force corporelle d'un Maximin. La fatalité, cependant, s'en mêlait : Misithée mourut de la dysenterie et Gordien, victime d'un attentat militaire, alla rejoindre dans la tombe Maxime et Balbin, les deux Gordiens de Carthage, Maximin lui-même et Alexandre Sévère.

Est-ce un Romain du moins qui recueillit alors la pourpre impériale? Non! ce fut encore un barbare : Philippe l'Arabe, né à Bostra, sur les confins de la Mésopotamie, fut appelé à l'empire par les soldats. « Les trente-cinq tribus du peuple romain, dit Gibbon, s'étaient entièrement fondues dans la masse commune du genre humain. Le vulgaire aveugle comparait la puissance de Philippe à celle d'Adrien ou d'Auguste : la forme était la même, le principe vivifiant n'existait plus; tout annonçait un dépérissement universel. » Ce que les égions d'Asie avaient fait, les légions d'Europe pouvaient le défaire : armée de Mœsie élut à son tour son empereur. Placé entre l'alternative de la pourpre ou de la mort, Dèce se résigna; il choisit le pouvoir. Philippe fut tué, dès la première bataille; Dèce, universellement reconnu par les provinces et par le sénat, n'eut plus à combattre que les Goths.

Ces Goths qui avaient vaincu et subjugué toutes les tribus placées sur leur chemin étaient des ennemis bien autrement redoutables que les premières hordes contre lesquelles avaient eu jadis à combattre Trajan et Arrien : la tactique que leur opposèrent les généraux romains ne paraît pas cependant avoir différé beaucoup de celle dont Arrien recommandait l'usage contre la tribu guerrière des Alains, tribu qui habitait alors, au nord du Caucase, les vastes steppes du gouvernement actuel d'Astrakan. « Rangez d'abord soigneusement, disait le gouverneur de la Cappadoce, vos troupes en bataille, infanterie, cavalerie, artillerie, en profitant de tous les accidens du terrain, puis attendez, ainsi préparé, l'attaque dans vos positions. Le plus grand silence doit régner dans les rangs, tant que l'ennemi n'est pas à portée de trait : à ce moment, mais à ce moment seulement, s'élèvera, d'un bout de la ligne à l'autre, une clameur

formidable; les flèches, les javelots, les pierres, les traits énormes que dardent les balistes, pleuvront de tous côtés. Cette grêle de projectiles empêchera vraisemblablement les barbares d'aborder corps à corps la phalange. Supposons cependant que les Scythes, malgré tout, arrivent à nous joindre : les trois premiers rangs, se touchant des épaules, se couvrant de leurs boucliers, soutiendront, sans broncher, le choc; le quatrième rang enverra ses traits par-dessus la tête des trois autres. Dès que l'ennemi fera mine de reculer, on lancera contre lui la cavalerie. La phalange prendra en même temps le pas accéléré et suivra la cavalerie d'aussi près que possible, pour la soutenir au besoin. »

Les provinces romaines étaient déjà envahies quand Dèce monta sur le trône. Ce vaillant général ne pouvait laisser dévaster impunément le territoire de l'empire : il dut prendre l'offensive. Dèce trouva les barbares occupés au siège de Nicopolis, ville fondée par Trajan sur le Jaterus en Mœsie. Les Goths, à son approche, se retirent : ils se retirent de la Mœsie, mais c'est pour aller assaillir la Thrace. Philippopolis, qu'ils investissent, est emporté d'assaut; près de 100,000 hommes y périssent. Dèce revient à la charge : il attaque les Goths sous les murs d'une bourgade de la Mœsie. Une bataille des plus sanglantes s'engage : Dèce et son fils y succombent. Le successeur que l'armée leur donne achète la paix et la retraite des barbares d'un prix ignominieux; Gallus consent à payer un tribut annuel aux Goths. Rome, à ce coup inattendu, s'indigne; le gouverneur de la Pannonie et de la Mœsie, Émilien, renie l'odieux traité et ranime le courage des troupes; les barbares sont chassés au-delà du Danube. La victoire a fait d'Émilien un empereur; Gallus est immolé par ses propres soldats. Mais déjà Valérien est en route à la tête des légions de la Gaule et de la Germanie : Valérien se propose de venger Gallus. Le règne d'Émilien aura duré quatre mois; l'armée qui lui donna la pourpre sur le champ de bataille n'hésite pas à tremper ses mains dans le sang d'un souverain dont elle est déjà lasse.

Le trône est maintenant occupé par un général de soixante ans. Le sénat montrait d'ordinaire un goût prononcé pour les vieux empereurs, le soldat aimait mieux les jeunes. Maxime avait soixante ans, Balbin soixante-quatorze quand le sénat les choisit, Gordien treize ans seulement quand le peuple exigea qu'on lui déférât le titre de césar, quelques mois de plus à peine quand les prétoriens l'appelèrent à remplir le trône vacant. Pour tout concilier, Valérien associa son fils Gallien à l'empire. Valérien brilla, nous assure l'histoire, d'un très vif éclat, tant qu'il eut la sagesse de se contenter du second rang : on vantait son courage, sa piété, la douceur de ses mœurs, l'étendue de ses connaissances. Monté sur le faîte, il ne

que déchoir. Il ne fut pas plus heureux en Orient que son fils Gallien sur les bords du Rhin, et, pour la première fois, les barbares déployèrent leurs étendards presque à la vue de Rome.

Ces barbares n'étaient pas des Goths; c'étaient des Suèves, nation plus puissante encore, dont les nombreuses tribus s'étendaient des bords de l'Oder jusqu'à ceux du Danube. L'empire se trouvait sapé de trois côtés à la fois; les Perses, traversant l'Euphrate, saccageaient Antioche, Tarse et Césarée; les Suèves envahissaient la Gaule et la Lombardie; les Goths campaient sur les bords du Danube. Les constantes incursions des Goths avaient heureusement aguerri les habitans de ces provinces romaines que Rome ne savait plus défendre. Les barbares de l'Est, arrêtés par une résistance inattendue, cherchèrent une route nouvelle pour envahir l'empire; la mer devint leur chemin. L'ère des flottilles commence : les flottilles des Goths vont précéder de deux cents ans au moins les flottilles normandes. Les Goths, si je ne me trompe, auront réalisé les premiers la pensée que je poursuis avec obstination : trouvant la voie barrée du côté de la terre, ils s'embarquent en masse, et font ainsi rentrer, trois siècles environ après la bataille d'Actium, la marine, investie d'une nouvelle puissance, « dans le jeu des armées. » Il est donc impossible que je ne m'occupe pas d'eux.

IV.

Que de fois, quand la défaite ouvrait notre territoire aux masses profondes du Nord, n'avons-nous pas entendu ce cri désolé : « Nous sombrons, et la marine ne fait rien ! » Nos meilleurs amis eux-mêmes s'étonnaient de notre inaction et semblaient craindre de se trouver à court d'argumens pour l'excuser : « Pendant qu'à Paris, écrivait M. Louis Reybaud, enfermé à cette époque dans la capitale investie (1), les marins détachés tiennent un si bon rang, que devient la flotte?... Une telle force rester inactive, tant de canons muets, tant d'équipages assistant, les bras croisés, aux luttes désespérées de la patrie, c'est ce qu'on ne peut ni concevoir, ni admettre. Beaucoup s'en affligent, quelques-uns s'en indignent, aucun ne demeure indifférent... Il ne faudrait pourtant pas, dans ces heures d'amertume, se laisser aller à des accusations injustes... Voici, par exemple, une note qu'écrivait de Toulon, le 1er juin 1870, c'est-à-dire en pleine paix, deux mois avant les événemens, un officier général de la marine : « Nos escadres cuirassées, coulées dans le même moule invariable, devront céder le pas à des navires d'un moindre tirant d'eau,

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er janvier 1871, l'étude de M. Louis Reybaud : *la Marine au siège de Paris et à la mer.*

plus agiles, moins coûteux et tout aussi redoutables. Ces escadres relèvent trop d'un passé qui nous enlace encore de ses traditions et de ses nécessités factices. Nous avons la manie des monumens; nous *monumentons* toujours, s'il est permis d'employer cette expression, et notre flotte, avant d'être une force militaire, est un monument. Nous nous extasions devant sa fausse grandeur sans nous rendre bien compte des opérations auxquelles nous pourrions la faire servir. Il faut tenir grand compte du peu de fond que présentent certains bassins stratégiques. Si nos colosses ne peuvent ni y pénétrer, ni s'y mouvoir, il peut y avoir là un vice capital qui nous réduirait, en telle circonstance donnée, à l'impuissance! »

« Ces paroles, ajoutait M. Reybaud, étaient presque une prophétie. En effet, notre flotte s'est heurtée d'emblée à un double écueil : d'un côté, en lui enlevant sa troupe de débarquement, on avait diminué de beaucoup son importance; de l'autre, en lui donnant des bâtimens mal appropriés au service des mers où elle devait agir, on l'a paralysée. »

Qu'il me soit permis de prendre la parole après cet avocat aussi affectueux qu'éloquent et habile. « La marine ne fait rien, » disiez-vous? N'était-ce rien que d'assurer, pendant un rude hiver, à nos vaisseaux marchands, encore épars sur tous les points du globe, le libre chemin des mers? Pour peu que la constitution de la flotte s'y fût prêtée, la marine aurait fait certainement davantage. Le grand tirant d'eau des navires dont elle disposait ne lui permit à aucun moment d'opérer sur le littoral ennemi une diversion qui offrît, en regard des risques à courir, le moindre intérêt; les procès-verbaux de tous les conseils de guerre, qui se réunirent alors sous la présidence de nos amiraux, en font foi. Tout au plus la marine eût-elle pu bombarder à distance des villes ouvertes, mais pareille intervention, odieuse et sans danger, n'est pas heureusement dans nos habitudes. Tant qu'il n'y aura pas, à côté de la flotte, une flottille, nous resterons ainsi, au cours d'une guerre purement continentale, complètement désarmés. Les flottilles des pirates du Pont-Euxin, composées de misérables barques, ont mis l'empire romain à deux doigts de sa perte; une flottille française bien organisée eût peut-être, directement ou indirectement, débloqué Paris. Ce sont les incursions maritimes des Goths, précurseurs des Normands, que je voudrais ici raconter : j'espère trouver dans ce simple récit l'occasion de soutenir et de développer encore une fois la thèse dont je n'abandonnerai la défense que le jour où j'aurai vu l'inébranlable conviction qui m'anime pénétrer dans l'esprit de nos jeunes marins. Pour convaincre, il est indispensable de se répéter : la répétition était la seule figure de rhétorique à laquelle l'empereur Napoléon comprenait que l'on pût attacher quelque importance.

Strabon décrivait déjà, au temps d'Auguste, les barques dont se servaient les pirates du Pont-Euxin. « Ce sont, disait-il, de petites embarcations très légères, pouvant contenir de vingt à trente hommes tout au plus. » Les Grecs les appelaient *camaras*, — chariots couverts, — probablement parce qu'on les recouvrait, quand la mer était forte, d'un petit toit incliné. J'ai traversé plus d'une fois la lagune de Manille sur des pirogues protégées de la même façon : un Espagnol, notre compagnon de voyage, comparait en riant ces embarcations, au fond desquelles nous demeurions blottis, à un porte-cigare. Les *camaras* s'en prenaient d'ordinaire aux vaisseaux marchands; il leur arrivait néanmoins, de temps en temps, de se réunir et de s'attaquer alors à une province ou à une ville. « Il ne manque à ces pirates, remarque Strabon, que des ports, car il n'en existe guère sur la côte qu'ils habitent : les contreforts du Caucase descendent là jusqu'au rivage, et toute cette portion du littoral est abrupte. Mais les écumeurs de mer du Pont-Euxin trouvent des complices et des recéleurs dans la Chersonèse Taurique. »

On sait combien étaient cruelles les mœurs de ces populations, que leurs relations avec les Grecs ne purent civiliser qu'à demi. L'isolement inhospitalier dont elles s'étaient fait une loi favorisa plutôt qu'il ne retarda la création au fond de la Mer-Noire, sur les confins de l'Asie et de l'Europe, d'un petit état indépendant qui prit, dans les premières années du v[e] siècle avant notre ère, le nom de royaume du Bosphore. En l'année 108 avant Jésus-Christ, Mithridate s'emparait de ce royaume, qui confinait à son territoire; vainqueurs de Mithridate, les Romains firent du pays que la trahison de Pharnace leur livrait l'apanage d'un prince qui se reconnut sur-le-champ leur tributaire. Les Bosphoriens, nous l'avons dit, fournissaient aux pirates du Caucase ce qui leur manquait : des ports, un marché et toutes les facilités possibles pour partager à loisir leur butin. Rentrés chez eux, les pirates chargeaient leurs embarcations sur leurs épaules et les emportaient dans les forêts, qui leur servaient de repaires. « Quand revient la saison favorable, dit Strabon, ils remettent leurs péniches à la mer. Sur les côtes qu'ils ont l'habitude de dévaster, aussi bien que sur celles qu'ils habitent, ils connaissent des retraites où ils vont cacher leurs embarcations. Puis, de jour et de nuit, ils font la chasse à l'homme, poussant l'impudence jusqu'à traiter ouvertement avec les autorités du pays du rachat de leurs prisonniers. Dans les parages où quelque prince étranger commande, on peut à la rigueur obtenir justice et réparation des dommages subis en s'adressant aux magistrats, car il arrive souvent que les pirates sont traqués à leur tour et capturés avec leurs bateaux; là, au contraire, où le territoire est soumis à notre influence, il faut se résigner, tant la négligence des pré-

fets envoyés de Rome dans ces contrées lointaines est grande et ennemie de toute répression. »

Ce fut, — ne craignons pas de le répéter, — dans ce royaume du Bosphore et sur cette côte du Caucase que les Goths trouvèrent les vaisseaux, ou plutôt les embarcations dont ils avaient besoin pour transporter leurs armées au sein des provinces romaines de l'Asie. La limite de ces provinces avait été portée, depuis l'époque où Arrien côtoyait le littoral du Pont-Euxin, de Dioscurias à Pityus, « ville pourvue d'un bon port et défendue par une forte muraille. » Procope compte deux jours de navigation entre Pityus et Dioscurias; Muller reconnaît l'emplacement de Pityus dans la localité moderne de Pitsiounta, située à 30 milles environ de Soukoum-Kaleh, débouché maritime dont le nom se retrouvera souvent dans l'histoire des luttes que les Russes n'ont cessé de soutenir contre les armées du sultan. Les Romains avaient confié la garde de la frontière asiatique à un officier d'une valeur éprouvée, Successianus. Malgré la faiblesse de la garnison de Pityus, Successianus parvint à repousser les attaques des Goths. Faire un siège sans machines n'était guère plus facile à cette époque que d'enlever aujourd'hui la plus chétive place sans canons. Tout l'effort des hommes de guerre qui s'occuperont un jour de rendre les descentes par mer efficaces devra, je l'affirme hardiment, porter sur ce point : créer une artillerie maniable, légère, et susceptible d'être embarquée sur de très petits vaisseaux. Il faudra découvrir la torpille terrestre pour en faire l'auxiliaire de cette torpille maritime qui menace déjà nos énormes vaisseaux cuirassés de déchéance. Je ne saurais trop insister sur ce sujet, car, dans ma pensée, les descentes doivent être avant tout des surprises, et elles ne pourront jamais être tentées avec quelque chance de succès que par des flottilles.

Malheureusement pour les Romains, Successianus ne tarda pas à être appelé à un poste jugé plus important : les Goths reparurent à l'instant sous les murs de Pityus, enlevèrent d'assaut cette place forte et, pour qu'elle ne gênât plus à l'avenir leurs progrès, la rasèrent, puis de Pityus, en suivant le rivage de la Colchide, passèrent à Trapézonte. Cette ville était une ancienne colonie grecque. En lui donnant un port, l'empereur Adrien lui avait donné la richesse : Trapézonte prit soudain un grand développement et s'entoura d'une double enceinte; les marchands y affluèrent en foule. A la première annonce de la mise en marche des barbares, Valérien s'était empressé de renforcer la garnison de Trapézonte. Ce ne furent probablement pas des soldats d'élite qui entrèrent dans la place, car la négligence de ces dix mille hommes, — le renfort, on le voit, était sérieux, — allait préparer un succès funeste et facile aux assiégeans. Envoyer au-devant de l'ennemi ses bonnes troupes

et confier la garde de ses forteresses à des réserves qui ont désappris la discipline peut être souvent une nécessité; seulement il ne faut pas compter que les cités ainsi défendues opposeront toute la résistance qu'on est en droit d'attendre d'une troupe appartenant à l'armée régulière. Les Goths profitèrent de la nuit pour surprendre une garnison dont la vigilance n'était que trop aisée à endormir. Ils avaient rassemblé une énorme quantité de fascines : ils en comblent soudain le fossé, escaladent les murs et se répandent dans la ville avec de grands cris. L'épouvante fait tout fuir devant eux. En un instant, ils sont maîtres d'une place qui eût pu les retenir des années entières sous ses murs. Les Goths ne pouvaient, vu leur nombre restreint, avoir la prétention de garder une si grosse conquête. Ils se contentèrent de la mettre au pillage et reprirent la mer avec un butin immense. Toute la côte du Pont fut ravagée dans cette première campagne. Des milliers de captifs allèrent conduire la charrue sur un sol que les Goths, peuple pasteur et nomade, auraient laissé en friche; les plus robustes furent réservés pour manier la rame sur les vaisseaux.

Partout où ces essaims de barbares passaient, ils ne laissaient rien à glaner à ceux qui viendraient après eux; l'invasion, quand elle se répéta, chercha donc un terrain nouveau. La côte occidentale de la Mer-Noire n'avait pas encore été dévastée; vers cette rive intacte, les Goths se portèrent d'emblée dès leur seconde campagne. Ils passèrent rapidement devant l'entrée du Dniester et devant les bouches du Danube : le plus fructueux butin qu'ils recueillirent, sur ce rivage qui leur était depuis longtemps connu, consista en un supplément de bateaux. Leur flotte augmentait ainsi à vue d'œil; leur troupe ne tarda pas à se grossir également. Tous les gens sans aveu accoururent à leur appel, impatiens de prendre part au pillage de l'empire romain. Le détroit qui sépare l'Europe de l'Asie fut franchi par cette flottille, que les fortifications de Byzance, rasées jadis par Septime Sévère, n'étaient plus en mesure d'arrêter; les habitans des bords de la Propontide virent avec effroi l'invasion menacer leurs rivages. La garnison de Chalcédoine, alors campée près du temple de Jupiter Urius, fut la première à lâcher pied. Chalcédoine, Nicomédie, Nicée, Pruse, Apamée, Cios tombèrent successivement aux mains des pirates. Ces villes, depuis des siècles, se croyaient à l'abri de tout danger; leurs murailles s'écroulaient et n'offraient plus guère que des ruines; il était trop tard pour songer à les relever, personne n'eut l'idée de les défendre. Ceux qui purent fuir se crurent trop heureux de n'avoir à sacrifier que leurs richesses; les autres courbèrent la tête sous l'ouragan. Le progrès des Goths ne fut suspendu que par le débordement du Rhyndacus, qui protégea, comme par une intervention miraculeuse, la

ville de Cyzique. Les Goths ne se souciaient pas d'exposer leur flottille aux rigueurs de l'automne, qui annonçait, par ces pluies prématurées, son approche. Ils ajournèrent à l'année suivante leurs déprédations et regagnèrent la côte d'Europe à la hauteur d'Héraclée. Mais déjà la saison était peu propice au retour. Les populations de toutes parts avaient couru aux armes; Venerianus, le commandant de la flotte romaine, annonçait l'intention de fermer le passage aux hordes qui se hâtaient de rejoindre leurs repaires. Un combat s'engagea non loin de l'entrée du Bosphore; les Goths en sortirent vainqueurs, et Venerianus y trouva, suivant l'expression de Trebellius Pollion, un des écrivains de l'*Histoire auguste*, la mort d'un soldat. Le naufrage, les pertes subies pendant les fourrages qu'il fallait faire pour se procurer des vivres vengèrent cependant largement les Romains. La flottille ne rentra dans les ports de la Chersonèse Taurique que considérablement diminuée.

Les pirates ne se découragent pas pour si peu. Une troisième expédition fut immédiatement entreprise : elle comptait plus de cinq cents voiles. Les Goths ne s'attardèrent pas, cette fois, à piller les côtes du Pont-Euxin; ils allèrent droit du Bosphore Cimmérien au Bosphore de Thrace. Bien qu'ils eussent le courant pour eux, le vent contraire les rejeta d'abord du milieu du détroit dans la Mer-Noire; le lendemain, le vent changeait; quelques heures d'une brise favorable portaient les envahisseurs jusque sous les murs de Cyzique. Enlever et détruire cette place qui avait résisté aux armes de Sparte d'abord, à celles de Mithridate ensuite, fut pour eux l'affaire d'un instant. Enivrés par ce premier succès, ils conçurent le dessein de pousser plus loin leurs ravages. C'est presque toujours un habile calcul de porter le théâtre de la guerre sur un point où l'on n'est pas attendu : la surprise et l'effroi combattent alors pour vous. Les Goths franchirent résolument l'Hellespont, jetèrent la terreur dans la mer Égée et parurent tout à coup devant Athènes, dont les murailles n'avaient pas été réparées depuis le jour où Sylla était entré par la brèche dans la ville de Minerve. Les barbares se rendirent bientôt maîtres de la place : Athènes subit le sort de toutes les villes où le fléau dévastateur pénétrait.

Combien de monumens durent alors périr; et qu'il faut remonter loin, on le voit, pour rencontrer la date des premières mutilations infligées aux chefs-d'œuvre dont nous déplorons si amèrement la perte! Trebellius Pollion nous affirme que les Goths furent enfin vaincus par les Athéniens marchant sous la conduite de Dexippe, écrivain peu connu de cette époque obscure. Que Trebellius Pollion n'a-t-il dit vrai! Ce serait du moins une consolation pour nous de savoir que les premiers qui osèrent porter la main sur ces mer-

veilles de l'art, immortel honneur de l'esprit humain, en ont été punis comme ils méritaient de l'être. L'art appartient à l'humanité tout entière; les profanateurs, qu'ils soient Goths ou Vandales, n'y peuvent toucher sans s'attirer l'exécration de la postérité la plus reculée. Malheureusement la victoire de Dexippe ne dut pas être bien décisive, car, quelques jours après, les Goths se répandaient dans l'Épire, dans l'Acarnanie et dans la Béotie. Thèbes, Argos, Corinthe, Sparte furent à leur tour saccagées.

Valérien était, en ce moment, prisonnier de Sapor; son fils Gallien venait de se faire inscrire parmi les citoyens d'Athènes. Gallien se glorifiait d'avoir obtenu, dans une cité qui commandait toujours le respect, la charge honorable d'archonte : comment ne serait-il pas sorti de sa mollesse léthargique au bruit de ce flot d'hommes dont l'irruption menaçait de tout inonder? Gallien accourut avec une armée. Les Goths comptaient parmi leurs alliés les Hérules, tribu sarmate qu'ils ramassèrent, dit-on, sur leur passage quand ils descendirent du bassin de la Vistule dans le bassin de l'Hypanis et du Borysthène. Le chef des Hérules se laissa gagner par Gallien et entra au service de Rome. L'empereur lui fit des conditions dignes de la nation belliqueuse qu'il tenait à détacher, à cette heure critique, de la confédération des barbares : il le revêtit de la dignité consulaire. Rome n'existait plus que par ces compromis; l'empire ne pencha jamais plus visiblement vers sa chute. Les Goths, déjà rassassiés de butin et de carnage, ne songeaient cependant qu'à opérer leur retraite. La retraite est le moment difficile de ces pointes audacieuses où la guerre ne peut être qu'une succession de hasards; heureusement pour le salut de la plupart d'entre eux, les pirates du Pont-Euxin n'avaient pas brûlé leurs vaisseaux. Quelques-uns commirent l'imprudence de vouloir regagner les plaines de l'Ukraine à travers la Mœsie; ils trouvèrent sur leur chemin l'armée de Marcien et des populations ardentes à la vengeance. Gallien commença par battre ces bandes dispersées dans l'Illyrie; Marcien acheva le massacre en les poursuivant jusque dans les défilés du mont Gessacus. La majeure partie des Goths avait, nous l'avons dit, eu la sagesse de se rembarquer. La flottille brûla, en passant, le temple de Diane à Éphèse, temple sept fois incendié et sept fois rebâti, ravagea la côte de la Troade et entra enfin dans l'Hellespont. A partir de cet instant, les Goths purent se regarder comme sauvés; aucune force navale n'était de taille à leur barrer la route. Ils traversèrent sans encombre la Propontide, le Bosphore de Thrace, et, — ce qui prouve bien la sécurité complète de leurs mouvemens, — allèrent se reposer de leurs fatigues à Anchiale, ville de Thrace bâtie sur le littoral, au pied du mont Hémus. Jornandès prétend qu'ils y firent une cure d'eaux; « les eaux thermales, qui

sortent d'une source située à quinze milles romains d'Anchiale, étant réputées les plus efficaces que l'on connaisse au monde pour rendre la santé et la vigueur aux malades. » De cette station balnéaire, les Goths eurent peu de peine à remonter le long du rivage jusqu'aux bouches du Borysthène.

L'effroi que cette irruption sans précédent, plus terrible cent fois que celle de Xerxès, sema sur sa route, n'a pas permis aux historiens de nous en transmettre un récit circonstancié et fidèle, c'est plutôt un cri d'horreur qu'une relation détaillée qui est parvenue jusqu'à nous. « L'incendie, écrit Ammien Marcellin, s'est promené sur la Macédoine entière ; Thessalonique et Cyzique se sont vues bloquées par des myriades d'hommes ; Anchiale et Nicopolis ont été saccagées ; Philippopolis fut détruite de fond en comble. L'Épire, la Thessalie, toute la Grèce enfin, subirent les effroyables rigueurs de l'invasion. » Les irruptions par terre, les dévastations maritimes, tout se confond dans la pensée de l'éloquent écrivain. Pour nous, il n'est qu'un fait qu'il nous importe de retenir : c'est le trouble que doit jeter, dans la défense d'un vaste territoire, l'action d'une flottille quand elle porte une armée.

IV.

L'empire russe, pendant la guerre de 1854, ne s'est trouvé vulnérable que sur deux des points de son grand développement de côtes : Bomarsund et Sébastopol. Si les hostilités se fussent prolongées, il n'est point impossible que, les préparatifs des alliés étant devenus plus sérieux et mieux combinés, la capitale même, la ville de Pierre le Grand, n'eût point été tout à fait à l'abri d'un débarquement. La revue navale de Portsmouth, qui suivit de si près la conclusion de la paix, montra du moins que les Anglais n'avaient rien négligé pour se mettre en mesure de porter au besoin ce coup décisif. Toute une flottille de canonnières fut improvisée dans le court espace d'un printemps : la paix signée, on remonta sur des cales couvertes ces escadrilles dont on ne savait plus que faire. Assurée de pouvoir les préserver ainsi d'un trop prompt dépérissement, l'Angleterre les garda pour une autre occasion, ne désespérant peut-être pas de faire naître cette occasion un jour. L'événement trompa son attente : les canonnières ne sont plus, très probablement à cette heure, que du bois pourri. Les arsenaux britanniques n'en avaient pas moins fourni la preuve incontestable de leur prodigieuse puissance de production. L'effet moral a eu, je n'hésite pas à l'affirmer, sur les négociations qui se poursuivaient une influence notable.

Ce que les Anglais auraient pu faire, les Allemands, prétendent certains stratégistes, seraient, grâce à leur voisinage des états du tsar, en bien meilleure situation pour le tenter. Une descente opérée sur la rive méridionale du golfe de Finlande aurait-elle quelques chances de réussir? Elle jetterait en tout cas l'alarme dans le camp ennemi et constituerait une diversion de la plus haute importance. Les risques à courir, dans une opération de ce genre, ne sauraient cependant être méconnus : à la guerre, il faut bien s'y résoudre, on n'obtient d'avantages qu'à la condition d'affronter quelques risques. Les Russes, sans s'exagérer le danger auquel les exposerait l'esprit ingénieux et entreprenant d'un adversaire exalté par de récentes victoires, ont voulu néanmoins étudier pratiquement la question, et, si je puis m'exprimer ainsi, en avoir le cœur net. Le 27 juillet 1883, en présence de l'empereur et des principaux membres de la famille impériale, le simulacre d'un débarquement de vive force a été exécuté sur la côte d'Esthonie. Deux corps d'armée, une escadre de quinze cuirassés, et toute une flottille de canonnières ont pris part à cet exercice : un des corps d'armée devait accomplir la descente, l'autre était chargé de la repousser. De part et d'autre, les manœuvres paraissent avoir approché, autant que possible, de la réalité ; aucun détail n'a été omis : ni les reconnaissances préliminaires, ni l'appui que l'artillerie des vaisseaux doit prêter en pareille occurrence aux troupes qui débarquent. Les bataillons placés à terre se sont tenus masqués jusqu'au dernier moment ; ils n'ont révélé leur présence que lorsque le débarquement était déjà prononcé. Retraite convenue à l'avance, retour offensif, rien n'a manqué à un programme qu'on tenait à dresser si complet, que le combat simulé faillit un instant dégénérer en bataille sanglante.

Quelle a été, quand tout fut terminé, l'impression générale des juges compétens? Le correspondant du journal *le Soleil* était sur les lieux : pour lui, si je l'ai bien compris, les assaillans auraient été fondés à s'attribuer la victoire. Je me plais surtout à enregistrer cette observation : « Les Cosaques, ivres d'enthousiasme, lançaient à l'eau leurs montures, et, à peine parvenus au rivage, exécutaient des fantasias échevelées. » Avis à nos cavaliers ! Qu'ils nous aident un peu et ne se montrent pas trop exigeans quand, avec les moyens bien imparfaits dont nous disposons aujourd'hui, nous essayons si laborieusement de les mettre à terre.

Le général duc de Rovigo a raconté, dans ses intéressans Mémoires, comment il s'y prit pour débarquer sur la plage d'Alexandrie les chevaux de l'expédition d'Égypte. Il en fit d'abord transporter quelques-uns dans des chaloupes et ordonna qu'on les rangeât sur le rivage, la tête tournée du côté de la mer ; pour les autres,

après les avoir hissés au bout de vergue, il les descendit simplement à l'eau. Des embarcations les attendaient; les cavaliers, qui y avaient pris place, saisissaient les chevaux par la longe, leur soutenaient la tête à peu près à la hauteur du plat-bord et le convoi se mettait en marche. Dès que les canots touchaient le fond et se trouvaient arrêtés par la déclivité de la plage, les conducteurs abandonnaient les animaux à eux-mêmes : l'instinct du cheval le poussait à rejoindre ses compagnons. Savary nous affirme que le débarquement de la cavalerie s'opéra de cette façon avec une rapidité surprenante : le général Desaix lui en adressa les plus vifs complimens. Dans un port, ce procédé expéditif doit en effet réussir; sur une côte battue par la moindre mer du large, il pourrait donner lieu à plus d'un mécompte : le cheval a horreur des brisans. C'est, du reste, une question à étudier.

Il y en aurait bien d'autres à éclaircir, si nous voulions suivre l'exemple des Allemands et des Russes. La création d'une flottille pouvant se suffire à elle-même ne me paraît pas chose impraticable, et cette solution du problème est celle vers laquelle j'inclinerais de grand cœur, ne fût-ce qu'à cause de sa simplicité et de ses immenses avantages, mais je prévois sans peine toutes les objections qu'un pareil projet soulèverait. Nous n'aimons pas, en France, à être troublés dans nos habitudes : l'idée d'exposer des troupes sur des esquifs qu'un seul coup de mer peut submerger n'est plus de notre époque; il faudrait avoir l'âme de Germanicus ou celle d'un hetman de Cosaques Zaporogues pour se lancer gaîment dans pareille aventure. Embarquons donc les esquifs eux-mêmes; nous écarterons ainsi toute chance contraire. Combien de péniches de vingt, de trente, de quarante ou de cinquante avirons suppose-t-on qu'un de nos grands transports pourrait recevoir, s'il était aménagé pour prendre à son bord non plus des bateaux-torpilleurs, mais des embarcations longues, étroites et légères? Cent péniches, est-ce trop? Mettons-en donc cinquante. A ce taux, dix transports pourront conduire, sur les lieux où vous vous proposerez de tenter une descente, cinq cents bateaux à rames : ces bateaux donneront très aisément passage à dix mille hommes. Voilà déjà une grosse division d'infanterie jetée à terre promptement et d'un seul coup, à une condition, cependant, c'est que l'aviron sera aux mains du soldat et que le soldat aura, de longue date, appris à le manier. Avec vingt transports, — dix pour porter les hommes, dix pour charger le matériel flottant de la descente, — on peut s'épargner les dangers d'une traversée dans des barques à demi pontées. L'artillerie et la cavalerie exigeront, il est vrai, des navires d'une construction spéciale : je ne mets pas en doute que ces navires, on n'arrive à les faire assez plats de varangues pour qu'ils puissent, dans beau-

coup de parages, s'accoster presque à terre. Si quelque scrupule retient encore ici nos ingénieurs et nos officiers, nous ferons pour l'artillerie et pour la cavalerie ce que nous avons fait pour l'infanterie : nous nous résignerons au transbordement. Seulement le problème, dès ce moment, se complique. Tout projet de descente qui emprunte le concours des navires de haut bord suppose la possession incontestée de la mer ; la flottille pourrait, à la rigueur, se passer de la protection des escadres. Avant de prendre parti, essayons d'abord la force de résistance de ces engins maniables dont nous suspectons peut-être à tort les facultés.

Depuis bientôt dix ans je le répète : tant qu'on n'aura pas créé une école de débarquement, on ne saura pas ce qu'on peut demander à une flottille. Si cette école avait son siège en Algérie, les études que je recommande trouveraient à la fois plus de secret, de loisir et de recueillement. Dans notre grande colonie militaire, les troupes sont toujours sur le pied de campagne ; plus disponibles qu'en France, elles montreraient peut-être moins de répugnance pour les nouveautés. On serait agréablement surpris, j'en suis convaincu, de voir peu à peu, et dans le court espace de quelques années, ce qui semble aujourd'hui une chimère prendre corps, se développer, et réclamer sa place dans la plupart des plans de mobilisation. Une école de débarquement n'exige pas un personnel bien nombreux : une simple compagnie d'infanterie, un peloton de cavaliers, deux canons attelés feraient au besoin l'affaire. L'important serait de perfectionner par des essais intelligens et sans cesse renouvelés le matériel destiné à des opérations que nous avons compliquées à plaisir. J'ai pris ma part du débarquement d'Oldfort, j'ai dirigé celui de Kertch, et celui de Kinbourn : je déclare formellement que de longues études ne seront pas nécessaires pour faire mieux. En tout état de cause, je ne crains pas d'assumer ici le rôle de prophète : si nous hésitons trop longtemps à entrer dans la voie nouvelle que j'indique, la lumière nous viendra du Nord.

V.

Les Goths n'ont pas été les seuls à tenter de longues traversées dans de petites barques : une colonie de Francs, transplantée vers la fin du IIIe siècle sur les bords du Pont-Euxin, voulut, en l'année 282 de notre ère, profiter du désarroi dans lequel l'esprit séditieux de l'armée jetait alors l'empire ; elle s'empara tout à coup de quelques vaisseaux marchands. Partis de l'embouchure du Phase, ces hardis révoltés ne trouvèrent pas d'obstacle sur leur route : ils franchirent le Bosphore, traversèrent la Propontide, descendirent l'Helles-

pont et portèrent le ravage en Asie, en Grèce, en Sicile, en Afrique. Que faisait donc pendant ce temps la flotte de Ravenne? Existait-elle encore? Une poignée d'aventuriers pouvait non-seulement saccager les rivages sans défense qui se présentaient sur son chemin, elle prenait des villes, des cités telles que Syracuse, dont la résistance faillit briser jadis la puissance, alors en pleine floraison, de la république d'Athènes. Fort heureusement les Francs songeaient encore moins à grossir leur butin qu'à se rouvrir le chemin de la patrie. Les colonnes d'Hercule les virent passer avec étonnement, l'Océan les reçut comme des brebis revenant au bercail : il garda pour d'autres ses colères. S'accrochant à la côte de la péninsule ibérique et à celle des Gaules, les nouveaux Argonautes finirent par atteindre l'embouchure du Rhin et le rivage des Bataves.

Que pensez-vous de cette traversée? Les galères de Venise, quand, au moyen âge, elles se rendaient du fond de l'Adriatique à Anvers et à Bruges, étaient-elles plus hardies que ces bateaux des Francs? Dépassaient-elles avec plus d'audace les limites que les Grecs n'osèrent jamais franchir? Ne suivaient-elles pas, avec une prudence qui n'avait garde de se démentir, le littoral dans tous ses détours? Des pilotes les conduisaient de cap en cap, à travers les écueils des côtes de Bretagne, au milieu des bancs de sable de la côte de Flandre : livrées à elles-mêmes, elles n'auraient pas accompli sans peine l'odyssée dont les historiens romains nous ont, en quelques lignes, transmis le souvenir. Prenez une de nos tartanes, un de nos chasse-marées, confiez-les à un de nos jeunes officiers et donnez-leur à recommencer ce long itinéraire; faites-les passer de Sébastopol ou de Nicolaïef à l'embouchure de la Somme ou à celle de l'Escaut, vous verrez si la tâche paraîtra aujourd'hui plus facile qu'au temps d'Aurélien et de Probus. On cite encore comme un trait d'intrépidité confiante le voyage des galères de Marseille, qui, sous le règne de Louis XIV, allèrent rejoindre l'escadre de Tourville dans la Manche et l'aidèrent à brûler les vaisseaux anglais dans le port de Dartmouth. L'habitude de monter d'énormes navires nous a rendus suspects les petits bâtimens; nous ne savons plus affronter la tempête sur des coques de noix. J'ai commandé un côtre dans ma jeunesse; j'avais pour équipage l'élite des gabiers du vaisseau le *Nestor*; quand nous prîmes la mer, nous étions tous, matelots et capitaine, aussi empruntés les uns que les autres : il nous fallut refaire complètement notre apprentissage. Les marins de haut bord ne vaudront jamais rien pour armer des flottilles; ces sortes de navires, il convient de les remettre aux mains de gens qui les connaissent, de gens qui aient passé leur vie sur des bateaux semblables, à des pêcheurs et non à des matelots de long cours. Quant aux capitaines, il n'est certes pas besoin que leur éducation

se soit faite au-delà des tropiques et qu'ils aient gagné leur brevet d'aspirant à l'école navale.

Réservez les mathématiciens pour vos flottes cuirassées, donnez vos flottilles à conduire à des caboteurs, car ce seront des opérations de cabotage que vous leur demanderez. J'entrevois d'ici, — je l'ai déjà dit bien souvent et je veux cependant le redire encore, — j'entrevois deux marines à l'œuvre dans les guerres futures : une marine savante et une marine essentiellement pratique. La première gardera le grand chemin des mers, la seconde tirera parti de cette suprématie dont, avec vos gros bâtimens, vous êtes inhabiles à obtenir le moindre avantage. Le siècle de Louis XIV a vu ainsi marcher côte à côte la marine des escadres et la marine des brûlots. Ne vous effrayez pas des nouveautés, ces prétendues nouveautés ne sont la plupart du temps qu'un heureux retour aux sages idées de nos pères. N'encombrez donc pas d'un bagage de science inutile vos flottilles de torpilleurs, de péniches et de chaloupes canonnières; jetez sans hésiter à la mer tout ce qui les surcharge. Ce sera là une marine de sacrifices : il n'est pas nécessaire pour y faire figure d'avoir appris le latin, l'anglais, l'histoire, la géographie, le dessin, la géométrie, la statique, l'arithmétique, l'algèbre, la trigonométrie rectiligne, la géométrie descriptive, la physique, la chimie, de savoir raconter, dans une composition de concours, comment « la jeune princesse Rosamonde, non moins capricieuse qu'agile à la course, après avoir évincé bien des prétendans malheureux, fut enfin vaincue et conquise par les ruses d'Abibas. » Un pilote qui aura le cœur bien placé, un bon quartier-maître, encore jeune et alerte, se trouvera fort à l'aise sur ces barques, où l'existence serait presque impossible pour un officier qui aurait passé sa jeunesse sur nos vaisseaux. Toute la science de l'encyclopédie moderne est à peine suffisante quand il s'agit de diriger nos léviathans; elle ne serait qu'une gêne sur des bateaux dont l'appareil moteur doit être aussi peu compliqué que possible et qui, de plus, ne seront jamais appelés, par le service spécial auquel on les destine, à perdre la terre de vue.

L'éducation d'un parfait officier coûte cher à l'état : pourquoi donc s'imposer des frais inutiles? La marine des enfans perdus n'a pas besoin de tant de sollicitude: elle réclame surtout des hommes de métier, durs à la fatigue, insensibles aux intempéries et indifférens au danger. J'admettrai toutefois la nécessité de sectionner cette marine, d'en former des divisions commandées par un certain nombre d'officiers de haut bord. Il ne saurait être inutile de rechercher, pour la direction supérieure, des hommes que leur éducation première et toutes les habitudes de leur vie aient imbus de longue date du grave sentiment de la responsabilité. Ma voix, je le sais, ne crie pas dans le désert; elle a déjà rencontré plus

d'un écho : il ne s'agit donc que de passer du domaine des utopies à l'exécution. Encore quelques années, et les flottilles auront repris leur rang si important sur les mers.

Nous avons vu quels ravages put exercer, pendant la captivité de Valérien, grâce à la négligence ou au dépérissement de la marine impériale, une flottille composée d'environ cinq cents voiles. Quelques mois à peine après la terrible invasion, les tribus de la Germanie et de la Sarmatie s'unissaient aux Goths du Borysthène pour préparer une expédition bien plus formidable encore. « Les affaires de l'empire, suivant l'énergique expression de Bossuet, se brouillaient déjà d'une terrible manière. » Cette époque est celle que les historiens ont désignée sous le nom de période des trente tyrans : elle ne dura heureusement que quelques mois.

La plus impardonnable des faiblesses pour tout esprit qui affiche la prétention de gouverner autre chose que son foyer consiste à s'exagérer la portée des épreuves que l'état traverse. « Jamais pareilles calamités n'ont affligé la république ! » s'écrient, dans leur épouvante, ceux qui n'ont pas feuilleté les vieilles annales ou qui les ont oubliées. L'écrivain romain leur répond : « Détrompez-vous ! le sentiment trop vif des maux présens vous égare : des événemens de même nature, des crises tout aussi graves se sont renouvelés plus d'une fois. Le mal a passé et les choses n'ont pas tardé à reprendre leur niveau — *Res in integrum sunt restitutæ.* » La situation cependant était vraiment critique en l'année 268 de notre ère : le fils de Valérien, l'empereur Gallien, venait d'être tué devant Milan, pendant qu'il assiégeait un général factieux, le fameux Auréole ; presque au même moment 320,000 barbares, portés, s'il en faut croire Zonare, par six mille bateaux, construits et rassemblés à l'embouchure du fleuve que nous nommons aujourd'hui le Dniester, faisaient à la fois irruption sur les côtes de l'Europe et sur celles de l'Asie. Rome, — la république, comme on l'appelait encore, — était épuisée ; elle n'avait plus de boucliers, plus d'épées, plus de javelots ; un autre usurpateur, Tetricus, était maître des Gaules et des Espagnes ; tous les archers servaient sous Zénobie. Il fallait un grand homme pour sauver la situation ; le sénat crut l'avoir trouvé : « Claude Auguste, vous êtes le modèle des frères, des pères, des amis, des sénateurs et des princes ! Claude Auguste, délivrez-nous d'Auréole ! Claude Auguste, délivrez-nous des Palmyréens ! » Auréole, nous l'avons déjà dit, était ce général dont le triomphe eût eu la signification d'un ordre d'exil ou de mort pour la plupart des pères conscrits ; quant aux Palmyréens, leur alliance avec les Perses, les avantages qu'ils avaient déjà remportés, mettaient en sérieux péril la domination romaine en Orient. Claude fut donc acclamé : « Il avait la valeur de Trajan, la piété d'Antonin

et la modération d'Auguste. » Sa première dépêche fut courte : on en eût difficilement rédigé de plus concluante ; en la lisant, Mme de Sévigné aurait cru reconnaître le style de Turenne. « Nous avons, se contenta d'écrire Claude, détruit 320,000 Goths, coulé à fond 2,000 navires. Les fleuves sont couverts de boucliers, partout sur le rivage on rencontre des épées et des lances, les champs disparaissent sous les ossemens dont ils sont jonchés ; pas un chemin qui ne soit encombré par l'immense bagage que l'ennemi abandonne ; nous avons pris tant de femmes que chaque soldat en a eu pour sa part deux ou trois. »

Exterminés par Claude II, les Goths léguèrent en mourant la peste aux Romains. Claude « quitta le séjour des mortels pour celui des dieux, où l'appelaient ses vertus ; » son frère Quintilius régna dix-sept jours. Les légions du Danube avaient conféré la puissance impériale à Aurélien ; Quintilius ne se sentit pas de taille à engager la lutte, il prévint le sort qui l'attendait en s'ouvrant les veines. Aurélien était fils d'un paysan d'Illyrie : les habitans de la Dalmatie, — nommez-les à votre gré Illyriens ou Serbes, — ont montré de tout temps un très vif penchant et une rare aptitude pour la guerre. « Le divin Aurélien » prenait le pouvoir dans des temps difficiles, le sceptre par bonheur tombait en bonnes mains. Claude le Gothique buvait peu, en revanche il mangeait beaucoup ; Aurélien possédait à la fois le goût du vin et celui de la bonne chère ; il ne montrait de dédain et d'indifférence que pour les plaisirs de l'amour ; ses repas se composaient surtout de viandes rôties ; son vin de prédilection était le vin rouge. Certains empereurs aimèrent les histrions, Aurélien préférait d'autres divertissemens. Voir un de ses parasites dévorer dans un seul repas tout un sanglier, cent pains, un mouton et un cochon de lait, puis avaler d'un trait la contenance d'un tonneau, le reposait des soins qu'il accordait à l'expédition des affaires. Ce vaillant rejeton d'un rustre de Sirmium reçut assurément en partage une nature énergique, on ne dira jamais que ce fût une nature délicate. Les troupes l'avaient surnommé *Main de fer*. Malheur au soldat qui dérobait un poulet ou qui détournait une brebis ! Toucher à une grappe de raisin, exiger indûment de l'habitant chez lequel on logeait, de l'huile, du bois ou du sel, était aux yeux d'Aurélien un crime irrémissible ; violenter la femme de son hôte lui semblait, à bon droit d'ailleurs, un forfait pour l'expiation duquel les supplices habituels ne suffisaient pas : il en fallait inventer de nouveaux. Aurélien se montrait sur ce point aussi ingénieux que féroce.

L'histoire des empereurs est remplie de semblables détails, et c'est toujours ainsi que la victoire s'annonce. « Il rétablit la discipline, » voilà le début ; « la discipline restaurée, il marche sans crainte à l'ennemi et le met en fuite, » voilà le dénoûment infaillible. « Nous

avons tué dans un seul combat mille Francs et mille Sarmates; maintenant conduisez-nous contre les Perses, nous les tuerons aussi par milliers : mille, mille, mille et mille! » Cela devait se chanter sur l'air de *la Casquette du père Bugeaud*. C'est avec ce refrain de guerre que l'armée d'Aurélien se mit en marche pour l'Asie. Aurélien a traversé l'Illyrie et la Thrace; il passe de Byzance en Bithynie, se porte sur le plateau du Taurus, s'empare de Tyane et va recevoir la soumission d'Antioche, le grand marché syrien, la seule rivale que reconnaissent Rome et Alexandrie. Quelle activité! quelles marches! Ces enjambées rapides sont bien dignes des troupes qui, sous Septime Sévère, venaient en quarante jours des environs de Vienne à Rome, parcourant d'une seule traite une distance de 1,182 kilomètres, faisant, par conséquent, des étapes de 29 kilomètres par jour.

Près d'Émesse, où Ibrahim-Pacha vaincra un jour les Turcs, Aurélien livre bataille à Zénobie, met les troupes de cette reine et celles de ses alliés en complète déroute, puis, sans perdre un instant, court assiéger Palmyre. Le siège fut laborieux. « Point d'espace sur les murs, écrivait Aurélien au sénat, qui ne soit garni de deux ou trois balistes; des feux même sont lancés sur nous par les machines: *ignes etiam tormentis jaciuntur*. » — Les Palmyréens possédaient-ils donc le feu grégeois? Puisque Palmyre était le grand entrepôt de l'Orient et que le feu grégeois est venu avec la poudre à canon de la Chine, la chose n'aurait rien en soi d'invraisemblable. Suivant M. Ludovic Lalanne, un des savans bibliothécaires de l'Institut, la composition de la poudre de guerre et celle du feu grégeois étaient identiques. M. Lalanne remarque en outre que les Romains, du temps de Claudien, c'est-à-dire les Romains de la fin du IVe siècle, connaissaient déjà une poudre d'artifice. D'où auraient-ils pu recevoir ce secret, si ce n'est de la Chine? Aussi, entre tous les noms que les écrivains byzantins donnèrent plus tard au feu grégeois, trouve-t-on le nom de *feu mède :* les Mèdes servirent probablement d'intermédiaires entre l'extrême Orient et l'empire. Il est hors de doute que les effets de ce mélange détonant dont le traité de Marcus Græcus, rédigé du IXe au XIIe siècle, nous a donné la composition, étaient connus des Chinois plusieurs centaines d'années avant Jésus-Christ : sous quelle forme les Chinois l'employaient-ils? Si c'était sous forme de fusées, le feu grégeois, ce feu magique, qui, suivant la chronique russe de Nestor citée par M. Lalanne, « fend l'air avec la rapidité de l'éclair, » était-il autre chose qu'une fusée s'échappant à grand bruit de son tube d'airain? Mais les Chinois se servaient aussi de pots à feu et, — il n'est pas inutile de le noter, — ils s'en servent encore. Une nuit, pendant que la corvette la *Bayonnaise*, que je commandais alors, était mouillée dans la rivière de Canton, devant le village de Wampoa, une jonque

chinoise fut attaquée presque sous notre canon par les pirates. La seule approche de nos embarcations mit ces malfaiteurs en fuite et notre intervention se borna forcément à recueillir les blessés, que nous envoyâmes se faire panser à bord de la corvette. Plusieurs de ces pauvres diables, — je crois les voir encore, — avaient le crâne presque à nu; le cuir chevelu était entièrement brûlé. D'où pouvaient provenir ces horribles blessures? Les Chinois nous l'apprirent. En sautant à bord de la jonque, les pirates leur lancèrent toute une bordée de pots à feu et les atteignirent en plein visage. Le pot à feu était en 1849 l'arme favorite des pirates de la province de Canton : ils en faisaient un plus fréquent usage que du canon.

M. Lalanne est d'avis que les effets réels du feu grégeois se bornaient à peu de chose : cette terrible invention dont les Byzantins firent un secret d'état, jouait surtout, suivant lui, dans les combats de mer, le rôle d'épouvantail. Aurélien n'était cependant pas un homme facile à épouvanter, et les feux lancés du haut des murailles de Palmyre paraissent lui avoir causé une assez vive impression. Grâce à tous ces engins, Zénobie tenait ferme : ses réponses aux sommations menaçantes que lui adressait Aurélien étaient aussi fières que son courage. Elle les faisait écrire en syrien, mais on prétend que le philosophe grec Longin les dictait ou les inspirait. Quand Palmyre succomba enfin sous des assauts vingt fois répétés, la reine essaya de gagner la Perse en se jetant dans le désert avec ses dromadaires : des cavaliers lancés à sa poursuite la primèrent de vitesse et la ramenèrent au camp d'Aurélien. Les soldats réclamaient à grands cris le supplice de l'illustre captive; Aurélien leur refusa cette satisfaction : il protégea la vie de Zénobie. Clémence bien incomplète, car, en même temps qu'il réservait la reine pour son triomphe, l'implacable empereur immolait sans le moindre scrupule à la vengeance de l'armée le rhéteur Longin

Le triomphe d'Aurélien fut un des plus magnifiques dont le spectacle ait jamais été offert à Rome : on y vit des rennes traînant un char qui avait appartenu au roi des Goths, des éléphans, des tigres, des girafes, des prisonniers de tous les pays du monde : Blémyes, Axomites, Arabes, Eudémons, Indiens, Bactriens, Ibères, Sarrasins, Perses, Goths, Alains, Roxolans, Sarmates, Francs, Suèves, Germains et Vandales, marchant deux à deux, les mains liées derrière le dos, sans compter huit cents couples de gladiateurs et dix amazones prises les armes à la main. Toute cette pompe montrait bien jusqu'où Rome avait porté sa domination sanglante; elle eût dû rappeler aussi à un peuple enivré quelles colères, quelles rancunes, devaient couver depuis des siècles chez ces multitudes qui s'amassaient lentement autour des frontières de l'empire. La foule cependant s'étouffait dans la rue Neuve, sur le marché aux bœufs, dans

la halle aux poissons; elle se pressait non moins dense au forum d'Auguste et sur la place Trajane. Les sénateurs s'étaient joints au cortège; l'encombrement fut tel qu'on ne put arriver avant la neuvième heure au Capitole.

Est-il nécessaire de le rappeler, entre le Capitole et la roche Tarpéienne la distance n'est pas grande. Aurélien, singulièrement attaché à la discipline et toujours prêt à tirer l'épée, était pour ses familiers d'un commerce difficile. Son propre secrétaire, Mnesthée, noua contre lui une conspiration : tout était prêt; Mnesthée n'attendait qu'une occasion favorable pour mettre à exécution son complot. Le vainqueur de Zénobie, non content d'avoir réduit les Palmyréens, voulut aussi assujettir, ou tout au moins refouler au loin les Perses. C'était son devoir de général et d'empereur. Il rassemble une armée formidable et se met de nouveau en marche pour l'Asie : il ne devait pas même arriver à Byzance. Un certain Mucapor, soudoyé par Mnesthée, assassina le vainqueur de Palmyre dans une bourgade obscure, à mi-chemin de Byzance et d'Héraclée. « Ainsi finit, dit son historien, ce prince plus utile que bon. » C'est déjà quelque chose, quand l'empire tremble sur sa base, d'être un prince utile. Aurélien régna six ans moins quelques jours. Au temps où il vivait, pareille fortune pouvait compter pour un long règne.

Le sénat et le peuple mirent six mois à le remplacer : jamais conclave ne fut aussi long à prendre une résolution. On cherchait, on hésitait; on eût voulu trouver un empereur sans défaut. Les soldats demandaient un prince au sénat, le sénat renvoyait ce choix à l'armée. « Songez donc enfin à vous décider! disait très sensément le consul de Rome; croyez-vous que le monde puisse se passer de maître? Nommez à tout hasard un empereur : l'armée ratifiera votre élection, ou elle en fera une autre. » Sur cette injonction, qui eût pu prendre bientôt l'accent de la menace, un sénateur, — Tacite, — se préparait à émettre son avis : on lui ferma la bouche. « Que les dieux vous protègent, Tacite! c'est vous que nous faisons empereur. — Mais je suis un vieillard, protestait le malheureux. Regardez ces bras : les croyez-vous de force à lancer un javelot, à brandir une lance, à soutenir le poids d'un bouclier? Serai-je même capable de monter à cheval, de donner l'exemple aux soldats? C'est à peine si je puis encore remplir mon devoir de sénateur. — Tacite, c'est la tête et non le corps qui commande; c'est votre âme et non votre corps que nous voulons élire : les soldats combattront pour vous; il suffira que vous leur ordonniez de combattre. »

Tacite avait soixante-dix ans quand il fut élu empereur. Il s'était enfui à Baïes, dans l'espoir d'éviter le périlleux honneur qu'on lui décernait : les sénateurs allèrent le chercher à Baïes, le ramenè-

rent à Rome et le présentèrent aux troupes. Le respectable vieillard, souverain malgré lui, harangua les soldats qui déjà l'acclamaient. « Mes chers camarades, leur dit-il, je ferai mon possible pour répondre à votre confiance : si je ne puis vous promettre de brillans faits d'armes, je vous donnerai du moins de bons conseils. » Il les donna six mois, ces conseils, aussi sages, aussi prudens qu'on pouvait les attendre de son expérience; puis, découragé par la persistance incorrigible des factions, il mourut. S'il fût parvenu à se soustraire au fardeau dont on l'accabla, il aurait probablement prolongé ses jours jusqu'à une grande vieillesse : les excès de table ne les auraient certainement pas abrégés, car Tacite était un homme sobre et d'habitudes très simples. Sept litres de vin par jour, des légumes en abondance, des laitues surtout « qui, disait-il, le faisaient dormir, » un chapon, une hure de sanglier et des œufs à son principal repas, il ne lui fallut jamais davantage. Le plus marquant, le plus utile des actes par lesquels Tacite signala son passage au pouvoir fut l'ordre de déposer dans toutes les bibliothèques les œuvres de l'illustre historien dont il prétendait descendre, et d'en dresser chaque année dix copies. Si tous les hommes de lettres dont les ouvrages ne sont point arrivés jusqu'à nous avaient eu dans leur famille un empereur, les annales de l'antiquité et l'histoire de l'esprit humain présenteraient probablement moins de lacunes.

Je m'écarte trop de mon sujet: que me font, après tout, ces souverains qui ne se sont jamais occupés de marine? Trajan, du moins, s'embarqua sur le Tigre, Vespasien navigua sur le lac de Génésareth, mais Probus! où sont les médailles qui nous parlent de ses exploits sur mer? A-t-il jamais eu le droit d'accoler à son effigie une Victoire montée, comme celle de Vespasien, sur la proue d'un vaisseau? Probus n'a point à son dossier de semblables triomphes; tout fait présumer cependant que, s'il eût vécu, il eût donné ses soins à l'extension du commerce maritime. Qu'aurait-il, sans cela, pu faire de son activité? Probus ne savait honorer que le travail : jamais il ne consentit à laisser ses troupes oisives. « Le soldat, disait-il, ne doit pas être nourri pour rien. » Aussi employait-il l'armée, quand il eut repoussé les Sarmates et les Francs, à creuser des canaux, à dessécher des marais, même à planter des vignes. Les vins de Bourgogne et de Champagne en France, ceux de Tokay en Hongrie, lui doivent, au dire de Casaubon, leur existence. Est-il beaucoup d'empereurs, même en Chine, qui aient élevé, pour tenir les barbares en respect, des murailles d'un développement de 322 kilomètres? Probus appuya un des côtés de son mur, fortifié par des tours, au Danube, l'autre côté au Rhin. Il eût peut-être mieux fait de prêter quelque attention à sa

flotte; les Francs n'auraient pas, pendant qu'il restait campé dans la Pannonie, saccagé la Sicile et pillé Syracuse.

Cet empereur, « qui ne voulait pas nourrir le soldat pour rien, » méditait, assure-t-on, dans le secret de sa pensée intime, le licenciement d'une armée qu'il croyait avoir rendue à peu près inutile. Pour son malheur, il laissa pénétrer trop tôt son dessein : « Encore quelques années d'efforts, s'était-il écrié un jour, et la république n'aura plus besoin de soldats! » Les soldats, mécontens, le tuèrent dans la cinquième année de son règne. Il avait, comme nous l'avons dit plus haut, refoulé de tous côtés les ennemis de Rome, repris la Gaule sur les Germains, dompté en Illyrie les Sarmates, accablé Saturnin dans l'Orient, Proculus et Bonose, tous rebelles, à Cologne. Le nombre des guerres qu'il a faites dans toutes les parties du monde est si grand qu'on s'étonne qu'un seul homme ait pu se trouver à tant de batailles. Probus a payé de sa personne en soldat dans une foule de circonstances, et sous lui se formèrent d'excellens généraux qui purent, jusqu'à un certain point, consoler les Romains de sa perte. Ce grand et honnête empereur introduisit pourtant, à son insu, dans un empire déjà rongé au cœur, le premier germe de la dissolution finale : en obligeant les nations vaincues à fournir à l'armée romaine un contingent de seize mille hommes, qu'il distribua par fractions de cinquante ou soixante dans les troupes nationales, Probus ruina d'un coup l'édifice vermoulu des vieilles institutions militaires. Probus ne faisait cependant qu'imiter sur ce point Alexandre : la même fatalité s'impose à tous les conquérans, à toutes les nations qui ont exclusivement grandi par la guerre. Napoléon avait un corps d'armée saxon à Leipzig : n'eût-il pas mieux valu, et pour lui et pour nous, qu'il mît en ligne trente ou quarante mille hommes de moins? La Turquie ne pouvait plus vivre avec les janissaires : son démembrement a commencé le jour où les sultans ont anéanti cette inquiète milice. Les citoyens de Rome avaient seuls, dans le principe, le droit et le devoir de défendre la patrie; on commença par leur adjoindre des affranchis et bientôt des esclaves; quand on leur eut associé des barbares, l'honneur qui s'attachait au noble métier des armes en demeura subitement amoindri. Il est souvent indispensable, il n'est pas toujours sans danger de créer une armée coloniale; la force matérielle et la vigueur morale peuvent facilement passer du côté de ces troupes dans lesquelles on n'a voulu chercher que des auxiliaires.

JURIEN DE LA GRAVIÈRE.

HISTOIRES D'HIVER

Noël !.. c'est la nuit des longues histoires. Quand nous étions petits, les grands nous disaient de beaux contes qui faisaient penser. Maintenant, personne ne prend plus cette peine pour nous, et en vérité, elle serait superflue ; la vie a marché, nous laissant grande provision de récits. Tandis que nous écoutons le vent d'hiver, assis devant la braise songeuse, la mémoire murmure comme une vieille nourrice, nous racontant ces récits du passé. Ce soir, la mienne est retournée au pays de neige, où décembre est si dur à la terre qu'il faut plaindre et comprendre pour pouvoir l'aimer. Je me souviens d'une veillée où j'appris plusieurs histoires, là-bas. Allons, mémoire, retrouve-les, si tu n'es pas trop mauvaise gardienne.

I.

C'était à la Noël d'une des dernières années. J'avais été prié à une battue de loups dans un district de l'intérieur de la Russie. La matinée fut superbe : dix degrés de froid, un clair soleil au ciel bleu, pas un souffle d'air ; de vastes horizons de plaines, tout d'un blanc cru, avec des reflets roses et des traits d'or ; un monde mort et brillant comme une vieille porcelaine de Chine. Sur cette étendue plate, des parties repoussées en saillie ou découpées en creux, qui avaient dû être, durant la saison vivante, des bois, des collines, des rivières, des étangs. Maintenant, ces accidens de la terre n'avaient ni formes ni couleurs ; on les devinait, vagues, perdus, sous le linceul uniforme. Ce monde glacé me rappelait le désert d'Égypte, il

en avait le silence, la solitude, l'éclat et l'immobilité : de la neige au lieu de sable, c'était la seule différence. Le désert d'Afrique, vieilli, refroidi et blanchi, aura peut-être cet aspect au déclin des siècles.

Nous entrâmes dans la forêt. La neige avait percé et comblé ses plus profondes retraites, les parties basses étaient sourdes et pâles; sur nos têtes, la lumière se jouait dans une voûte de cristal. Chaque sapin, chaque bouleau semblait taillé dans un diamant géant et s'achevait là-haut en une flamme rose. On eût dit d'une salle de marbre aux colonnes innombrables, supportant des milliers de lustres étincelans de feux. Les rayons couraient, ivres de plaisir, entre les fines broderies et les fleurs de verre qui se découpaient sur l'azur du ciel; c'était comme un rire fou du soleil dans ce rêve luxueux du vieil hiver. Nous en jouissions d'autant plus que les effets de givre sont fort rares en Russie, vu la constance et la sécheresse du froid.

Les paysans battaient le bois; quelques loups vinrent montrer à la lisière leurs têtes inquiètes; ils glissaient hors du fourré sans qu'une branche eût remué ni crié, légers et silencieux comme des souffles d'enfans; ceux qui échappaient à nos coups de feu forçaient dans la plaine; on les voyait fuir et se perdre au loin, de petits points gris.

Vers deux heures, les sommets illuminés s'éteignirent brusquement, le ciel s'abaissa. Une ouate épaisse emplit l'espace, voila les objets les plus proches. D'énormes flocons, rares et lents d'abord, puis pressés et tumultueux, nous frappèrent au visage. Ils venaient de tous côtés et remontaient de terre plutôt qu'ils ne tombaient d'en haut. Un vent s'était élevé qui semblait faible et ne faisait pas de bruit; pourtant il charriait les masses de neige à d'immenses portées. Le froid, insensible auparavant dans l'immobilité de l'air, nous prenait aux yeux et aux lèvres avec d'aigres morsures. Nous remontâmes précipitamment dans nos traîneaux de paysans; les petits chevaux du village flairaient avec anxiété dans la direction de la route disparue et s'orientaient des naseaux vers la maison. Tout indice s'était évanoui; pas de lignes à l'horizon; des ténèbres creuses qui reculaient devant nous. Dans cette nuit prématurée et déloyale, avec de fausses lueurs de jour, dans cette tourmente muette qui dissimulait sa force, on sentait une fureur contenue, le désir et la puissance de nuire à l'homme par surprise, par un guet-apens sournois. Heureusement nous rencontrâmes le lit de la rivière, qui nous fournit une route certaine jusqu'à la maison. Avant la nuit close, nous étions réunis devant le poêle de faïence, autour du samovar qui chantait la chanson monotone des veillées russes.

Ce fut une longue soirée, dure à tuer. Mais pour combattre les

ennuis de leur hiver, la Providence a donné aux fils de Rurik deux armes fidèles, les cartes et le thé; entre le samovar et la table de jeu, les heures russes coulent inoffensives et inutiles, comme une monnaie dépréciée, si abondante que nul n'a jamais songé à l'économiser. Mes compagnons de chasse, des fonctionnaires du district, ne se firent pas prier; cinq minutes après avoir déposé leurs fusils, ils étaient assis devant le tapis vert, marbré de taches, où chacun disposait méthodiquement un verre d'eau bouillante, un bâton de craie pour marquer ses gains, un briquet, une boîte à tabac en cuivre jaune, avec une vue du couvent de Saint-Serge niellée sur le couvercle. A trois heures du matin, chacun ayant bu huit verres de thé et fait quinze rubbers de whist, il fallut user de persuasion pour les décider à s'aller coucher; ils s'y résolurent après force promesses de recommencer le lendemain, et s'éloignèrent avec des félicitations mutuelles, de gros rires, en répétant jusque dans leurs lits : « *Slavnyi déniok!* La bonne petite journée! »

Simple spectateur, je trouvais ce divertissement moins délicieux, et vers le soir, la tourmente s'étant calmée, je sortis pour faire un tour dans le village. Je m'arrêtai devant les vitres opaques du cabaret; les paysans qui nous avaient servi de rabatteurs le matin étaient réunis là; ils buvaient leurs gains de la journée, qui en eau-de-vie, qui en thé. On organisait un bal; les filles et les garçons dansaient, c'est-à-dire tournaient en rythmant le pas et en se tenant par la main. Le ménétrier était un petit homme à figure insignifiante, d'âge incertain, d'air souffreteux, cassé et ployé sur lui-même, comme les hommes de peine qui ont porté de bonne heure des poids trop lourds; on devinait un ancien soldat à la coupe de sa barbe et de ses cheveux, à la souquenille de drap gris qui l'enveloppait et avait dû être jadis une capote d'ordonnance. L'homme grattait trois cordes, assez gauchement disposées sur un violon de bois blanc, dégrossi à la hache; cet instrument primitif était évidemment de la manufacture personnelle du musicien. Quand les danseuses, lasses de tourner, regagnèrent leurs bancs en esquivant les baisers sonores des cavaliers, le ménétrier continua de tourmenter son violon; assis dans le coin, sous les images, le dos tourné au public, il semblait maintenant jouer pour lui-même : cependant tous l'écoutèrent religieusement, quand, après quelques arpèges irrésolus, il entonna d'une voix chevrotante, en s'accompagnant sur la troisième corde, une chanson populaire du Volga : je la reconnus, l'ayant entendu chanter l'autre été par les bateliers du fleuve.

« O ma barbe, ma petite barbe, — ma barbe de castor! — tu as blanchi, ma petite barbe, — avant l'heure, avant le temps.

« — Autrefois, si je retroussais fièrement — ma jeune mous-

tache noire, — les belles filles prenaient feu, — les filles de boïars se consumaient d'ardeur.

« — Si je mordais mon poil, — le païen scélérat se jetait à bas de son cheval, — l'Allemand effaré se cachait dans son trou. — Où sont tes boucles frisées?

« — Ce n'est pas la neige, ce n'est pas le givre, — qui t'ont flétrie, ma bonne, — qui t'ont faite grise et désolée; — ce n'est pas le vent, ce n'est pas le méchant ennemi;

« — Celui qui t'a flétrie, c'est l'hôte qu'on n'invite pas, — et cet hôte qu'on n'invite pas, c'est le chagrin, ce serpent! — O ma barbe, ma petite barbe, — ma barbe de castor! »

Je revins à la maison, où l'on m'attendait pour souper. Après souper, mon amphitryon abandonna les joueurs à leurs joies silencieuses et nous commençâmes à causer de choses et d'autres. Michaïl Dmitritch P... était un homme d'un commerce agréable, supérieur au milieu où le sort l'avait jeté. Sa famille faisait bonne figure à Pétersbourg; il avait grandi dans la capitale, voyagé au dehors et acquis une instruction solide dans les universités d'Allemagne. Après quelques années de service dans l'armée, il s'était poussé à la cour, vivant du meilleur air et contractant des amitiés brillantes. Mais, au décours de la seconde jeunesse, au moment de capitaliser ses chances de parvenir, il avait été pris de cet engourdissement qui saisit très souvent l'homme russe vers le milieu de la vie. C'est une torpeur critique, faite pour moitié de paresse et pour moitié de nihilisme philosophique; les plus intelligens sont les plus sujets à cette rupture de la volonté, qui laisse la pensée intacte; celle-ci se dépense dans le vide, le cerveau devient une machine qui chauffe sur place et produit de la force perdue, l'appareil de transmission s'étant brisé.

Michaïl Dmitritch avait alors hérité de ce domaine éloigné et s'y était retiré. Il y faisait un peu d'agronomie, sans grandes illusions sur les résultats de ce passe-temps. Il s'adonnait à l'étude des questions économiques, c'est-à-dire qu'il les mûrissait en fumant sa pipe et en discutant des soirées entières avec le maréchal de noblesse ou avec le juge de paix. Le premier étant un réactionnaire féroce et le second un *rouge* avéré, Michaïl Dmitritch possédait sur chaque question une solution autoritaire et une solution libérale qui prévalaient à tour de rôle dans son esprit, suivant l'interlocuteur rencontré la veille. Quand il était trop tourmenté par les antinomies des problèmes sociaux, M. P... relisait un chapitre de Kant, ou l'*Introduction à la synthèse négative*, du professeur Verblioudovitch; son esprit trouvait dans ces lectures, si je puis dire, un secours digestif, le mélange d'apaisement et d'excitation légère que procure le cigare après dîner; son intelligence se plaisait dans cette vapeur

de pensée comme son corps dans la vapeur du bain russe, dans l'atmosphère tiède qui n'est ni de l'eau ni de l'air, mais un brouillard doux. Pour garder plus de liberté et d'ampleur à ces études abstraites, mon ami les séparait sagement des réalités mesquines de l'existence. Ainsi Michaïl Dmitritch travaillait plus spécialement la réforme de l'administration provinciale, l'amélioration du sort des paysans, l'extinction de l'ivrognerie et l'assimilation des israélites; cela ne l'empêchait pas de vivre en excellens termes avec les vieux abus, d'héberger volontiers les officiers de police du district, concussionnaires notoires mais bons diables, et d'affermer très cher le cabaret communal à un juif qu'il maltraitait. Si l'on croit après cela que M. P... était une nature médiocre, je me suis mal fait comprendre; il était incapable d'agir et de se décider, il en était incapable avec volupté, voilà tout; mais son esprit avait de l'étendue, plutôt trop de richesses, trop de vues, et de trop longue portée; ces vues n'étaient ni moins ingénieuses, ni moins plausibles, ni moins contradictoires que celles de votre journal favori, où écrivent des gens de si grande valeur. Excellent voisin et bon maître, au demeurant, serviable, sensible, vibrant pour les intérêts et la grandeur de sa patrie, toujours prêt à en parler éloquemment; la parole ayant été donnée à l'homme russe pour servir de dérivatif à des rêves puissans, qui feraient éclater sa tête et son pays, si par malheur il était né muet.

— Eh bien! dit mon hôte, vous avez été voir danser nos paysans. Étaient-ils très en train?

— Comment vous dire? Votre peuple est incompréhensible. Dans toutes les manifestations de son génie, je remarque, d'une part, un grand fonds d'insouciance et de bonne humeur; d'autre part, un accent de tristesse navrante; et je peux d'autant moins concilier ces deux traits de caractère, qu'ils se produisent au rebours de ce qu'attend la logique : ce peuple s'acquitte avec enjouement des devoirs pénibles, sa mélancolie se trahit dans ses plaisirs et ses chansons.

— Ah! vous voulez concilier!.. Votre logique s'étonne!.. Que vous êtes bien un fils de Descartes et de Rousseau, tout cuirassé de petits systèmes infaillibles, tout ébahi quand la vie les crève, quand l'univers les déborde!.. Vous arrivez avec votre mètre de Lilliput, qui doit tout mesurer; vous entrez dans un océan inconnu, des vagues déchaînées par tous les hasards d'orage roulent sur vous des fonds du ciel, et vous voulez auner l'océan qui fuit, et vous êtes surpris qu'il emporte comme des fétus votre règle et votre raison! — Tenez, mon cher monsieur, la différence entre vous et moi, c'est que vous vous étonnez quand vous ne comprenez pas quelque chose dans l'univers : moi, je m'étonne et je me défie quand je crois y com-

prendre quelque chose; je tiens avec Shakspeare qu'il y a entre la terre et le ciel beaucoup plus de noir que la philosophie n'en peut éclaircir.

Vous voulez expliquer le génie de notre peuple. Vous êtes-vous demandé d'où il procède? Vos savans décident communément que le caractère d'un peuple est déterminé par les origines de race, par la nature du pays habité, par les vicissitudes historiques subies. M'est avis que ces messieurs négligent quelques milliers d'autres causes. Mais peu importe : je veux bien coucher mon géant sur ce lit de Procuste et je l'examine avec votre lanterne. La race? Les sources mystérieuses de l'Inde et de la Haute-Asie, coulant durant des siècles dans les ténèbres, ont formé ce fleuve trouble; un beau jour, qui est d'hier, il a surgi à la lumière; nul ne sait d'où viennent ces eaux muettes. Tout ce que Dieu a remué d'inquiets depuis le temps de Babel, entre la mer de Glace et le Pacifique, entre le Caucase et l'Altaï, tout cela est venu se heurter, se fondre et se taire dans nos déserts ignorés. Regardez-moi ces deux partenaires assis devant vous; à en juger par les traits de leur visage, l'un descend tout droit du plateau de Pamir, l'autre du plateau de Mongolie. La race! qui a jamais parlé de la nôtre? La Bible dit : Gog et Magog. Hérodote connaît les Scythes, « la plus récente de toutes les nations; plus loin, les Hyperboréens : personne n'en peut rien dire avec certitude; des lieux au nord des régions habitées, invisibles et inabordables... » Voilà tout ce que l'ancien monde sait de nous. Le nouveau nous ignore pendant près de mille ans; le jour où il s'avise de rechercher Gog et Magog, le Scythe et l'Hyperboréen, quatre-vingt millions d'inconnus se lèvent et répondent : « Je m'appelle Ivan Ivanovitch, je n'en sais pas plus long. » Vous voici bien avancé, n'est-ce pas?

Le pays? — Allez à ma fenêtre; regardez ces mornes étendues; puis parcourez les vingt degrés de latitude que nous détenons sur le globe, visitez cent autres maisons, regardez à toutes leurs fenêtres : toujours les mêmes tableaux, sans un trait particulier qui les différencie. Ce n'est que solitude, silence, accablement. Du pays bas, plat et blanc. Six mois de mort. Des températures qui devraient tuer jusqu'aux germes de la vie. Soudain, un matin d'été, car nous n'avons pas de printemps, la vie éclate sans transition : et quelle vie! Hier il n'y avait pas de bourgeons, aujourd'hui il y a des feuilles; la fleur se hâte, le fruit la suit, un soleil des tropiques brûle cette terre figée, les eaux débordées se précipitent au travers des forêts, c'est joyeux et magnifique, mais toujours immodéré, écrasant. Surtout n'essayez pas d'assujettir notre nature à votre petit compas, bon pour vos terres soumises d'Occident. La terre russe a des rébellions et des ardeurs de vierge, elle se rit de vos efforts. Chez

vous, l'homme commande, ici, il obéit à la nature. L'an dernier, un de vos ingénieurs est venu pour endiguer le fleuve, il a travaillé toute une saison; cet été, le fleuve russe ennuyé a porté son lit à un kilomètre plus loin, et de la vallée voisine, il nargue le pauvre homme. Il fallait voir l'embarras de votre savant avec le baromètre, l'anémomètre, qui ne donnaient plus ici que des indications menteuses; je crois bien, ses instrumens de précision étaient affolés par nos vents, qui tournent d'une mer à l'autre sans rencontrer un mont. On a pu dire de la Russie du Nord, de ce sol mal séparé des eaux, que c'était un reste du chaos oublié par Dieu. — Et maintenant, devinez l'action d'un pays pareil sur l'homme jeté en proie à ses caprices!

Vous parlerai-je de l'histoire? Je ne veux pas professer un cours: vous savez comme moi que nul peuple n'a été secoué par plus de mains et par des mains plus dures, que nul n'a subi autant de servitudes domestiques et étrangères, autant d'invasions qui ont déteint sur lui; vous savez qu'il erre depuis longtemps, comme une grande épave, entre l'Europe et l'Asie. — Tenez, j'aime mieux vous dire ma théorie scientifique, elle en vaut bien une autre. A mon sens, le Russe est le produit de la soupe qu'il mange. Vous la connaissez, la soupe nationale, vous vous la rappelez avec horreur; on y trouve de tout, du poisson, des légumes, des herbes, de la bière, de la crème aigre, de la glace, de la moutarde, que sais-je encore? des choses excellentes et des choses exécrables; on ne devine jamais ce qu'un coup de sonde va ramener de là. Ainsi de l'âme russe; c'est une chaudière où fermentent des ingrédiens confus: tristesse, folie, héroïsme, faiblesse, mysticisme et sens pratique; vous en retirez de tout au petit bonheur, et vous en retirez toujours ce que vous attendiez le moins. Si vous saviez jusqu'où cette âme peut descendre! Si vous saviez jusqu'où elle peut monter! Et de quels bonds désordonnés!

Vous venez de voir les paysans de mon village, une centaine de familles engourdies depuis des siècles sur ce lit de neige, sous ce rideau de sapins. Vous vous êtes dit avec pitié que ce pauvre tas d'hommes n'est guère qu'un prolongement vivant de la forêt, comme elle obscur, impénétrable, sourd aux grands bruits de pensée qui réjouissent et transforment le monde. Cela vous a paru sans intérêt, ces êtres primitifs réduits au minimum d'idées, de besoins et d'activité dont puissent se contenter des créatures humaines. Eh bien! essayez de remuer ces âmes endormies; qu'un sentiment, une colère, un coup imprévu les réveille, vous verrez surgir de ce néant des martyrs, des héros, des fous, de quoi remplir une épopée. — Vous me reprochez souvent de rester dans les généralités; voulez-vous des exemples? Je pourrais vous conter une histoire qui s'est passée ici, dans les premières années après l'émancipation.

Mais vous préférez peut-être remplacer un de ces messieurs à la table de whist, ou lire le *Journal de Moscou*, qu'on vient de me remettre?

Je protestai qu'aucune de ces deux offres ne me séduisait et je priai mon ami de contenter ma curiosité. Il me fit alors le récit que je vais rapporter.

II.

Au temps de ma première jeunesse, il y avait dans le pays un vieux colporteur qu'on appelait l'oncle Fédia. Nul ne lui connaissait d'autre nom. D'où venait l'oncle Fédia? Avait-il jamais eu une famille, un seigneur, un métier plus chrétien? C'est ce que personne n'aurait pu dire. Il y en a tant, chez nous, de ces petites vies foraines, isolées, errantes, qui ne tiennent à rien, ne servent à rien; il semble que Dieu les ait semées sans y penser, puis perdues, comme les mouettes sur la mer, les oiseaux inutiles, seuls, qui ne se posent jamais. L'oncle Fédia tournait dans les villages; quatre ou cinq fois par an, on le voyait reparaître avec sa télègue, son petit cheval maigre et sa balle rebondie. On ne l'aimait pas. D'abord il faisait un métier que les chrétiens abandonnent d'ordinaire aux bohémiens et aux juifs; avec sa casquette plate, sa longue pelisse de renard en lambeaux, sa mine craintive de chien battu, il ressemblait à un vaurien de grande route bien plus qu'à un honnête paysan russe, qui se présente convenablement, en bonnet, en touloupe de mouton, l'œil franc et le rire aux lèvres. En outre, les villageois soupçonnaient le vieux colporteur de jeter des sorts; on dit que tous ces gens ambulans sont coutumiers de la chose; ce n'est pas pour rien qu'ils ont au fond de leur sac toute sorte de livres, de l'encre, des plumes, des lunettes avec lesquels on voit un homme à trois verstes; cela va partout, inspectant chaque maison, cela vient coucher à la nuit et repart avant l'aube; quoi d'étonnant s'ils regardent de travers les enfans et le bétail? Dans les habitations seigneuriales, on reprochait à l'oncle Fédia des méfaits plus sérieux: souvent, quand on avait eu l'imprudence de lui donner l'hospitalité, des objets ne se retrouvaient plus après le départ du vagabond; il manquait un couvert d'argent, une hache, une pièce d'étoffe. Les gens de l'office et de la cour étaient d'accord pour accuser le porte-balle. Enfin il passait pour un ivrogne fieffé; plus d'une fois, on l'avait ramassé sur la route, étendu entre les roues de sa charrette. Il arrive, c'est vrai, qu'un homme s'abat de fatigue et de froid par les nuits d'hiver : mais le plus souvent, on ne risque rien à supposer que cet homme est ivre d'eau-de-vie. Pas une rixe de cabaret où l'oncle Fédia ne fût compromis; après force

explications entre la police municipale et les habitués du lieu, force coups et force cris, il se trouvait toujours que l'auteur du désordre était cet étranger, silencieux et sournois dans son coin, accusé par son méchant passeport mal en règle. A la suite de ces vilaines histoires, les enfans poursuivaient le colporteur dans la rue avec des huées et des pierres; il pressait le pas de son petit roussin et s'esquivait tête basse, comme un homme qui n'a pas la conscience en repos. Bref, les braves gens ne pouvaient estimer ni aimer ce personnage équivoque.

Moi, pourtant, j'aimais l'oncle Fédia. Il faisait partie de toute mon enfance, il figurait dans ma mémoire à la place d'honneur où sont les impressions des joies vives. Du plus loin que je me souvinsse, le colporteur était inséparable des veilles de grandes fêtes. Quelle émotion quand on entendait la clochette de son cheval au portail! Il entrait dans le vestibule bien chaud, avec sa pelisse de renard, son odeur de froid, de neige et de misère; il ouvrait sa balle d'osier à double compartiment : que de trésors logeaient là dedans! Toute la maisonnée s'assemblait; les filles de la cour, les yeux luisans de convoitise, s'étouffaient pour mieux voir, elles fourrageaient à pleines mains les rubans, les broderies, les mouchoirs d'indienne. Moi, je guettais avec impatience le casier du fond, que je connaissais bien, et où les jouets étaient empaquetés. Quand ma poche était vide de monnaie, l'oncle Fédia semblait comprendre ma mine désespérée; il me glissait en dessous des regards très bons, vraiment; il me donnait à crédit des couteaux de Toula et de belles images peintes de Souzdal. Plus tard, c'était lui qui m'apportait des livres, de la poudre de chasse, des amorces. Cependant mon père fronçait le sourcil et faisait des signes d'intelligence à notre vieux majordome, qui prenait son air de bouledogue en défiance. Aussitôt les emplettes terminées, le colporteur ne flânait pas; il ficelait sa marchandise, on lui ouvrait la porte sans le perdre de vue dans la cour, et personne ne l'aidait à soulever sur sa charrette son pesant ballot. Souvent, il me prenait envie de défendre mon vieil ami; mais la hardiesse me manquait, et puis je savais déjà qu'on perd son temps à défendre ceux que tout le monde attaque.

La dernière fois que l'oncle Fédia vint chez nous, c'était un dimanche de grand carême, sur le tard, par une bien mauvaise journée de bourrasques. Avant de repartir, il regarda le ciel, et me demanda timidement si on ne le laisserait pas coucher à l'écurie avec son cheval. A cette idée, ma mère s'effraya et mon père refusa d'un ton péremptoire. Le vieux marchand s'éloigna sans insister. Je courus après lui, je lui dis à voix basse : « Oncle Fédia, il y a la grange du moulin qui est ouverte, tu sais, au bas de

l'écluse; tu pourrais t'abriter là. — Merci, bârine, me répondit-il, mais j'arriverai bien tout de même à la ville. — Et si l'ouragan de neige te prend en chemin, qu'est-ce que tu deviendras? » L'homme fit son humble grimace de lièvre effrayé : « Ce n'est rien, bârine. Qui a souci de l'oncle Fédia? Il ne tient pas grande place dans le monde de Dieu; s'il lui arrive malheur, cela ne gênera personne. » Jamais le colporteur n'en avait dit si long d'une haleine; je m'en revins tout étonné, et je ne pouvais pas me persuader que ce fût un mauvais homme.

Le lendemain, j'eus un peu honte de ma naïveté quand mon père, entrant dans ma chambre, tout ému, m'apprit la nouvelle du jour : « Dieu merci ! s'écriait-il, je ne t'ai pas écouté. Je te félicite sur le compte de ton protégé! » Et il me raconta comment on avait mis le feu, dans la nuit, à la maison d'un de nos voisins de campagne, un seigneur qui menait durement les paysans et vivait mal avec eux. Mon père ne doutait pas que ce ne fût là un tour du mécréant qu'il avait failli héberger. En effet, on l'arrêta le jour même, vaguant dans un bois de pins près de la maison incendiée. Une enquête fut ouverte; mais, malgré tous les efforts du procureur, on ne put relever aucune charge décisive contre lui; l'instruction démontrait la culpabilité d'une femme de notre village, une certaine Akoulina, employée dans la maison de notre malheureux voisin. Cette femme, congédiée la veille même du crime, après une scène violente de menaces et de coups, n'avait reparu dans sa chaumière que le matin et ne pouvait justifier de l'emploi de sa nuit. La justice relâcha l'oncle Fédia, non sans lui signifier quelques avertissemens salutaires et l'ordre de quitter le pays.

Trois mois après, le procès criminel se jugeait au milieu d'une grande affluence de monde. Mon père fut cité comme témoin, Akoulina étant originaire de ses propriétés. Il partit pour la ville de district et consentit à me prendre dans sa voiture; il me laissa, avec les chevaux, à l'auberge, en me recommandant de l'attendre patiemment. Cela ne faisait pas le compte de ma curiosité; je me glissai sur ses pas, je me faufilai dans la salle d'audience; et là, blotti dans l'angle du poêle, près de la porte d'entrée, je suivis les débats avec une émotion bien naturelle à mon âge. Chaque détail de cette matinée est présent à mon souvenir.

Vous connaissez nos prétoires de province : une salle nue, une double rangée de bancs à droite et à gauche; au fond, sur une estrade, une table pour les juges; au-dessus d'eux, contre le mur blanchi à la chaux, une grosse horloge ronde et un Christ. Ce jour-là, la salle était comble; sur les bancs de droite, tous les seigneurs, les propriétaires de la contrée, les fonctionnaires de la ville; sur les bancs de gauche, les paysans d'Ivanofka, le hameau

incendié, et ceux de notre village, presque au complet. Au banc des accusés, la prévenue; un peu derrière elle, une de ses parentes amusait deux petites fillettes et portait un nouveau-né; c'étaient les enfans d'Akoulina. Toute mon attention se fixa sur cette femme. Elle était jeune encore, droite et forte, ni laide ni jolie; une vraie figure de fille russe, ronde, plate, haute en couleur, avec une expression bornée et obstinée. Elle paraissait écouter à peine ce que le greffier marmottait de sa voix endormie; elle ne regardait ni le public, ni les juges; ses yeux demeuraient obstinément fixés sur le gros verre bombé de l'horloge, sur les aiguilles qui marchaient là-dessous; par instans, ils se détournaient brusquement vers la porte d'entrée, puis revenaient à la pendule, déçus et anxieux; elle semblait attendre quelqu'un ou quelque chose que les heures devaient amener.

Le procureur lut son réquisitoire; les imputations et leurs preuves étaient écrasantes pour Akoulina. Son mari, un mauvais drôle, était mort dernièrement d'excès de boisson et d'inconduite; elle-même, restée veuve avec trois enfans, avait toujours montré un caractère grossier, intraitable. Congédiée et frappée pour son insolence par la dame d'Ivanofka, elle avait quitté la cour en proférant des menaces, devant tous les gens assemblés, quelques heures avant l'incendie; elle répétait la phrase habituelle de nos paysans en pareil cas : « Je lancerai le coq rouge. » Dans la soirée, la prévenue aurait dit la même chose chez le meunier, en lui achetant une charretée de paille; puis elle avait disparu. Elle était revenue dans notre village le lendemain matin, toute lasse et souillée de boue, avec sa charrette vide, faisant semblant d'ignorer qu'Ivanofka avait brûlé dans la nuit. Akoulina alléguait qu'elle avait été conduire cette paille et coucher dans une grange isolée, appartenant à un sien cousin, Anton Pétrovitch. Cet Anton ayant quitté le pays peu après pour aller chercher fortune à Odessa, où il s'était enrôlé dans l'équipage d'un bateau étranger, l'instruction n'avait pu le retrouver; mais l'absence de cet unique témoin à décharge n'offrait qu'une médiocre importance; l'alibi invoqué par l'accusée était évidemment une mauvaise défaite, alors que tout concordait à établir sa culpabilité. Le procureur conclut en réclamant la peine édictée par la loi contre le crime d'incendie : la déportation aux mines de Sibérie.

On interrogea un grand nombre de témoins. Le seigneur d'Ivanofka déclara qu'aucun doute ne subsistait dans son esprit : seule, Akoulina avait pu mettre le feu à sa maison. D'autres personnes respectables fournirent des renseignemens fâcheux sur l'accusée, nature brutale, aigrie par la misère. Les dépositions des villageois furent sans intérêt. Aucun ne se départit de l'attitude invariable des paysans devant la justice : une circonspection craintive, des

phrases vagues éludant les questions directement posées, un grand soin à ne charger personne, un plus grand encore à ne pas se compromettre. Ils ne savaient pas comment le malheur était arrivé : quelques-uns avaient entendu dire qu'on avait tenu des propos, mais qui et quels propos, impossible de le savoir au juste ; d'autres avaient vu rentrer Akoulina le matin, mais d'où et par quelle route, ils ne se souvenaient pas. Deux ou trois commères ne purent se tenir de raconter que l'accusée les avait battues ; l'une d'elles ajoutait, il est vrai, que cette femme se tuait de travail, que les trois petits enfans étaient des anges du bon Dieu, et que ce serait bien malheureux pour eux, ce qui allait arriver.

L'avocat, un petit blond imberbe, intimidé par les gros bonnets de l'auditoire, enfila quelques phrases pour appeler la pitié du tribunal sur cette veuve ; il plaça une harangue sur l'émancipation des serfs, qui devait ramener la concorde entre les classes.

Akoulina n'avait prêté aucune attention à l'interrogatoire des témoins ni aux paroles de son défenseur. Son regard errait toujours de l'horloge à la porte. Par ses brèves réponses, on pouvait deviner ce qui se passait dans sa tête. De tous les élémens du procès, de toutes les explications de l'avocat, un seul fait était compréhensible pour ce cerveau obtus et le possédait tout entier, avec la ténacité de l'idée fixe ; un mot de son cousin Anton Pétrovitch pouvait la sauver, et elle ne pouvait être sauvée que si Anton entrait par cette porte, dans ce moment, et disait ce mot. Ils affirmaient tous qu'Anton était perdu sur des mers lointaines ; n'importe, puisque lui seul était le salut, il fallait qu'il comparût, la justice de Dieu devait faire cela pour elle. Quelques jours auparavant, l'avocat avait encore écrit à Odessa, on avait répondu que des bateaux étaient signalés ; peut-être le sien, peut-être qu'il était en route pour venir, qu'il allait entrer. On sentait la pauvre femme toute cramponnée à cette espérance insensée ; elle l'attendait, comme le naufragé attend sur l'océan la voile improbable, comme elle eût attendu un miracle dans l'église si le prêtre l'avait annoncé.

A mesure que l'aiguille tournait, dépêchant les heures, cette attente se trahissait plus fébrile dans les yeux de l'accusée. Le président du tribunal l'interrogea une dernière fois. A toutes les questions elle ne répondait que ces quelques mots, répétés à satiété : « Je suis innocente. Je ne sais rien du feu. Qu'on demande à Anton Pétrovitch, qu'il vienne ; il dira ce qu'il faut. Je ne sais rien de ce qui est arrivé. Je suis innocente. »

Elle le disait avec un tel accent de sincérité, que la conviction de beaucoup était visiblement ébranlée, malgré les présomptions accumulées. Par ce qui se passait dans mon esprit, je saisissais très bien le revirement opéré depuis quelques instans dans l'esprit des

juges et d'une grande partie de l'auditoire ; ce revirement se laissait voir dans le ton et les gestes attristés du président. Nous sentions tous qu'on ne pouvait faire autrement que de condamner cette femme, et nous sentions aussi qu'on la condamnerait avec doute, avec angoisse ; nous aurions voulu qu'il survînt quelque chose d'imprévu, quelque chose qui eût enlevé ce poids de nos poitrines; pour un peu, nous eussions attendu l'entrée d'Anton Pétrovitch, si l'on avait pu croire à cette péripétie impossible comme y croyait la désespérée. Et puis, c'était si navrant, ces enfans qui allaient être dans une heure des orphelins ! la mère ne reviendrait pas de Sibérie ou en reviendrait trop tard; qui nourrirait ces pauvres êtres, seuls dans le monde, dans la misère? Ils jouaient si tranquillement avec leur gardienne, sans bruit, sérieux, intimidés par la foule et la nouveauté du spectacle ! Involontairement, les juges avaient regardé plus d'une fois de leur côté.

En quelques mots, le président résuma les débats. Il laissait tomber lentement, comme à regret, ces paroles qui malgré lui amoncelaient les preuves du crime et rendaient le châtiment inévitable. Les juges se retirèrent et revinrent au bout d'un instant. Le président se leva, un papier à la main.

Alors, comprenant que c'était fini, Akoulina se raidit sur elle-même, secouée par un frisson de terreur ; elle étendit les mains derrière elle, palpa convulsivement les têtes de ses enfans; et soudain, tout d'une pièce, elle s'abattit sous le banc. Là, abîmée à terre, étranglée par les sanglots, les mains et les yeux levés vers le Christ, elle éclata d'une voix déchirante : « Christ sauveur, sauve-moi ! Seigneur, aie pitié de ta servante et de ses enfans ! aie pitié! »

Entraînés par l'exemple et par les paroles consacrées, tous les paysans se levèrent d'un même mouvement, se prosternèrent sur le plancher et se signèrent pieusement.

Je ne vous décrirai pas le moment de stupeur qui suivit cette scène. Les juges et les seigneurs demeurèrent immobiles, interdits; nul ne fit un geste, ne dit un mot ; le silence fut tel que j'entendais de ma place, je m'en souviens très bien, le balancier de la grosse horloge, battant sous le crucifix, comme la mesure de la justice éternelle. Ce fut cette horloge qui rompit le silence ; elle frappa les douze coups de midi. On écouta jusqu'au bout le timbre rauque et grave; tous ces hommes, saisis de la même pensée, attendirent pour agir qu'elle se fût tue, cette voix terrible de l'horloge qui n'avait jamais sonné que des heures de peine, marqué des douleurs et des fins de vies.

Ce bruit rappela Akoulina à elle-même, à son idée fixe. Elle se releva et jeta vers la porte un dernier regard chargé de détresse. Plus d'un suivit la direction de ce regard, même parmi les membres

du tribunal; à ce moment-là, nul ne se fût étonné, je crois, si Anton Pétrovitch eût paru sur le seuil. Obéissant à la pensée de tous, je me retournai, je l'avoue. La porte ne bougea pas; mais, à ma grande surprise, j'aperçus près d'elle une pelisse de renard que je connaissais bien, avec ses maigres plis, son odeur de froid et de neige. L'oncle Fédia était entré depuis un instant et se dissimulait derrière moi. Ses petits yeux clignotans erraient avec crainte sur l'assistance, les juges, l'accusée; surtout ils s'arrêtaient longuement sur les enfans, et il me sembla qu'ils avaient alors cette bonne lueur douce que je connaissais d'autrefois, quand j'avais de la peine et que le vieux me donnait de belles images de Souzdal. Tandis que le président, ayant fait rétablir l'ordre, commençait la lecture du jugement, l'oncle Fédia se grattait la tête et toussait d'un air préoccupé; il regarda encore les enfans là-bas, puis le Christ, et tout à coup, avec de grandes précautions pour ne déranger personne, il avança de son pas timide et pressé dans l'allée vide, entre les deux rangées de bancs. Arrivé dans le prétoire, il s'agenouilla, fit le signe de la croix, et vint se planter devant la table des juges en tortillant sa casquette.

— Que voulez-vous? lui dit le président interrompant sa lecture.

L'oncle Fédia répondit de sa voix humble, à peine perceptible:

— Pardon! messieurs les juges, mais cette femme n'est pas coupable. C'est moi, pécheur, qui ai mis le feu.

Les magistrats examinèrent le nouveau-venu avec étonnement et incrédulité. Ils pensèrent d'abord avoir affaire à un fou. On lui fit répéter sa déclaration, on lui demanda son nom. Ce nom excita un murmure dans l'assistance et réveilla des souvenirs dans la mémoire des juges. Ils causèrent entre eux à voix basse, se rassirent et posèrent diverses questions au colporteur. Il y répondit avec soumission, gauchement, mais de manière à écarter tous les doutes. Pendant la nuit du sinistre, il était allé coucher à la grange du moulin; il avait rencontré Akoulina se dirigeant avec sa charrette de paille vers la maison d'Anton Pétrovitch; après minuit, il avait quitté furtivement le moulin, gagné Ivanofka, pénétré dans l'enclos et mis le feu aux écuries; depuis longtemps, il méditait de se venger du seigneur, qui l'avait fait battre cruellement l'année d'auparavant. — Ces mots « se venger » prenaient un accent singulier dans la bouche de cet être chétif. — Comme on lui opposait ses dénégations, lors de la première enquête, le colporteur demanda aux juges si l'on n'aurait pas trouvé à Ivanofka un pot de goudron portant une certaine marque de fabrique; ce pot faisait partie de son assortiment de marchandises, il l'avait acheté à la ville l'avant-veille de l'événement, comme on pouvait s'en assurer. Le détail était exact, le pot qui avait dû servir à allumer l'incendie figurait parmi

les pièces de conviction. — L'étonnement du premier instant faisait place à une persuasion nouvelle dans l'esprit des juges et des auditeurs. Peut-être cette persuasion était-elle aidée par le désir secret que nous avions tous de voir le châtiment détourné de la tête d'Akoulina. Tout nous préparait à trouver le coupable dans ce vagabond, sur qui les soupçons de la première heure s'étaient si naturellement portés : l'instruction ne l'avait abandonné qu'à regret, faute de preuves suffisantes, et sans renoncer à l'espoir de faire la lumière sur ses mensonges. N'était-ce pas la justice divine qui éclatait, en le forçant à se déclarer au moment où il allait perdre une innocente? Depuis qu'il parlait, il y avait une détente dans la salle, au lieu de l'angoisse qui nous oppressait auparavant, un sentiment confus que toutes choses étaient remises en leur place, pour le mieux.

L'interrogatoire, poursuivi sommairement, fut bientôt terminé. Le président invita une dernière fois le déposant à affirmer sous serment ses révélations. L'oncle Fédia sembla hésiter une seconde; il leva timidement les yeux sur le Christ, puis étendit la main vers lui. Le tribunal se retira pour rédiger une nouvelle sentence. Seul au milieu de l'enceinte, sous le poids de tous ces regards lourds de haine, le colporteur baissait honteusement la tête, écrasé par la réprobation publique. Tout en m'avouant que mon vieil ami était criminel, je souffrais pour lui de cette horrible minute, de ce châtiment par le mépris; ce fut presque un soulagement quand les magistrats reparurent avec la sentence. L'oncle Fédia était condamné aux mines de Sibérie : la peine était réduite à dix ans, en considération de l'aveu volontaire. Les gendarmes l'entraînèrent; comme il passait près de moi, retardé par la foule qui se pressait à la porte, je fouillai dans ma poche et glissai les quelques roubles que j'y trouvai dans la main du condamné : « Adieu, pauvre oncle Fédia! » — Il murmura : « Merci, bârine! ce n'est rien, mon malheur ne gênera personne. » Je me souvins alors qu'il m'avait déjà dit cette phrase, du même ton singulier, la nuit où il partit de chez nous. On l'emmena, je le perdis de vue.

Au dehors, les paysans entouraient Akoulina et l'accablaient de félicitations. Elle ne savait que pleurer en répétant : « Loué soit Dieu!.. Ah! le maudit bohémien, qui voulait faire périr une innocente! » On la ramena en triomphe au village; le soir, on fit venir les musiciens pour la fêter et il y eut grande réjouissance au cabaret.

On continua à parler quelque temps de cette affaire, tandis qu'on rebâtissait la maison brûlée d'Ivanofka. Bientôt, le souvenir disparut avec les ruines qui l'entretenaient; il en resta seulement l'habitude de faire bonne garde dans les habitations isolées, quand passaient des colporteurs. Des mois s'écoulèrent, et des années. Attendez :

quatre ans jusqu'à mon entrée à l'école militaire,.. ensuite mes deux ans d'école,.. c'est cela, il y avait six ans, quand je revins chez nous aux vacances d'été. Un matin, comme nous prenions le thé dans le jardin, nous vîmes accourir le prêtre tout troublé.

— Justice divine, si vous saviez ce qui vient d'arriver! s'écria-t-il du plus loin qu'il nous découvrit.

— Je sais, dit mon père, le meunier s'est tué en tombant de son échelle. Eh bien! quoi, la perte n'est pas grande; c'était une espèce de sauvage, mauvais coucheur et redouté des paysans.

— Oui, reprit le prêtre, mais vous ne savez pas le plus terrible; cet homme m'a fait chercher au moment de mourir et m'a confié son secret: « Père, m'a-t-il dit, je suis un grand pécheur; c'est moi qui ai brûlé Ivanofka dans le temps, pour me venger du seigneur de là-bas, qui avait jadis fait partir mon fils comme recrue. — Que dis-tu? C'est le colporteur Fédia qui a commis et expié ce crime. — Non, père, c'est moi. L'oncle Fédia avait couché dans ma grange, même qu'il m'a vendu le pot de goudron avec lequel j'ai mis le feu. Je crois bien qu'il s'est aperçu de quelque chose et qu'il me soupçonnait. Le matin du jugement, il passa au moulin et me dit d'un air entendu: « Il y aura aujourd'hui un grand malheur, on va condamner Akoulina, qui est peut-être bien innocente... » Je menaçai le colporteur, et comme il avait grand'peur de moi, il s'éloigna en tremblant. C'était une âme du bon Dieu; bien sûr il aura pris pitié de la veuve et de ses enfans, il se sera livré pour les sauver... Et moi, misérable pécheur, je me suis tu... Père, dites qu'on répare l'injustice, pour qu'elle ne pèse pas sur mon âme! Y a-t-il un pardon pour moi? » — Je n'ai eu que le temps de l'absoudre : ce malheureux est mort dans l'épouvante de son péché.

Immédiatement nous emmenâmes le prêtre chez le gouverneur de la province. On fit écrire en Sibérie, de tous côtés. Des mois se passèrent en correspondances inutiles. Faute d'indications suffisantes, on ne savait là-bas quel déporté nos magistrats réclamaient. Enfin le gouverneur-général de Sibérie a clos la correspondance par une lettre assez sèchement tournée : « On se moquait de lui, vraiment; croyait-on qu'il fût facile de trouver un Fédia dans nos possessions d'Asie et qu'il n'y eût qu'un seul vagabond de ce nom? Depuis un an, il était mort deux Fédia à l'hôpital de Tomsk et trois à l'hôpital de Tobolsk, sans parler des autres. Si les fonctionnaires de l'intérieur n'avaient pas des dossiers mieux en règle, il ne leur restait qu'à venir vérifier eux-mêmes les registres d'écrou de toute la Sibérie, pour retrouver leur Fédia dans le tas des déportés, vivans ou morts. »

Quand on apprit dans le village l'insuccès de nos démarches, Akoulina apporta un panier d'œufs au prêtre, en le priant de célé-

brer un service pour le repos de l'âme du pauvre oncle Fédia. Nous allâmes tous à l'église. Jamais je n'ai prié d'aussi bon cœur : pour la première fois, je compris bien le sens de ce verset, que l'officiant lisait dans l'évangile du jour : « Père, comme tu m'as envoyé dans ce monde, moi j'y ai envoyé les miens. » Je compris, en voyant repasser devant mes yeux l'humble figure de l'oncle Fédia, tremblant dans sa pelisse de renard, au milieu du prétoire, sous les mépris de la foule. De ceux qui l'injuriaient alors beaucoup étaient là qui pleuraient maintenant, en pensant à ce frère méconnu, mort dans l'hôpital des mines, à Tomsk ou à Tobolsk, on ne saura jamais...

III.

Comme M. P... achevait son récit, un domestique entra, apportant le troisième samovar de la soirée. Je reconnus le ménétrier qui faisait danser au cabaret tout à l'heure; je distinguai sur sa capote la petite croix de fer de Saint-George, celle qu'on donne aux soldats. — Tiens! dis-je à mon hôte, le musicien du village est à votre service? — Oui, répondit M. P... Vous savez qu'en vertu d'une loi vieille comme les patriarches, on a d'autant plus de serviteurs qu'on a moins de services à leur demander, moins de besoins à satisfaire. Dans toute vraie maison russe, ils se mettent dix pour faire très mal la besogne qu'un seul fait très bien chez vous. C'est le principe de la division du travail, appliqué à un travail absent. Ce bonhomme, qui répond au nom de Pétrouchka, est spécialement chargé de l'entretien et de l'alimentation des samovars. C'est la seule fonction que son intelligence lui permette. Encore m'apporte-t-il souvent de l'eau tiède, quand il ne disparaît pas tout à fait pour racler son violon dans quelque coin. Vingt fois j'ai voulu casser aux gages ce vieil imbécile, qui n'aurait plus qu'à crever de faim dans sa hutte, paresseux comme il est; seulement...

— Seulement, vous êtes trop bon!

— Mais non! c'est lui qui est bon! c'est lui qui est un héros! Quand j'ai envie de le battre, je me rappelle le siège de Bayazed, et alors je suis tenté de l'embrasser. Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler du siège de Bayazed. Eh bien! si ce glorieux fait d'armes illustre notre histoire, c'est peut-être à Pétrouchka que nous le devons.

Je regardai avec étonnement l'ancien soldat. Je connaissais cet épisode légendaire de la guerre de Turquie, la défense de Bayazed. Au mois de juin 1877, l'armée russe du Caucase, forcée de battre en retraite, avait jeté dans cette petite place quelques compagnies de réguliers et quelques pelotons de Kosaks, environ 1,500 hommes,

commandés par un major. Coupée du gros des forces russes, qui rétrogradaient sur Érivan, entourée par 20,000 Turcs, cette garnison avait tenu bon pendant vingt-trois jours, sans pain, presque sans eau, continuellement sur la brèche; quand les troupes du général Tergoukassof, reprenant leur mouvement offensif, parvinrent à dégager Bayazed le 28 juin, ce qui restait de la garnison était tellement affaibli que les hommes pouvaient à peine porter leurs fusils.

— Oui, reprit mon hôte, Pétrouchka, fifre au régiment d'Érivan, fut un des héros obscurs qui nous aidèrent à défendre cette bicoque contre toute une armée; non-seulement il y a versé de son sang et ramassé des blessures dont il souffre encore : cela, beaucoup d'autres l'ont fait; mais il y eut une minute où ce bonhomme, bien à son insu peut-être, décida du sort de la place. La chose vaut la peine d'être contée. — Ah! imprudent, vous ne saviez pas à quoi vous vous exposiez en venant relancer dans ses bois un ermite bavard, qui vit tourné vers le passé! Vous êtes mon prisonnier, ma victime; puisque j'ai trouvé une paire d'oreilles complaisantes, j'y vide sans pitié mon sac à souvenirs.

En 1877, quand la guerre d'Orient, qu'on supposait devoir être une marche triomphale, se dessina comme une partie sérieuse, avec ses alternatives de succès et de revers, on appela les réserves, et beaucoup d'anciens officiers reprirent du service. Je fus de ceux-là. J'obtins d'être replacé à l'armée du Caucase, dans ce régiment d'Érivan où j'avais passé quelques années de ma jeunesse; j'emmenai mon Pétrouchka, qui appartenait à une des classes rappelées. Je dois dire qu'il marquait peu d'empressement à aller délivrer ses frères slaves et que je me méfiais de ses qualités guerrières; en revanche, je connaissais ses aptitudes musicales et je lui fis donner un emploi de fifre, vacant dans mon bataillon. Je vous fais grâce du récit de notre campagne jusqu'à Bayazed; il vous suffira de savoir que nous comptions dans une des compagnies abandonnées là par l'armée en retraite.

Représentez-vous une petite citadelle à demi ruinée, posée sur une étroite corniche, au flanc d'une paroi de rocher, en face du mont Ararat; les crêtes des montagnes dominent la place de tous les côtés. Le 6 juin, au matin, nous vîmes ces crêtes se couronner de tirailleurs, puis de cavaliers et de canons; c'était l'armée turque qui prenait position sur ces hauteurs, d'où son feu plongeait dans nos retranchemens. Le gros village de Kurdes et d'Arméniens, d'où nous tirions nos subsistances, était tassé dans la vallée, sur les pentes du mamelon de Bayazed. A la nuit, une nappe de flammes couvrit ce village; les Kurdes, excités par l'ap-

proche de leurs coreligionnaires, s'étaient jetés sur les chrétiens, égorgeant les hommes et incendiant les maisons; nous voyions distinctement le massacre des malheureux Arméniens, les femmes et les enfans précipités dans les brasiers. Les cavaliers turcs se joignirent aux Kurdes pour piller le quartier chrétien et emmener le bétail; il ne resta qu'un monceau de ruines et de cendres.

Nous nous étions barricadés à la hâte, en bouchant avec des pierres les portes et les brèches du mur; notre approvisionnement consistait en une petite réserve d'orge et quelques caisses de biscuit. Ce qui nous inquiétait le plus, c'était le manque d'eau : dès ce premier jour, l'ennemi détourna la source qui alimentait la citadelle. Un autre ruisseau coulait dans la vallée, à trois cents pas du rempart; mais l'approche nous en était interdite par le feu des positions turques. En se voyant investi, le commandant ordonna de remplir tous les tonneaux, vases et marmites que nous possédions : pour 1,500 hommes, c'était de quoi vivre quatre à cinq jours. Le 8, nous repoussâmes un premier assaut qui nous coûta pas mal de monde. Les alertes se succédèrent sans interruption les jours suivans; notre faible effectif, obligé de fournir des postes nuit et jour, fut bientôt sur les dents; mais nos pertes les plus sensibles étaient celles qu'on faisait chaque nuit, en allant à la maraude pour découvrir des vivres dans les décombres du village et puiser de l'eau au ruisseau de la vallée. Tous les soirs, une colonne de volontaires partait pour ces périlleuses expéditions; les Turcs, avertis de nos habitudes, balayaient les abords de la place; la colonne laissait en chemin dix, quinze, parfois jusqu'à vingt hommes, et, pour ce prix sanglant, elle rapportait quelques seaux d'eau empoisonnée, car l'ennemi avait eu soin d'entasser dans le ruisseau des cadavres d'hommes et de chevaux, qui communiquaient à cette eau une odeur fétide. On rationna les soldats à une livre de biscuit et un bidon par jour; encore était-ce là un idéal d'abondance dont il fallut bien rabattre par la suite. Dès la première semaine du siège, on avait dû renoncer à laver les plaies des blessés et à faire de la soupe pour eux. Ce tourment de la soif nous était infligé pendant les ardeurs d'un été d'Asie, après des nuits de guet et de combat; le matin, nos premiers regards se levaient anxieux vers ce ciel, brûlant comme une voûte de four, où pas un nuage ne venait promettre un soulagement à notre supplice. Mais il reste de ces journées un monument plus éloquent dans sa simplicité que tous les récits : ce sont les ordres quotidiens adressés à la garnison par son brave commandant. Tenez, feuilletez ceci.

M. P... me montra sur un rayon de bibliothèque une plaquette de quelques pages : je les parcourus; je regrette de ne pouvoir tout reproduire d'un document si curieux et si honorable :

Ordre n° 6. — 9 juin. — J'adresse mes remercîmens sincères aux officiers et aux soldats pour la vaillance avec laquelle ils ont repoussé l'assaut d'hier.

Attendu que la provision d'eau s'épuise rapidement et que le siège peut durer longtemps, la ration est réduite à un demi-bidon.

Aujourd'hui, on creusera une fosse dans le sous-sol des casemates et on rendra à la terre le corps du lieutenant-colonel Kovalevsky, tué dans l'affaire du 6 : on damera la terre sur le corps.

Ce soir, on désignera une équipe de travailleurs et une escorte de Kosaks pour percer une tranchée dans la direction du ruisseau; les hommes qui s'engageront dans cette tranchée doivent porter avec eux de la vaisselle de bois et laisser les bidons, afin d'éviter le bruit.

Ordre n° 7. — 10 juin. — Les hommes de corvée ont fait trop de bruit hier soir, l'ennemi averti a arrêté la sortie par son feu.

Attendu que la réserve d'eau de l'hôpital est épuisée, les blessés et les malades participeront à la distribution de la garnison ; ils recevront un bidon le matin et un le soir.

A partir de demain, la ration de biscuit sera réduite à une demi-livre par homme.

Ordre n° 10. — 14 juin. — A partir de demain, la ration de biscuit sera réduite à un quart de livre par homme.

La sortie d'hier ayant réussi, on donnera de l'eau aux blessés et aux malades de l'hôpital pour faire cuire la soupe.

Ordre n° 12. — 17 juin. — Afin de ménager nos réserves de biscuit, on portera de 25 à 50 le nombre des hommes commandés cette nuit pour la sortie à l'eau; une partie d'entre eux se répandra dans le village pour chercher dans les décombres des maisons les objets comestibles qui pourraient s'y trouver encore.

Ordre n° 13. — 18 juin. — Aujourd'hui, on ensevelira dans la fosse du sous-sol des casemates le corps du lieutenant-colonel Patzévitch, mort de ses blessures le 16. On damera la terre sur le corps.

La sortie d'hier ayant réussi, la distribution de biscuit est supprimée aujourd'hui. Les hommes se nourriront des alimens recueillis dans le village.

On renouvellera la sortie la nuit prochaine pour le même service.

Ordre n° 16. — 21 juin. — La sortie d'hier ayant été arrêtée par l'ennemi dès le début, on délivrera aujourd'hui du biscuit à la garnison, à raison d'un huitième de livre par homme. On fera cuire les alimens qui restent pour les malades.

Ordre n° 18. — 23 juin. — La sortie à l'eau n'ayant pas réussi hier, on donnera aux malades un bidon et aux combattans un quart de bidon.

Ordre n° 19. — 24 juin. — La sortie d'hier ayant encore échoué, on donnera aux malades un bidon et aux combattans une *cuillerée* d'eau.

Comme il n'y a plus de pain à l'hôpital, faute d'eau pour le cuire, on réservera aux malades le peu de biscuit qui reste à raison d'un quart de livre par tête; pour nourrir la garnison, on abattra mon cheval et celui de l'adjudant de place.

Héros de Bayazed! vous êtes dignes de ce nom, parce que, jusqu'à ce jour, vous avez supporté avec fermeté et sans murmures toutes les privations dont vous souffrez, enfermés dans cette forteresse. Courage, mes amis, courage pour les épreuves futures! de très grandes nous sont encore réservées; mais ne perdez pas l'espoir d'être délivrés; soyez certains qu'on se hâte à notre secours et que des obstacles imprévus retardent seuls nos libérateurs. Quoi qu'il arrive, souvenez-vous que le serment, la loi, le devoir, l'honneur de notre patrie exigent que nous mourions à ce poste; nous le ferons, malgré toutes les ruses de notre adversaire, qui nous propose chaque jour de nous rendre à des conditions avantageuses. Souvenez-vous, mes amis, que Dieu nous voit, que nous faisons cette guerre pour la défense de ceux qui croient en lui, et qu'il ne nous abandonnera pas.

— Songez, reprit M. P..., comme je lui rendais sa brochure, qu'après cette journée où nous fûmes rationnés à une cuillerée d'eau, il y en eut encore quatre avant la délivrance. — Mais ces souvenirs m'emportent, et je ne voulais vous parler que de Pétrouchka. Vous vous demandez ce qu'il devenait dans tout cela. Ses talens n'avaient plus d'emploi à Bayazed; l'heure n'était pas à la musique, sauf celle du canon. On métamorphosa le fifre en canonnier. Il ne marqua pas dans cette nouvelle partie, ce ne fut pas là qu'il trouva la gloire; mais, durant ce siège mémorable, Pétrouchka eut trois idées, les seules probablement qu'il ait eues dans toute sa vie; les deux premières étaient des idées tactiques, elles furent médiocres et tournèrent à mal; la troisième était une idée musicale; celle-ci fut excellente, comme vous le verrez.

Il y avait dans la citadelle une ancienne chapelle abandonnée, adossée au mur du nord et prenant jour sur la campagne par deux meurtrières pratiquées dans ce mur. Cette chapelle était bâtie sur un vaste caveau, qui avait dû servir de prison ou de dépôt de vivres au temps des Turcs; une large ouverture, fermée par une dalle mobile, donnait accès dans ce caveau. C'était là qu'on ensevelissait les soldats tués; et, malheureusement, il n'y avait pas de jour où il ne fallût déplacer la dalle pour descendre de nouvelles victimes dans le souterrain. Une après-midi, comme nous étions à jeun depuis l'aube et que je faisais assez triste mine, Pétrouchka vint à moi d'un air de mystère et me confia qu'il croyait tenir notre souper. Il avait observé qu'un couple de pigeons sauvages revenait chaque soir se poser dans les embrasures du mur et en ressor-

tait le matin. Apparemment ces oiseaux passaient la nuit dans l'intérieur de la chapelle, il serait facile de les y capturer. Après m'avoir révélé son projet, mon homme partit en grand secret pour cette expédition; il se glissa dans le bâtiment désert et se mit en embuscade sous les meurtrières. Les pigeons entrèrent; Pétrouchka se jeta à leur poursuite, armé d'une grande gaule. Mais la nuit était venue dans la chapelle, et il n'avait pas osé prendre de lumière de peur d'éveiller l'attention, d'attirer des copartageans. Le malheur voulut que ce jour-là on eût déposé à l'orifice du caveau deux soldats tués la veille, en négligeant de replacer la dalle : Pétrouchka buta contre ces corps, s'embarrassa dans les cordes destinées à les descendre et tomba la tête la première dans le trou béant. Le lendemain matin, comme je le cherchais partout, on entendit des cris pitoyables qui sortaient de chez les morts, sous la chapelle; on retira le chasseur de pigeons tout contus, à demi asphyxié et fou d'épouvante, après cette nuit passée dans le sépulcre. L'aventure a eu les honneurs de l'histoire : vous la trouverez à l'appendice de la relation du siège, égayant ces pages tragiques.

La seconde idée de Pétrouchka fut encore moins heureuse, bien qu'inspirée par un brave sentiment. Le jour où le commandant prescrivit d'abattre les derniers chevaux d'officiers, j'ordonnai à mon serviteur de mener ma pauvre monture au sacrifice. Pétrouchka lut dans mes yeux le regret que j'éprouvais à me séparer ainsi de mon cheval de bataille; il me communiqua un plan dont la réussite devait nous procurer des vivres et retarder l'emploi des ressources suprêmes. Il croyait savoir qu'une bonne provision de blé existait encore dans une maison d'Arménien; seulement cette habitation, séparée du village, s'élevait au milieu d'un champ découvert, il était impossible de l'atteindre sans être mitraillé par l'ennemi. Il fallait trouver un stratagème : Pétrouchka et quelques-uns de ses camarades l'avaient trouvé. A la nuit, on les vit se partager une pile de madriers abandonnés dans les chantiers de la citadelle; chacun des volontaires chargea une de ces planches sur ses épaules et s'engagea dans la tranchée, à l'heure de la sortie aux vivres. De la tranchée, ils gagnèrent le champ découvert en rampant sous leurs carapaces. Pétrouchka ne se doutait guère qu'il plagiait la tactique d'assaut des Romains. Il allait, s'applaudissant du succès de son invention, riant aux balles turques qui mouraient sur sa cuirasse. Mais comme il touchait au port, un obus s'abattit précisément sur les planches mouvantes, culbuta avec fracas trois ou quatre d'entre elles, rompit l'ordonnance de la petite troupe : le bruit et la lumière trahirent ses mouvemens. Aussitôt les avant-postes ennemis foudroyèrent ces malheureux de décharges répétées; les volontaires se replièrent précipitamment. Continuant, hélas! leur

plagiat inconscient, ils rapportaient sur leurs boucliers improvisés, transformés en civières, une douzaine de morts et de blessés. Parmi ces derniers se trouvait Pétrouchka, percé de deux balles. Ses blessures, dont la malignité se révéla par la suite, parurent alors assez bénignes; il en fut quitte pour une semaine de lit, et, durant les deux dernières journées du siège, il revint flâner avec les convalescens dans l'enceinte de la citadelle.

Ces dernières journées avaient consterné les plus fortes âmes. Le 21, comme vous pouvez le voir à cette date dans les ordres du jour, le commandant avait communiqué à la garnison une bienheureuse nouvelle; soit qu'il eût en réalité quelque avis, soit qu'il voulût relever le moral du soldat, notre chef annonçait l'arrivée d'une armée de secours pour le lendemain. Le 22, dès l'aube et jusqu'au soir, tous les yeux fouillaient impatiemment l'horizon. Rien que l'éclair accoutumé des canons turcs. Le 23, le 24, on attendit encore d'heure en heure la réalisation de cette promesse. Rien, toujours rien! Alors les espérances, un moment exaltées, retombèrent de toute leur hauteur dans un abattement pire que les incertitudes passées. Plus de pain, une cuillerée d'eau nauséabonde, une chaleur accablante, et cette odeur insupportable des cadavres, qui pourrissaient aux abords de la citadelle, empestant l'air que nous respirions. Les hommes encore valides, brisés de fatigue, ne suffisaient plus aux services multipliés qu'on exigeait d'eux. Beaucoup s'asseyaient à terre, l'œil éteint, les lèvres serrées, sans murmure, mais avec le désir visible de la mort. Le 27, on mangea le dernier cheval; c'était l'agonie pour le lendemain, si le ciel ou les hommes n'avaient pas pitié.

Le soir de ce jour, aux premières ombres, on signala un parlementaire ennemi sous le rempart. Le commandant et les officiers du conseil se portèrent à sa rencontre; cet homme fut introduit et nous remit une missive du général turc. C'était la huitième depuis le début du siège; on avait dédaigneusement renvoyé les précédentes. Le commandant prit le papier, l'éleva à niveau de la lanterne qui éclairait le cercle d'officiers et nous en fit lecture à haute voix. Schamyl-Pacha informait les assiégés que le général Loris-Mélikof, ayant tenté d'opérer sa jonction avec l'aile gauche de l'armée russe, avait été battu et contraint d'évacuer Kars; Tergoukassof, qui commandait cette aile gauche, avait perdu, de son côté, plus de sept mille hommes en diverses rencontres et repassait la frontière : nous restions seuls, abandonnés sur le territoire ottoman. Le pacha, mû par un sentiment d'humanité, nous engageait à cesser une lutte sans espoir et nous offrait les conditions honorables que méritait notre bravoure. — Tandis que le major lisait, des groupes nombreux de soldats étaient venus se masser derrière

nous; j'épiais sur leurs visages découragés l'impression produite par ces tristes nouvelles; elles ne trouvaient que trop de créance : puisque nos frères n'accouraient pas à notre aide, c'est qu'ils étaient malheureux partout, comme l'affirmait le général ennemi. Le commandant laissa tomber la lettre à ses pieds et garda le silence. Je vivrais cent ans que je n'oublierais pas l'angoisse de cette minute. Sous la clarté hésitante du fanal, autour du parlementaire turc, l'état-major était rangé, débordé par le flot des soldats; les figures inquiètes de ceux-ci interrogeaient les chefs, et les chefs se taisaient, la tête basse. Chacun examinait son cœur, craignant de le deviner et de deviner du même coup celui de son voisin; chacun luttait à part soi, mollement, contre les sophismes du désespoir, les lâchetés qui commençaient à ramper dans les âmes. La limite des forces humaines n'était-elle pas atteinte? Faire plus, n'était-ce pas folie? Moment terrible, où nul ne parlait, parce que tous attendaient la voix d'un plus faible qui vînt entraîner et excuser la faiblesse grandissante de tous. Nous sentions que chaque seconde triomphait d'une volonté et mûrissait la défaillance commune, qui allait trouver un interprète; les regards se fuyaient pour ne pas se trahir en se rencontrant. Je détournai les miens; ils se portèrent machinalement sur un homme qui approchait, le bras en écharpe et le front bandé. C'était mon vieux serviteur, accouru pour s'enquérir de la cause du rassemblement; il n'avait rien entendu, ignorait ce qui se passait et considérait curieusement le gros Turc, immobile dans sa dignité d'Oriental.

Alors Pétrouchka eut son idée, la bonne : une idée facétieuse, une joyeuseté de paysan russe, qui traversa je ne sais comment sa cervelle. Il vint se planter tout droit devant le parlementaire, tira de sa poche son fifre, muet depuis si longtemps, le porta à ses lèvres, et, à la barbe du Turc étonné, il souffla dans l'instrument. Ce que Pétrouchka jouait, c'était la première phrase de notre hymne national et militaire : *Dieu sauve le tsar!..* — Vous savez si elle est puissante et superbe, cette phrase! Aux grands jours des fêtes d'armée, vous l'avez entendue passer comme une tempête sur le front des bataillons, faisant battre les cœurs, sonner les sabres et claquer les drapeaux. Dès qu'elle éclate, un froid serre à la gorge le plus tranquille de nous, et le sang se jette aux yeux, comme demandant à se répandre. — Ce jour-là, dans le fifre de Pétrouchka, elle n'avait pas son grondement de tonnerre; prisonnière dans ce petit roseau, elle en sortait toute sourde, malheureuse et suppliante. Pourtant chacun la reconnut et tressaillit; quelque chose d'oublié venait de se lever au milieu de nous; ce n'était pas ce paysan qui soufflait dans son méchant tuyau de bois, c'était la voix de la grande Russie qui nous promettait secours, la voix de la patrie

gémissante qui conjurait de garder son honneur et commandait de mourir. — Ah! la curieuse machine que nous sommes, mon cher ami! Une vibration d'air nous avait changés en une seconde. A la dépression morale sous laquelle nous succombions, un sursaut de tous les cœurs succéda en un clin d'œil; chacun se secoua comme tiré d'un mauvais rêve, chassant un souvenir de honte; les têtes se relevèrent, les regards qui se fuyaient se rencontrèrent avec de nobles flammes. — Le commandant ramassa brusquement le papier, le jeta à l'émissaire et dit :

— Va te faire pendre!

Prit-on cette réponse pour un ordre mal donné? Était-il vrai, comme on me l'affirma depuis, que cet envoyé fût un transfuge de notre camp, passible des lois militaires? Peut-être. Dame! vous ne trouverez pas la fin de mon histoire très correcte; mais ne demandez pas trop de sang-froid à des désespérés qui meurent de faim. Bref, je ne sais comment, je ne sais par qui, en moins de trois minutes, le parlementaire était branché à la lanterne, et, sous le pauvre diable qui gigotait, Pétrouchka, goguenard, continuait de souffler dans son fifre.

Chacun alla reprendre son poste de nuit. Il n'eût pas fait bon pour les Turcs nous attaquer à ce moment-là. Un pressentiment confus nous disait que nous touchions à la fin de nos peines. A l'aurore, le 28, des mouvemens inusités se produisirent sur les montagnes; des feux d'artillerie se croisaient qui n'étaient pas dirigés sur nous. Bientôt nous vîmes les lignes ennemies reculer en combattant; une colonne débouchait sur les hauteurs; du rempart, la vigie nous jeta un cri de joie : elle avait reconnu les uniformes et les enseignes russes. En un instant, tout ce qui pouvait encore courir dans la garnison fut sur le mur; nous suivions les péripéties de la lutte, nous distinguions les régimens qui avançaient. Vers midi, les Turcs évacuèrent en désordre la vallée; un gros de cavaliers s'élança sur les pentes de la citadelle. Je vous laisse à penser les cris, les gestes fous, les appels des gens qui m'entouraient. Cependant on affichait au quartier un ordre du commandant, le dernier.

N° 23. — 28 juin. — A l'approche de nos libérateurs, on hissera près du drapeau les enseignes du bataillon de Stavropol et les guidons des sotnias kosakes. Toutes les troupes se rangeront en ordre de parade sur le rempart; autour du drapeau, on chantera l'hymne : *Dieu sauve le tsar!* et on criera : *Hourrah!*

« Toutes les troupes, » c'est-à-dire les quelques centaines de spectres qui se traînaient encore dans les cours, se serrèrent autour

de leur étendard. Ces voix faibles, étranglées par la soif, entonnèrent le chant avec un tremblement enfantin. Un peu en avant, Pétrouchka donnait le ton, jouant sur son fifre, comme la veille. Il faut croire que nous offrions un singulier tableau, lamentable et touchant; nos yeux habitués ne s'en rendaient pas compte, mais nos camarades de l'armée de secours m'ont dit depuis qu'ils n'avaient jamais rêvé un aussi effroyable spectacle. « Vos hommes étaient verts, je ne peux pas trouver d'autre mot, » me disait l'un d'eux. Oui, nous ne devions pas avoir la mine de tout le monde. Le général Tergoukassof, arrivant au galop en tête de son escorte, s'arrêta à notre vue; des larmes montèrent aux yeux de ce vieux soldat. Il se précipita sous la poterne, serra contre son cœur notre commandant, puis il alla droit au fifre et lui cria : « Continue, mon brave, je te donne le Saint-George! » Pétrouchka, toujours facétieux, répondit : « Merci, Votre Excellence; mais qu'il vous plaise d'abord me faire donner un verre d'eau : il y a vingt-quatre heures que je n'ai bu. »

— Vous voyez bien, grommela M. P... en se levant, que je ne peux pas congédier cet animal-là!

IV.

Comme nous continuions à deviser sur la condition des paysans, je parlai à mon hôte de certains individus de cette classe que j'avais vus figurer dans les procès politiques : je lui dis combien ceux-là ressemblaient peu au type idéal qu'il venait d'évoquer.

— Au point de vue du moraliste, vous avez mille fois raison, me répliqua Michaïl Dmitritch; mais, au point de vue du psychologue, la différence n'est qu'apparente; ce sont les mêmes moteurs qui, bien ou mal dirigés, produisent des actions si diverses. J'ai essayé de vous faire entrevoir une face de l'âme russe, celle qu'on pourrait appeler l'ancienne. C'est la mieux explicable, en somme, et nous n'avons pas le privilège de l'héroïsme inconscient : votre moyen âge a connu des races pareilles à ce qu'est aujourd'hui la nôtre; vous y retrouveriez mille traits semblables à ceux que je viens de rappeler. Tel croisé français ou allemand du XIIIe siècle ne devait guère différer de mon Fédia et de mon Pétrouchka. Ce qui vous déconcerte, c'est la face nouvelle, l'aspect inattendu sous lequel se présente cette âme, quand un accident la précipite de son XIIIe siècle dans le XIXe. — Vous avez vu ce matin, mon cher monsieur, et vous avez bien voulu admirer, pour flatter ma vanité de propriétaire, l'unique arbre fruitier de ma serre, le merisier des steppes sur lequel j'ai greffé des prunes; vous m'avez cru sur

parole quand je vous ai dit que ce sauvageon, couvert d'épines et de baies amères, avait poussé au printemps une branche miraculeuse, chargée de reines-Claude grosses comme des œufs. Cet arbre est l'image de mon pays; je n'en connais pas de plus exacte. Sur le jeune tronc sauvage nous avons greffé çà et là vos idées d'Occident; longtemps encore l'arbre continue à porter ses fruits naturels; mais quelques rameaux, contraints de se soumettre à l'expérience, donnent le fruit nouveau; nourri d'une sève trop violente, ce fruit apparaît transformé, monstrueux parfois. La plupart des gens qui le contemplent ne comprennent rien à cette végétation hybride; beaucoup, trop pressés pour faire le tour du phénomène, n'en voient qu'un côté, et ceux-là de disputer: « C'est un merisier, crient les uns. — C'est un prunier, répliquent les autres. » Nous voici ramenés à cette fameuse question du nihilisme, sur laquelle on a tant déraisonné.

Le nihilisme, c'est cela et ce n'est que cela : le produit des idées modernes greffées à la hâte sur le tronc russe. Un hasard d'éducation, de fortune, tire brusquement Fédia ou Pétrouchka de son milieu naturel, de son indolence de pensée, lui infusant tout d'un trait la science nouvelle, l'orgueil de la raison moderne avec son besoin de liberté ou de révolte : prenez le mot que vous voudrez, je ne préjuge pas. L'esprit de mon paysan est changé, mais non pas son âme et ses instincts, qui résistent plus longtemps. Dans ce cerveau où vous avez logé vos spéculations hardies, le sang vigoureux du primitif continue de battre à flots pressés. Chez vous, l'évolution s'est opérée lentement sur tout l'être; ces hardiesses de pensées ne sont plus servies, sauf rares exceptions, par un tempérament redoutable, par une âme encore brûlante de foi; chez mon homme, le tempérament est entier, la foi instinctive, si bien que, faute de mieux, il en arrivera à ce compromis risible, la foi au néant, et qu'il s'y précipitera tête baissée. Dans ce malheureux il y a un conflit de natures et, si je puis dire, un conflit de siècles; plus que personne, il a droit de s'appliquer la parole de Job : *Pœnæ militant in me :* Des peines luttent en moi. Ce qui sortira de ce conflit, le diable seul le sait; mille folies, mille formes du désespoir. — Mais ne nous égarons pas dans la métaphysique. Voulez-vous voir une de ces greffes hâtives et le fruit qu'elles donnent? Il s'agit d'une femme : dans notre peuple, la femme est plus apte que l'homme à ces transformations subites, et c'est chez elle que le phénomène est le plus curieux.

Ma mère avait recueilli dans ce village une petite fille dont la vive intelligence promettait beaucoup. Cette enfant partagea les premières leçons qu'on donnait à ma jeune sœur, lut à tort et à travers tout notre vieux fond de bibliothèque. Plus tard ma sœur fut envoyée dans un institut de Moscou : sa compagne déclara qu'elle

voulait parfaire ses études et se préparer à une profession libérale. Grand embarras, comme toujours, en pareil cas. Quand le Créateur donna des ailes aux oiseaux, il eut soin de faire l'espace pour qu'ils pussent voler; nous, dans notre sollicitude imprudente, nous leur donnons des ailes et point d'espace. Ma mère consentit à emmener sa protégée à Moscou. Varvara Afanasiévna,— c'est ainsi qu'elle s'appelait, — se mit en tête d'étudier la médecine. C'était le courant du moment; des centaines de jeunes filles, en Russie, voyant là une carrière possible pour elles, assiégeaient les facultés de médecine, réclamant avec instance leur admission aux leçons d'abord, puis aux diplômes et au libre exercice de cet art. Rien n'était organisé pour satisfaire leurs vœux; on en admit quelques-unes par grâce à des cours spéciaux, ouverts dans un hôpital de Moscou. Varvara passait là ses journées depuis l'aube jusqu'à la nuit, penchée sur les tables d'anatomie, ne sentant ni le froid ni la faim, étudiant avec une passion toute féminine. Au bout d'une année, l'état de nos affaires obligea ma mère à revenir à la campagne avec ses enfans; elle voulut ramener au bercail sa petite villageoise, étant fort peu édifiée d'ailleurs par une occupation qu'elle ne comprenait guère et qui ne promettait aucun avenir à une paysanne sans un sou vaillant. Cette fois, Varvara s'insurgea tout net et refusa de suivre sa protectrice. C'était en 1872; le ministre de la guerre inaugurait à Pétersbourg, à titre d'essai, les fameux cours de médecine pour femmes à l'académie chirurgico-médicale; tous ces mots-là s'étonnent un peu de se rencontrer, mais vous n'en êtes pas à vos débuts en Russie, et vous ne vous étonnez plus de rien, j'espère. Varvara, qui n'avait pas ses vingt ans, mit dans un mouchoir quelques hardes et quelques roubles, elle prit le train pour Pétersbourg et tomba dans la capitale, plus seule que Robinson dans son île. Maintenant que vous voilà au fait, j'arrête mon récit et je laisse parler l'héroïne, ce sera tout profit pour vous. Ma mère ayant continué à lui faire passer quelques secours, Varvara se fit un devoir d'écrire de loin en loin à sa bienfaitrice. Voici ses lettres : je les garde comme un document curieux pour l'histoire morale de notre temps.

M. P... alla prendre dans une armoire de son cabinet une liasse de papiers et m'en fit la lecture. Je lui demandai la permission de transcrire quelques extraits de cette correspondance; ils n'apprendront rien à personne en Russie, où les revues périodiques ont déjà fait connaître cette histoire et d'autres semblables.

Varvara Afanasiévna à Mme P...

« Pétersbourg, 1er novembre 1872.

« Ma très honorée bienfaitrice, — enfin ! l'académie nous a ouvert aujourd'hui ses portes, les cours ont été inaugurés, et j'ai le bonheur d'être au nombre des élues. Ce n'a pas été sans peine et sans inquiétudes. Par quelles transes moi et bien d'autres avons passé depuis trois mois ! Toute sorte de bruits contradictoires couraient dans notre petit monde. Tantôt on parlait du refus de l'autorisation suprême, tantôt on nous menaçait de l'opposition de tel ou tel professeur. Personne ne savait au juste quel était le programme de l'examen d'entrée, mais on s'accordait à prédire que cet examen serait d'une sévérité extrême, pour décourager nos aspirations prématurées. Il y avait, assurait-on, plus de quatre cents demandes, et les admissions étaient limitées au chiffre de soixante-dix. Cependant nous nous préparions de notre mieux sur toutes les matières. Vers le milieu du mois dernier, les examens ont commencé : quelle déception pour nous ! On nous a posé quelques questions sommaires sur la physique, la chimie, les mathématiques, les langues latine et française ; des questions d'enfant, des plaisanteries ! L'examinateur m'a demandé les propriétés communes des corps ! il n'a pas daigné m'interroger sur la géométrie, que j'avais tant travaillée. Nous avons parfaitement compris la raison secrète de cette indulgence : elle était pour nous humilier. On nous donnait à entendre qu'on s'enquérait de notre développement plutôt que de nos connaissances acquises. Nos ennemis espéraient ainsi déconsidérer l'œuvre que nous fondons, en refusant de la prendre au sérieux. Mais nous la ferons vivre en dépit de tout, cette œuvre sacrée !

« Malgré la facilité ridicule de l'examen, quelques candidates ont été évincées. Ces malheureuses pleuraient à chaudes larmes et suppliaient les professeurs, en parlant de leur vie perdue. Devant ces désespoirs tragiques, on a consenti à dépasser le chiffre fixé de soixante-dix étudiantes; on en a admis quatre-vingt-six, qui se sont présentées ce matin à la leçon d'ouverture. Vous n'imaginez pas quel public varié c'était, de toute classe, de tout âge, de toute provenance. Il y a des veuves, des femmes mariées, des jeunes filles ; l'une n'a que dix-sept ans. Quelques-unes de mes compagnes sont venues des parties les plus lointaines de l'empire, du Caucase, de la Sibérie. Toutes les classes sont représentées, mais inégalement : les filles de petits employés de l'état ont donné le plus fort

contingent ; puis les filles de petits marchands ; il y a seulement quatre filles nobles, une fille de paysan comme moi, et une fille de soldat.

« Quand la porte d'honneur de l'Académie de médecine, — cette porte à laquelle nos sœurs frappaient vainement depuis dix ans, — s'est ouverte pour la première fois devant nous, nous l'avons franchie avec un sentiment d'orgueil triomphant. Nous nous sentions l'avant-garde de toutes les femmes russes, appelées enfin au libre emploi de leurs talens et de leur activité sociale. Pour ne pas compromettre l'institution, encore si précaire, dont nous attendons tout, nous nous soumettons aux sacrifices et aux humiliations qu'on ne nous épargne pas. Ainsi, à notre entrée dans l'amphithéâtre, une inspectrice déléguée à notre surveillance nous a fait mettre en rangs comme des pensionnaires, comme si nous n'étions pas des femmes émancipées par le savoir !

« J'écris avec émotion la date de ce jour, qui marquera plus tard une ère dans l'histoire nationale, comme le jour de l'émancipation des serfs. Il a fait tomber les barrières dressées devant la femme. Le champ de l'avenir nous est ouvert. Nous y venons chercher d'abord un moyen pratique de vivre indépendantes et utiles aux autres ; ensuite et surtout le secret de la science, de la science que nous aimons d'une passion religieuse, qui peut seule fournir un remède à tous les maux présens, une solution à tous les doutes, un idéal de vie... »

« Pétersbourg, février 1873.

« Nous sommes sorties des hésitations et des incertitudes du début. Grâce à la protection du ministre de la guerre, grâce au legs généreux d'une donatrice et aux souscriptions du public, le cours de médecine pour femmes, qui n'avait pas de budget, est assuré de vivre. Sa durée sera de quatre ans. Après ? Après, l'avenir est encore obscur : on ne sait toujours pas si nos diplômes nous conféreront des droits égaux à ceux des médecins hommes, et sans ces droits, comment lutter, comment trouver une situation qui nous fasse vivre ? Mais à chaque jour suffit son mal. Maintenant il ne faut penser qu'à s'armer pour la lutte, à prouver notre aptitude aux droits que nous réclamons, à imposer notre supériorité. D'ailleurs nous sommes tout au bonheur de pouvoir enfin travailler librement. Il faut entendre raconter à nos aînées leurs longs désespoirs, quand jadis on les admettait dans l'amphithéâtre à la dérobée, par des portes bâtardes et pour quelques minutes, comme des voleuses. Aujourd'hui nous avons un amphithéâtre à nous et la faculté d'y travailler du matin au soir ; nous avons nos heures réservées dans

le cabinet anatomique; enfin, nous pouvons apprendre l'anatomie sur de vrais cadavres ! Vous devinez si nous en profitons. Beaucoup de mes compagnes étudient avec une telle fièvre qu'elles en tombent malades.

« Au commencement, les leçons des professeurs étaient un peu superficielles; ils s'obstinaient à nous traiter en enfans, à ne pas nous prendre au sérieux. Maintenant la plupart nous rendent justice; ils nous font les mêmes leçons qu'aux étudians, ils nous disent le dernier mot de la science. C'est le professeur d'histologie qui a su le mieux nous comprendre et conquérir nos sympathies; il doit m'examiner dans quelques jours; j'attends cet examen avec angoisse, car je voudrais sur toutes choses faire sentir à notre maître combien le sujet qu'il traite me passionne, quel amour il a su m'inspirer pour l'histologie.

« Nous vivons en assez bons termes avec l'inspectrice, malgré l'irritation que nous cause toujours cette prétention de nous conduire comme des pensionnaires. A quel propos a-t-on grevé de cette sinécure le pauvre budget des cours? Si l'on s'est imaginé qu'il s'établirait entre elle et nous des rapports maternels, on se trompe. Le règlement nous oblige à l'informer de tout ce qui pourrait nous arriver d'*extraordinaire*. Qu'entend-on par là? Que nous lui racontions nos rêves quand nous avons la fièvre? Du reste, voici ce règlement, tel qu'il est imprimé sur nos permis de séjour. « Les assistantes aux cours, — on ne veut pas nous appeler étudiantes, seule qualification que nous prenions en réalité, — sont strictement obligées d'informer l'inspectrice de tout ce qui leur arrivera d'extraordinaire. Elles doivent remplir leurs devoirs religieux et présenter en conséquence des attestats de personnes ecclésiastiques. Elles doivent observer un ordre rigoureux durant les leçons et ne les troubler par des manifestations d'aucune nature. Elles ne pourront s'éloigner de la ville sans l'autorisation de l'inspectrice. Elles doivent porter l'uniforme et en général se conformer dans leur toilette aux règles de la plus sévère décence. » Inutile d'ajouter que chacun de ces points reste à l'état de lettre morte.

« Pour ce qui est de la toilette, c'est un sujet de querelles perpétuelles avec l'inspectrice. L'uniforme en question est une robe marron, avec une bavette et un tablier noir. Personne ne veut de ce costume, nous nous mettons à notre guise, sans aucune recherche d'ailleurs; une robe noire, un paletot, un bonnet d'astrakan et les cheveux courts. C'est plus viril. Un compromis est intervenu entre l'inspectrice et nous; dans les cérémonies solennelles, quand un haut personnage honore l'académie de sa visite, nous nous présentons en uniforme et avec une résille, celles qui en possèdent : pour les autres, l'inspectrice a soin d'acheter en réserve une provi-

sion de résilles, qui servent à dissimuler nos cheveux courts dans ces cas exceptionnels. Le haut personnage parti, l'inspectrice referme les résilles dans son coffre pour la prochaine occasion. Nous prenons en riant notre parti de cette mascarade. Notre duègne veut bien fermer les yeux sur une autre infraction aux règlemens et ne pas s'apercevoir que nous fumons des cigarettes dans les corridors pendant l'intervalle des leçons. Je crois bien que cette brave dame a été surtout inventée pour surveiller nos rapports accidentels avec les étudians, quand ils se mêlent à nous à la sortie des cours. A quoi bon? les étudians sont très polis; nous ne les recherchons ni ne les fuyons, nous n'avons à nous plaindre d'aucune incivilité de leur part. »

« Pétersbourg, décembre 1873.

« Vous voulez bien vous informer de mes moyens d'existence. Je ne vous avais pas entretenue de mes difficultés, qui ont été grandes, pour ne pas vous être à charge; maintenant ces difficultés sont moindres et je les trouve supportables, quand je pense aux embarras de mes compagnes encore moins favorisées.

« Je ne sais vraiment comment nous avons fait pour vivre durant les premières semaines, avant que rien fût organisé pour nous entr'aider les unes les autres. Un petit nombre d'étudiantes avaient quelques ressources personnelles, vingt-cinq ou trente roubles (1) par mois; la majorité était bien loin de cette fortune idéale, beaucoup n'avaient au monde que la tête, les pieds et les mains. Retenues du matin au soir à l'Académie, sans relations dans cette ville, nous ne pouvions chercher le seul travail qui nous convienne, des leçons particulières. C'est à grand'peine et à des prix dérisoires que nous en avons trouvé quelques-unes. Partout la place est prise par les étudians; ils sont des centaines, aussi pauvres que nous, à l'affût de chaque demande de leçons; ils vont partout, se remuent, et nous n'avons pas les mêmes facilités. Souvent nous ne possédions pas les petites avances nécessaires pour faire insérer nos offres de service dans les journaux. Enfin notre qualité d'étudiantes en médecine épouvantait les familles; le préjugé est si fort contre nous que plusieurs de mes camarades se sont vu retirer les leçons qu'elles donnaient en ville avant leur entrée à l'Académie.

« Cette crainte que nous inspirons nous rend tout difficile. Dans beaucoup de maisons, on répugne à nous loger, quand nous exhibons le terrible permis de séjour, avec la mention : « Assistantes

(1) Environ 63 à 75 francs.

aux cours de médecine, » qui semble un avertissement officiel d'avoir à se méfier de nous. Nous sommes groupées dans quelques misérables chambres du faubourg, autour de l'Académie. Au début, j'occupais une de ces chambres de moitié avec une camarade; pour huit roubles par mois, nous avions six mètres carrés, un lit, une table, une chaise. Il y avait dans la cour une cuisine commune, qui nous fournissait des dîners à vingt-cinq kopeks (1); tous les deux jours, nous prenions un de ces dîners pour nous deux; les restes nous suffisaient le lendemain. Comme c'était encore trop luxueux pour nos moyens, nous nous sommes adressées par la suite au fourneau de charité, installé près de l'école pour les étudians; là, la soupe était tellement écœurante que nous n'avons pu la supporter, ma compagne est tombée malade. Nous avons fini par faire comme la plupart des autres, par nous contenter d'un verre de thé et d'un morceau de fromage le soir; on a bien quelques révoltes d'estomac quand il faut travailler à jeun dans l'amphithéâtre tout le jour; mais bah! la jeunesse aidant, on s'en tire. Et quand la nature crie trop fort, on s'absorbe dans l'étude avec encore plus d'ardeur. Je vous assure que le cerveau arrive à supprimer l'estomac; il supprime tant d'autres choses chez nous! Nous penserons un jour avec plaisir à ces misères, quand nous aurons conquis la clé d'or de la science, qui donne la possession du monde.

« Notre condition s'est un peu améliorée depuis que nous nous sommes réunies par groupes de cinq ou six, pour diminuer nos dépenses de logement et de nourriture. Des souscriptions publiques, des concerts donnés au profit des étudiantes, ont fourni quelques ressources. Pourtant, la vie de plusieurs d'entre nous est encore un miracle. De temps en temps, quand une étudiante ne paraît pas de quelques jours à l'école, on va à sa recherche; on la trouve sur son lit, à bout de forces, à jeun depuis l'avant-veille; les plus riches se cotisent pour lui venir en aide, et la voilà repartie pour vivre! »

« Pétersbourg, mai 1874.

« Notre œuvre progresse et s'affermit; nous, les aînées, nous approchons du but, et voici déjà derrière nous des recrues plus nombreuses dans le cours de première année. Elles sont arrivées avec la même foi, la même abnégation; il faut continuer à leur donner l'exemple du travail, sans défaillance... Ce qu'il y a de plus dur dans notre existence, c'est sa monotonie et son isolement... Rien en dehors de nos études; toute la journée se passe aux cours; on

(1) Environ 0 fr. 60 à 0 fr. 65.

rentre, on cause de la leçon du professeur, on s'enfonce dans ses livres jusqu'à minuit ou une heure. Toujours des fibres et des cellules, ne connaître que cela dans le monde, en avoir le cerveau hanté, c'est peut-être trop; par momens, à force de tension d'esprit sur le même sujet, il me prend des peurs, il me semble que je vais devenir folle ! Nous n'avons pas les moyens de nous procurer un journal, pas le temps d'aller aux bibliothèques publiques; parfois nous descendons dans la rue pour surprendre les conversations des promeneurs, pour savoir ainsi ce qui se passe dans cette brave Russie, dont nous ignorons tout. Notre rêve, difficile à réaliser, c'est une soirée au théâtre de loin en loin; il faut pour cela que des étudians veuillent bien nous accompagner et se charger d'aller prendre nos places. Nous en connaissons quelques-uns, ceux qui demeurent dans les mêmes maisons que nous ; ils viennent parfois à nos réunions, ils apportent un journal que nous dévorons comme des naufragées, ils nous racontent les nouvelles. Ce sont de bons enfans, mais nous sommes tenues à une grande réserve dans nos rapports avec eux, car le monde, qui nous calomnie de confiance, se méprend sur la nature de ces intimités toutes fraternelles ; impossible de lui faire admettre que les préoccupations habituelles de notre sexe disparaissent ou changent de caractère chez des femmes éclairées par la science. En dépit des opinions invétérées dans la triste société qui nous poursuit de sa haine, je n'ai vu nulle part autour de moi, je vous l'affirme, ce que le monde appelle désordre. Certaines de mes compagnes, il est vrai, ont cru devoir associer leur vie à d'honnêtes travailleurs comme elles ; la plupart l'ont fait avec le cérémonial communément usité, quelques-unes se sont dispensées de ce cérémonial, sans doute pour des raisons sérieuses que je ne juge pas; toutes ont agi en pareil cas avec une détermination calme et inébranlable, avec loyauté et dignité : ne donnant pas plus d'importance qu'il ne convient à ces arrangemens personnels, dans une existence vouée à l'intérêt général... Mais il est trop tôt pour entreprendre la réforme du jugement vulgaire dans ces questions, pour le dissuader d'attacher une signification morale aux phénomènes les plus simples de la vie organique... il est trop tôt ! »

« Pétersbourg, janvier 1876.

« Pardonnez-moi si je vous écris rarement : la suite uniforme de nos journées ne peut vous offrir rien d'intéressant. Depuis trois ans, chacune de ces journées commence et finit, semblable à celles qui l'ont précédée. C'est hier, me paraît-il, que je suis entrée pour la première fois dans cette école. Et pourtant, durant ces trois

années, que de connaissances acquises, que de points de vue nouveaux dans mon esprit, quelle transformation morale! D'une part, je vois reculer devant moi l'horizon indéfini de la science, je désespère d'en atteindre jamais les limites. Nos professeurs nous exposent des théories contradictoires ; les résultats de leurs recherches sont pleins d'obscurité : où est la vérité? Y a-t-il une vérité? L'univers m'apparaît comme une énigme impénétrable ; représente-t-il quelque chose de réel? Peut-être n'est-il, pour chacun de nous, que le rêve d'un fou.

« D'autre part, j'apprends à mieux connaître la société et son injustice. Oh! que cette société est mal faite! Tout y est à changer; mais combien peu nous sommes pour accomplir cette tâche gigantesque, et avec quelles forces dérisoires! Il ne vient jusqu'à nous que des nouvelles affligeantes : notre pays rétrograde au lieu d'avancer; les hommes de bonne volonté se découragent ou, s'ils agissent, leurs efforts tournent contre eux, leurs contemporains aveugles les méconnaissent; on n'entend parler que de choses sombres, de répressions, de prisons, de Sibérie... Notre génération est sacrifiée; peut-être n'est-elle destinée à rien édifier, et son triste idéal doit-il se borner à détruire ce qui est... Ce pauvre peuple, dont je suis et pour lequel je travaille, est assoupi dans son abrutissement; il fait chorus avec nos persécuteurs et traduit grossièrement à sa manière la réprobation qui nous poursuit. L'autre jour, je passais avec plusieurs de mes compagnes sur la Perspective, dans le traîneau public; des ouvriers nous ont reconnues, entourées et accompagnées de leurs huées : « Eh! les impératrices du faubourg de Viborg! place aux impératrices!.. Ha! ha!.. »

« N'importe. Pas de découragement, surtout pas de pleurnicheries sentimentales, indignes d'une fille qui connaît chacun de ses nerfs par leur nom, indignes d'une volonté russe. Il faut marcher en avant, contre ce monde stupide, comme marchaient les apôtres de l'ancienne foi. »

« Pétersbourg, mars 1877.

« Le voilà venu, ce moment que nous avons appelé de tous nos vœux! La dernière année des cours est terminée, nous avons subi les examens de sortie, nous possédons nos diplômes. J'hésite à me réjouir de ce que j'ai tant désiré. Que ferons-nous de ces diplômes? Ils ne nous confèrent pas les droits juridiques des véritables médecins; nous ne sommes qu'une sorte de pis-aller médical, mis d'avance en suspicion. Dans ces conditions, comment obtiendrions-nous des places de l'état et une clientèle, choses déjà

si difficiles à trouver sans cela? Cependant nous avons payé assez cher les droits qu'on nous marchande. Entrées quatre-vingt-six à l'Académie, nous en sortons soixante-quatorze. Durant ces quatre années, douze d'entre nous ont succombé, dont sept à des maladies de poitrine. C'est une jolie proportion, n'est-ce pas? elle témoigne assez haut de nos souffrances, de nos privations, de nos excès de travail. Malgré les ressources de notre jeunesse, il y a eu douze malheureuses qui n'ont pas su résister aux chambres sans feu, à la nourriture abjecte des cuisines de charité, aux veilles laborieuses qui leur brûlaient le sang. Et les autres, celles qui touchent au port, envient peut-être tout bas leurs compagnes tombées en chemin, mais délivrées et sûres du repos. Que nous offre la société pour tant de labeur et de constance? Rien. Un vain titre, et pas d'espoir de gagner le pain quotidien avec ce titre déprécié. Notre seule chance est dans un appel des zemstvos, des administrations provinciales, qui manquent partout de médecins. Nous nous adressons de tous côtés pour solliciter les places vacantes, fût-ce dans les districts les plus reculés de l'empire, en Asie, chez les peuplades des frontières! On ne nous répond pas, on nous préfère des officiers de santé, des vétérinaires. Une de nos camarades, luthérienne, a été engagée par les colonies allemandes des steppes. Nous nous extasions sur sa bonne fortune, c'est-à-dire sur le droit qu'elle acquiert d'aller ensevelir à jamais dans un désert sa jeunesse, son activité et ses talens. C'est la loi farouche de la lutte pour l'existence qui s'appesantit sur nous; on m'a enseigné que cette loi gouverne l'univers : je m'en aperçois bien.

« *P. S.* — J'apprends une triste nouvelle. Vous savez qu'il y avait dans notre cours une fille de soldat, Sophie Moltakova; c'était la plus méritante d'entre nous : partie de rien, elle avait vaincu tous les obstacles à force de courage. Après les examens de sortie, on lui laissa entrevoir l'espérance d'un service d'hôpital en Finlande. Nous fîmes une collecte pour lui faciliter le voyage et nous la mîmes en chemin de fer. A l'arrivée à Helsingfors, on l'a trouvée étendue dans son wagon, empoisonnée avec de l'acide prussique. La pauvre fille a-t-elle été prise de découragement, ou bien s'est-elle dit que le but à atteindre ne valait pas la peine qu'il coûtait? Le courage ne lui avait jamais failli, il est probable qu'elle a raisonné froidement la sottise de vivre. Mais sait-on jamais pourquoi une fille russe se tue? — Et de treize. »

« Pétersbourg, avril 1877.

« La guerre libératrice est déclarée! Enfin, voilà une solution à nos incertitudes, un champ d'activité digne de nous. On fait appel

à tous les secours médicaux, on veut bien nous connaître, maintenant : nous partons en masse pour le Danube. Sophie s'est tuée trop tôt. Quel plus bel emploi de notre science? Nous allons concourir à la délivrance de nos frères slaves, prendre notre large part de ce grand mouvement qui emporte la Russie vers des destinées nouvelles, qui doit la purifier et la régénérer par contre-coup. Les haines et les déchiremens du passé sombrent dans l'oubli; tous les cœurs, toutes les intelligences s'unissent dans un même élan fraternel. Debout, tous les accablés et les opprimés! c'est l'aube qui se lève devant nous! C'est la justice! c'est l'amour! — J'écris en hâte, je pars. »

« Sistovo, juillet 1877.

« J'appartiens à la grande ambulance de Sistovo, en qualité d'aide-médecin. J'exerce mon art dans des conditions désespérantes; nous manquons de bien des choses, et nos ressources réelles demeurent le plus souvent inutiles, par suite du désordre qui règne ici. Je renonce à vous dépeindre la tristesse et l'abattement qui ont remplacé dans mon esprit la confiance des premières heures. O l'horrible et stupide chose que la guerre! De loin, elle m'apparaissait comme un holocauste magnifique; de près, je la vois ce qu'elle est en réalité, une boucherie inepte. La guerre déchaîne la bête sauvage qui est en nous; l'égoïsme et la férocité se donnent joyeusement carrière. Je m'étais figuré qu'ici, du moins, l'injustice sociale était atténuée par l'abnégation commune; nulle part elle ne blesse davantage les yeux; les petits sont sacrifiés cyniquement à l'ambition des grands, à des rivalités vaniteuses, à des intrigues inavouées. Ces Bulgares que nous venons délivrer paraissent beaucoup plus heureux que notre peuple; ils nous reçoivent froidement, nous regardent mourir avec indifférence. Nous sommes bien revenus sur leur compte. Nos soldats sont admirables d'héroïsme, mais rien n'est plus révoltant pour la raison que cet héroïsme inutile. J'éprouve la sensation d'horreur morale et physique qu'on ressentirait en voyant un fou égorger sans motifs, à l'aveugle, les gens bien portans qui l'entourent. Personne n'arrive à comprendre la marche et le but des opérations; leur seul résultat évident, c'est cette longue file de charrettes qui déverse chaque soir des blessés à l'ambulance. Je vis au milieu des gémissemens, des tortures et de la mort. Je ne vois que plaies brûlantes, visages convulsés par la fièvre, monceaux de corps mutilés et cœurs en détresse... Et pourquoi, tout cela? pourquoi ?.. »

« Plevna, décembre 1877.

« Voilà des mois et des mois que ce cauchemar dure : rien n'annonce qu'il soit près de finir. Nos progrès sont insensibles : on avance, on recule, on change les chefs,.. l'œuvre entreprise est manquée. Cet effort prodigieux a avorté, inutile pour notre patrie ; elle aura perdu le plus pur de son sang, les courages qui devaient travailler à sa rénovation, sans avoir réalisé ses rêves au dehors. Folle j'étais de croire que la raison et la science peuvent quelque bien pour le monde! Plus que jamais, le monde va être livré aux jeux brutaux de la force : les hasards tyranniques qui le gouvernent semblent n'avoir qu'un but, l'écrasement des plus humbles, des meilleurs. Il m'arrive parfois de comparer mon esprit à ces champs de bataille, couverts de cadavres, que j'ai sous les yeux : ainsi gisent en lui toutes mes espérances, mortes.

« Nous attendons les événemens dans ce charnier de Plevna. Tout est désolation autour de nous. L'hiver est venu ajouter ses cruautés à celles des hommes. Je n'aurais jamais imaginé que la nature pût être si ingénieuse à varier les souffrances. Elles m'enveloppent comme un élément sensible, un air empoisonné. Les premiers temps, mes nerfs effroyablement tendus me soutenaient; maintenant, ils sont las et blasés, je remplis ma tâche machinale avec des intervalles d'accablement, des nausées de dégoût moral. Les combattans, du moins, sont stimulés par le sentiment du danger, par les nécessités de la lutte; et puis on électrise ces pauvres gens avec un signe de croix, avec quelques paroles sonores. Le spectateur n'a pas le secours de l'action; et celui qui pense ne peut mettre en balance des phrases creuses avec la poignante réalité des douleurs physiques. Chaque matin, quand le cri d'un blessé me réveille en sursaut, je sens la vie remonter sur moi comme une roue de fer, je fais dans mon lit un geste instinctif pour l'écarter. Si cela devait finir par la folie, mieux vaudrait prévenir ce moment. D'ailleurs le spectacle auquel j'assiste depuis des mois m'a enseigné le peu de prix de l'existence. Dans le cours ordinaire des choses, quand on rencontre de loin en loin la mort, elle paraît un phénomène extraordinaire, repoussant ; mais quand on voit tout le jour la vie des hommes s'écouler comme une eau vaine, on a parfois la tentation de se joindre au torrent, pauvre petite goutte insignifiante qu'on est!

« Dernièrement, je causais avec un jeune médecin sur ce sujet. Nous étions d'accord pour reconnaître que, passé un certain degré de désespérance et de révolte, l'homme sent naturellement le besoin de détruire, d'exterminer une part, si minime soit-elle, de cet uni-

vers qui accable son cœur et outrage sa raison. C'est le suprême recours de son impuissance, anéantir quelque chose. Seulement, nous différions sur un point : je soutenais que le premier mouvement est de se détruire soi-même, que tout individu a été prêt à le faire dans un instant donné de sa vie. Lui prétendait que l'instinct de la conservation rend cet acte extrêmement difficile et qu'il est beaucoup plus facile de tuer un autre; il en donnait pour preuve le nombre des meurtres, bien supérieur à celui des suicides, et l'exemple de ces soldats qui tuent gaîment. — C'est possible; il y a là, en tout cas, une différence de tempérament. Moi, je crois bien que si j'étais soldat et placé dans cette alternative monstrueuse, je tournerais mon arme contre moi-même... Depuis, ce jeune médecin a été emporté par le typhus; c'était un cœur vaillant et résolu, le seul qui fût en communion d'idées avec moi, le seul ami que j'eusse trouvé dans cette mêlée d'égoïsmes barbares. Je le regrette... Niaiserie sentimentale, car il a tiré le bon lot, comme Sophie Moltakova... Décidément, Sophie avait raison, quand j'y pense, et j'y pense beaucoup... Encore un blessé qui m'appelle! la roue de fer qui remonte... Ne plus voir souffrir, ne plus penser... le bon néant... »

La supérieure des sœurs de la Miséricorde à Mme P...

« Plevna, décembre 1877.

« Madame, sachant que vous portiez de l'intérêt à une des assistantes de mon ambulance, Varvara Afanasiévna, je viens vous instruire de la triste fin de cette malheureuse. Depuis quelque temps, nous avions remarqué chez elle des symptômes de mélancolie, quelque chose de sombre et d'absorbé. J'ai fait de vains efforts pour pénétrer cette nature sauvage, qui devait cacher une sensibilité irritable sous ses dehors de dureté : mes tentatives amicales se sont brisées à son orgueil, à son indifférence silencieuse. Par suite des dernières affaires, nous avons eu ces jours-ci une recrudescence de blessés et de travail à l'ambulance. Varvara Afanasiévna s'est acquittée de son service comme d'habitude, avec un zèle ponctuel; mais, dans la matinée d'avant-hier, comme on la cherchait pour aider le chirurgien dans une opération, une de nos sœurs est venue toute en larmes m'appeler; elle m'a conduite, sans pouvoir parler, à la chambre de l'assistante : je n'y ai trouvé qu'un corps inanimé. Varvara venait de se pendre avec le drap de sa couchette à une poutre du toit.

« Nous nous perdons en conjectures sur les mobiles de l'infortu-

née. Je pense qu'il faut les chercher dans les doctrines désolantes dont se nourrissent ces pauvres femmes. Celle-ci passait ses rares heures de loisir sur un livre du philosophe Schopenhauer. J'ose croire que nos sœurs sont mieux inspirées quand, dans l'intervalle de leurs pénibles devoirs, elles se contentent de relire l'évangile. Comment cette âme troublée n'a-t-elle pas été réconfortée et soutenue par les admirables exemples d'héroïsme, de dévoûment et de résignation au milieu desquels nous vivons? Ces hautes manifestations de la nature humaine auraient dû la réconcilier avec la vie, si elle avait à s'en plaindre. Une femme qu'on disait si instruite et d'un esprit si viril! Je juge par mon pieux troupeau, qui nous donne tant d'édification dans ces jours d'épreuves, et je conclus que, pour savoir souffrir, il y a plus à compter sur les humbles que sur les sages. — J'unis, madame, mes prières aux vôtres, afin que le Seigneur accueille cette égarée et lui fasse place dans son repos. Votre servante, N... »

— Pauvre fille! m'écriai-je en rendant les lettres à M. P..., quelque blessure secrète l'avait achevée, sans doute une première déception du cœur!

— Ah! fit mon hôte, je vous attendais là! Que vous êtes donc bien Français! Il vous faut tout de suite un petit roman, n'est-ce pas, un amour malheureux avec son cortège de tragédie? Mon Dieu! cela se trouve chez nous comme partout, mais, dix-neuf fois sur vingt, c'est inutile pour expliquer l'épidémie de suicide qui sévit sur notre jeunesse. Allez faire intervenir l'amour quand ce sont des enfans de quinze ans, de douze ans, qui se tuent chaque mois dans nos écoles! On y est si habitué que l'annonce de ces deux suicides, à la fin du premier cours de médecine, passa inaperçue comme un fait normal, quand elle parut dans les journaux du moment. — Non, mon cher monsieur, nos jeunes filles, en se heurtant à la vie, se suicident comme un obus éclate, tout simplement parce qu'il y a de la poudre dedans. La raison, — la fameuse raison moderne, — est venue gonfler d'orgueil ces âmes sauvages; jetées par la science dans un monde nouveau, elles s'y font un idéal farouche de la vie, en dehors de toutes les anciennes formes de l'idéal. Mais l'idéal, quel qu'il soit, c'est comme l'anguille, cela vous glisse toujours entre les mains à un moment donné; alors nos héroïnes, aimant mieux s'avouer vaincues que trompées, trop fières pour revenir essayer du vieil idéal des bonnes gens, sautent dans le néant. Et de même, bien que plus rarement, pour les hommes à organisation féminine, comme il s'en trouve tant chez nous. Quelques-uns, ainsi que l'écrivait Varvara, conçoivent autrement leur revanche : ceux-là tuent autour d'eux. Heureusement, c'est le plus petit nombre; la plupart ne font justice de leur déception que sur eux-mêmes.

Appelez cela nihilisme, si vous voulez, mais à condition de voir dans ce curieux phénomène moral plus qu'une conjuration politique. C'est un état d'âme; dès que nous ne sommes plus des brutes ignorantes, nous en souffrons tous peu ou prou, avec des nuances à l'infini, depuis les frénétiques qui tuent ou se tuent, jusqu'aux rêveurs assoupis qui philosophent dans leur fauteuil, comme moi.

Et le remède? me direz-vous. Je n'en connais pas. Fermer nos écoles, supprimer nos contacts avec la civilisation, maintenir violemment dans les bas-fonds populaires chaque individu qui cherche à s'en échapper, vous savez bien que c'est impossible. Ah! il y a encore vos braves amis d'Occident, qui sont bien amusans. Ils arrivent, examinent le malade et décrètent d'un ton doctoral que, pour le guérir, il faut lui appliquer une bonne constitution selon la formule. Cela me rappelle toujours les gens qui vendent des onguens sur les places, pour mettre fin à tous nos maux en vingt-quatre heures; vous savez comment on les appelle. Et tenez, c'est une chose curieuse que l'homme, qui parvient à percevoir certaines vérités touchant le régime de son corps, se refuse à admettre ces mêmes vérités dans leur application à son âme. Tout individu sensé et instruit, à qui un médecin promettra de le guérir en vingt-quatre heures d'un vice du sang, par la seule vertu d'une ordonnance, traitera ce médecin de charlatan; il sait que la faculté ne donne pas brevet pour faire des miracles, il n'accorde sa confiance qu'au praticien assez sérieux pour lui dire : « Avec un long, très long traitement, j'espère apporter quelque amélioration dans votre état. » Mais quand il s'agit de l'âme, et de l'âme d'un peuple, pour qui les années comptent par siècles, les plus sages croient à la vertu du morceau de papier et ne veulent pas se rendre à cette dure vérité, que le temps est le seul guérisseur. C'est très dur, je le sais, d'attendre son soulagement du temps, la seule chose sur laquelle l'homme n'ait aucun pouvoir; mais tout autre espoir est un leurre, surtout quand il s'agit, comme dans notre cas, de remédier précisément à une croissance trop rapide. Le mieux que nous eussions à faire serait peut-être de dormir pendant cent ans, comme la Belle du conte de fées; mais d'aucuns prétendent que la Russie s'acquitte déjà trop bien de ce précepte. — En attendant, faisons comme elle, mon cher hôte; nos joueurs doivent être rassasiés de thé et de whist, et nous avons à prendre demain notre revanche contre les loups. Bonne nuit!

V.

Cette dernière journée de chasse réussit à souhait, et je quittai Michaïl Dmitritch avec force promesses de venir la recommencer.

Diverses causes retardèrent l'exécution de cet engagement : quand je me rendis à l'appel de mon ami, l'automne suivant, une année s'était écoulée.

En approchant du village, en traversant à la nuit la rue aux fenêtres aveuglées, je fus frappé par un air de solitude et d'abandon. Personne sur les portes, pas même un chien qui aboyât aux roues de ma voiture. Je trouvai mon hôte soucieux et mécontent; il rappela à grand'peine sa bonne humeur pour me faire accueil. Je lui demandai ce qui le chagrinait.

— Eh quoi! me dit-il, n'avez-vous pas vu le village? Vide comme la bourse du seigneur, mort comme Pompéi ou Herculanum!

— Et vos paysans, où sont-ils donc?

— Envolés! mon ami, c'est le mot propre. Vous êtes chasseur, vous connaissez les mœurs des oiseaux; vous savez qu'à certains jours, sans cause apparente, on les voit s'assembler, l'aile inquiète, et partir Dieu sait pour où. C'est l'instinct migrateur qui les travaille, nulle puissance ne les retiendrait alors dans le canton. Ainsi de nos paysans. Petits-fils de nomades, ils ont par instans des retours d'atavisme, des besoins subits de migration; le village fermente comme une ruche qui essaime, et, un beau matin, le propriétaire se retrouve seul au milieu de ses champs en friche, sans bras pour les cultiver. C'est ce qui m'est arrivé à la fin de l'été; la chose s'est passée ici comme elle se passe partout, à peu de variantes près.

L'an dernier, trois familles, mécontentes de leurs lots de terre, étaient parties pour aller chercher fortune dans les districts du sud. Le bruit se répandit qu'elles avaient trouvé des établissemens magnifiques; les mieux informés donnaient le chiffre des arpens de terrain concédés gratuitement aux émigrans, le total fabuleux de leurs gains; on variait seulement sur le site de cet eldorado : les uns tenaient pour la Sibérie méridionale, les autres pour la côte de la Mer-Noire. La vérité est qu'il n'y avait aucune nouvelle des familles disparues. La légende couva et grandit dans l'esprit de mes paysans; au printemps, ils choisirent un délégué, un soldat retraité du nom de Balmakof, coquin inventif et hâbleur. C'est toujours un soldat retraité, ayant vu du pays et délié sa langue, qui est le promoteur des migrations. La commune se cotisa, munit Balmakof d'une somme ronde, et l'envoya en ambassade à trois cents lieues d'ici, dans le gouvernement d'Ékatérinoslaf, sur la mer d'Azof, avec cette mission vague et textuelle : « chercher un endroit où l'on fût mieux. » Le soldat partit, comme la colombe de l'arche. Il revint après la moisson et raconta aux paysans que les autorités du gouvernement d'Ékatérinoslaf lui avaient promis de concéder de la

terre, à raison de neuf arpens par âme, pour une redevance insignifiante. Balmakof montrait, à l'appui de ses dires, des papiers officiels couverts de cachets mystérieux et de signatures illisibles. J'essayai vainement de faire entendre la voix de la raison à mes pauvres villageois : je leur dis ce que valaient les papiers officiels de Balmakof, je leur développai, en le mettant à leur portée, l'apologue du chien qui lâche la proie pour l'ombre. On ne réfuta pas mes argumens, on se contenta de hocher la tête en clignant des yeux d'une façon qui voulait dire : Le seigneur entend nous garder pour son profit, pas si bêtes ! — Mon adversaire avait conquis les imaginations, mes raisonnemens étaient battus d'avance. On vendit en hâte le grain déjà semé et le pauvre mobilier, on entassa les hardes, les ustensiles de ménage sur les petites charrettes ; à courts intervalles, par groupes de dix à quinze familles, je vis en un mois mon village s'évanouir sur la route du sud.

Depuis lors, plus de nouvelles : les premières semaines, quelques récits contradictoires d'allans et venans, qui avaient rencontré le lamentable convoi campé dans les champs, arrêté par les rivières débordées et les routes défoncées ; ensuite plus rien. Fondue, cette poignée d'hommes, perdue dans la vaste Russie, dans ces espaces redoutables que le chemin de fer met trois jours à franchir. Leur voyage a dû être quelque chose comme l'exode des Hébreux dans le désert, avec la manne et les cailles en moins. Et dire que cette immense patrie des inquiets, cette terre d'errans, est sillonnée en tous sens par des bandes semblables, des vols de pauvres âmes en quête de l'endroit « où l'on est mieux ! » C'est la contre-partie matérielle de l'autre recherche, celle des esprits échappés du village, eux aussi, pour découvrir dans le monde des idées une contrée nouvelle, un établissement meilleur que l'ancien.

Enfin, ces jours derniers, j'ai retrouvé la trace de mes fugitifs dans un journal de Pétersbourg. Une correspondance de Mariopol, sur la mer d'Azof, relatait l'arrivée des émigrans ; le correspondant racontait les circonstances de leur départ avec les ornemens de rigueur. Naturellement, je suis un propriétaire tyrannique et vindicatif, les paysans ont dû fuir mon voisinage, cela va de soi. Puis venaient les détails de leur longue odyssée, et la conclusion inévitable. La voici.

M. P... me tendit le journal. La correspondance se terminait ainsi : « Séparées par les accidens de la route, toutes ces familles se cherchèrent mutuellement sans se retrouver, durant des mois, dans les gouvernemens d'Ékatérinoslaf, de Cherson et de Tauride. De l'explorateur Balmakof plus de traces, il avait disparu. Partout où les paysans s'adressaient pour se renseigner, on leur répondait qu'on ne savait rien des terres de colonisation. L'argent retiré de

la vente de leur petit avoir était dissipé depuis longtemps ; c'est en demandant l'aumône que la plupart purent arriver jusqu'à Mariopol. Les misérables charrettes toutes rompues, les haridelles fourbues, les haillons, les figures amaigries des enfans à la mamelle et de leurs aînés, les gémissemens des mères et des vieilles femmes, arrachées à leur foyer, — tout cela serrait le cœur. Le lendemain de l'arrivée de ces émigrans, on vola à l'un d'eux son dernier cheval ; en me racontant son malheur, la victime du vol pleurait comme un enfant et essuyait ses larmes avec son sarrau en loques. On attend les autres familles ; l'administration locale fait des démarches pour éclaircir les causes qui ont poussé ces gens à s'expatrier ; on s'efforce d'assurer leur sort, jusqu'au moment où la loi sur l'émigration sera élaborée par la commission spéciale. »

— « La loi,.. élaborée par la commission,.. » vous êtes fixé, reprit M. P..., c'est une variante de l'ancienne formule sur les calendes grecques : la mendicité à vie pour mes paysans, s'ils ne trouvent pas de quoi revenir au bercail. En attendant, je loue à grand'peine quelques ouvriers dans les villages voisins, et je me passerai de récolte l'an prochain. Qu'y faire ? « Nomades, » disait Hérodote ; « vagabonds moraux, » dit notre dernier romancier ; le grand médecin, qui nous garde sans doute comme un remède pour rajeunir le vieux monde, applique à ce remède la prescription sacramentelle : agiter avant de s'en servir.

La journée s'étant achevée sans que j'eusse vu circuler le vieux Pétrouchka, je demandai à mon ami des nouvelles de son serviteur. — Celui-là aussi se prépare à me quitter, répondit M. P... avec chagrin ; seulement, lui, c'est pour la migration définitive, la vraie. Ses blessures se sont encore une fois rouvertes, ses forces l'abandonnent, je crois bien que son compte est réglé. — Nous allâmes voir l'ancien soldat dans sa chambrette des communs : il était couché, très affaibli ; le violon de bois blanc pendait à la muraille au-dessus de son lit. Un jeune gars s'était constitué la garde-malade de Pétrouchka et semblait s'acquitter de ce devoir avec beaucoup de zèle ; c'était un petit paysan boiteux, affecté à la surveillance des abeilles dans le rucher, élève et adjoint du ménétrier. Tout en soignant son malade, le boiteux jetait de temps à autre des regards brillans de désir sur l'instrument accroché au mur. Quand nous sortîmes de la chambre, ce bout de dialogue parvint jusqu'à nous.

— Petit père, donne-moi le violon, que j'essaie de leur jouer, ce soir, dans la cour.

— Mais non, laisse donc. Attends que je sois mort, ce ne sera pas long ; alors je te ferai cadeau de mon violon, et tu joueras tant que tu voudras.

— Bien vrai ?

— Je te le promets.

— Merci, petit père! je serai bien content.

Le gardien des abeilles n'attendit pas longtemps. Avant la fin de mon séjour, Pétrouchka était sur la table, sa toilette achevée pour la terre. L'église étant abandonnée comme le reste du village, on alla quérir le clergé d'une paroisse voisine. Le prêtre vint : son sacristain menait un traîneau bas et long, sur patins de bois, de ceux qui portent les marchandises dans les villes. Un poulain roux, le poil frisé comme un épagneul, trottait au brancard. Quand l'équipage s'arrêta devant le perron, les gens de la cour plaisantèrent ce cheval et l'estimèrent dix roubles. Le sacristain se fâcha, défendit sa bête; la discussion dura tout le temps que le prêtre donnait l'absoute. On chargea la boîte de sapin sur le traîneau ; le sacristain, blessé au vif, fouetta son poulain, et le pauvre Pétrouchka sortit de la cour, glissant sur la neige, rapide, sans bruit, sans secousse, comme doit partir une âme. Tandis que nous l'accompagnions jusqu'au portail, j'entendis derrière nous le gardien des abeilles qui s'était déjà emparé du violon et caressait les trois cordes d'une main inexpérimentée.

— Beau thème à philosophie! murmura M. P..., qui essayait de déguiser son émotion. Cet enfant a ramassé la gauche machine; il la tourmente à son tour pour traduire l'air russe, qui ne sort pas. Combien de générations se fatigueront encore à le trouver, l'air que cherche notre peuple?

— La musique de l'avenir! fis-je en souriant.

— Ne plaisantez pas, repartit mon hôte. Le jour où quelqu'un dans ce peuple l'aura trouvé, je vous engage à vous bien tenir, mes bons amis d'Occident! ce jour-là, cette voix formidable couvrira les vôtres et l'on n'entendra plus qu'elle dans le monde.

— Heureusement pour nous, répliquai-je, il y a bien des chances pour qu'en cherchant leur air et avant de l'avoir trouvé, les musiciens cassent leur violon.

— Bah! conclut Michaïl Dmitritch, les morceaux en seront bons.

Déjà loin, sur la route où la nuit tombait, le traîneau du mort fuyait avec les répons du psaume assourdis par la neige. Sur la blancheur confuse, on ne distinguait plus que la chape noire du prêtre et la haute croix d'or : elles s'évanouirent à l'horizon, les voix graves expirèrent. La solitude russe retrouva son silence et son immobilité. Alors le petit boiteux, enhardi, préluda sur son violon et reprit à mi-voix la chanson de Pétrouchka :

« O ma barbe, ma petite barbe!.. Celui qui t'a flétrie, c'est l'hôte qu'on n'invite pas, — et cet hôte qu'on n'invite pas, c'est le chagrin, ce serpent! »

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

LA

CHARITÉ PRIVÉE

A PARIS

V[1].

L'ŒUVRE DES JEUNES POITRINAIRES.

I. — LES PREMIÈRES ÉTAPES.

Dans le beau et savant livre qu'il vient de publier sur *la Chevalerie*, M. Léon Gautier a réduit à dix commandemens le code des barons qui cherchaient aventure, sonnaient du cor à Roncevaux, fondaient des royaumes et combattaient les Sarrasins. Au troisième commandement je lis : « Tu auras le respect de toutes les faiblesses et t'en constitueras le défenseur. » Ce mot d'ordre n'est point devenu lettre morte, lorsque la chevalerie disparut. Il a été recueilli par les groupes religieux, et pour plus d'un il est la loi. Les Petites-Sœurs des Pauvres, les frères de Saint-Jean-de-Dieu, les Dames du Calvaire, sans le savoir peut-être, en ont fait la vivante devise qui les guide dans leur œuvre de commisération et de salut. Ces familles composées d'êtres isolés, réunis dans un dessein charitable, « respectent toutes les faiblesses » et les protègent, comme faisait le chevalier d'autrefois qui voulait rester fidèle à sa règle. Non-seulement

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril, du 15 mai, du 1er juillet et du 1er août 1883.

elles les respectent, mais elles les recherchent et plongent au plus profond des désespérances humaines pour y découvrir quelque misère plus lamentable que les autres. Derrière l'humilité d'une existence volontairement dénuée, il y a une persistance de dévoûment qui arrache des cris d'admiration aux plus sceptiques; sous le scapulaire de certains hommes, sous la guimpe blanche de bien des femmes, on sent battre des cœurs auxquels nul sacrifice n'est inconnu. Dans ces maisons closes où je suis entré de jour et de nuit sans être attendu, et où je n'ai jamais vu qu'un spectacle fait pour attendrir, on s'ingénie à embaumer la souffrance dans les bonnes paroles et dans les bonnes actions. Entre le mal et la charité la lutte est incessante; quelque habile que soit le mal à multiplier ses formes, la charité le guette, le poursuit, l'atteint et l'affaiblit sans oser concevoir l'espérance de le vaincre.

Au fur et à mesure que les grands centres de population se sont développés, l'indigence et les maladies y ont trouvé des proies nombreuses sur lesquelles elles se sont jetées. Dans les villes trop peuplées, le fléau est permanent et n'a qu'un ennemi : la charité permanente. Au milieu des cités immenses comme Paris, la charité ne peut rester générale, elle y succomberait, sans profit pour elle et au préjudice des malheureux; elle a dû limiter son action, catégoriser son œuvre, pour ainsi dire, afin de ne point manquer à la mission qu'elle s'est imposée. De même qu'il y a des médecins qui ne traitent que certaines maladies, de même les associations charitables n'ouvrent leurs bras qu'à certaines misères. On l'a vu déjà, les Petites-Sœurs des Pauvres n'accueillent que les vieillards indigens; les frères de Saint-Jean de Dieu ne soignent que les enfans détruits par les scrofules, les Dames du Calvaire n'admettent que les cancérées dans leur infirmerie sans pareille, l'Orphelinat des apprentis ne ramasse que les petits vagabonds. On dirait que, près de chaque défaillance de la matière et de l'esprit, la foi envoie un de ses apôtres pour panser les plaies et nettoyer l'âme. Gagne-t-elle le ciel de la sorte? Je l'ignore, mais je sais qu'elle fait un bien considérable, et cela seul m'importe.

L'œuvre dont je vais essayer de parler est spéciale; elle est de création récente, essentiellement parisienne, et cependant elle est née à Castelnaudary, dans cette ville jadis hérétique qui fut « le château neuf des ariens, » *castellum novum arianorum*. Celui qui en conçut la première idée ne se doutait guère qu'elle se ramifierait en plusieurs branches et qu'elle se diviserait vers des buts différens qu'il n'avait pas entrevus. C'était un prêtre de noble race, nommé Louis-Jean-Marie de Soubiran. Sa famille, qui habitait le château de La Louvière, dans le canton de Salles-sur-Lhers, avait émigré pendant la révolution; le futur fondateur des *Sœurs de Marie-Auxiliatrice*

naquit en Espagne, à Carthagène, le 25 août 1797. Il rentra en France lorsque les temps furent apaisés, fit ses études dans je ne sais quel séminaire, obéit à la vocation qui l'entraînait, et fut nommé vicaire à Saint-Michel de Castelnaudary, au mois de septembre 1820. Il aimait la ville où il vint dire sa première messe, s'y plaisait, et ne la quitta que pendant quatre ans, de 1829 à 1833, lorsqu'il dut aller à Carcassonne pour y exercer les fonctions de vicaire-général du diocèse. Le fardeau lui parut sans doute un peu lourd, il l'abandonna volontairement et s'en retourna vivre à Castelnaudary, non loin du lieu natal. Il y fut successivement aumônier du couvent de Notre-Dame et supérieur de la congrégation des filles. C'était un homme intelligent et austère, un de ceux que brûle le feu intérieur et auxquels la vie est trop courte pour accomplir tout le bien qu'ils ont rêvé. Il avait voulu établir aux portes mêmes de la ville, là où est situé aujourd'hui le collège de Saint-François de Sales, un béguinage analogue au petit béguinage qui fut fondé à Gand en 1234 et qui reçoit les jeunes filles trop pauvres pour payer leur dot dans un couvent. Cela est approprié au tempérament belge, un peu froid, facilement soumis, et pénétré par le calme du climat. L'abbé de Soubiran avait compté sans le soleil du Midi qui chauffe les cervelles, accélère l'action du sang dans les veines, pousse aux farandoles et convie aux promenades deux à deux. Au soir, les garçons donnaient des sérénades le long des murs du béguinage, et pendant les récréations les filles oubliaient les pieuses exhortations en dansant à perdre haleine. Le pauvre abbé désespéra de son entreprise, et le béguinage fut fermé.

J'imagine, sans le savoir, que c'est par la confession qu'il arriva à la conception de l'œuvre qu'il a fondée et qui a déjà rendu tant de services aux dédaignées de l'existence et aux élues de la maladie. Je me figure qu'il a reçu la confidence de bien des filles qui, chassées par la pauvreté, avaient quitté « le pays » pour chercher condition dans les grandes villes où l'état de servante, si pénible qu'il soit, assure le pain quotidien, le gîte, et quelques gages. Elles avaient été à Carcassonne, à Toulouse, à Lyon; les plus vaillantes avaient osé aller jusqu'à Paris. Comment la plupart étaient-elles revenues? Découragées, harassées de misère, traînant l'aile et tirant le pied, égarées sinon perdues, ayant essayé de tous les métiers et mangé un pain si amer que le dégoût d'elles-mêmes les avait saisies. Son cœur s'émut au récit des souffrances éprouvées, des périls affrontés si souvent sans victoire; il se demanda s'il ne serait pas possible et s'il n'était pas chrétien de fonder une œuvre pour les filles, les femmes sans place qui, au lieu de vaguer sur le pavé des villes, trouveraient un abri momentané où du moins elles

pourraient se réfugier, se reposer, et dormir pendant la nuit. Il savait bien que l'heure est propice à faire succomber, lorsqu'après une journée de courses inutiles et décevantes, la femme voit descendre les ténèbres et n'a pas d'asile. Plus d'une alors, par lassitude et troublée des angoisses de la peur, a suivi le premier venu ou a demandé une hospitalité qu'elle a payée si cher qu'elle ne s'en est jamais consolée. Assurer à ces malheureuses une chambre et une couchette pour une redevance insignifiante qui ne dépasserait pas un sou par jour; les garder pendant un laps de temps suffisant à se pourvoir, c'est-à-dire pendant trois mois; les soigner en cas de maladie, les aider par des conseils et au besoin par des démarches, les sauver de la misère aux aguets et du vice aux écoutes, parut à l'abbé de Soubiran un acte salutaire. Afin d'atteindre le but qu'il avait visé, il organisa la communauté des sœurs de Marie-Auxiliatrice. Les deux premières religieuses qui acceptèrent la règle et se consacrèrent à l'œuvre nouvelle furent ses nièces. Ceci date de 1854.

Castelnaudary ne fut et ne pouvait être qu'un berceau; l'œuvre y naquit, s'y condensa dans la conception du bien à faire plus que dans l'action du bien même, et reconnut qu'elle était dans un milieu trop stérile. Malgré le canal du Midi qui la côtoie, malgré le grand bassin dont elle est fière, Castelnaudary est une petite ville de 10,000 habitans; la charité devait promptement y devenir impuissante, car il lui était facile de secourir le nombre restreint de malheureux qui s'adressaient à elle. On le comprit avant même que l'expérience l'eût démontré, et, semblable aux tribus de pasteurs qui abandonnent un terrain épuisé pour aller chercher de gras pâturages, on émigra. On n'alla pas bien loin et l'on s'arrêta à Toulouse. La première étape était bien choisie : grande ville où s'agitent 120,000 âmes, ville de fabriques et vieille ville parlementaire, qui attire les filles des pays d'alentour par l'espoir du gain de l'ouvrière et du gage de la servante. L'action que l'on exerçait était surtout une action morale ; elle n'avait pas encore, elle ne devait avoir que longtemps plus tard cette puissance secourable qui la rend si précieuse aujourd'hui. L'œuvre vivait, mais ne se dilatait pas ; or il est de l'essence même de la charité de chercher les voies nouvelles. Son imprévoyance, sans laquelle elle n'existerait pas, ne lui laisse pas de repos. — Où vas-tu? — Secourir les misères. — Avec quelles ressources? — Avec l'aide de Dieu.

En 1870, l'abbé de Soubiran avait quitté notre bas monde, où il avait été un exemple; la communauté des sœurs de Marie-Auxiliatrice perdit en lui un directeur paternel dont les conseils avaient toujours été écoutés. Son âge, sa prudence, son expérience de la vie étaient plutôt pour modérer que pour exciter l'ardeur entre-

prenante de l'œuvre qu'il avait créée. La femme est plus hardie que l'homme; son cœur l'entraîne et souvent la précipite aux périls qu'elle n'a pas mesurés, qu'elle n'a même pas prévus. On rêvait une émigration plus lointaine, du côté du Nord, vers ce Paris où, quelque active que soit la charité, elle est toujours en retard pour prévenir des misères dont les causes de production sont incessantes et multiples. Paris exerce une irrésistible attraction sur les âmes bienfaisantes comme sur les âmes ambitieuses. Pour celles-ci, c'est le royaume des surprises et des coups de fortune; pour celles-là, c'est le pays de la souffrance, de l'infortune, de la déception, où le malheur ne chôme pas et où les mamelles de la charité ne sont jamais assez gonflées. On désirait donc venir à Paris; mais l'heure était mauvaise pour plier sa tente et commencer un nouvel exode. L'invasion marchait sur nous; la haine et l'envie, évitant de faire face à l'ennemi, s'armaient pour profiter de la défaite et saccager la France; après la capitulation, la commune; après la guerre malheureuse, l'assassinat, l'incendie, le pillage. La patrie oscilla sur sa base; sans l'armée qui la soutint, elle s'écroulait. Dès que la lassitude plutôt que la raison eut calmé les passions furieuses, les sœurs de Marie-Auxiliatrice accoururent à Paris, où le champ de la charité s'était agrandi en raison de nos désastres. En 1872, elles s'établirent rue de Maubeuge, au centre même de la cité dolente qui a plus de cercles que l'enfer. Les œuvres contemplatives peuvent vivre à la campagne, dans le désert même, leur platonisme ne s'en trouve que mieux; mais les œuvres actives perdent leur raison d'être si elles ne se fixent dans des milieux où la richesse, le vice, la bienfaisance, la maladie, leur assurent une large moisson de misères et d'aumônes.

L'œuvre encore indécise fondée par l'abbé de Soubiran venait de prendre possession de son véritable terrain; elle allait y rencontrer des infortunes qui devaient déterminer sa mission définitive. Dès les premiers temps de son séjour à Paris, la communauté sentit que des accroissemens considérables lui étaient imposés; à la diversité des misères, ou tout au moins des inquiétudes qui heurtaient à sa porte, elle reconnut que l'appui moral accordé à des filles en quête de condition n'était qu'une œuvre utile, mais secondaire, dont la vraie charité, — qui est sans limite, — ne pouvait se contenter. L'œuvre s'amplifia donc sous l'influence même des nécessités qui la sollicitaient et se généralisa, sans cependant sortir des bornes où son fondateur l'avait circonscrite : secourir et aider par tous moyens les jeunes filles, les jeunes femmes sans travail et ne pouvant vivre que du produit de leur labeur. Les accroissemens ont été successifs, et l'on peut dire qu'ils se sont

engendrés les uns les autres; la charité ressemble au figuier du Bengale, dont les branches inclinées jusque vers la terre y prennent racine et forment des arbres nouveaux. Il suffit, du reste, de visiter la maison pour comprendre qu'elle s'est agrandie par juxtaposition au fur et à mesure des exigences qu'elle acceptait de satisfaire et qu'elle-même avait appelées.

Elle s'ouvre rue de Maubeuge, n° 25, par une grille donnant accès à une « allée » étroite qui aboutit à une porte vitrée, derrière laquelle une sœur tourière est en permanence, j'allais dire en faction. On gravit un escalier de quelques marches, et l'on se trouve dans un préau, plutôt caillouté que sablé, qui est accosté d'un jardin auquel plusieurs arbres de belle venue donnent une apparence assez grandiose. On voit tout de suite que l'on est dans une communauté religieuse initiée aux mystères de l'économie; la desserte des tables, les débris de la cuisine ne s'en vont jamais à la borne; tous ces détritus dont fait fi la ménagère parisienne nourrissent et engraissent les canards qui se dandinent au long des plates-bandes, les dindons qui gloussent et semblent toujours en quête de pâture, les poules réunies sous un auvent masqué d'un grillage, les lapins qui vivent l'un contre l'autre dans leur boîte à claire-voie, et les pigeons, auxquels on a construit un abri pareil aux minarets des petites mosquées de la Basse-Égypte; je parierais volontiers qu'il y a là, dans quelque coin que je n'ai pas découvert, un tect à porcs où les eaux de vaisselle sont attendues avec impatience. Pour un jardin de Paris, le jardin a de l'ampleur; il est serti de trois côtés par de hautes constructions; au fond, il monte en pente douce jusqu'à une petite maison, un peu vieillie, qui ressemble à un cottage économiquement bâti par un bourgeois retiré des affaires. Au premier abord, on comprend assez difficilement l'économie générale de la construction; c'est un quadrilatère qui occupe la profondeur des terrains compris entre la rue de Maubeuge et la rue de La Tour-d'Auvergne, sur lesquelles l'immeuble prend façade. En somme, ce sont plusieurs maisons que l'on a tant bien que mal réunies et raccordées. Dans le jardin, dans le préau, on voit passer les sœurs, affairées comme toutes les religieuses, si bien prises entre les obligations de la règle et les devoirs de la charité qu'elles se hâtent toujours comme si elles n'avaient point le temps de suffire à leur double tâche. Les sœurs novices sont vêtues de blanc; les mères portent le costume noir; sur le bonnet blanc et la guimpe blanche, flotte un long voile noir. A la ceinture, elles suspendent le rosaire, qui, à chaque mouvement, bat leur genou et dit : « Pensez à Dieu! »

Les bâtimens qui touchent à la rue de Maubeuge sont affectés à

une école, car les sœurs de Marie-Auxiliatrice sont munies de brevet, — cela se dit ainsi, — et enseignent. Dans leur école libre, il y a un internat et un externat; j'ai vu les dortoirs, qui sont aérés, et les classes, qui sont vastes. Les écolières sont de tout âge; les grandes se promènent dans le jardin avec la tranquillité un peu factice de jeunes filles qui veulent ressembler à des femmes; les petites jouent dans le préau, courent après les canards, appellent vainement les pigeons, et regardent respectueusement les dindes, dont le bec ne les encourage pas aux familiarités. Il paraît que l'école est très sérieuse et qu'elle n'a jamais eu de défaillance aux examens de l'Hôtel de Ville; du moins on me l'a raconté, je le répète de confiance. L'école est « payante, » excepté pour les élèves qui ne peuvent payer, et c'est ainsi, je le dis en passant, que devrait être entendue la gratuité dans toutes les écoles, aussi bien dans celles qui ont chassé le Christ que dans celles qui l'invoquent.

Au-delà du jardin, lorsque l'on a traversé le pavillon dont j'ai parlé, on pénètre dans une cour qui donne accès à la rue de La Tour-d'Auvergne. Là, une maison assez vaste dont la distribution a été utilisée au mieux est consacrée à une institution que l'on pourrait nommer l'asile des femmes seules, et qui se divise en trois « sections » différentes. La première est réservée à des femmes veuves ou isolées qui, n'ayant qu'une fortune modique, sont obligées de se réduire à un minimum dont l'existence, si coûteuse à Paris, ferait du dénûment si les prodiges d'économie opérés par les sœurs ne leur permettaient pas d'en faire presque du confortable. Il faut l'art des femmes et surtout des religieuses pour tirer parti d'une pension mensuelle plus que médiocre, et répondre à des besoins qui parfois ont quelque exigence. Ce quartier des dames pensionnaires ressemble à une Abbaye au bois en miniature. Tout y est propret; on voit que l'œil des supérieures y regarde souvent; les chambres sont chaudes, bien meublées; il y règne une sorte d'atmosphère à la fois douce et triste, comme si celles qui habitent là vivaient repliées sur elles-mêmes, s'entretenant avec leurs souvenirs et s'absorbant dans les choses du passé.

La seconde section ne ressemble en rien à la première; elle s'ouvre sur l'avenir, le protège et parfois l'assure. C'est là, en effet, que l'on accueille les institutrices sans position et qui sont en quête d'une « éducation à faire. » Pour celles-là, plus encore peut-être que pour d'autres, le danger de l'isolement, à Paris, est redoutable; jeunes pour la plupart, souvent jolies, parfois obligées de soutenir une famille besogneuse, elles sont exposées à bien des tentations et même à bien des tentatives. J'ai côtoyé dans ma vie beaucoup de ces pauvres filles qui, dans bien des cas, sont supé-

rieures aux familles dont elles dégrossissent les produits; toutes n'étaient point impeccables, et chez plus d'une j'ai surpris des bouffées d'orgueil et des lancinemens d'envie; mais elles sont nombreuses celles qui ont un dévoûment sérieux, une abnégation dont la pratique a dû coûter, un amour sincère et presque maternel pour leurs élèves, et j'ai compris qu'elles étaient dignes d'égards respectueux que l'on ne devrait jamais leur ménager. Le travail de préparation des examens les a épuisées; elles ont en poche le brevet de capacité supérieure; elles ont entamé leur petite réserve, — toute leur fortune, — pour avoir une mise décente, sans laquelle chaque porte se fermerait devant elles; elles battent le pavé, sollicitant des recommandations, déjeunant d'une tasse de café au lait, dînant d'un morceau de pain et de deux sous de marrons ou de charcuterie, s'étonnant que leur diplôme ne dégage pas toutes les issues, gravissant les escaliers, interrogées par des mères ignorantes, lorgnées par les jeunes gens, morguées par la valetaille, ne se décourageant pas, ne pouvant se décourager sous peine de mourir de faim, et se trouvant heureuses, s'estimant sauvées lorsqu'on leur donne trois enfans à élever, 150 francs par mois, le lit et la table. A ces infortunées, — le mot n'est pas excessif, — les sœurs de Marie-Auxiliatrice ouvrent leur maison, donnent une chambre, les protègent autant qu'elles peuvent contre la solitude, mauvaise conseillère, et leur permettent d'attendre sans privations trop dures que leur bonne ou leur mauvaise fortune les envoie en province, en Russie, en Allemagne, et même à Jaffa, où, en 1850, j'en ai rencontré une qui enseignait le piano à un vieux Turc.

La troisième section porte un nom caractéristique : c'est « le chômage, » œuvre antérieure au « secours mutuel des jeunes ouvrières, » et qui, cependant, semble en être devenu l'annexe. Moyennant une cotisation de 0 fr. 05 par jour, les jeunes filles sans travail, — ouvrières ou servantes, — peuvent s'assurer les soins et les médicamens lorsqu'elles sont malades et le paiement d'un mois de loyer pendant les périodes de chômage. Tel est le principe de l'œuvre du secours mutuel ; les sœurs de Marie-Auxiliatrice ont développé ces dispositions premières, car elles accordent au « chômage » une hospitalité de trois mois ; ce qui laisse aux filles sans place le temps de se retourner, comme elles disent, de multiplier leurs démarches et d'arriver à un résultat satisfaisant. Les services que rend l'institution du chômage sont considérables dans l'ordre moral et dans l'ordre physique. Elle est la sauvegarde de bien des jeunes filles qui, livrées à elles-mêmes et aux hasards de la grande ville, s'en iraient à la dérive jusqu'au tourbillon où l'on fait naufrage ; chaque soir,

pendant trois mois, avoir la certitude de trouver le bon lit où l'on répare les fatigues du jour, dormir en paix sans voisinage inquiétant, être accueilli par le conseil qui redresse, par la parole qui fortifie, c'est bien souvent être sur le seuil du salut. Ce n'est pas tout, car, en cas de maladie, on est soigné dans la maison même et c'est un grand bienfait que de savoir que l'on évitera l'hôpital, qui cause aux pauvres gens une terreur d'autant plus vive qu'elle est sans motif et qu'elle repose sur des légendes absurdes que la réalité ferait évanouir si l'on se donnait la peine de la regarder de près. Le peuple de Paris vit de confiance sur un certain nombre de fables que les ancêtres lui ont léguées, qui se sont perpétuées de siècle en siècle et que « le progrès des lumières » n'a guère pénétrées, car elles sont aussi bêtes et aussi fausses qu'au premier jour. Nos hôpitaux sont excellens, et ils seront irréprochables lorsqu'on leur aura rendu les sœurs hospitalières.

Au chômage, il n'y a point de chambres séparées, comme pour les dames pensionnaires et pour les institutrices; il en faudrait trop, car le nombre est grand des femmes qui s'adressent à la maison de la rue de Maubeuge pour fuir la promiscuité et le péril des garnis, où « on loge à la nuit. » De vastes dortoirs sont à leur disposition, où les lits sont épais et les lavabos bien outillés; de sept heures du soir à sept heures du matin, elles sont tenues d'être présentes au logis; pendant le jour, on est en quête, comme disent les veneurs, et bien souvent l'on rentre après avoir fait buisson creux. C'est du chômage qu'est née l'OEuvre des jeunes poitrinaires. Bien des femmes sont venues au dortoir commun, non point parce qu'elles étaient sans place, mais parce que l'état de leur santé les forçait à quitter la place où elles ramassaient le pain quotidien. Les sœurs avaient remarqué qu'un grand nombre de jeunes filles « en hospitalité » étaient atteintes de maladie des voies respiratoires, et, sans qu'aucun projet de création d'une œuvre nouvelle germât dans leur esprit, elles s'étaient dit que Paris avec ses logemens insalubres, ses chambres obscures et sans air, l'agglomération des locataires dans les mêmes vieilles maisons, était impitoyable pour les enfans de constitution délicate. Vaguement l'on avait rêvé de larges infirmeries baignées de soleil, où l'on pourrait accueillir et soigner ces êtres débiles qui dépérissent, meurent dans leur milieu et qui peut-être se vivifieraient ailleurs; mais on n'était à Paris que depuis quelques années, les charges des premières installations avaient été lourdes; c'est à peine si l'école, si le pensionnat, si le chômage subvenaient à leurs besoins; lorsqu'on avait des malades, — et on en avait souvent, — on était contraint de solliciter des offrandes, afin de ne point les laisser manquer de soins. On ajournait, on se disait : « Plus tard,

nous essaierons; quelle joie ce serait d'arracher tant de pauvres jeunes filles à la misère, à la souffrance, de les guérir peut-être, ou du moins d'ouvrir aux incurables ces horizons où l'âme s'élance avec une indestructible ferveur! » On espérait quelque sourire de fortune et l'on attendait. Un incident, peu important par lui-même, émut les sœurs et fortifia leur volonté de bien faire.

Parmi les femmes admises au chômage, il y en avait une, jeune encore, pour qui la vie n'avait point été clémente. Depuis longtemps elle avait lancé son bonnet et le reste par-dessus les moulins; servante par-ci, ouvrière par-là, de nature instable, plus faible que vicieuse, ramassée par les uns, courant après les autres, elle avait vécu « à la rencontre, » c'est-à-dire au hasard, quelquefois en chapeau et bien souvent nu-tête. Malade et pauvre, elle avait été recueillie par un vieux soldat qui avait quelques économies et l'avait mise « en chambre, » comme l'on dit dans ce monde-là. Son mal avait augmenté et elle était entrée à l'infirmerie du chômage. Elle n'avait rien dissimulé de son histoire et l'avait racontée avec la bonne foi un peu inconsciente de ceux qui s'abandonnent volontiers aux autres parce qu'ils se sont toujours abandonnés eux-mêmes. Les sœurs l'écoutaient, la réconfortaient, lui faisaient quelque morale; elle levait les épaules et répondait : « Que voulez-vous que je fasse! » On l'engageait à jeter le vice aux orties et à quitter celui qu'elle appelait son vieux troupier. La pauvre fille disait : « Si je suis vos conseils, que vais-je devenir? Je n'ai ni père, ni mère, ni frère, ni sœur; s'il me reste une famille, je ne sais où elle est, et elle ne me connaît pas; je suis malade pour longtemps, peut-être pour toujours; vos règlemens vous défendent de me garder plus de trois mois. Où irai-je en vous quittant? Je n'ai plus que mon vieux troupier; sans lui je coucherais dans la rue et je n'aurais pas de quoi manger. Vous me dites d'avoir du courage : je n'en ai plus, je n'en ai peut-être jamais eu. Ah! si vous pouviez me garder, je ferais tout ce que vous me demandez, car j'en ai assez de la vie que j'ai menée et qui ne m'amusait guère. » — La mère supérieure, qui l'écoutait, fut touchée : « Si vous voulez rompre avec le vieux troupier, je ne vous abandonnerai jamais. — Et je pourrai rester toujours dans la maison? — Toujours? — Bien vrai? — Je vous le promets. » — Le jour même, « le vieux troupier » était congédié; à l'hospitalité transitoire on substituait l'hospitalité définitive; le chômage devenait maison de retraite.

Ce fut là le premier fait autour duquel se cristallisèrent les rêves confus dont les sœurs de Marie-Auxiliatrice étaient tourmentées; un autre fait exclusivement matériel suscita leur vocation et détermina la création de l'OEuvre des jeunes poitrinaires. J'ai dit

que lorsque des malades se trouvaient à l'infirmerie du chômage, on sollicitait des offrandes en argent et en nature pour parer aux nécessités, parfois coûteuses, de la médication. Plusieurs femmes atteintes de pleurésie ou d'affections pulmonaires étaient en hospitalité pendant les premiers mois de 1880. Deux sœurs quêteuses, parties en course, entrèrent dans une petite boutique où l'on vendait des étoffes de laine, et elles prièrent la marchande de leur donner quelques coupons, quelques morceaux de flanelle dont elles pourraient faire des camisoles pour leurs poitrinaires. La marchande les écouta et se mit à pleurer : « Vous soignez les poitrinaires! Ah! si vous voyiez dans quel état est ma fille! » Et, se levant, elle conduisit les sœurs dans une soupente sans lumière, sans fenêtre, où, sur un lit de sangle, une fillette de dix-sept ans était couchée. Les pommettes roses, l'œil brillant, la pauvrette mettait sa main maigre sur sa poitrine, toussait avec effort, essayait de sourire et avait les yeux pleins de larmes. Une des sœurs dit : « Il faudrait la transporter dans une chambre meilleure. » La mère répondit : « Où voulez-vous que je la mette? je lui ai donné ma chambre et je couche dans la boutique. » Le mot d'hôpital fut prononcé à voix basse ; la mère répliqua : « Elle n'est pas encore assez malade, ça durera trop longtemps; on l'a refusée. Ah! vous devriez bien la prendre chez vous ; au moins, elle sera dans un endroit où elle pourra respirer. » Rentrées à la maison de la rue de Maubeuge, les sœurs quêteuses racontèrent à la mère supérieure le spectacle qu'elles avaient eu sous les yeux. Bien vite on alla chercher la petite malade et on l'installa dans une pièce éclairée de fenêtres par où pénétraient les rayons de soleil. C'était contraire aux règlemens, mais la charité ne s'en soucia guère; elle y trouvait son compte.

Il y a donc à Paris des jeunes filles qui, faute de soins, faute des précautions hygiéniques les plus élémentaires, souffrent, s'affaiblissent et meurent! On en a vu une, mais combien en existe-t-il que peut-être on parviendrait à sauver? Cette pensée poignit les religieuses de Marie-Auxiliatrice et s'empara d'elles jusqu'à l'obsession. On prit des renseignemens et l'on acquit la certitude que les hôpitaux repoussent les phtisiques pendant la première et la seconde période de leur maladie ; on ne les accepte que pendant la troisième, — la dernière, — lorsque la science affirme que tout espoir doit être abandonné; en un mot, on leur prête un lit pour mourir. Que l'on n'accuse pas l'Assistance publique de cruauté ; elle obéit à une nécessité implacable. La durée de la phtisie varie entre un mois et quarante ans ; c'est à Paris une affection très fréquente ; il est impossible, dans l'état actuel de notre système hospitalier, d'immobiliser un nombre considérable de lits au détriment de ces malades

transitoires qui peuvent, qui doivent être soignés dans nos hôpitaux, sous peine de mourir sur le grabat de leur mansarde. Lorsque l'on a étudié ou fréquenté les hôpitaux, on sait que les malades se pressent à la porte, qu'on en est réduit, malgré bien du bon vouloir, à faire une sélection parmi les plus dangereusement atteints, et qu'un lit est à peine refroidi que déjà il est occupé. Le mal n'attend pas, il est de toutes les minutes; on a beau multiplier les ressources du « traitement à domicile, » nos hôpitaux sont encombrés; en temps de santé normale, ils sont insuffisans; qu'est-ce donc lorsqu'une épidémie, — choléra ou variole, — s'abat sur la ville? Je l'ai dit et je le répéterai sans cesse : malgré sa fortune personnelle, malgré les subventions du département, l'Assistance publique est pauvre; l'indigence, la maladie, la vieillesse, l'incurabilité la débordent, et elle doit accomplir un effort prodigieux pour parer aux exigences immédiates qui, chaque jour, se reproduisent avec une désespérante régularité. Il lui faudrait à la campagne, au plein air, quelque vaste domaine, analogue à l'asile de Vaucluse, où elle pourrait réunir son lamentable peuple de poitrinaires et le garder, loin des causes morbides, jusqu'à la dernière heure. Elle ne l'a pas encore, elle ne l'aura peut-être jamais. La foi qu'elle laisse expulser de ses maisons a compris qu'il y avait là une lacune à combler; elle s'est adressée à la charité privée, qui lui a répondu.

Les sœurs de Marie-Auxiliatrice, en présence de la femme au « vieux troupier » et de la jeune poitrinaire enlevée de sa soupente, ont conçu l'œuvre; elles l'ont aperçue avec tous ses développemens et elles ont compris que la première condition pour qu'elle fût vraiment secourable était de l'établir hors de Paris, loin du centre infecté d'où s'échappent à flots les poisons de la phtisie, de la subordonner à des principes d'hygiène qui primeraient toute autre considération et de ne se préoccuper que de la maladie des malades sans leur demander ni acte de baptême ni profession de foi. Par un hasard singulier, la fille qu'elles avaient retirée de la boutique de sa mère était issue d'une famille juive et d'une famille protestante. C'était démontrer que la question de secte paraissait secondaire, et que la souffrance seule était un titre à des soins dont on était résolu d'être prodigue; on se déclarait ainsi prêt, s'il le fallait, à renverser la parabole du bon Samaritain. La charité, comme l'ambition, a ses châteaux en Espagne, les rêveurs se plaisent à les bâtir, mais les âmes ferventes ne s'en peuvent contenter. Ce n'est donc pas tout de concevoir de bons projets, il faut les mettre à exécution : comment faire sans argent? La communauté était pauvre; elle subsistait, c'est tout ce que l'on en peut dire. Comme les Petites-Sœurs des Pauvres, comme les frères de Saint-Jean de Dieu, on se

dit : Cela ne doit pas nous arrêter; nous tendrons la main, et avec l'aumône des riches, nous soignerons, nous sauverons les enfans des pauvres. Une fois la résolution arrêtée, on partit en quête.

II. — LE CHATEAU DE VILLEPINTE.

On fut bien inspiré lors des premières démarches; le début fut heureux. On s'adressa à une femme qui est une grande dame que je n'ai point à nommer, quoique sa main, — sa main d'or, diraient les Arabes, — s'aperçoive partout où l'on fait du bien. Par son père et par son mari, elle appartient aux familles historiques de France : *Ante mare undæ*, dit sa devise paternelle ; *Ferro non auro*, répond la devise conjugale ; l'une et l'autre ont eu des heures glorieuses. Les sœurs quêteuses n'eurent point de déconvenue; l'offrande ressemblait à une largesse. L'impulsion était donnée ; elle fut féconde, car elle partait de haut. Les femmes s'empressèrent, elles entraînèrent les hommes, et bientôt une somme fut réunie, qui permit d'entreprendre un premier essai. Dès l'abord, une difficulté se présenta; on ne pouvait songer à établir une infirmerie de poitrinaires à Paris, mais il fallait l'installer tout près de la maison mère, presque dans la banlieue, afin de pouvoir rester en communications quotidiennes et faciles. Après quelques recherches, on loua quatre petits pavillons à Livry, dont Mme de Sévigné disait à sa fille : « Je comprends mieux que personne les sortes d'attachement qu'on a pour les choses insensibles et, par conséquent, ingrates ; mes folies pour Livry en sont de belles marques. » Quatre pavillons : je répète ce que j'ai entendu dire, mais je n'en crois rien. Le souvenir excelle à parer les choses, à les agrandir, et j'imagine que les quatre pavillons étaient quatre maisonnettes, où l'on se casa, vaille que vaille. La supérieure couchait dans le grenier, sous les tuiles disjointes; pendant les nuits pluvieuses, elle ouvrait son parapluie. On put rassembler là une quinzaine de malades; c'est tout ce que permettait la dimension des quatre pavillons, et encore faisait-on des chambrées trop nombreuses. On était tellement à l'étroit, que l'on en était réduit à devenir inhospitalier et à refuser d'encombrer encore plus une maison déjà trop peuplée. On avait un jardin, on y séjournait toutes les fois que la température était tolérable; les pauvres petites aspiraient à pleins poumons l'air des champs, qui ne ressemble en rien à l'haleine empestée de Paris. On comprenait cependant que ce n'était là qu'une étape, et que si l'œuvre voulait prospérer, elle devait échapper au milieu trop resserré qui menaçait de l'étouffer.

Des gens de bien se réunirent, — il en est beaucoup à Paris, — et voulant féconder l'œuvre qu'ils avaient déjà aidée à naître, for-

mèrent entre eux une société immobilière afin d'acquérir un domaine dont les sœurs de Marie-Auxiliatrice deviendraient locataires et où elles pourraient donner à leur infirmerie des proportions qui en feraient un institut de haute utilité. Ce fut alors, — 1881, — que l'on acheta, à 18 kilomètres de Paris, le château de Villepinte, qui est desservi par le chemin de fer du Nord, à la station de Sevran. Le fief de Villepinte était autrefois dans la mouvance de l'abbaye de Saint-Denis; au XIIe siècle, il appartenait au seigneur Hugo Lupus, le même sans doute qui possédait le clos où les ribauds et les ribaudes avaient installé « le clapier » que Charles IX fit détruire le 27 mars 1565; par la contraction des deux noms de son propriétaire, le clapier s'appelait le Hueleu; le peuple de Paris, habile à dénaturer les étymologies, nous en a conservé la tradition par les rues du Grand et du Petit-Hurleur. Le château, qui n'est qu'une maison de plaisance, a des origines plus modernes; il date de la fin du règne de Louis XIII ou du commencement de celui de Louis XIV. On voit, dans un rôle de 1649, qu'un sieur de Flexelles, président ès-comptes, est imposé pour une maison à Villepinte; est-ce lui qui a bâti le château? La propriété a eu des fortunes diverses, elle a été morcelée, puis réunie dans l'état primitif; actuellement elle se compose de la maison d'habitation, de bâtimens ayant fait office de ferme, et d'un parc de 11 hectares. L'œuvre s'y installa le 19 mars 1881. Si le développement et l'aménagement des constructions étaient en rapport avec l'étendue des jardins, ce serait la plus belle infirmerie du monde.

On n'y est pas admis d'emblée; c'est Paris qui alimente Villepinte, le château n'est qu'une dépendance de la maison de la rue de Maubeuge; là fonctionne le dispensaire que toute malade doit traverser avant d'être dirigée sur l'asile. Deux fois par semaine, des maîtres ès-sciences médicales, les docteurs Cadier et Gouël, examinent les pauvres filles postulantes que la maladie étreint et qui, dans le milieu où elles vivent, où elles meurent, ne trouvent que l'accroissement de leurs souffrances et le découragement. Le cabinet de consultation est petit, presque obscur, car il prend jour sur la cour sans clarté, qu'assombrissent les murs de la maison, où sont installés le pensionnat et le chômage; mobilier modeste, quelques gravures de sainteté appendues aux murailles; des fioles, des instrumens d'investigation à la portée du médecin; un bec de gaz flambe et projette sa lumière à travers le tube et le verre grossissant d'un laryngoscope. Le docteur a passé sur ses vêtemens la serpillière blanche; la supérieure, un crayon et un registre en main, se tient à ses côtés, prête à écrire les prescriptions et à donner ordre de délivrer gratuitement, par la pharmacie de la maison, les médicamens ordonnés. Une à une,

on fait entrer les malades, ouvrières de Paris pour la plupart, en robes de laine, coiffées de chapeaux prétentieux, obligées peut-être, par économie, de se restreindre pour la nourriture, mais ne pouvant faillir à la nécessité de s'affubler d'un faux chignon et de s'augmenter de ce que nos grand'mères appelaient « une tournure. » Elles sont émues. Le laryngoscope, le miroir à long manche qui permet de voir les cordes vocales, les fioles massées dans une boîte ouverte, les pinceaux les effraient un peu. Quelques-unes se défendent contre l'examen et se mettent à pleurer; on les rassure par de bonnes paroles, et pour les plus récalcitrantes, la supérieure a des câlineries qui réussissent à les vaincre. Le médecin expert en son art a vite fait d'ouvrir une bouche qui voudrait rester close, de rabattre la langue, d'éclairer les fosses de la gorge jusqu'en leur profondeur et de les barbouiller de créosote. La malade écarquille les yeux et a une seconde de stupeur, comme si elle venait d'échapper à un danger. L'auscultation est lente et minutieuse, car le plus ou moins de matité de la sonorité thoracique est un indice précieux pour déterminer la période et, par conséquent, la gravité du mal. Presque toutes les malades que j'ai vues se présenter à la consultation sont pâlottes; la main est moite, l'ongle est bombé, la voix semble fêlée; il y a dans leur carnation quelque chose de diaphane qui donne de l'étrangeté au visage; elles ont des gestes doux, un peu enfantins, et parfois des rougeurs subites. Quelques-unes expliquent nettement le genre de souffrances dont elles se plaignent; elles parlent « de la petite fièvre, » des sueurs nocturnes, des chaleurs de la poitrine, de leur voix « qui siffle sans qu'elles sachent pourquoi. » Chez plusieurs d'entre elles, le mal a déjà rompu l'équilibre nerveux; elles ont le tourment de l'inconnu : « Je voudrais m'en aller. — Où? — Je ne sais pas : bien loin, bien loin! » Pour celles-là l'anémie a fait son œuvre, la névrose n'est pas loin. Quelques-unes, parmi les plus âgées, sont obtuses. Elles souffrent, c'est tout ce qu'elles savent dire. Aux questions paternelles du médecin, elles répondent : « Peut-être bien! » Une vieille poitrinaire qui n'avait plus qu'une dent, s'était débarrassée de son corsage pour faciliter l'auscultation et découvrait des épaules pointues, où les clavicules creusaient des « salières. » On lui disait : « Qu'avez-vous? Où souffrez-vous? » Elle répétait : « Je ne sais pas, c'est quelque chose qui me « tribouille » dans l'estomac. »

Dans l'étroit cabinet de la rue de Maubeuge, les maladies du larynx ne sont pas les seules que l'on traite. Lorsque les poitrinaires ont été examinées, on voit arriver les petites filles malingres, bouffies par la lymphe, pâlies par l'hydrémie, la tête de côté, le cou gonflé de glandes, encombrées de mucosités, parfois sourdes et par

fois clignotant de la paupière, comme si la moindre clarté les éblouissait. Elles sont amenées par leur mère et souvent par les sœurs de Saint-Vincent de Paul, que l'on trouve partout où il y a quelque bien à faire. Ces créatures chétives sortent des mansardes de Paris; ce n'est pas l'insalubrité du logement qui les a faites ce qu'elles sont, c'est l'insalubrité paternelle. Les plus faibles, les plus étiolées restent entre les mains des sœurs; Marie-Auxiliatrice ne les repousse pas, et je dirai plus tard quel asile la charité vient d'ouvrir à leur débilité; car l'œuvre n'accueille pas seulement les jeunes filles poitrinaires, elle emporte sous ses ombrages les toutes petites filles qui pourraient le devenir. La fondation est récente, et la fille d'un grand architecte y a attaché le nom de son père.

Quand, après l'examen médical, une malade a été reconnue atteinte, à un degré quelconque, dans le principe même de la vie, elle est dirigée sur Villepinte, à la condition que l'on puisse lui faire une place. Il est rare que l'on ne soit pas obligé d'attendre que la mort ait vidé un lit. Cependant j'ai vu une malade à neuf heures du matin dans le cabinet de consultation et je l'ai retrouvée à l'infirmerie de Villepinte, le même jour, à une heure de l'après-midi. Je m'y étais rendu par le chemin de fer; le petit omnibus de l'asile était venu me chercher à Sevran; au bout d'un quart d'heure, j'étais arrivé devant le château rouge, ainsi que disent les gens du pays. Deux tourelles à queue d'aronde sont reliées par un corps de logis assez ample; le tout est en briques dont un badigeon a exagéré la couleur primitive. La supérieure générale m'avait précédé, et j'ai pu, grâce à sa complaisance, parcourir la maison jusque dans les recoins les plus secrets. La distribution des logemens est selon le mode des anciens architectes, qui n'épargnaient ni les escaliers, ni les couloirs, ni les chambrettes, ni les « pas, » et dont l'idéal paraît avoir été d'établir partout une différence de niveau. Dans le salon primitif, qui sert de parloir aux sœurs, quelques boiseries sculptées rappellent le souvenir des propriétaires d'autrefois et sont l'indice d'un luxe oublié aujourd'hui; de toutes les pièces, c'est la seule qui ne soit pas consacrée aux malades; la maison leur appartient; elles y sont chez elles, le savent, et s'y plaisent.

La cuisine est de dimensions sérieuses et outillée d'instrumens en fer émaillé qui dédaignent l'étamage et sont réfractaires aux accidens; les casseroles qui mijotent sur le fourneau et les broches qui tournent devant le feu sont d'aspect rassurant; on comprend que l'hygiène alimentaire est particulièrement surveillée et que, dans le traitement appliqué aux malades, la sœur cuisinière donne la main à la sœur pharmacienne. J'ai soulevé quelques couvercles et j'ai trouvé que « l'ordinaire » sentait bon. De la cuisine au réfec-

toire, il n'y a qu'un palier à franchir. Le réfectoire, c'est la salle, comme disent les petits bourgeois de Normandie ; on y mange pendant les repas ; le reste du temps on y travaille. Une trentaine de jeunes filles se sont levées lorsque j'y suis entré, laissant sur les tables couvertes de toile cirée leur tricot commencé, le linge qu'elles raccommodaient, le livre qu'elles lisaient. C'était l'heure de la récréation, mais une petite pluie continue interdisait la promenade dans le parc. Je les ai regardées, et, malgré leur sourire avenant, malgré leur air de jeunesse, je me suis senti saisi de commisération, car un tiers d'entre elles, sinon plus, est frappé du mal qui ne pardonne pas, dont peut-être on ralentit l'action, mais qui ne lâche point la proie qu'il a touchée. Pendant que je les contemplais, pendant que je visitais la maison et ses dépendances, que je me mouillais en parcourant les allées, que je pénétrais dans la vacherie, que l'omnibus me ramenait à Sevran, que le train m'emportait vers Paris, je ne pouvais me délivrer d'une obsession de mémoire qui finit par devenir insupportable ; j'avais beau faire, toujours j'entendais murmurer dans ma cervelle les vers de Millevoye : « De la dépouille de nos bois... » J'en étais irrité et je m'en voulais de ne pas réussir à faire taire cet écho entêté d'une poésie du temps jadis. Ce jour-là même, du reste, « le bocage était sans mystère ; » c'était au mois de décembre, et les grands arbres noirâtres semblaient se pencher avec tristesse vers les murailles du château. On était gai pourtant dans ce réfectoire où la vie n'a déjà plus d'avenir ; l'âge des malades les faisait insouciantes, et ce n'est pas entre dix-sept et vingt-trois ans que l'on peut se croire sur le chemin sans issue. La maladie elle-même, — la phtisie, — à mesure qu'elle prend possession d'un être, semble verser en lui des espérances plus fermes, des aspirations plus étendues, et des rêves plus vivaces. Il semble que le corps, en s'affaiblissant, donne à l'âme des forces de conception que la santé ne connaît pas ; on dirait que toutes les années qui vont être enlevées à la durée d'une existence normale se concrètent pour douer la malade, la moribonde, d'une activité cérébrale qui la fait vivre de longs jours en quelques minutes. La rêverie les enlève, les maintient au-dessus de la réalité, leur ouvre des horizons où elles se précipitent avec une sorte d'ivresse qui est souvent du bonheur et qui est toujours de l'espérance. A l'instant même de la mort, elles ne parlent qu'au futur. J'ai vu mourir, autrefois, une jeune femme phtisique ; étendue sur son lit qu'elle n'avait pas quitté depuis deux mois, veillée par des sœurs de l'Espérance qui se relayaient autour d'elle, ayant reçu les onctions suprêmes, environnée des appareils funèbres, le matin même du jour dont elle ne devait pas voir la fin, elle me disait :

« L'an prochain, quand je conduirai ma fillette à Florence, viendrez-vous avec nous? » Toutes celles qui sont à Villepinte sont ainsi; à la qualité même des projets, on pourrait, jusqu'à un certain point, reconnaître celles qui ne survivront pas. Dans quelques mois, elles seront mortes, et elles se racontent ce qu'elles feront lorsqu'elles seront grand'mères. On pourrait affirmer que les plus tristes sont les moins malades.

On s'ingénie à les rendre heureuses et il m'a semblé que l'on y réussissait. La maison a-t-elle une discipline? Je ne sais trop; il serait plus juste de dire qu'elle a des habitudes auxquelles se conforment les soixante-treize malades qui l'habitaient lorsque je l'ai visitée. On doit être levé pour assister au premier repas qui est servi à huit heures et demie du matin; puis l'on fait le ménage et l'on reste sans occupation déterminée jusqu'à onze heures et demie; on dîne et on a ensuite deux heures de récréation; de deux heures à trois heures et demie, on travaille; dans une telle infirmerie, il ne manque pas de draps à recoudre, de taies d'oreiller à réparer, en un mot, de linge à « entretenir, » et on y emploie les malades valides; à trois heures et demie, on goûte; de quatre heures à cinq heures, on reprend l'œuvre de la couture; à cinq heures, on est en liberté, on soupe à six heures, et à huit heures on se met au lit. Comme on le voit, la journée est distribuée de façon à éviter l'ennui; le travail est une distraction et ne devient jamais une fatigue. Selon la saison, les pauvres filles vivent en plein air ou dans le logis; ce sont des plantes frileuses, on les rentre en hiver, on les sort en été. La maison est un asile religieux, dirigé par des sœurs qui se conforment à une règle austère, je le sais; mais c'est avant tout un asile thérapeutique. Chaque jour, la messe est dite à sept heures et demie pour la communauté, nulle malade n'y assiste; le dimanche, elle n'est célébrée qu'à dix heures; mais celles-là seules auxquelles le médecin en a donné l'autorisation sont admises à la chapelle. De même, pour la table des malades, qui ne connaît ni les jeûnes, ni les carêmes, ni les abstinences. L'hygiène appropriée aux anémies, aux tuberculoses, aux phtisies, exige une nourriture substantielle où la viande n'est pas épargnée; on le sait à Villepinte, et le vendredi a ses filets de bœuf comme un simple dimanche. La cuisinière en chef, c'est le médecin; il ordonne les repas comme il prescrit les potions.

Les malades, sans qu'elles s'en doutent, sont divisées par catégories correspondant au degré de leur maladie : les moins malades, les plus malades, les très malades, les agonisantes. Les deux premiers groupes ont des dortoirs garantis du nord par un couloir qui fait à la fois office de double muraille et de ventilateur; un calori-

fère entretient une chaleur égale et douce dont les poumons délicats n'ont rien à redouter. Les pièces sont vastes, ouvertes sur le parc, et découvrent un horizon de verdure que nulle bâtisse n'enlaidit. Tout est clair et reluisant; la propreté, utile dans toute salle hospitalière, indispensable dans une infirmerie de poitrinaires, est poussée jusqu'aux limites extrêmes; comme disent les frotteurs, on peut se mirer dans les parquets. Les lits sont aussi séparés que le permet l'espace trop restreint, lits en fer, garnis d'une bonne literie; sur plus d'un traversin j'aperçois trois ou quatre oreillers; celles qui occupent ces couchettes si bien munies ne peuvent, sous peine d'étouffer, dormir que le torse relevé, presque assises. Tous les lits sont vides, bien bordés, enveloppés du couvre-pied de piqué blanc, sauf un où je vois une belle fille blonde qui n'est pas bien souffrante, et qui se dépite d'être forcée de rester au dortoir pendant que ses camarades rient et bavardent entre elles. Toute rose, montrant son joli cou blanc et sa chevelure cendrée, elle cache sa tête sous son bras et pleure parce qu'elle s'ennuie toute seule. Elle est honteuse de faire l'enfant, elle s'excuse, sa voix est déjà brisée par le mal; la pauvrette en est à la seconde période; sa main est noueuse, le pouls est aigu et rapide; une quinte de toux la soulève; elle dit: « Ce n'est rien, c'est un rhume que j'ai négligé. » Avant deux ans, si la science ne fait un miracle, elle ira dormir dans le petit cimetière de Villepinte.

Au-dessus des lits, on a inscrit le nom des donateurs, car chaque lit représente une fondation faite par une ou par plusieurs personnes. Ces noms, je ne les lis pas sans émotion, je les connais, je les retrouve dans presque toutes les œuvres de charité privée où j'ai regardé. Si, comme au moyen âge, on sculptait les armes du bienfaiteur ou de la bienfaitrice sur la muraille, j'y verrais plusieurs fois reproduit l'écu de gueules à trois bandes d'or, qui est celui d'une ancienne vicomté souveraine qu'en 1565 et en 1572 Charles IX érigea en duché-pairie. On ne soupçonne pas le bien que font certaines femmes du monde, dont la vie extérieure a du retentissement, que jalousent les âmes médiocres et qui semblent s'être imposé la tâche de soulager toutes les misères. On les croit occupées à leurs plaisirs, engourdies dans le luxe, frivoles, travaillant avec leur « couturier, » veillant sous la clarté des lustres et s'enivrant au milieu des hommages. Je l'ai cru comme tant d'autres, et j'en suis honteux, car, sans qu'elles le sachent, je les ai vues à l'œuvre. Sous la robe de mérinos noir, elles vont panser des plaies hideuses, elles s'assoient dans les ouvroirs, y restent trois heures de suite silencieuses et donnent aux meilleures ouvrières l'exemple de l'adresse et de l'habileté. Je sais que les pauvres n'ont

jamais tendu vainement leur main vers elles, et lorsque, chaque jour, elles montent dans les mansardes, pour y porter des secours et des consolations, on dirait qu'elles y sont descendues. Donner son argent, c'est quelque chose; mais donner son temps, donner sa vie, quitter ses habitudes élégantes pour s'engouffrer aux bas-fonds de la souffrance, c'est rare et cela mérite d'être signalé; lorsqu'elles partent pour leurs expéditions de bienfaisance, elles sont si simplement vêtues qu'on les croirait déguisées, comme si elles allaient en bonne fortune.

Après les dortoirs où brillent ces noms lumineux de charité, de l'autre côté d'un couloir s'ouvrent deux chambres qui contiennent chacune cinq ou six lits. Là on ne fait que passer, la mort guette à la porte. Quel poète grec a donc dit : « Le carquois de ma vie est épuisé, j'ai lancé ma dernière flèche? » Celles qui entrent là sont de pauvres petits archers désarmés pour toujours. La dernière chambre change souvent de nom : c'est la chambre rose, la chambre bleue, la chambre grise; plusieurs fois, au cours de la même année, on remplace le papier, que l'on se hâte d'arracher, comme si le bacille de la tuberculose que le docteur Robert Koch a montré, le 24 avril 1882, à la Société médicale de Berlin, pouvait s'y loger et se jeter sur de nouvelles victimes. Lorsque je suis entré dans cette chambre funèbre, une sœur auxiliaire, assise sur un tabouret et tricotant, gardait deux malades, deux enfans de dix-sept ans qui sont encore à peine de ce monde. La maladie les a amaigries jusqu'à la transparence; l'esprit semble dégagé; il s'est affiné et comprend des choses mystérieuses que la résistance de la matière l'empêchait d'apercevoir. Dans cet état, on dirait que l'âme bat de l'aile au-dessus du corps épuisé; elle ne s'est pas encore envolée et déjà elle n'est plus sur terre. L'une de ces moribondes a la tête enveloppée de langes; elle est déformée par un abcès fistuleux qui a gonflé le visage et tuméfié les paupières de l'œil droit. Sur la table qui est près de son lit, je vois toutes sortes de friandises à côté d'une tasse de bouillon froid et d'un verre de vin de Malaga: la pauvre petite n'y touche pas; elle est aplatie sur l'oreiller, de profil, sans remuer, comme envahie par une douce lassitude où elle se complaît; je lui parle, ses lèvres me répondent et n'émettent aucun son perceptible. L'autre est charmante, étendue sur le dos, immobile, les yeux fixés devant elle, regardant vers des choses invisibles. Chateaubriand a dit : « Pourquoi n'y aurait-il pas dans la tombe quelque grande vision de l'éternité? » Ses cheveux blonds dessinent un nimbe d'or autour de son front bombé, son visage est si pâle qu'il paraît d'un blanc mat; ses yeux sont agrandis par une ombre d'azur; le pouls se hâte comme s'il voulait en finir plus vite;

le souffle est bien court, lui aussi, il se précipite. Les mains sont allongées sur la couverture, brûlantes et agitées d'une très faible trépidation. J'ai demandé à la pauvre enfant : « Quel âge avez-vous? » Une toute petite voix m'a répondu : « Au mois de mai j'aurai dix-huit ans. — C'est le mois où fleurissent les roses, je vous en apporterai un gros bouquet. » Elle ébaucha un sourire et dit : « Cela me fera bien plaisir. » Je me suis éloigné rapidement; la vue de ceux qui vont mourir rappelle ceux que l'on aimait et qui sont morts.

Je me suis trouvé dans un couloir; une porte était en face de moi, machinalement je l'ai poussée et je suis resté saisi. Dans une pièce très étroite, éclairée par une large fenêtre qui semble s'ouvrir vers l'infini, sur un lit drapé de blanc, j'ai vu une jeune fille couchée. Derrière elle, une veilleuse et deux flambeaux étaient allumés, clarté trinaire qui est presque une profession de foi. Une sœur auxiliaire et une mère de Marie-Auxiliatrice, agenouillées, priaient. Le frêle cadavre est vêtu de blanc, un large ruban bleu contourne les épaules et descend jusqu'aux pieds; les mains, — comme elles sont blanches! — sont entourées d'un chapelet et semblent être jointes pour une oraison suprême; un long voile de mousseline enveloppe le corps tout entier. Les paupières closes, la pâleur rendue plus éclatante par le contraste des cheveux noirs, la lèvre encore souriante, donnent au visage une expression de béatitude dont je suis frappé. Une phrase de saint Paul me revient à la mémoire : « Ne soyez point tristes comme les païens, qui n'ont point d'espérance. » La supérieure, qui m'accompagnait, s'est inclinée et a récité une prière pour le repos de l'âme de la pauvre petite. — Où pourrait-elle aller, cette âme de dix-sept ans, si ce n'est dans l'apaisement de toute souffrance et dans la quiétude sans fin? — Elle était partie, le matin même, au lever du jour. Est-ce bien la chambre des morts où je l'ai vue? n'est-ce pas plutôt la chambre de la délivrance?

En suivant un corridor dont les fenêtres donnent sur la place du village, on parvient à la chapelle qui est une sorte de grenier que l'on a, du mieux que l'on a pu, approprié aux besoins du culte; la sacristie n'est pas luxueuse, c'est une armoire dont on a retiré les planches. Cet état de choses désespère les religieuses, qui voudraient une belle chapelle pour y entendre la messe quotidienne et y venir prier en commun. Le lieu est insuffisant, mal aménagé, situé sous les combles, je le reconnais; mais qu'importe? on y prie aussi bien que dans les cathédrales, et la crèche de Bethléem, où s'agenouillèrent les rois des pays d'Orient, n'était pas aussi grande. Si j'osais, je dirais : « Mes sœurs, ne songez à modifier votre chapelle qu'après avoir construit des logemens pour toutes les malades qui vous invo-

quent; c'est le moyen de plaire au Dieu que vous servez. » Si Dieu est mal logé à Villepinte, les religieuses sont encore plus mal logées que lui. Les malades les ont chassées de la maison; à force de reculer pour faire place aux poitrinaires, elles sont arrivées jusque sous les toits, dans des chambrettes en brisis, traversées par des poutres contre lesquelles on se heurte le front, où le papier humide se détache des murs, où le sol n'est même pas carrelé, mais composé d'un mélange de plâtre et de pisé. C'est inhumain et c'est imprudent, car il faut de la vigueur pour résister aux fatigues de la fonction, et l'on compromet sa santé en dormant dans ces galetas que visitent les courans d'air et que le froid pénètre. En revanche, la pharmacie est irréprochable, rien n'y manque, pas même les bocaux rouges et bleus qui servent d'enseigne aux pharmaciens, et à l'aide desquels, le soir, ils aveuglent les passans. Là le travail ne chôme pas; la mère pharmacienne et la sœur qui l'assiste sont à l'œuvre tout le jour; elles excellent à dissimuler les amers, afin de les faire accepter aux malades que leur mal rend capricieuses et qui, chaque matin, détournent volontiers la tête quand il s'agit d'avaler l'huile de foie de morue réglementaire.

La vie des religieuses de Marie-Auxiliatrice n'est point une sinécure. Levées à cinq heures, couchées tard, lorsque nulle dans la maison ne peut plus réclamer leur secours, elles sont sur pied toute la journée pour les soins à prodiguer, pour la surveillance à exercer, pour l'impulsion à donner aux divers services qui font mouvoir l'œuvre. Ont-elles le temps de prier, je ne sais. Mais quelle prière vaut l'acte de dévoûment? quelle litanie peut remplacer la dépense de soi-même au profit d'autrui? Le jour, elles ont mille occupations qui ne leur laissent pas un instant de repos; la nuit, elles ne sont jamais certaines de n'être pas appelées par quelque veilleuse qui les réclame auprès d'une malade. Elles m'ont paru actives, empressées et chaudes de cœur. Où se recrute cette communauté qui n'a rien de platonique et dont l'existence est un labeur perpétuel? Un peu partout, comme les autres ordres religieux. J'ai causé avec une tourière qui m'a paru être une paysanne, et il est possible que j'aie côtoyé, rue de Maubeuge ou à Villepinte, l'arrière-petite-fille d'un des maréchaux de France dont la gloire de Louis XIV a profité. Elles sont très douces, très maternelles avec leurs malades et déploient souvent une ingéniosité rare pour leur éviter quelque fatigue ou les maintenir dans l'exercice du traitement prescrit. Il faut reconnaître, du reste, que la plupart des malades sont des fillettes déjà atteintes de sagesse. Il est extrêmement rare que les affections chroniques des poumons ou du larynx se produisent avant l'âge de seize ou dix-sept ans. La phtisie proprement dite, comme

l'aliénation mentale, est presque inconnue chez les enfans. Avant la puberté, la tuberculose ne se manifeste guère que sur les enveloppes du cerveau (méningite tuberculeuse), ou sur les ganglions du mésentère (carreau); quant à l'hémoptysie (crachemens et vomissemens de sang), elle n'existe pas au-dessous de la septième année et elle est exceptionnelle avant la quinzième. Les poitrinaires de Villepinte ont donc dépassé depuis longtemps l'âge de raison, lorsqu'elles sont admises dans l'asile; aussi n'a-t-on point de reproches à leur adresser; mais si la malade est obéissante, la maladie ne l'est pas. Bien souvent il faut user de subterfuge et susciter des complices pour empêcher une pauvre fillette qui s'affaiblit et ne s'en aperçoit pas, de faire son lit, de balayer la chambre, de se livrer, en un mot, au travail quotidien, qui, pour elle, est une sorte de passe-temps. Ceci n'est pas très difficile, car cette maladie a cela de particulier qu'on la reconnaît chez les autres et qu'on l'ignore pour soi-même; aussi pendant la première et la seconde périodes, on parvient, sans trop de peine, à les occuper et à les satisfaire, même lorsque l'anémie développe chez elles un appétit que rien ne semble pouvoir apaiser et qui se traduit par une consommation de pain prodigieuse (11,700 kilogrammes en 1883); mais lorsqu'elles entrent dans la dernière période, lorsque le tubercule a creusé sa caverne mortelle, lorsque l'ongle s'est recourbé et que l'extrémité du doigt a la forme d'une spatule, lorsque la toux nocturne est incessante et que les sueurs sont profuses, la maternité des sœurs reste parfois impuissante devant l'irrégularité des caprices et les exigences d'une volonté qui ne s'appartient plus. La prédominance nerveuse est la plus forte, la malade y obéit. Elle devient instable; elle est animée d'un désir incessant que, bien souvent, elle ne pourrait formuler; partout où elle est, elle croit qu'elle serait mieux ailleurs; chaque jour, presque à chaque heure, elle veut changer de place; tant que l'on peut, on lui obéit; le règlement de Villepinte est fait en faveur des malades et non point au profit des infirmières. Et la nourriture : « c'est une affaire d'état, » me disait une sœur. Malgré deux plats de viande et deux plats de légumes variés, qui permettent au dîner et au souper de faire un choix, les malades auxquelles la mort a déjà fait signe goûtent les alimens les uns après les autres, les repoussent, et ne peuvent manger. Ainsi qu'elles le disent elles-mêmes, elles ont des « envies; » elles demandent des crevettes, du homard, des sardines, des huîtres. Eh bien! on leur en trouve, coûte que coûte; devant la fantaisie satisfaite, l'appétit se réveille et, le plus souvent, se rendort aussitôt.

A Villepinte on n'accepte pas seulement les malades du troisième degré, pour les aider à mourir; celles du premier et du second

degré sont reçues sans hésitation; on les prend avec l'espoir de les guérir, et dans bien des cas, on les guérit. Sous ce rapport, le traitement prescrit par le docteur Lefebvre (d'Aunay-lès-Bondy), médecin de l'asile, et les soins des religieuses ont produit des résultats qu'il m'a été facile de constater sur les registres de l'œuvre. Du 1er janvier au 31 décembre 1883, 229 malades sont entrées dans la maison; sur ce nombre, 74 (premier degré), sont sorties guéries; 59 (second degré), ont éprouvé une amélioration assez sérieuse pour faire espérer que l'existence sera prolongée de plusieurs années; 23 (troisième degré), sont mortes; au 1er janvier 1884, l'asile contenait 73 poitrinaires. Ces chiffres ont de l'importance et semblent prouver que le malade atteint de tuberculose pulmonaire, transporté, dès le début, dans un milieu sain, fortifié par une alimentation réparatrice, soigné avec vigilance et selon des prescriptions intelligentes, peut ressaisir la santé et vivre de longs jours. Le recrutement des malades n'est que trop facile : Paris est un infatigable pourvoyeur de phtisiques; on peut quintupler les lits de l'infirmerie à Villepinte, il ne faudra pas une semaine pour qu'ils soient occupés; à voir la quantité de pauvres filles qui se pressent dans le cabinet de consultation de la rue de Maubeuge, on comprend que s'il y a beaucoup d'appelées, il y a bien peu d'élues. Tout donateur qui a « fondé » un lit, moyennant une rente annuelle de 1,000 francs, a le droit de le réserver à telle jeune poitrinaire qu'il désignera, ce qui n'est que correct; les donateurs qui ont une moitié, un tiers ou un quart de lit se concertent pour décider dans quel ordre chacun d'entre eux fera entrer une malade à l'asile. Lorsqu'un lit est libre et n'est pas réclamé par son donateur, on ne tient compte ni de la qualité, ni de la quantité des recommandations; on n'apprécie que le degré du mal et de l'indigence, et on l'attribue à la malade qui en a le plus besoin.

Les familles sont admises, le dimanche, à visiter les malades dans une pièce spéciale; on permettait autrefois les promenades dans le parc, il en est résulté des inconvéniens, et on les a supprimées. Pendant le temps des visites, le parloir reste sous la surveillance d'une des religieuses. Les parens ne se gênent guère pour apporter toutes sortes d'alimens frelatés et de mauvaises boissons; on a beau leur expliquer qu'ils compromettent le résultat du traitement suivi, ils ne s'en soucient, font semblant de se rendre aux remontrances qui leur sont adressées et glissent, en cachette, dans la poche des malades, les cervelas à l'ail et autres denrées de même acabit qu'ils ont apportées. L'entêtement des gens à cet égard est tel que l'on a dû renoncer à accorder des sorties aux poitrinaires; il suffisait parfois à une malade en voie d'amélioration de passer deux ou trois jours près de ses parens pour perdre le béné-

fice de la vie régulière et du régime observés dans l'asile. « Les sorties provoquaient trop de rechutes, me disait une sœur. » J'ai déjà signalé le fait, lorsque je me suis occupé de l'Orphelinat des apprentis à Auteuil : jour de congé, jour de « noce. » Moralement et physiquement, le mieux obtenu est compromis ; à Villepinte, on est tellement convaincu du danger que les malades courent dans leurs familles qu'on ne laisse sortir que les incurables et encore le plus rarement possible. Quant aux autres, à celles pour lesquelles toute voie de retour à la santé n'est pas définitivement close, on s'appuie sur les prescriptions du médecin et on les garde dans la bonne maison, dans la maison vraiment maternelle, qui ne s'ouvrira devant elles qu'après guérison ; dans ce cas, « le chômage » de la rue de Maubeuge les recevra et leur laissera le loisir de trouver une condition. Ainsi l'œuvre de protection est complète ; dès lors on peut comprendre pourquoi les anciennes malades de Livry et de Villepinte conservent un vif sentiment de gratitude pour la maison qui les a sauvées, et pourquoi, dès qu'elles ont une heure de liberté, elles viennent voir celles qu'elles nomment « nos mères. »

A côté de l'infirmerie des poitrinaires, qui est l'œuvre maîtresse, l'œuvre originale des religieuses de Marie-Auxiliatrice, le château rouge accepte quelques pensionnaires. Des femmes malades, ne pouvant se faire soigner chez elles, redoutant la sécheresse de bien des maisons de santé, viennent demander secours à Villepinte, où trois chambres leur sont réservées. Le grand parc les attire, mais surtout la douceur et la tendresse des religieuses. Un de ces immenses magasins qui occupe tout un peuple d'employés s'est adressé à la maison de Villepinte pour y faire traiter ses « demoiselles, » lorsqu'elles sont malades. Là, elles sont l'objet de soins qu'elles ne trouveraient peut-être pas ailleurs, car le médicament n'est pas l'unique agent des guérisons. J'ai voulu savoir ce que l'un des chefs du grand établissement auquel je fais allusion pensait du régime de Villepinte ; je lui ai écrit et j'extrais de sa réponse le passage suivant, qui est intéressant à plus d'un égard et qui m'a paru l'expression même de la vérité : « Il faut connaître les misères des demoiselles de magasin pour apprécier l'importance de l'œuvre confiée aux religieuses de Marie-Auxiliatrice. Ces jeunes filles débutent vers dix-sept ans ; il faut qu'elles soient rendues à leur rayon à huit heures du matin pour le quitter vers neuf heures du soir. Ces treize heures de travail sont coupées par deux repas, seuls momens de la journée où il soit permis de s'asseoir, car il faut sans cesse être prévenante et empressée auprès des clientes, faire les étalages le matin, ranger les rayons et faire le déplié le soir. L'air enfermé des magasins où la foule s'est succédé au long du jour, la pous-

sière apportée par cette foule, celle qui sort des tapis, celle encore plus ténue qui provient des tissus de toute sorte, le gaz qui déverse ses résidus de combustion, tout contribue à développer les maladies des voies respiratoires chez des femmes surexcitées par l'ardeur nerveuse mise à la vente et épuisées par la station debout qui est la nécessité même de leur profession. Comment l'anémie n'exercerait-elle pas ses ravages chez elles, malgré la bonne nourriture par laquelle on les soutient, malgré les ressources que leur apporte un gain quotidien supérieur à celui des ouvrières et des autres femmes vivant du produit de leur travail? Beaucoup viennent de province et sont dans un isolement d'autant plus périlleux qu'elles ont sous les yeux toutes les séductions du luxe, et qu'elles sont constamment en relations avec des jeunes gens pour les mille nécessités du service. Vient la maladie; point d'épargne, l'abandon, l'hôpital qui vous rejette à peine convalescente sur le pavé pour faire place à d'autres, le retour prématuré au travail afin d'avoir de quoi manger et gîter, les rechutes et la ruine définitive de la santé, sinon de la vie. A ces êtres jeunes qui ont besoin d'un asile pour le cœur autant que pour le corps, il faut ces autres femmes qui voient en elles des sœurs et les aiment pour l'amour de Dieu. Que demande-t-on à Villepinte? Une profession de foi religieuse? Non; une adhésion à des statuts? Pas davantage; rien que d'épargner à la maison toute manifestation inconvenante et de se laisser soigner de bonne grâce. Silence sur le passé, bon vouloir pour le présent, espérance pour l'avenir, voilà tout ce qu'il faut aux Dames de Marie-Auxiliatrice. Elles nous ont fait un bien énorme et ont déjà sauvé plus d'une de nos demoiselles malades. » Lorsque j'ai visité la maison de Villepinte, deux demoiselles de magasin y étaient en pension et ne semblaient point s'y déplaire.

La maison a beau être un château, elle est trop étroite pour loger les jeunes poitrinaires, les pensionnaires, les religieuses, les filles de service; si l'on en était réduit aux dortoirs et aux chambres de l'asile proprement dit, il faudrait renvoyer la moitié des malades. Pour parvenir à les loger, on a utilisé les bâtimens d'une ancienne ferme qui se lézardent un peu et qui ont appartenu à l'exploitation du domaine. Vainement on a réparé les murs, soutenu les plafonds par des étais, badigeonné les couloirs au lait de chaux, c'est vieux et d'aspect triste; cela ressemble à une maladrerie. Tout est de guingois, comme l'on disait jadis. Les couloirs sont des échelles de meunier, le sol est en terre battue, de gros poêles en fonte indiquent que la température n'y est pas clémente. C'est du reste une simple annexe, on ne fait qu'y coucher. La cour a de l'animation, les volailles picorent le fumier, les pigeons roucoulent sur le

toit et de belles vaches ruminent près des chèvres qui cabriolent. Le lait entre pour une proportion considérable dans l'alimentation des malades et, grâce à ce petit troupeau, on est certain de l'avoir dans sa sincérité primitive.

Dans une des chambrettes de la ferme j'ai vu une femme d'une cinquantaine d'années, grande, très pâle, et qui a dû être fort belle aux jours de sa primevère. La supérieure m'a dit en souriant : « Je vous présente un prix Montyon. » La femme a baissé les yeux, pendant qu'un nuage rose passait sur son visage. Grâce à son nom, que je lui ai demandé, il m'a été facile de me procurer son dossier aux archives de l'Académie française. L'histoire est touchante et doit être rappelée. Elle est née en 1831 à Saint-Paul-de-Varces, dans le canton de Vif, au département de l'Isère; elle s'appelle Marie Armand et a gardé le surnom de Mariette, qu'on lui a donné au temps de son enfance. Elle était de famille pauvre et nombreuse; elle perdit sa mère et, quoique enfant, la remplaça auprès de ses deux frères et de ses sœurs. A l'âge de dix-sept ans, elle entra en condition à Grenoble, chez Mme X... Elle y resta trente ans, ne conservant rien pour elle de l'argent qu'elle gagnait et le remettant à son père âgé, infirme et incapable de travail. Mariette, après la mort de Mme X.., resta au service de la fille de celle-ci. La famille était riche; un désastre financier l'atteignit et la ruina. Ce n'était pas seulement la gêne qui pénétrait dans la maison, c'était la misère. La fille de Mme X... vint à Paris, désespérée, malade, et fut admise au pensionnat de Marie-Auxiliatrice. Mariette avait suivi sa maîtresse, dédaignant les offres de place et de mariage qu'on ne lui avait pas ménagées à Grenoble. Elle servit, en qualité de cuisinière, chez un magistrat, et elle portait régulièrement à Mlle X... le produit de ses gages. Un jour, elle tomba évanouie dans la cour du pensionnat; les religieuses la secoururent, le médecin l'examina: la malheureuse était atteinte de phtisie et de ce que l'euphémisme des gens bien élevés appelle une tumeur fibreuse. Les sœurs la firent transporter à Villepinte. Elle y reste ce qu'elle a été toute sa vie, un exemple d'abnégation et de dévoûment; quand ses souffrances lui accordent quelque répit, nulle n'est plus active auprès des jeunes poitrinaires. Le legs de M. de Montyon a permis de récompenser tant de vertu. Ce n'est pas sans un certain orgueil que je constate, au cours de ces études, que partout où je rencontre une action exceptionnellement belle, j'aperçois l'Académie française prête à la signaler et à lui offrir un de ces prix dont la valeur morale dépasse la valeur matérielle.

Lorsque je fis ma première visite à l'asile de Villepinte, j'y étais attendu; la supérieure générale m'y avait précédé; on était venu

me chercher à la station de Sevran. La maison m'était apparue comme une infirmerie modèle, où les malades, les agonisantes, les mortes même sont entourées de soins attentifs et respectueux. Je n'en avais pas été surpris; mais une enquête, pour être sincère, a besoin d'être contrôlée, et, tout en parcourant les dortoirs irréprochables, en soulevant le couvercle des casseroles bien garnies, en voyant les jeunes filles rieuses, en me sentant ému devant le petit cadavre si bien paré, je me promettais de revenir regarder dans la maison un jour que je ne serais pas attendu et, comme disent les bonnes gens, d'y tomber à l'improviste. Je suis parti de Paris en voiture, j'ai effleuré Pantin et je me suis engagé sur la route des petits ponts, qui, en langage administratif, s'appelle la route n° 24. Je n'en connais pas de plus laide ni de moins « roulante; » parfois on se croirait au milieu des fondrières de la place de l'Europe. Le paysage est affreux: dans les champs, des bandes de corbeaux; en marge du chemin, quelques masures où l'on vend de l'engrais animal; par-ci, par-là, un cantonnier remue de la boue avec sa pelle; à l'horizon se dressent des coteaux attristés par l'hiver; pas une voiture, pas une charrette; de loin en loin, on aperçoit un homme qui dort à l'abri d'une meule de paille. Aux environs d'Aunay-lès-Bondy, l'aspect du pays s'égaie un peu et des bouquets d'arbres en rompent la monotonie. Deux heures après mon départ, je sonnais à la porte du château rouge. La supérieure de l'asile me reçut et fut étonnée. La maison était en ordre, dans l'état même où je l'avais vue lorsqu'on me la montrait et que j'avais pu la croire un peu préparée à mon intention. Il m'a été impossible de découvrir une modification quelconque; tel j'avais vu l'asile à ma première visite, tel je le voyais à la seconde. Tout de suite je dis à la supérieure : « Et la petite fille aux cheveux d'or? » Elle me répondit: « Elle est morte cette nuit. » Je gravis l'escalier, j'ouvris la porte de la chambre funèbre; l'enfant était couchée sur le lit qu'elle ne quittera que pour être mise au cercueil; elle est vêtue de la robe blanche, le ruban bleu descend jusqu'à ses pieds, ses mains sont entourées par le chapelet, le voile de mousseline la couvre tout entière, les trois lumières symboliques brillent derrière elle, des femmes agenouillées prient pour son repos. C'est bien, c'est ce que j'ai déjà vu lorsque l'on m'attendait; il n'y a que la pauvre petite morte qui ne soit pas la même.

III. — L'ANCIENNE GRANGE.

Une mère qui avait perdu un de ses enfans a pensé aux enfans chétifs pour lesquels la vie s'ouvrait mal et a voulu leur venir

en aide. On ne sait pas ce que contient de chagrin un berceau vide, et par quels prodiges de charité on essaie d'apaiser une douleur qui ne s'apaise jamais, qui reste lancinante dans la solitude et dans le monde, au milieu des soins de la maison, et à travers les frivolités dont on cherche à s'étourdir. L'enfant qui s'en est allé vagit toujours dans le cœur de la mère; elle seule l'entend et les bruits les plus joyeux ne l'empêchent pas de l'écouter. « Selon la doctrine indienne, dit Chateaubriand dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, la mort en nous touchant ne nous détruit pas; elle nous rend seulement invisibles. » Cela est vrai, surtout pour les enfans. Le petit corps a disparu, il a rendu à la matière ce qu'il lui avait emprunté; sa poudre est retournée à la poudre; mais l'âme, où est-elle? Elle habite la mère, elle s'est identifiée à elle, elle l'attendrit, la conseille et l'émeut. L'enfant qui a souffert pense à ceux qui souffrent et il dit à la mère : Va secourir ceux qui sont petits comme j'étais entre tes bras, ceux qui languissent comme j'ai langui sous tes baisers, ceux qui peut-être, faute de soins, vont quitter leur mère, comme je t'ai quittée, malgré ta vigilance et tes efforts. La mère croit que c'est le souvenir de son petit enfant qui la pousse aux bonnes œuvres en faveur de l'enfance privée de sève; elle se trompe; c'est l'enfant lui-même qui survit, qui agit en elle, qui est son maître, qui la dirige et lui prête sa force pour accomplir des actions charitables auxquelles, seule, elle aurait pu ne pas songer. Paris fourmille de femmes dont la futilité apparente est rachetée par des œuvres où les malheureux rencontrent des soulagemens inespérés et qui justifient la parole de Luther aux frères moraves : « Là où se trouvent la foi et la charité, il ne peut y avoir de péché ni pour ce que l'on adore, ni pour ce que l'on n'adore pas. »

Auprès de la ferme, en bordure de la cour, à côté du parc, sous quelques arbres, s'élève une haute construction qui est une ancienne grange, devenue aujourd'hui un asile dont la destination ne peut être modifiée. On dirait une pépinière d'où sortiront peut-être les plantes maladives qui achèveront de s'étioler dans les chambres du château rouge. Au-dessus de la porte d'entrée on lit, en grosses lettres noires : Fondation Hochon-Lefuel. C'est presque une création individuelle.

Une dame sociétaire de l'asile de Villepinte, qui portait en elle le deuil d'une enfant qu'elle avait perdue, se dit qu'il était bien de soigner les jeunes filles poitrinaires, mais qu'il serait peut-être mieux de les empêcher de le devenir. Elle savait, sans avoir fait de longues études de physiologie, que les fillettes malingres, prédisposées à la chlorose, sont une proie presque certaine pour la

phtisie qui s'en empare aux dernières heures des transformations. Dès lors, elle résolut de consacrer une somme de quelque importance à la fondation d'un asile où les petites filles âgées de quatre à douze ans, affligées de constitution douteuse, passibles, dans l'avenir, d'une affection de poitrine, seraient recueillies, élevées, instruites, surveillées et soignées de telle sorte qu'elles pourraient traverser les années futures sans préjudice trop grave. Le 14 octobre 1883, une convention intervint entre elle et les Sœurs de Marie-Auxiliatrice.

La grange de la ferme fut aménagée pour sa destination nouvelle; le 1er décembre 1883, l'asile put recevoir les premières élèves. Lorsque je l'ai visité, j'y ai compté dix petites filles. La disposition des salles est excellente; Hector Lefuel n'aurait pas mieux fait. Le dortoir est immense et le cube d'air réservé à chaque enfant est considérable. Là aussi, comme pour l'OEuvre des poitrinaires, on peut fonder des lits; là aussi les noms des donateurs sont inscrits sur la muraille : toujours les mêmes! La jeune fille malade, l'enfant affaibli les apprend, les garde dans son souvenir, et sait vers qui doit remonter sa gratitude. Les baies énormes s'ouvrent au midi et pendant les belles journées laissent pénétrer les effluves du soleil et de la verdure : oxygène abondant, senteur des arbres, c'est ce qu'il faut à ces petites poitrines étroites et bombées, qui n'ont rien de rassurant pour l'avenir. A côté du dortoir, une large pièce sert de lavabo : c'est le mieux outillé que j'aie vu dans les maisons charitables que j'ai visitées. Là on semble avoir compris que la propreté,— j'entends la propreté méticuleuse, — est une des conditions primordiales de la santé, et qu'elle doit être l'emblème extérieur de la moralité. L'eau, le savon, la brosse et les éponges font leur office, je m'en suis aperçu en pénétrant dans la salle où les enfans étaient rassemblées. Elles sont proprettes, bien peignées, bien chaussées et portent des vêtemens où je n'ai remarqué ni trous ni pièces, ce qui est rare chez des bambines auxquelles on laisse toute la liberté compatible avec leur âge.

La sœur de Marie-Auxiliatrice qui les dirige est jeune et gaie; s'il ne convenait d'être réservé en parlant des religieuses, je dirais qu'elle est charmante. Cela est indispensable avec les petits enfans, qui, bien plus qu'on ne l'imagine, tombent en tristesse lorsqu'on ne sait pas les intéresser à un récit, à un jeu, ou à une occupation appropriée. C'est pour cela que les aptitudes de pédagogue se rencontrent si difficilement, car tout l'art d'enseigner consiste à savoir instruire en amusant; à Villepinte, on y fait effort, si j'en crois les joujoux rangés sur les étagères, les livres d'images répandus sur les tables et qui sont le don gracieux d'une grande

librairie, si j'en crois surtout les poupées qui participent aux leçons et ne les troublent par aucune incartade. Les petites filles que j'ai vues là viennent de Paris; les unes ont passé par le cabinet de consultation de la rue de Maubeuge, d'autres ont été amenées par des sœurs de charité; quelques-unes ont été prises à des familles qui les ont confiées sans déplaisir à des mains charitables. Ces fillettes ne ressemblent en rien aux larves humaines qui rampent chez les frères de Saint-Jean de Dieu, mais on croirait qu'elles ont été trempées dans des couleurs trop pâles; elles ont une blancheur inquiétante, comme si du lait remplissait leurs veines. Chez plusieurs d'entre elles les scrofules sont déjà visibles; à l'une on a enlevé deux des os métatarsiens; une autre est sourde, une troisième a les narines sanguinolentes; une quatrième est déformée; elle est de travers, avec les épaules trop larges, le dos convexe; elle devine que l'on parle de lui mettre un corset de fer, elle devient rouge et se redresse avec colère.

J'ai avisé une petite fille de douze ans, de regard timide, avec des cheveux bruns d'une souplesse exquise; arrivée depuis trois jours, elle semblait dépaysée et hantée par des regrets qu'elle ne pouvait vaincre. Elle ourlait un mouchoir. J'ai été étonné de la précision, « de la maturité » de son travail. Je l'ai interrogée : « Que faisais-tu avant de venir ici? — J'étais dans la chemiserie; je faisais une chemise par jour. — Te payait-on bien? — Je ne sais pas; on me donnait vingt sous par mois. » — Il y a des pères ingénieux. Elle souffre des entrailles, elle ne peut courir et marche avec peine. Elle est issue d'une mère phtisique, qui est morte; elle est atteinte d'atrophie mésentérique : autrement dit, elle a le carreau. L'hérédité fait son œuvre; la tuberculose qui a tué la mère s'est emparée de la fille; avant peu, l'une et l'autre seront réunies.

Pour ces enfans, l'asile est, avant tout, une infirmerie, mais c'est aussi une école. Une institutrice fait la classe à cette marmaille débile, qui apprend à former les lettres et sait déjà lire. J'imagine que le temps d'étude n'est jamais prolongé et que l'on sait à Villepinte ce que l'on veut ignorer ailleurs, c'est-à-dire que l'attention de l'enfant, et surtout de l'enfant chétif, ne peut se fixer que pendant un temps très limité sur le même objet. Après une demi-heure de travail au plus, il faut chanter, danser, cabrioler et renouveler, par un exercice un peu violent, la faculté de prêter l'oreille à une leçon, ce qui, chez l'enfant, est toujours le résultat d'un effort. Dans l'asile des petites filles de Villepinte, il faut d'abord s'occuper de faire de la santé ou, tout au moins, de la résistance à la maladie; on fera de l'instruction si l'on a des loisirs. Il est indispensable que ces fillettes vivent en plein air le plus possible. Dès que le printemps

sera venu, il faut leur abandonner en toute propriété un petit coin du parc, dont elles feront leur jardin, leur jardin à elles et à nul autre; elles le cultiveront et l'arroseront; elles y planteront des allumettes, y sèmeront des épingles, elles fouiront la terre de leurs mains, s'extasieront devant la poussée d'un brin d'herbe, se battront pour la possession d'une touffe de chicorée sauvage et ne s'en porteront que mieux. Si elles se salissent, le lavabo n'est pas loin, on en sera quitte pour les débarbouiller.

Cette œuvre vient à peine de naître, mais ce n'est plus un embryon; elle existe, elle fonctionne, elle a son personnel : religieuses, aumônier, médecin, enfans recueillis; le dortoir est vaste, la salle de classe est immense; dans les buffets, la vaisselle est au complet, et la lingerie ne manque pas de draps. Il n'est pas jusqu'aux jouets qui ne soient en nombre; le petit Jésus, toujours compatissant, en a déposé beaucoup dans les souliers pendant la dernière nuit de Noël. On tente là un essai dont il sera intéressant de surveiller les résultats. Le problème posé est fort simple : Prenant un enfant vicié dans les principes mêmes de l'existence par la source le plus souvent impure dont il provient, peut-on, à l'aide d'une hygiène habile, d'un régime imposé, d'un mode de vivre régulier dans un milieu choisi, peut-on détruire en lui les causes morbides qui le menacent d'une fin précoce? En un mot, peut-on modifier son tempérament? Je crois que l'expérience commencée à Villepinte répondra affirmativement.

Malgré l'alimentation qui est substantielle, malgré la pharmacie où foisonnent les médicamens, je crois que le meilleur agent de guérison pour les jeunes poitrinaires, comme pour les petites anémiques, est encore le parc. Il est très beau et il est très grand. Onze hectares d'un seul lopin, c'est quelque chose à la porte de Paris. Cela permet d'avoir un potager plantureux, qui fournit des légumes, pendant toute l'année, aux maisons de la rue de Maubeuge et de Villepinte. Une pensionnaire, les yeux brillans et la lèvre humide, me disait : « Ah! si vous connaissiez nos petits pois! » — Les pelouses sont immenses, coupées par des allées ombragées de vieux arbres. Au printemps, à l'heure du renouveau, ce doit être admirable. Çà et là, des bouquets d'épicéas forment des groupes sombres sur la pâleur de l'herbe fanée par le mois de décembre. On multiplie tant que l'on peut la plantation des arbres verts, et l'on agit sagement. Les poitrinaires qui ont vécu sous la Forêt-Noire et dans les bois d'Arcachon connaissent l'effet précieux de la résine sur les bronches. Ce n'est pas tout cependant de se promener à l'ombre des pins sylvestres, des pins maritimes et de les « respirer; » l'arbre vert peut donner ses branches pour

la chambre où dort le malade. C'était une des prescriptions favorites du docteur Flaubert, qui fut le père de Gustave et un grand chirurgien. Il recommandait toujours de suspendre un rameau d'arbre vert, principalement de genévrier, au-dessus du lit des enfans et des jeunes gens faibles. Le parc de Villepinte peut, sans s'appauvrir, fournir une ample provision de résine en branche aux dortoirs des deux asiles et l'on s'en trouverait bien.

C'est dans le parc que l'on vit pendant la belle saison, à la grande joie et au grand bien-être des malades. On ne s'y promène qu'en sabots; la terre est toujours un peu humide et les allées sont molles; elles sont si étendues, les allées, que l'on se contente d'en arracher les herbes, car le sable de rivière coûte très cher, et il en faudrait bien des tombereaux. Dans une œuvre si utile, on ne peut se permettre les dépenses de luxe; tout ce que l'on possède, tout ce que l'on recueille par des dons, par des quêtes, tout ce que l'on obtient de la charité privée suffit difficilement à l'entretien de la maison et au traitement des malades, auquel nul médicament, nul supplément alimentaire n'est jamais refusé. J'ai voulu me rendre compte des dépenses forcées qui grèvent le budget de l'asile des poitrinaires et reconnaître en même temps si les boissons toniques ne leur étaient point ménagées. En 1883, la consommation des boissons s'est élevée à 9,348 litres de vin de Bordeaux, 684 litres de vin de Malaga, 300 litres d'eau-de-vie et 5,472 litres de bière ordonnée par le médecin. Voilà ce que les malades ont consommé; quant aux religieuses, elles boivent de l'eau; mais elles ont beau ne boire que de l'eau et coucher sur des paillasses, leur budget n'en est pas moins restreint, et il faut leur habileté pour n'en pas rompre l'équilibre. Aussi l'on n'achète pas de sable pour les allées; on trouve plus économique d'avoir des sabots et d'en porter soi-même. Lorsque l'heure des récréations sonne, c'est un clic-clac assourdissant dans les couloirs.

L'endroit favori, c'est l'extrémité du parc qui confine aux champs, dont l'on n'est séparé que par une haie vive. Je m'y suis promené, et j'ai regretté de n'avoir pas de fusil, car j'y ai vu des lapins. Il devait y avoir là jadis quelque garenne dont tous les habitans ne sont point partis. Il n'y a pas seulement des lapins, il y a un lac qui fait la joie des jeunes filles. On dit un lac; je le répète par politesse; la mare d'Enghien en sourirait. C'est une pièce d'eau de forme oblongue, creusée à mains d'ouvriers, où barbotent quelques canards qui viennent à la voix dans l'espoir d'un morceau de pain et qui vivent heureux sans prévoir les douleurs de la broche et les amertumes de la casserole. Sur le lac, on « canote; » le bateau m'a paru solide, assez large pour chavirer difficilement et

muni de bons tolets qui ont laissé leur trace sur le bracelet en cuir des avirons. Quitter la terre, ramer, se sentir balancé sur « une onde paisible, » c'est un plaisir ineffable pour les malades, et j'ajouterai que c'est un plaisir hygiénique, qui développe les muscles pectoraux et force la respiration à pénétrer dans le profond des bronches; il en est de même du jeu des grâces, que recommandent la sagacité et l'expérience du médecin. J'ai été très frappé de ce fait qu'à Villepinte, le but que l'on cherche à atteindre reste toujours en vue et que les amusemens mêmes concourent à la guérison ou à l'amélioration des malades.

Les pauvres filles poitrinaires qui sont reçues et soignées à l'asile de Marie-Auxiliatrice se doutent-elles qu'elles sont privilégiées et qu'elles sont l'objet d'une rare faveur de la fortune? Deux cent vingt-neuf, nous l'avons dit, ont été admises dans la maison au courant de l'année 1883. Deux cent vingt-neuf! quel chiffre dérisoire en comparaison du nombre excessif des malheureuses qui voient se fermer devant elles la porte des hôpitaux et qui s'en vont souffrir, tousser, cracher la vie dans la soupente des loges de portier, dans la mansarde glaciale en hiver, brûlante en été, dans le grenier où l'indifférence, où la misère des parens les a reléguées! Pour celles-ci, tout est néfaste; la vigueur leur fait défaut, elles ne peuvent travailler; elles ne sont pas seulement des bouches inutiles, elles sont des bouches onéreuses; il faudrait les nourrir cependant et les tonifier; la viande coûte cher, le vin coûte cher, le médicament coûte cher; autour d'elles, on est irrité de ce surcroît de dépenses; on se gêne peu pour le faire sentir. Plus d'une, sans avoir l'oreille bien fine, a entendu dire : « Elle n'en finira donc pas d'être malade! » Pour ces pauvrettes que la mort a choisies et qu'elle tarde à saisir, l'asile de Villepinte voudrait s'ouvrir; mais, hélas! où les mettre? Le château est plein, la ferme est pleine, toutes les places sont prises; quand la phtisie a emporté une malade, on se hâte de changer les draps de lit pour celle qui va venir. Ce n'est pas la bonne volonté qui manque; la maternité des sœurs voudrait embrasser toutes les souffrances et les adoucir. On a tiré parti des recoins les plus resserrés; partout où l'on a pu installer une couchette, on a accepté une malade; on s'est tassé, plus même qu'il ne conviendrait. Dans le compte-rendu du conseil médical de l'œuvre (1882), je lis : « L'hygiène hospitalière exige de 40 à 50 mètres cubes d'air par jour et par lit; nous n'avons pu leur en accorder que 12 seulement. »

A Villepinte, comme dans presque tous les endroits où la misère humaine vient chercher un refuge, c'est la place qui fait défaut; pour parler d'une façon plus précise, c'est le logement. Le parc est

énorme et les pelouses en sont vastes : beau terrain pour bâtir, comme disent les affiches. C'est le rêve des religieuses. Sera-t-il réalisé? Les plans sont dessinés, je les ai vus. La mère supérieure aime à les montrer, et ses yeux flamboient d'espérance lorsqu'elle en détaille l'économie. Son doigt se promène sur les lignes rouges; elle explique, elle commente le projet de l'architecte : ici seront les dortoirs ouverts à la double action du calorifère et des ventilateurs, de façon à être vivifiés d'un air toujours renouvelé, sans perdre cependant la tiède atmosphère indispensable aux faibles poitrines; là seront les chambres de respiration, comme dans les hôpitaux que l'Angleterre a édifiés pour les phtisiques; au milieu s'élèvera la chapelle; les services accessoires seront répartis dans les sous-sols. L'asile futur doit être, — il sera, — l'hospice modèle spécialement aménagé pour les poitrinaires, selon toutes les prescriptions de l'hygiène, qui est une science nouvelle, et selon tous les acquis de l'expérience médicale, qui apprend chaque jour à ne point désespérer de son pouvoir. « Quelle joie pour nous, me disait une jeune sœur, si nous pouvions ne jamais refuser une malade! »

Certaines œuvres, dont j'ai déjà parlé au lecteur, ont eu des débuts plus modestes et se sont dilatées dans des proportions inexprimables; les Petites-Sœurs des Pauvres sont là pour le démontrer. L'OEuvre des jeunes poitrinaires n'a pas encore quatre ans d'existence et déjà elle a prouvé ce qu'elle peut faire. Non-seulement elle est assurée de vivre, mais elle se développera et deviendra considérable parce qu'elle est destinée à combattre un péril toujours aigu : la production presque indéfinie de la phtisie dans les centres trop populeux. Le personnel est prêt et son dévoûment n'est pas à mettre en doute. Ce qui lui manque à l'heure présente, c'est un asile suffisamment spacieux pour y recueillir les victimes du mal sans pitié qui frappe la jeunesse et la couche au tombeau. Ce n'est qu'une question d'argent, question fort grave et que la communauté des sœurs de Marie-Auxiliatrice est incapable de résoudre. Plus on est actif au bien, plus on est pauvre, et l'on viderait toutes les escarcelles dans la maison de la rue de Maubeuge que l'on n'y trouverait pas de quoi acheter un moellon. C'est donc la charité privée qui sera invoquée et qui répondra, car Paris n'est jamais sourd aux appels de la bienfaisance. Le sacrifice devra être important, mais il a de quoi tenter les cœurs haut placés. Un millionnaire qui se passerait cette fantaisie ferait un acte grandiose et mériterait bien de l'humanité.

MAXIME DU CAMP.

VICTOR COUSIN

ET

SON ŒUVRE PHILOSOPHIQUE

III[1].

LA DISGRACE. — COUSIN ET HEGEL : CORRESPONDANCE INÉDITE.
LE COURS DE 1828.

I.

L'enseignement de Victor Cousin et le moment du plus grand succès de cet enseignement coïncident avec l'époque la plus brillante et la plus heureuse de la restauration. En 1817, le roi Louis XVIII avait rompu avec la faction ultra-royaliste ; un homme éclairé et sage, M. Decazes, avait essayé de gouverner avec la charte et avait rattaché à lui le parti constitutionnel. Dans l'instruction publique, M. Royer-Collard avait imprimé aux études une direction moderne et libérale dont l'École normale devait être le principal organe. Un événement déplorable vint tout bouleverser, arrêter ce mouvement, et jeter la restauration dans une voie de réaction qui devait amener sa chute. Cet événement fut l'assassinat du duc de Berry en février 1820.

Quelle influence cet événement pouvait-il avoir sur la destinée du jeune professeur? Le voici. Après la chute de M. Decazes, le parti

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 janvier.

constitutionnel se divisa. Une moitié, avec M. de Serre, passa du côté de la réaction; l'autre moitié, avec M. Royer-Collard, resta fidèle à la ligne constitutionnelle. A la suite de je ne sais quelle discussion de la chambre des députés, où les doctrinaires, comme on les appelait déjà, avaient voté contre le ministère, M. de Serre se vit obligé de rompre avec ses anciens alliés, et MM. Camille Jordan, Royer-Collard et Guizot furent écartés du conseil d'état. Cette rupture avec les chefs de l'opposition constitutionnelle eut son contrecoup à la Sorbonne, et, à la rentrée des cours, M. Cousin fut invité à ne pas remonter dans sa chaire. Cette disgrâce fut constatée au *Moniteur,* sans aucun acte officiel, par une simple note du 29 novembre 1820, dont les termes calculés sont d'une politesse ironique et hypocrite: « L'annonce publiée par quelques journaux, y est-il dit, d'une suspension que le conseil de l'instruction publique aurait prononcée contre M. Cousin n'a aucune exactitude. M. Cousin, qui n'est pas professeur, n'aurait pu, même dans aucun cas, être l'objet d'une semblable mesure. Occupé de travaux importans sur d'anciens ouvrages grecs relatifs à la philosophie, il ne remplacera pas cet hiver M. Royer-Collard. » M. Cousin lui-même ne fut pas remplacé comme suppléant, et la chaire resta vide pendant huit années. L'année même de cette suspension déguisée, une chaire de droit naturel étant devenue vacante au Collège de France, Cousin fut présenté seul et à l'unanimité par le Collège. Le gouvernement refusa de le nommer et choisit son concurrent, M. de Portets, médiocrité de très mince valeur, qui occupa la chaire jusqu'à 1853 : ainsi, une grande chaire fut sacrifiée pendant plus de trente ans à l'arbitraire politique. Cousin avait gardé sa conférence à l'École normale; mais cette école elle-même allait être supprimée en 1822, les professeurs ne devant continuer à toucher leur traitement que jusqu'en 1824. Si cette mesure eût été rigoureusement appliquée, Cousin en 1824 aurait pu se trouver sans aucune fonction ni traitement dans l'Université. Tel était le libéralisme de la restauration, que, par une illusion rétrospective, on se plaît quelquefois à rappeler comme l'âge d'or du régime parlementaire.

Quels étaient donc les griefs qui pouvaient autoriser le gouvernement à des mesures aussi sévères? Cousin avait-il fait appel aux passions politiques? Avait-il, comme plus tard Michelet et Quinet, ou d'autres professeurs, fait de sa chaire une tribune? Il ne le paraît pas. Cette même année 1820 avait été consacrée par lui à l'exposition de la philosophie de Kant et de la *Critique de la raison pure.* L'année précédente avait eu pour objet la philosophie écossaise et la philosophie sensualiste du XVIIIe siècle. Quoi de moins incendiaire? Nous avons résumé le cours de 1818 : c'était, on l'a vu,

de la métaphysique pure, sous la forme la plus transcendante. Où donc était le danger, où donc était le venin de cet enseignement d'un caractère si spéculatif? Uniquement dans trois ou quatre leçons de haute morale, où fondant la morale, comme Fichte, sur le principe de la liberté, il tirait de ce principe la justification des droits de l'homme, et toute une théorie du libéralisme. Ce furent surtout le leçon d'ouverture de la fin de 1818, et celle de 1819, ainsi que la douzième leçon du cours de 1820, qui purent paraître suspectes à un pouvoir de plus en plus ombrageux; ces leçons qui contenaient la philosophie du libéralisme s'étaient pourtant maintenues à une hauteur toute philosophique, comme il convient à l'enseignement; elles ne contenaient aucune allusion aux circonstances contemporaines, aucune amertume politique, aucun trait de polémique agressive. Que ce fût là cependant la vraie cause de la disgrâce de Victor Cousin, c'est ce qui résulte de tous les documens (1).

Dans cette retraite de Victor Cousin, nous pouvons saisir sur le vif à la fois et les rares qualités et les lacunes de son esprit et de son talent. D'une part, c'était sans doute une preuve de force et d'énergie chez un si jeune homme d'être capable de se retirer, comme il le fit alors, du monde des vivans et dans une absolue solitude pour se livrer à l'étude et à la publication des manuscrits de Proclus, en faveur desquels le gouvernement avait bien voulu lui faire des loisirs. Ce fut encore une marque de force que ce devoûment exclusif et sans partage à la philosophie dans son sens le plus austère. Qu'un jeune homme de vingt-huit ans, qui venait d'obtenir par la parole un succès prodigieux et tout nouveau en France, et par là une grande popularité, qui venait d'être victime d'une iniquité injustifiable, qui était lié d'ailleurs avec tout ce qu'il y avait de plus éminent dans le parti libéral, qu'un tel homme eût été tenté de profiter de toutes ces ouvertures pour entrer dans la vie publique, sinon au parlement, car il n'avait pas l'âge, au moins dans la presse, comme firent Dubois, Thiers, Carrel et Mignet, et s'ouvrir par là un champ d'ambition qui n'avait rien de disproportionné avec son talent, qui aurait eu le droit de l'en blâmer ou même de s'en étonner? Il aurait pu, comme Lamennais plus tard, entretenir sa popularité et préparer sa revanche par des brochures à tapage et à sensation. Il aurait pu, au moins, s'il ne voulait pas toucher à la politique, se livrer à la littérature, pour laquelle il s'est pris plus tard d'une si vive passion et pour laquelle il avait reçu de la nature des dons si heureux et si brillans. En un mot, sevré tout à coup, dans l'âge qui

(1) Voir les articles d'Augustin Thierry et de Kératry, rapportés comme pièces justificatives dans la publication de M. Vacherot (*Introduction aux leçons de* 1820, p. 135). Voir aussi, en sens inverse, Maugras, *Cours de philosophie morale*, p. 259.

en est le plus avide, de la gloire et du succès, il aurait pu les chercher par d'autres voies, sans que personne eût lieu de s'en plaindre. Que fait-il ? Rien de tout cela : il se livre aux travaux les plus ardus, rendant à la philosophie des services inestimables, mais presque sans gloire. La publication des œuvres complètes de Descartes, la seule édition qu'il y ait eu en France, la traduction des Dialogues de Platon, la publication de six volumes de Proclus, et cela en quelque sorte *invita Minerva*, car son talent pour la philologie n'était pas égal au goût singulier et passionné que lui inspirait cette science ; enfin quelques articles d'érudition dans des recueils savans : voilà les occupations de Cousin pendant ces années de détresse où la pauvreté et le silence venaient tout à coup interrompre une carrière ouverte sous les auspices les plus éclatans. La vraie raison d'une conduite aussi remarquable tient à une des plus rares qualités de Cousin, qui n'a pas, je crois, été signalée : c'est qu'il n'avait pas besoin de succès extérieur, il vivait de son propre feu. De quelque côté que ce feu le portât, vers Proclus quand il était jeune, ou vers Mme de Longueville quand il était vieux, il s'en nourrissait intérieurement sans se soucier du dehors. Cette indifférence au succès extérieur se montra plus tard, après sa retraite définitive, par le refus qu'il fit toujours d'être nommé directeur de l'Académie française. C'était cependant encore un moyen de se mettre en contact avec le public et de retrouver les applaudissemens de sa jeunesse. M. Guizot, si austère d'ailleurs, ne dédaigna jamais ce petit regain de gloire et de popularité, très légitime d'ailleurs : l'Académie se prêtait à son désir, et le public en savait gré à l'illustre vieillard. Cousin se contenta des succès de plume. Il était d'ailleurs indifférent aux éloges ; et quand on essayait plus ou moins gauchement de lui faire quelque compliment, il vous coupait la parole et parlait d'autre chose. Il avait donc le don de se suffire à lui-même, et j'en vois la preuve dans la retraite austère qu'il s'imposa pendant tout le temps de sa disgrâce.

Voilà les mérites ; n'hésitons pas aussi à signaler les faiblesses et les limites. Évidemment, si Victor Cousin eût été un métaphysicien créateur comme Descartes, Kant ou Hegel, cette retraite au moment de la plus grande force de l'âge et de l'esprit (de vingt-huit à trente-six ans) eût dû être pour lui l'occasion de reprendre et de rassembler ses pensées, de les poursuivre et de les enchaîner dans un grand système. C'était le moment ou jamais de faire un livre. N'eût-il fait que reprendre son cours de 1818, le rédiger, le compléter, lui donner une forme définitive, cela eût mieux valu que d'attendre trente ans pour le revoir et le remanier quand il en avait perdu le souvenir, quand les idées s'en étaient défraîchies pour lui, quand d'autres pensées et d'autres intérêts occupaient

son esprit. Il aurait pu alors en faire son œuvre ; mais cette œuvre n'a pas été faite. La vérité, c'est que Victor Cousin a été avant tout un grand professeur, un grand remueur d'idées par la parole publique. Si c'est là ce qu'on a voulu dire en déclarant qu'il n'a été qu'un orateur, on a eu raison; si on veut dire au contraire que cet orateur n'était pas un penseur, rien de plus injuste; car peu d'hommes de nos jours ont mis plus d'idées dans la circulation; seulement, pour penser, il avait besoin du coup du fouet de l'enseignement. Il retrouva toute sa verve en 1828 en remontant dans sa chaire. Mais lorsqu'il était seul en tête-à-tête avec lui-même, sa pensée se glaçait; il lui fallait une matière et il aimait mieux l'érudition. Ses amis eux-mêmes, dans ce temps-là, ressentirent vivement ce regret, et Jouffroy l'exprime avec discrétion dans un article du *Globe;* il justifie le maître et le loue même de sa sagesse; mais on sent bien que le disciple voit le défaut de la cuirasse, tout en reconnaissant que M. Cousin a rendu plus de services à la philosophie en faisant connaître les grands systèmes qu'en y ajoutant lui-même un système de plus (1)!

Que si cependant, au cours de la période dont nous nous occupons, Victor Cousin n'a pas accompli l'œuvre que nous eussions désirée, il en a tracé l'esquisse dans un document remarquable, la *Préface* de la première édition des *Fragmens philosophiques.* Écrite du style le plus nerveux et parfois même le plus éloquent, mais toujours conforme à l'austérité philosophique, condensant en propositions hardies et énigmatiques toutes les idées de 1818 et 1819 avec quelque chose de plus, laissant entrevoir sous ces formules mystérieuses des profondeurs infinies, cette préface fit une très grande sensation et fut considérée comme un événement dans le monde philosophique. Elle consomma la ruine du condillacisme et fit de Cousin le véritable chef de l'école nouvelle. Pour nous, elle n'est que le résumé de ce que nous avons appris dans les cours précédens; et beaucoup de choses qui parurent obscures dans cette préface se trouvent éclaircies dans les documens que nous avons analysés, mais que le public ne connaissait pas.

Nous retrouvons en effet dans la préface de 1826 toutes les doctrines précédemment exposées : la méthode d'observation acceptée comme point de départ, et par là la philosophie du XIXe siècle rattachée à celle du XVIIIe; — l'ontologie ou la métaphysique défendue contre les partisans exclusifs du XVIIIe siècle, mais donnée comme conséquence de la psychologie; — la méthode psychologique défendue à son tour contre les partisans exagérés de l'ontologie: « Si l'on

(1) Voir cet article cité par Damiron dans l'*Essai sur la philosophie du XIXe siècle,* tome II, p. 176.

trouve que partir de la nature humaine, c'est subjectiver la philosophie, il faut renoncer à toute ontologie : car il est impossible de partir d'autre chose que de la nature humaine ; » — le passage de la psychologie à l'ontologie, au moyen des principes absolus de la raison (principe de cause, principe de substance), qui nous forcent à dépasser l'enceinte du moi. Quelquefois cependant, comme dans l'Argument du *Premier Alcibiade*, Cousin allait plus loin et affirmait que la conscience, en pénétrant jusqu'au fond d'elle-même y trouve la substance et l'absolu (1) ; — la théorie des trois classes de faits, les faits sensibles, les faits intellectuels et les faits volontaires ; — toutes les idées réduites à deux catégories, celle de la substance et de la cause ; et surtout la doctrine de l'aperception pure ou de l'objectivité des données de la raison fondée sur son usage immédiat et spontané ; — la doctrine de la liberté absolue, que nous avons déjà rencontrée dans nos leçons inédites ; il s'y ajoutait ici quelques traits nouveaux. La liberté est l'idéal du moi ; le moi doit y tendre sans cesse sans y atteindre jamais ; il en participe, mais il n'est point elle ; en fait d'activité, la substance ne peut se trouver qu'en dehors et au-dessus de toute activité phénoménale, dans la puissance non encore passée à l'action, dans l'indéterminé capable de se déterminer par soi-même, dans la liberté dégagée de ses formes ; » — la doctrine de l'unité consubstantielle de l'homme, de la nature et de Dieu ; doctrine condensée dans une phrase célèbre, qu'il faut lire dans la première édition : « Le Dieu de la conscience n'est pas un Dieu abstrait, un roi solitaire... c'est un Dieu à la fois vrai et réel, substance et cause, infini et fini tout ensemble, triple enfin, c'est-à-dire à la fois Dieu, nature et humanité. En effet, *si Dieu n'est pas tout, il n'est rien* ; » — la doctrine remarquable d'une réconciliation de la philosophie et du sens commun, non pas dans le sens banal et un peu vulgaire de Reid, mais dans le sens poétique et profond de Vico et de Schelling : « L'humanité en masse est spontanée et non réfléchie ; l'humanité est inspirée ; le souffle divin qui est en elle lui révèle toujours et partout toutes les vérités sous une forme ou sous une autre ; l'âme de l'humanité est une âme poétique qui découvre en elle-même les secrets des êtres en des chants prophétiques qui retentissent d'âge en âge. A côté de l'humanité est la philosophie qui l'écoute avec attention, recueille ses paroles ;.. la philosophie est l'aristocratie de

(1) « N'est-ce pas un fait, est-il dit dans cet Argument, que sous le jeu de nos facultés, et pour ainsi dire à travers la conscience claire et distincte de notre énergie personnelle, est la conscience sourde et confuse d'une force qui n'est pas la nôtre, mais à laquelle la nôtre est attachée?.. Cette force antérieure, postérieure et supérieure à celle de l'homme, ne descend pas à des actes particuliers et, par conséquent, ne tombe ni dans le temps ni dans l'espace,.. cause invisible et absolue, substance, existence, liberté pure, Dieu. » Santa-Rosa, dans ses Lettres à Cousin, se refusait à cette doctrine et disait qu'il ne trouvait pas cette substance dans la conscience.

l'espèce humaine; » — enfin, comme conclusion dernière, l'éclectisme, ou méthode d'impartialité, qui d'abord, dans la conscience, recueille et accepte tous les faits en les réunissant sous un principe unique, et qui ensuite, transportée dans l'histoire, accepte tous les systèmes en tant que chacun d'eux est l'expression d'un des points de vue légitimes de l'esprit humain; en un mot, une doctrine « éclairant l'histoire de la philosophie par un système et démontrant ce système par l'histoire de la philosophie. »

Telle est la célèbre préface de 1826; et si on peut lui reprocher d'être trop vague, de trop rester sur les hauteurs, de manquer de développemens concrets et de suffisantes analyses, on ne peut nier qu'il n'y eût là assez de pensées profondes pour défrayer bien des écoles. Nous en avons fini avec la première période du développement philosophique de Victor Cousin; cette période est plus ou moins dominée et commandée par l'influence de Schelling. Nous allons voir maintenant, dans le cours de 1828, l'influence de Hegel se substituer à celle de Schelling; c'est le moment de revenir avec quelque détail sur les relations qui ont uni pendant de longues années le philosophe allemand et le philosophe français, Hegel et Cousin.

II.

Nous venons de dire que, de 1818 à 1826, Cousin paraît avoir subi l'influence de Schelling beaucoup plus que celle de Hegel : c'est là un fait qui paraît étrange; car il était avec celui-ci dans des relations bien plus intimes qu'avec celui-là. Le fait cependant n'est pas difficile à expliquer. Il est vrai qu'en 1817, dans son premier voyage d'Allemagne, Cousin n'avait pas vu Schelling; mais il n'avait entendu parler que de lui. Lorsqu'il le vit en 1818, Schelling, par son éloquence naturelle, par la facilité de sa parole, le subjugua facilement. Il décrit l'un et l'autre maître d'une manière vive et saisissante : « On ne peut pas moins se ressembler, dit-il, que le disciple et le maître. Hegel laisse à peine tomber quelques rares et profondes paroles quelque peu énigmatiques; sa diction forte, mais embarrassée, son visage immobile, son front couvert de nuages, semblent l'image de la pensée qui se replie sur elle-même. Schelling est la pensée qui se développe; son langage est, comme son regard, plein d'éclat et de vie; il est naturellement éloquent. » Il est facile de comprendre qu'en présence d'une nature aussi semblable à la sienne, enthousiaste et expansive, Cousin ait été sous le charme. Hegel lui imposait par sa profondeur; mais il ne le comprenait pas bien, et causait rarement avec lui de métaphysique; tout l'intérêt de leurs conversations portait sur l'art, sur l'histoire, sur la politique. Enfin,

après 1818, leurs relations avaient été tout à fait interrompues. Une circonstance nouvelle et étrange vint les renouer d'une manière beaucoup plus intime.

Victor Cousin, voyageant en Allemagne à la fin de 1824 avec les jeunes de Montebello, qu'il avait été chargé d'accompagner, se vit tout à coup à Dresde arrêté par la police allemande, envoyé à Berlin et mis en prison sous l'inculpation de jacobinisme ou d'espionnage; il y resta plusieurs mois. Cette arrestation devint un événement européen : la presse libérale de toutes les nations s'éleva alors contre cet attentat au droit des gens. Plus tard, sous le gouvernement de juillet, on se moqua de cette prison de Victor Cousin; on dit qu'il s'en était fait un piédestal. C'est le contraire de la vérité. Il se refusa, au contraire, à son retour de Berlin, à toute protestation qui pût faire scandale. Dans tous ses livres, on trouve à peine la trace d'une allusion à cet événement. Pour ma part, je l'ai connu vingt-cinq ans; et c'est seulement la dernière année, quelques jours avant son départ de Paris, que je lui ai entendu raconter cette aventure. Après tout, la chose n'était pas si plaisante. Supposons aujourd'hui, par exemple, une personne importante de France, membre d'un parti libéral et populaire, qui serait arrêtée, mise au secret à Berlin, et maintenue en état d'arrestation sans aucune raison, — car on n'a jamais cité aucun grief, — demandez-vous quelle serait l'émotion et s'il pourrait y en avoir une plus légitime? Hegel, qui avait quitté Heidelberg depuis 1818, était alors professeur à l'université de Berlin. Quoiqu'il eût cessé d'entretenir des relations avec Cousin, aussitôt qu'il apprit la mésaventure de celui-ci, il s'entremit avec zèle et générosité en faveur de son ancien ami. M. Rosenkranz, dans la *Biographie* de Hegel (1), raconte avec quelques détails cet épisode et ce qui s'ensuivit :

« Cousin, en 1824, se trouvait en voyage en Allemagne. Tout à coup, par suite des plus vagues soupçons et sur l'instigation du gouvernement prussien, il fut subitement arrêté comme suspect à Dresde et envoyé en prison à Berlin. A peine Hegel eut-il connaissance de cet événement qu'aussitôt, le 4 novembre, il adressa au ministre de l'intérieur et de la police un écrit étendu dans lequel il s'employait chaudement à la délivrance du philosophe français. Par l'intervention et la médiation de l'ambassade française, et, sur sa parole d'honneur, Cousin fut mis en liberté. Il resta encore quelque temps à Berlin, où il vécut avec Hegel et quelques-uns de ses disciples (Gans, Hotho, Henning, Michelet) dans un commerce amical et philosophiquement très fructueux. Depuis ce temps, il entretint une correspondance avec Hegel. En 1827, il fut le plus

(1) *Hegel's Werke*, t. XIX, p. 368.

cordial et le plus remarquable des amis de Hegel à Paris, celui qui essaya de lui rendre son séjour le plus agréable possible, et Hegel, dans ses Lettres à sa femme, s'exprime sur lui dans les termes les plus affectueux et les plus reconnaissans. Ces rapports durèrent autant que la vie de Hegel et ne cessèrent pas même après la révolution de juillet, quand Cousin fut devenu pair de France et promu au ministère (1). »

Ce récit est exact, sauf le dernier trait. En effet, de 1824 à 1832, malgré la différence d'âge (Hegel avait vingt-trois ans de plus que Cousin), malgré l'éloignement, il s'établit entre les deux philosophes un commerce de véritable affection. Cousin eut toujours pour celui qu'il appelait son maître une déférence et une vénération particulières ; et, par l'entrain de sa nature, quand ils étaient ensemble, il animait et égayait l'austère philosophe. On en voit la preuve dans les Lettres de voyage écrites par Hegel à sa femme (2), et où il parle souvent de Cousin. Ces détails, à la vérité, n'ont rien de philosophique, mais ils sont intéressans parce qu'ils témoignent de l'intimité des deux amis. On nous permettra d'en donner quelques extraits :

« 3 septembre 1827.

« Enfin, ma chère amie, je t'écris de cette capitale du monde civilisé, dans le cabinet de l'ami Cousin ; celui-ci, pour le dire tout d'abord, m'a remis ta chère lettre, et j'ai reçu enfin des nouvelles de toi et des enfans dont la lettre m'a fait grand plaisir. Arrivé ici vers onze heures. Descendu à l'*Hôtel des Princes*. Aussitôt visite de Cousin. Inutile de dire que nous sommes ensemble dans les termes de la plus affectueuse cordialité. Nous n'avons pas été longs à déjeuner (côtelettes et une bouteille de vin) ; car, dit-il, *il a à veiller aux intérêts de M*[me] *Hegel* (en français), et il faut que cette lettre parte aujourd'hui pour la poste avant deux heures. »

« 9 septembre.

« Tout mon temps se passe à courir et à voir des choses merveilleuses, à bavarder et à manger avec Cousin, dont l'amitié dévouée prend soin de moi de toutes les manières ; si je tousse par hasard, le voilà aussitôt inquiet des responsabilités qu'il a

(1) Cousin ne fut pas ministre après 1830 ; il ne le fut qu'en 1840, et Hegel était alors mort depuis huit années (1832).

(2) *Hegel's Werke*, t. XVII, p. 600. Ces lettres sont très amusantes et nous reproduisent les impressions de Hegel sur Paris. Nous n'avons dû en extraire que ce qui avait rapport à notre sujet.

envers Mme Egell (1). — Il y a aujourd'hui une dédicace de chapelle à Saint-Cloud. Cousin me conseille de n'y pas aller. R... doit avoir cette après-midi une audience de Mlle Mars; Cousin dit qu'il serait plaisant d'y aller. Il dit qu'il m'aurait conduit chez Talma et chez Mme Pasta s'ils eussent été ici. Nous avons avec Cousin des délibérations et des querelles au sujet du dîner. Quand nous dînons ensemble, c'est lui qui commande; quand je suis seul, je ne comprends rien à cette énorme carte de restaurant. »

« 13 septembre.

« Dimanche dernier, après avoir déjeuné avec Cousin, et avoir fait une grande promenade au champ de Mars, après avoir traversé les Champs-Élysées, j'ai été pris la nuit de douleurs d'entrailles. J'ai payé mon tribut aux eaux de la Seine. Quoiqu'on m'assurât qu'on n'avait pas besoin de médecin pour se remettre, Cousin m'ayant trouvé l'autre jour un peu mal à l'aise, a insisté pour m'envoyer son médecin (2); c'est un jeune homme très intelligent, très prudent, et qui m'a traité à la manière française; quelque confiance que j'eusse en lui, je ne pouvais m'empêcher de penser qu'avec les moyens allemands j'eusse été quitte beaucoup plus vite. »

« 20 septembre.

« C'est un grand plaisir pour moi que Cousin m'ait promis de m'accompagner à Bruxelles; il viendra avec moi jusqu'à Cologne. C'est *chose convenue* (en français). »

« 26 septembre.

« Notre départ est fixé à lundi prochain; mais il ne faut pas trop s'en rapporter à Cousin. Quand nous avons dit dix fois : *Convenu*, tout est de nouveau bouleversé. »

« 30 septembre.

« J'ai dîné hier avec Fauriel, l'éditeur des *Chants populaires de la Grèce*. Quelques jours auparavant, j'avais dîné avec Mignet, Thiers et Fauriel (3). Ce soir, nous avons, Cousin et moi, pris nos

(1) Plaisanterie sur la prononciation de Cousin, qui, à la manière française, ne faisait pas sentir l'aspiration dans *Hegel*, et mettait l'accent sur la dernière syllabe.

(2) Je suppose que c'était M. Andral, le gendre de Royer-Collard, et qui plus tard était encore le médecin de Cousin.

(3) Hegel dînant avec Thiers! Quelle rencontre entre la spéculation et la pratique! Et qui ne voudrait avoir plus de détails sur ce dîner, dont M. Mignet se souvient encore?

billets pour la diligence de Bruxelles et nous nous sommes engagés à partir mardi. En trente-six heures nous serons à Bruxelles. »

« 7 octobre, de Bruxelles.

« Nous sommes donc partis le 2 octobre, à sept heures du matin; nous étions seuls l'un et l'autre dans le coupé. C'est un grand plaisir pour moi, et dont je suis fort reconnaissant à Cousin, qu'il ait bien voulu partir avec moi. Je suis las de voyager avec des étrangers. »

« 12 octobre.

« L'ami Cousin ne pouvait rien faire pour moi de plus agréable que de m'accompagner à Cologne. Sans cela j'aurais pris le bateau à Rotterdam, et je serais allé par mer à Hambourg. — En bavardant, mangeant et buvant (car aucune de ces trois occupations ne nous a fait défaut), nous avons fait un tour charmant et des plus agréables, et j'en serai toujours reconnaissant envers Cousin, pour lequel j'ai pris plus d'affection que jamais. »

Lorsque Hegel écrivait cette dernière lettre, la séparation avait eu lieu, et on voit combien jusqu'au dernier jour, Hegel avait été satisfait de son ami. Dans la lettre qu'il lui écrivit quelque temps après son retour (mars 1828), il rappelle « les agréables souvenirs que lui a laissés son séjour à Paris et le voyage au Rhin ; » il se loue encore de son ami, « des agrémens et de l'hilarité que son esprit, sa gaîté, sa bonne humeur a répandus partout. »

Nous sommes ainsi amené à parler du commerce de lettres qui a existé entre Cousin et Hegel, commerce, à la vérité, assez intermittent, comme il arrive entre savans très occupés de part et d'autre, mais qui est sur un ton de cordialité et de sympathie réciproques, rare entre deux hommes d'âge si différent et séparés par la nationalité et par la langue. La correspondance est en français. Cousin ne savait pas assez l'allemand pour écrire dans cette langue; Hegel, au contraire, maniait la langue française d'une manière quelquefois pénible, mais souvent heureuse et originale. M. Rosenkranz, dans sa *Biographie* de Hegel, a déjà donné quelques extraits des lettres de Cousin; mais nous devons à une confiance obligeante et généreuse la communication de la correspondance entière (1).

(1) M. Karl Hegel, fils du philosophe et professeur d'histoire à l'université d'Erlangen, a bien voulu nous communiquer les lettres originales de Victor Cousin et nous en laisser prendre copie. M. Barthélemy Saint-Hilaire nous a confié également les lettres de Hegel. Nous les prions ici l'un et l'autre de vouloir bien agréer tous nos remercîmens.

Nous en citerons les passages qui peuvent servir à éclairer l'histoire personnelle ou philosophique de Victor Cousin de 1824 à 1830. Les lettres de Cousin sont au nombre de douze; mais un certain nombre ne sont que des billets. Nous n'en avons que cinq de Hegel; mais elles sont longues et détaillées. Enfin, une dernière lettre du philosophe Gans, qui annonce la mort de Hegel à Cousin, nous apprend sur cette mort quelques détails dignes d'intérêt. La première en date est de Hegel. Elle est du 5 août 1818, en réponse à un billet de Cousin que nous n'avons pas, où il lui annonçait son prochain voyage à Munich et lui demandait des lettres d'introduction pour ses amis. Nous en extrayons tout ce qui a quelque rapport aux affaires de la philosophie et ce qui intéresse Hegel lui-même:

« M. Roth, historien et politique, habite la même maison que M. Jacobi, à qui je le prie de vous présenter et auquel vous ne manquerez pas sans cela de rendre visite : je vous prie de lui témoigner toute l'estime et l'amour que je ne cesse de lui porter, et encore de lui dire que je n'ai pas oublié que c'est lui qui ait donné la première impulsion à ma vocation pour Berlin (1). Ensuite je vous prie de faire mes complimens à M. Méthamer, conseiller à la section des études... Pour la manière de penser de ces messieurs, vous les trouverez très libéraux, du reste avec des nuances que vous saisirez aisément, et qui tirent peut-être un peu vers ce patriotisme teutonique et antifrançais. Pour M. Schelling, je vous prie de le saluer de ma part; vous trouverez sans doute auprès de lui un accueil ouvert et une façon de parler politique sans préjugés antifrançais. Il est peut-être superflu d'ajouter que MM. Schelling et Méthamer sont bien ensemble; mais que MM. Schelling et Jacobi sont sur un pied tel qu'il est plus convenable de ne pas faire mention d'une liaison avec l'un dans la conversation avec l'autre... A Stuttgart, ma ville natale, où j'ai passé ce printemps quelques jours après vingt ans d'absence, il m'est bien resté quelques anciens amis, surtout M. Schelling, frère du philosophe et médecin. Pour des philosophes, il y a M. Fishaber, professeur au gymnase, qui vient de publier le premier cahier d'un journal philosophique où il y a plusieurs articles de M. Schwab, philosophe et antikantien, qui a remporté, je crois, en partage avec M. Rivarol, il y a trente ans, un prix à l'Académie de Berlin sur les causes de l'universalité de la langue française; mais je ne connais aucun d'eux personnellement. Pour Tubingue, j'ai écrit une lettre pour vous à M. Eschenmaier, philosophe, surtout ami du magnétisme animal. Vous ne m'indiquez pas l'époque à laquelle vous pensez à peu près arriver ici : c'est

(1) Il veut dire que c'est Jacobi qui, le premier, a pensé à le faire appeler à Berlin.

Heidelberg qu'il vous plaît d'appeler votre patrie adoptive; je l'échangerai cet automne contre Berlin, où j'ai été appelé. »

A la suite de cette lettre, Cousin alla à Munich; dans ce voyage, il revit encore une fois Hegel à Heidelberg. Celui-ci passa à l'université de Berlin, et, comme nous l'avons dit, toutes relations furent interrompues pendant six ans. Elles reprirent en 1824 : à cette époque, Cousin passa six mois à Berlin, partie en prison, partie en liberté. La première lettre qui rouvre la correspondance est de lui. Il l'écrivit après son retour à Paris; elle est, ce nous semble, du plus vif intérêt :

« Paris, 1er août 1825.

« Je vous écris, mon cher ami, le cœur navré de chagrin; après un mois de la plus douloureuse incertitude, je reçois la nouvelle certaine que S. R. n'est plus (1). Il est mort cherchant à donner l'exemple à des lâches qui ne l'ont pas suivi. Vous savez comment j'aimais S. R. J'ai perdu, Hegel, ce que je ne retrouverai de ma vie, l'alliance intime et profonde des deux seules choses que j'estime, la tendresse et la force. Pardon si je n'insiste pas; mais, si je commence à parler de lui, je ne pourrai plus vous parler d'autre chose, et je veux vous apprendre tout ce qui m'est arrivé depuis notre séparation. »

Après avoir raconté les détails de son voyage et lui avoir nommé les personnes qu'il a vues sur sa route, entre autres Goethe, qui l'a reçu quoique malade, il lui rend compte de son arrivée.

« A Paris, un certain parti me préparait une sorte d'ovation que j'ai refusée pour plus d'une raison. J'ai trouvé tout le monde furieux contre la Prusse. On aurait voulu que je fulminasse un pamphlet contre elle et sa police. Assurément je n'aime pas cette police; mais, après avoir été modéré contre elle à Berlin, il ne me convenait pas de m'aviser tout à coup de me mettre en colère à Paris, à trois cents lieues du péril. Je suis donc resté tranquille, libre dans mes propos, selon mes principes et mes habitudes, mais sans violence. Même j'ai osé dire que la vie, à Berlin, était fort supportable, et cela a fait jetter (*sic*) les hauts cris à un Prussien (2), plein de génie si l'on veut, mais méchant et tracassier, qui aurait été charmé que je tournasse tout Berlin en ridicule. Enfin, pendant quinze jours, j'ai

(1) Il s'agit de la mort de Santa-Rosa, l'ami le plus cher de Cousin, celui pour lequel cette nature mâle et un peu dure s'était en quelque sorte attendrie, et qui a jeté un rayon de poésie sur sa jeunesse. Il était allé mourir en Grèce comme lord Byron. Voir, dans les *Fragmens littéraires*, l'article sur Santa-Rosa.

(2) Probablement Humboldt.

surpris et mécontenté les amateurs de scandale. Puis tout a passé, comme tout passe à Paris.

« Cependant vous concevez que mes vrais amis, Humann et Royer-Collard, ont approuvé ma conduite, et, avec eux, le très petit nombre d'hommes d'état de l'opposition; excepté les intrigans et les brouillons et quelques faux amis qui cherchaient depuis quelque temps des prétextes d'ingratitude et de trahison, le public, qui ne s'arrête pas aux bavardages, a compris l'ensemble de ma conduite. Toute cette affaire a prouvé deux choses : que j'étais invariablement attaché à la cause de la liberté, mais que m'entraîner dans aucune folie n'était pas au pouvoir de personne. Ceux qui, par leurs dénonciations, m'ont suscité cette persécution et ceux qui espéraient exploiter mes ressentimens sont découragés par la fermeté et la modération de mon attitude, et, en général, ma situation est à peu près celle que vous pourriez me désirer dans mon pays.. »

Cette petite persécution à l'étranger valut à Cousin une sorte de réparation à l'intérieur. On lui promit de remettre son nom sur l'affiche de la faculté (1); on lui rendit son titre et son traitement de l'École normale. Le gouvernement fit dans *le Moniteur* une déclaration décisive à son égard, et essaya ainsi de se disculper de toute complicité dans l'aventure de Berlin. Hegel, assez paresseux à écrire, on le comprend, dans une langue qui ne lui était pas familière, ne répondit pas à cette lettre. Cousin, la même année (décembre 1825), lui en adresse une autre par l'intermédiaire de Gans, qui venait de passer à Paris. Cette lettre est triste et fait allusion à des chagrins dont nous ne connaissons pas la cause. « Comment allez-vous? écrit-il. Comment va la bonne M[me] Hegel? et vos enfans? Votre âme est en paix, Hegel; la mienne est souffrante. Je passe ma vie à regretter ma prison. Mais je n'oublie pas que je ne suis pas avec vous, seul, la nuit, assis sur votre canapé, et ce n'est pas à trois cents lieues de distance que nous pouvons causer intimement. — Le chagrin s'acharne sur moi, mais il n'a pas affaire à un lâche. Je supporte tout et je travaille... Vous connaissez ma vie comme si je vivais près de vous. Adieu. Aimez-moi toujours, et ne craignez pas que jamais je vous oublie. Je ne passe pas un jour sans penser à vous; espérons que nous nous verrons encore. Adieu, mon ami, je vous embrasse de toutes les forces de mes bras et de mon cœur. »

En réponse à ces deux premières lettres si intimes et si affectueuses et aussi aux envois de livres (Proclus et Descartes) qu'il

(1) Nous ne savons si cette promesse a été tenue. Le fait est qu'il n'est pas remonté dans sa chaire avant 1828.

avait reçus de Cousin, Hegel lui adresse à son tour une très longue lettre remplie de détails intéressans. Il reconnaît d'abord sa négligence et sa paresse, qui tiennent, dit-il, à « une idiosyncrasie de sa part; » il se fait mille reproches et avoue « sa culpabilité. » Mais enfin, prenant la plume, il le remercie et le félicite de ses nombreux travaux. Il signale notamment l'envoi d'un prospectus, prospectus que nous ne connaissons pas et que nous n'avons pas pu retrouver, mais qui, si l'on en croit le témoignage de Hegel, devait avoir un véritable intérêt. « Dans votre prospectus, dit-il, dont j'ai soigneusement distribué les exemplaires, j'ai apprécié la profondeur des vues et des rapports aussi vrais qu'ingénieux que vous y exposez, autant que la force et la netteté de l'exposition; ce style vigoureux et expressif n'appartient qu'à vous. » Hegel exprime aussi son admiration pour l'immensité des travaux entrepris par Cousin, et il fait honneur à la France du goût que de telles publications supposent pour les hautes matières spéculatives. « Ayant ce grand travail sous mes yeux (Descartes et Proclus), je vous félicite de l'assiduité dont vous êtes capable; je félicite aussi la France de ce que de telles entreprises de la littérature philosophique y puissent être faites, et, en comparant le dégoût de nos libraires pour l'entreprise des ouvrages philosophiques, je dois me persuader que le publique (*sic*) français ait beaucoup plus de goût pour la philosophie abstraite que le nôtre. » Cet étonnement de Hegel devant les trois grandes publications de Cousin (Descartes, Platon, Proclus) doit nous rendre plus attentif qu'on ne l'est d'ordinaire à l'immense service rendu par ces publications, service dû à Cousin, à lui seul, à son nom autant qu'à son travail. Que l'on y réfléchisse, en effet : quelqu'un croira-t-il que, sous l'empire, à l'époque de Laromiguière, on eût pu trouver des éditeurs et des lecteurs pour onze volumes de Descartes, treize volumes de Platon, six volumes de Proclus? Et si de telles entreprises étaient devenues possibles, ne le devait-on pas au succès de l'enseignement de Cousin, à l'impulsion qu'il avait donnée aux études philosophiques, à sa propre popularité, à ses liaisons libérales, qui faisaient rejaillir sur la philosophie même la faveur de ses opinions? Sans doute ce ne sont que des éditions, mais un éditeur quelconque eût-il pu les faire, et ne fallait-il pas un philosophe pour les rendre possibles et en assurer le succès? Que le témoignage d'un étranger nous serve ici au moins à reconnaître le mérite d'un grand compatriote.

Cousin, en envoyant à Hegel ses publications, lui avait fait adresser en même temps l'œuvre d'un de ses amis et camarades de l'École normale, la traduction développée des *Religions de l'antiquité* de Creuzer, par M. Guigniaut. Hegel, en remerciant M. Guigniaut, apprécie son travail de la manière la plus flatteuse :

« Je vous prie de faire parvenir mes remercîmens à M. Guigniaut... C'est sans doute à votre amitié que je dois cette bienveillance, dont j'ai été vivement touché; le travail de M. G... a fait un livre de l'ouvrage de M. Creuzer, et en outre de ce mérite de la réfusion (*sic*), il l'a enrichi tellement par son érudition et par les développemens des idées, que je ne connaisse (*sic*) pas d'ouvrage qui puisse donner une idée plus nette et en même temps plus richement développée des religions; aucun, surtout, qui me pourrait être plus commode pour l'espèce de mes études. » Viennent ensuite quelques appréciations et nouvelles politiques : « La marche publique de vos affaires a pris une couleur très décidément uniforme, de manière que je m'étonne même de la modération du parti dominant; si, pour des cas particuliers concernant la liberté de la presse, il a succombé dans une cour de justice, il a pris non-seulement sa revanche dans la chambre, mais d'une manière qui cause mon étonnement qu'il s'est contenté d'une telle mesquinerie. Pour nous, nous allons notre train ordinaire que vous connaissez; une lettre qui commence à circuler en copie et qui a été écrite par notre roi, de sa propre main, à sa sœur (naturelle), la duchesse d'Anhalt-Cöthen, lors de sa conversion à la religion catholique, en compagnie de son mari le duc, — très forte et très développée, — ferait un contraste singulier, si elle allait être imprimée, avec vos processions jubiliaires de Paris. »

La réponse de Victor Cousin est des plus intéressantes, et c'est même la plus intéressante du recueil. Il y exprime nettement la pensée d'introduire la philosophie allemande en France, mais en la proportionnant au tempérament français. Ce qui prouve l'importance de cette lettre aux yeux mêmes de Cousin, c'est qu'il en avait gardé copie; elle existe à la fois en Allemagne et à Paris. M. Rosenkranz en a déjà donné un passage écourté dans sa Vie de Hegel; nous le donnons ici tout entier :

« Je vous ai envoyé mes *Fragmens*, c'est-à-dire la Préface, qui seule est lisible, et sur laquelle seule je sollicite et j'attends votre opinion motivée. C'est un compte-rendu de mes essais en philosophie de 1815 à 1819. Descendez un peu des hauteurs et donnez-moi la main. Il y a quatre points dans ce petit écrit : 1° la méthode; 2° l'application à la conscience, ou la psychologie; 3° le passage de la psychologie à l'ontologie; 4° quelques tentatives d'un système historique. Laissez tomber de votre bonne tête quelque chose sur ces quatre points. Soyez d'autant plus impitoyable que, déterminé à être utile à mon pays, je me permettrai toujours de modifier sur les besoins de l'état, tel quel, de ce pauvre pays, les

décisions de mes maîtres d'Allemagne. Je l'ai dit fortement à notre excellent ami Schelling, et je crois l'avoir écrit aussi au docteur Gans (1); il ne s'agit pas de créer ici en serre chaude un intérêt artificiel pour des spéculations étrangères; il s'agit d'implanter dans les entrailles du pays des germes féconds qui s'y développent naturellement et d'après les vertus primitives du sol; il s'agit d'imprimer à la France un mouvement français qui aille ensuite de lui-même. Nulle considération ne me fera abandonner cette ligne de conduite. Par conséquent, de là-haut, nos amis peuvent être avec moi d'autant plus sévères qu'ils ne doivent pas craindre de m'entraîner ici-bas dans des démarches mal calculées. Je mesurerai la force du vent sur celle du pauvre agneau; mais, quant à moi, qui ne suis pas un agneau, je prie le vent de souffler dans toute sa force. Je me sens le dos assez ferme pour le supporter; je ne demande grâce que pour la France. Hegel, dites-moi la vérité, puis j'en passerai à mon pays ce qu'il en pourra comprendre. »

Dans la lettre suivante de Hegel, qui ne répond pas trop à ce qui précède, nous remarquerons son jugement sur Descartes, jugement inspiré par une sincère admiration, avec quelque retour sur lui-même : « C'est un beau présent que vous m'avez fait de votre édition complète de Descartes; la naïvité (*sic*) de sa marche et de son exposition est admirable; on peut regretter de n'être pas doué de la puissance à forcer les hommes à recevoir l'initiative de la philosophie par les études de ces traités si simples et si clairs. »

Cousin lui avait envoyé son troisième volume de Platon, précédé d'une dédicace à Hegel, dans laquelle il craignait d'avoir fait une allusion un peu trop vive à la police de Berlin. Hegel lui répond spirituellement que, « pour l'omniscience de cette police, Platon est un coin obscur dans lequel, probablement, elle n'a pas pénétré. » Nous rapprocherons de ce passage ce qu'il dit, dans la lettre suivante, des mérites de la traduction de Platon : « Mon cours pour l'histoire de la philosophie m'a conduit à consulter votre traduction et de regarder de plus près plusieurs morceaux; c'est un modèle de traduction d'après mon sens : vous avez conservé la précision, la clarté, l'aménité originale, et on la lit comme un original français; vous êtes maître de votre langue; il se retrouve de même dans vos argumens la même originalité et force de tours de phrase. Dans quelques-uns de ces articles, je ne serais peut-être pas tout à fait de votre avis sur le mérite que vous attribuez à votre

(1) M. Ravaisson nous dit avoir lu, il y a quelques années, des lettres imprimées de Cousin au docteur Gans et à quelques hégéliens dans un recueil de pièces inédites; seulement, il ne se souvient ni de la date de la publication, ni du nom de l'éditeur. Nous faisons chercher ces lettres, que nous n'avons pas encore pu retrouver.

protégé Platon, — voir par exemple l'argument d'Euthydème; — j'ajoute cela parce que vous voulez de ma critique, et je trouve très naturel que, n'étant pas satisfait de ce que vous avez trouvé dans un tel dialogue, vous y suppléez en donnant à attendre (*sic*) au moins où cela aurait pu être conduit. » Dans la même lettre, et en *post-scriptum*, il ajoute sur le même sujet : « Dans ce moment, il m'arrive un cahier du *Lycée*; je vois que je le dois à vous par un article dont vous êtes l'auteur; je l'ai parcouru avec plaisir. Au reste, Kant tant au-dessous de Platon! Les modernes au-dessous des anciens! Sous beaucoup de rapports, sans doute; mais pour la profondeur et l'étendue des principes, nous sommes en général sur une ligne plus élevée (1). »

Voici enfin la grande année 1828 marquée par le triomphe du parti libéral en France. Nous voyons, par les lettres de Hegel, combien ce succès eut de retentissement en Europe, et quelle attente anxieuse l'avait précédé. « Mais comment ça va de votre travail et de votre assiduité? Je n'ai rien appris de vous pendant tout l'hiver; mais je me suis toujours figuré que vous ne vous êtes pas enfoui dans la solitude projetée au voisinage des vagues de la mer, et que vous avez préféré à leur brut rugissement d'être près de la musique du tocsin de l'énergie libérale dont Paris, toute la France et l'Europe retentissent. Je vous vois poussant de votre côté et rayonnant de satisfaction des victoires dont chaque jour de poste nous annonce une nouvelle; je partage particulièrement avec vous la satisfaction de voir un professeur de philosophie à la tête de cette chambre dont la composition a si furieusement trompé les calculs des gens en place; mais il reste encore beaucoup à faire, avant tout de rétablir vos cours. »

La rentrée de Victor Cousin à la Sorbonne fut, en effet, un des premiers actes de réparation obtenus par la victoire libérale. Les lettres de Cousin nous donnent quelques détails sur cet épisode intéressant de sa carrière. Après avoir parlé de la situation politique en général, et avoir caractérisé le ministère Martignac comme « un ministère de transition, » il disait :

« Je viens à moi. J'ai pris mon parti. Non, je ne veux pas entrer dans les affaires : ma carrière est la philosophie, l'enseignement, l'instruction publique. Je l'ai déclaré une fois pour toutes à mes amis, et je soutiendrai ma résolution. J'ai commencé dans mon

(1) Ce passage nous fait mesurer l'influence que Hegel exerçait sur Cousin. Cet article du *Lycée* fut réimprimé plus tard comme note à la traduction du *Phèdre* (tome VI); et le jugement qui mettait Kant au-dessous de Platon a disparu. Plus tard encore, réimprimé dans les *Fragmens* de philosophie, toute comparaison entre Kant et Platon a disparu.

pays un mouvement philosophique qui n'est pas sans importance; j'y veux, avec le temps, attacher mon nom : voilà toute mon ambition; j'ai celle-là; je n'en ai pas d'autre. Je désire avec le temps affermir, élargir, améliorer ma situation dans l'instruction publique, mais seulement dans l'instruction publique. Qu'en dites-vous, Hegel? En conséquence, je n'ai demandé à la nouvelle administration que ma réintégration dans ma chaire, mais avec un titre plus solide que celui de professeur suppléant. Pour rien au monde je n'eusse souffert que M. Royer-Collard donnât sa démission : son nom sur l'affiche de la faculté est pour la faculté un honneur et une force que je n'eusse jamais consenti à lui ôter. Voilà comment je ne suis ni suppléant, ni titulaire, mais adjoint, ce qui est mieux que l'un et moins que l'autre, et une caution d'indépendance et d'inamovibilité... Je recommence mes cours le 15 avril; dans quelques jours je reparaîtrai sur mon ancien champ de bataille et ferai ma rentrée par des considérations générales sur l'histoire de la philosophie comme introduction. C'est maintenant que j'ai grand besoin de vos conseils. »

Le cours fini, Victor Cousin écrit à Hegel pour lui en raconter le succès et les péripéties : « Mes leçons viennent de finir, dit-il, et je m'empresse de vous écrire, mon très cher Hegel. Entre nous, elles ont eu un peu de succès; on leur a fait l'honneur de les sténographier, et elles ont couru le monde. Sont-elles venues jusqu'à Berlin et jusqu'à vous? Dans le doute, je vous envoie un exemplaire complet, à la condition qu'il vous plaira, seigneur, d'en dire votre avis. Ce n'est qu'un début, une affiche, une introduction à mon enseignement ultérieur sur l'histoire de la philosophie. Il s'agissait de reprendre position, et pour cela, il ne fallait pas trop effaroucher le public. En somme, le résultat a été pour moi : j'ai eu jusqu'au dernier jour un immense auditoire; j'ai provoqué des discussions animées et donné une certaine impulsion aux études philosophiques. Trois mille exemplaires de mes leçons ont été vendus. Voici maintenant le revers de la médaille. Il y a eu une vraie insurrection de tout le monde matérialiste. Les vieux débris de l'école de Condillac se sont soulevés en reconnaissant leur ancien adversaire. Faute de bonnes raisons, les accusations et les injures ne m'ont pas manqué. Mais je ne suis pas homme à me troubler beaucoup de tout cela. D'un autre côté, la théologie m'a fort surveillé; et elle me regarde d'un œil inquiet. Elle ne me tient pas pour un ennemi, mais pour un suspect. J'ai tâché de ne lui fournir aucun prétexte (1) : mais la suprématie de la raison et de la philosophie!

(1) Cousin s'exagère ici sa prudence : car, il y a dans le cours de 1828, des phrases qu'on ne lui a jamais pardonnées, par exemple, lorsqu'il dit que la philosophie fait

Enfin l'autorité, tout occupée d'elle-même et de la chambre, n'a pas pris garde à moi, ni en bien ni en mal ; et c'est précisément le seul succès que j'ambitionne auprès d'elle. »

Cet envoi des Leçons de 1828 occasionna quelque refroidissement, et quelque interruption de rapports entre les deux amis. Hegel fut-il froissé de voir que Cousin s'était inspiré de sa philosophie sans l'avoir nommé et sans lui en avoir renvoyé l'honneur? On lui attribue ce mot, à propos du cours de Cousin : « Il y a mis sa sauce, mais il m'a pris les poissons (1). » Si ce sentiment a traversé un instant son âme, il ne fut pas durable ; car ce fut lui-même qui reprit la correspondance au commencement de 1830, dans une lettre des plus amicales, où il faisait allusion à ses griefs avec beaucoup de discrétion et de délicatesse, mais sous une forme des plus entortillées :

« La raison principale de ne pas vous avoir écrit quelques lignes de lettre, c'était la bonne volonté de vous adresser une grosse épître devant le public, c'est-à-dire : il était arrêté et même publiquement annoncé que je ferais dans notre journal critique une analyse de vos deux tomes de *Fragmens* en outre de vos cours. Je croyais devoir à vos travaux un remercîment motivé et public ; mais il était écrit dans le ciel que je ne devais pas exécuter ni les résolutions de ma

passer les âmes « du demi-jour de la foi chrétienne à la pleine lumière de la pensée pure. »

(1) Il s'agirait de savoir de quel ton et sous quelle forme cette parole a été prononcée, si toutefois elle l'a été ; car Rosenkranz ne la rapporte pas dans son chapitre sur Hegel et Cousin. Il est possible que Hegel, qui était d'une nature bienveillante et élevée, eût dit au contraire : « Oui, c'est vrai ; il m'a pris les poissons, mais il y a mis sa sauce. » C'est-à-dire qu'en traduisant les logogriphes de Hegel en langage humain et intelligible, en les animant par l'éclat de la parole, en les faisant applaudir par mille auditeurs, en les répandant dans toute l'Europe, il a fait pour introduire dans le monde l'*esprit* de la philosophie hégélienne ce que n'aurait pu faire Hegel lui-même avec ses formules abracadabrantes. Que Cousin, d'ailleurs, ait méconnu même dans ce cours ce qu'il devait à l'Allemagne, c'est ce qui n'est pas exact, car il y disait : « Comme aujourd'hui la France ne croit pas sa gloire compromise pour *demander des inspirations à la philosophie de l'Allemagne*, de même, ce n'est pas une illusion patriotique qui me fait supposer que les plus illustres représentans de la philosophie de la nature s'intéressent aux progrès de la philosophie française, et que Munich et Berlin ne dédaignent plus Paris. » N'était-ce pas là une allusion évidente aux rapports qui l'unissaient à Schelling et à Hegel ? Que Cousin, d'ailleurs, qui affichait la prétention de réconcilier la philosophie allemande avec la philosophie expérimentale de l'Angleterre et de l'Écosse, n'ait pas voulu se reconnaître comme un simple disciple de Hegel, et qu'il ait attribué à son éclectisme plus d'originalité qu'il n'en avait peut-être, c'est là un genre d'illusion, en supposant que ce soit une illusion, qui se rencontre chez tous les chefs d'école. Enfin il ne faut pas oublier que Cousin avait dédié son Proclus à Schelling et à Hegel, *Amicis et Magistris*, qu'il avait dédié à Hegel seul le troisième volume de la traduction de Platon. Plus tard encore, dans la préface de 1833, il a hautement et largement reconnu ce qu'il devait à l'un et à l'autre.

volonté, ni les engagemens solennels. J'avoue que je n'étais pas libre d'un sentiment qui a gêné ma promptitude de me mettre à la besogne. J'ai bien conçu votre position devant le public français; mais je n'ai pas vu la nécessité d'entrer dans des rapports historiques; voilà, pour en parler en passant, aussi la raison que je n'ai pu être mécontent par rapport à ce que j'ai travaillé dans la philosophie; car lorsqu'il m'a paru superflu que vous parliez du tour que la philosophie ait pris chez nous en général, il me devait paraître encore moins nécessaire de vous étendre à une époque plus avancée... J'aurais dû dire que la philosophie de Schelling dont vous faites mention embrassait dans ses principes beaucoup plus que vous lui attribuez, et que vous-même deviez bien savoir cela. Je n'aurais pu blâmer votre silence; mais j'étais dans l'embarras de noter un air de réticence. »

En d'autres termes, Hegel eût mieux aimé que Cousin ne parlât pas du tout de la philosophie allemande que de la limiter, comme il le fait, à la philosophie de la nature, c'est-à-dire de passer sous silence la moitié de la philosophie de Schelling et celle de Hegel tout entière. Le grief est fondé; mais ici il faut dire que Cousin n'a jamais bien démêlé ce qui distinguait Hegel de Schelling, et qu'il les a toujours tous deux enveloppés sous la dénomination commune de « philosophes de la nature; » ce qui est une erreur d'interprétation, non de conduite; et Hegel lui-même ne paraît ici rien dire de plus. Quoi qu'il en soit, les relations amicales ont continué jusqu'à la mort de Hegel. Après 1830, Cousin, devenu conseiller de l'Université, fit un dernier voyage, mais cette fois officiel, en Allemagne; il retourna à Berlin, et il revit encore Hegel et sa famille; et, de retour à Paris, il lui écrit toujours sur le même ton d'affectueuse cordialité : « Me voici, mon cher ami. Causons un moment comme si nous étions encore couchés l'un et l'autre sur votre sofa, à trois cents lieues des importuns et des affaires... Pour la carrière politique, je vous répète que je n'y veux pas entrer. La députation elle-même me tente assez peu, et je reste fidèle à la philosophie. Ma place au conseil de l'instruction publique m'est agréable par les services qu'elle me permet de rendre à la philosophie;.. le jour où je n'aurais plus cette utile influence sur les études philosophiques, ce jour-là je me retirerais. Mettez-vous bien dans l'esprit, cher Hegel, que toute mon âme est toujours à la philosophie. C'est là le fond du poëme de ma pauvre vie; comme je vous le disais, la politique n'en remplit que les épisodes. » Telle est la fin de la correspondance, sauf un billet sans importance pour envoi de livres. Hegel ne répondit plus. Enfin, le 31 décembre 1831, une lettre du docteur Gans annonçait à M. Cousin la mort de son illustre ami.

« Cher monsieur, j'étais sur le point de vous écrire lorsque j'ai reçu votre lettre. La nouvelle de la mort de notre cher et illustre ami nous a frappés, comme elle doit vous avoir étonné! car elle est venue subitement, sans que beaucoup de ses amis sussent qu'il était tombé malade. Hegel a été malade à peu près deux jours. Il est tombé malade lundi 13 novembre, à cinq heures d'après-midi. Les deux médecins qui le traitaient ont répondu qu'il était mort du choléra; mais c'est bien incertain, les symptômes qui accompagnent ordinairement cette maladie ayant tous manqué. Il est mort tranquillement, on peut même dire philosophiquement, travaillé et usé par une vie donnée tout à fait à des pensées qui vivront longtemps de toute la force de son esprit. Ses ennemis mêmes ont avoué que l'université de Berlin avait fait la plus grande perte qu'elle pût faire... Le nécrologue que j'ai fait de M. Hegel a été travaillé par les censeurs de la gazette d'état : je ne le reconnais plus moi-même. J'avais parlé de vous et de votre liaison; tout a été rayé, et il n'est resté de tout ce que j'avais dit que votre nom, ajouté à d'autres qui n'ont jamais vu et connu M. Hegel : voilà comment on est imprimé dans ce pays. »

Après avoir résumé, à l'aide des pièces précédentes, l'histoire des relations personnelles de Cousin et du grand philosophe berlinois, nous sommes en mesure d'aborder directement l'étude de l'ouvrage où l'influence hégélienne s'est fait le plus profondément sentir.

III.

Le cours de 1828 a été, comme on le sait, un événement dans l'histoire libérale de la France. On a si souvent rappelé le souvenir des trois grands professeurs, Guizot, Cousin, Villemain, qu'il est inutile d'y insister de nouveau. Signalons seulement le caractère de ce cours. Nommé à l'improviste à la fin de mars 1828, Cousin dut monter dans sa chaire le 15 avril, afin de ne pas laisser périmer son titre et son droit. Il n'eut devant lui que deux ou trois mois d'enseignement : point de temps pour commencer des études nouvelles. Il dut improviser un cours. Avec quoi? Avec les idées générales qu'il remuait dans sa tête depuis plusieurs années et que son séjour à Berlin en 1824, les conversations d'Hegel en 1827 avaient ravivées et fécondées. Cela explique à la fois ce qu'il y a de brillant et d'enflammé dans le cours de 1828, et aussi ce qu'il peut y avoir de vague, d'arbitraire, de risqué dans des conceptions qui ressemblent plus quelquefois à des fusées de conversations qu'à des théories profondément mûries.

Arrivons à l'œuvre elle-même. Elle se compose de deux parties. Les six premières leçons contiennent une métaphysique; les sept

dernières une philosophie de l'histoire. La métaphysique de 1828 est celle que nous avons déjà plusieurs fois exposée et résumée. Nous en signalerons seulement les parties nouvelles et nous nous attacherons seulement à y démêler l'influence hégélienne. Voici les points les plus importans : 1° l'idée même de la philosophie ; 2° les rapports de la philosophie et de la religion ; 3° la réduction de toutes les idées de la raison ; 4° la théorie de la raison impersonnelle et de l'intelligence divine ; 5° la théorie de la création.

Sur l'objet même de la philosophie, Cousin adopte et expose la doctrine de Hegel ; c'est que la philosophie est en quelque sorte, selon l'expression d'Aristote, la pensée de la pensée : elle est la pensée qui se prend elle-même pour objet. « Les idées, dit Victor Cousin, sont la pensée sous sa forme naturelle ;.. elles ont cela de propre d'avoir un sens immédiat pour la pensée et de n'avoir besoin pour être comprises d'autre chose que d'elles-mêmes. Leur caractère est d'être la forme adéquate de la pensée, c'est-à-dire la pensée elle-même se comprenant et se connaissant. Or la pensée ne se comprend qu'avec elle-même. Ce n'était qu'elle encore qu'elle comprenait dans les sphères inférieures que nous avons parcourues (industrie, science, art, législation, religion) ; mais elle s'y comprenait mal parce qu'elle s'y apercevait sous une forme plus ou moins infidèle ; elle ne se comprend bien qu'en se ressaisissant elle-même, en se prenant elle-même pour objet. Arrivée là, elle est arrivée à la limite ; elle ne peut se dépasser elle-même, car avec quoi se dépasserait-elle ? Ce ne pourrait être encore qu'avec la pensée. La philosophie dégage la pensée de toute forme extérieure ; elle est l'identité du sujet de la pensée et de son objet, l'identité absolue de la pensée se prenant elle-même pour terme de son action... La philosophie est l'élément interne, l'élément abstrait, l'élément idéal, l'élément réfléchi, la conscience la plus vive et la plus haute d'une époque. »

Cette haute idée de la philosophie nous fait pressentir ce que sera pour Cousin la théorie de la religion. Si la pensée ne peut se dépasser elle-même, au-delà de la pensée il n'y a rien : la foi sera un degré de la pensée, mais un simple degré, et la philosophie sera supérieure à la religion. Déjà, dans plusieurs des cours précédens, Cousin avait plusieurs fois invoqué les dogmes chrétiens comme des symboles qui expriment des vérités métaphysiques ; mais ce n'étaient là que des rapprochemens accidentels. Ici il élève ces rapprochemens à la hauteur d'une théorie. « La philosophie et la religion ont le même objet ; seulement, ce que la religion exprime sous forme de symboles, la philosophie l'éclaircit et le traduit en pensées, en vérités pures et rationnelles. Le christianisme est la philosophie des masses : la philosophie est la lumière des lumières, l'autorité des

autorités. — Ceux qui veulent imposer à la philosophie ou à la pensée une autorité supérieure ne songent pas que, de deux choses l'une : ou la pensée ne comprend pas cette autorité, et alors elle est pour elle comme si elle n'était pas ; ou elle la comprend, elle s'en fait une idée, elle l'accepte à ce titre, et alors c'est elle-même qu'elle prend pour mesure et pour règle, pour autorité dernière... Sœur de la religion, elle puise dans un commerce intime avec elle des inspirations puissantes ; elle met à profit ses saintes images et ses grands enseignemens, mais elle convertit ces vérités dans sa propre substance ; elle ne détruit pas la foi ; elle l'éclaire et la féconde, et l'élève doucement du demi-jour du symbole à la pleine lumière de la pensée pure... La philosophie est patiente ; elle sait comment les choses se sont passées dans les générations antérieures. Heureuse de voir les masses, le peuple, c'est-à-dire à peu près le genre humain tout entier entre les bras du christianisme, elle se contente de lui tendre doucement la main et de l'aider à s'élever plus haut encore. » Cette manière d'entendre les rapports de la philosophie et de la religion est évidemment hégélienne. Elle vient sans doute primitivement de Kant et de son traité : *de la Religion dans les limites de la raison*. Mais c'est Hegel qui a fait de cette méthode l'emploi le plus large et le plus systématique. Il a même réussi pendant quelque temps à constituer une sorte de religion d'état qui, tout en acceptant le symbole quant à la lettre, en interprétait le sens d'une manière toute philosophique. Ce mariage de raison dura jusqu'au moment où le docteur Strauss eut déchiré tous les voiles et rendu toute équivoque impossible. Si fragile que fût cet accord passager de la religion et de la philosophie, il était encore plus facile dans un pays protestant que dans un pays catholique, le dogme protestant se prêtant à une latitude d'interprétation que le catholicisme ne souffre pas. De là naquirent, en effet, plus tard entre Cousin et l'église beaucoup de difficultés.

En métaphysique pure, nous reconnaissons encore l'influence hégélienne dans l'application que fait Cousin d'une sorte de méthode trichotomique à l'analyse de la raison. Il y trouve, comme on sait, trois élémens essentiels, trois idées fondamentales : l'infini, le fini et le rapport du fini à l'infini. L'infini représente la thèse en ce que Hegel appelle l'état immédiat ; le fini représente l'antithèse ou l'état médiat ; et le rapport représente la synthèse, le moyen terme, le principe de conciliation. Cousin ne va pas jusqu'à enseigner la doctrine de l'identité des opposés ; il est probable que cette doctrine, dont il est impossible qu'il n'ait pas entendu parler, lui avait paru absurde et équivoque, il ne se sentait pas assez fort pour la défendre. Mais ce principe de la triplicité dans l'unité, qu'il rapproche de la trinité chrétienne, est certainement d'origine hégélienne.

Ce qu'il y a de plus important à signaler, ce nous semble, dans les doctrines de 1828, c'est la théorie de la raison impersonnelle et celle de l'intelligence divine. Suivant lui, comme on sait, la raison qui fait son apparition en nous n'est qu'un fragment de la raison universelle et absolue : c'est pourquoi il l'appelle raison impersonnelle. Pour bien comprendre le sens de cette théorie célèbre, il faut la rapprocher de la polémique qui avait fait tant de bruit sous la restauration contre le principe de la raison individuelle. Lamennais soutenait que si l'individu est seul juge, juge absolu, il n'y a plus de critérium, l'unité intellectuelle de la société est brisée et c'est l'anarchie dans le monde de la pensée comme dans le monde politique. De là la nécessité d'une autorité extérieure qui fît loi. Pour échapper à cette conséquence, il fallait montrer que l'appel à la raison n'est pas l'appel à l'individu, qu'il y a quelque chose de commun entre tous les individus qui est la raison, que c'est cette autorité commune qui est juge suprême, que si on fait appel aux individus, c'est que tous possèdent cette raison commune, et que le droit d'examen est précisément l'appel à la raison commune. Sans raison impersonnelle, comment expliquer la société des esprits? Et que serait une société des esprits qui ne reposerait que sur une autorité extérieure? Cette autorité elle-même, comment la reconnaître d'ailleurs, si ce n'est au moyen de cette raison même que l'on commence par récuser? Telle est l'importance historique de la théorie de la raison impersonnelle, qui était aussi le principe de l'éclectisme : car s'il y a une raison commune entre tous les hommes, il y en a une aussi entre les philosophes ; les divers systèmes ne doivent être que les diverses expressions de cette raison ; tous doivent être vrais à quelque degré ; et la critique n'a d'autre fonction que de chercher ce qu'il y a de commun dans tous les systèmes.

La doctrine de la raison impersonnelle n'était pas une nouveauté dans la philosophie de Cousin : nous l'avons déjà rencontrée dans les leçons de 1818 et de 1820; l'expression seule d'impersonnelle était nouvelle. Il n'en est pas de même de la théorie de l'intelligence divine. Suivant Cousin, les trois idées fondamentales qui sont le fond de la raison humaine sont aussi le fond de la raison absolue, puisque la raison humaine n'est que la raison absolue faisant son apparition dans l'homme. Or, cette raison absolue, par cela seul qu'elle possède ces trois idées, est une intelligence, et une intelligence n'est telle qu'en tant qu'elle est accompagnée de conscience. « L'intelligence sans conscience, c'est la possibilité abstraite de l'intelligence, non l'intelligence en acte. » Il est impossible de connaître sans se connaître. Mais « la conscience implique la diversité et la différence. » Il faut donc mettre la diversité en Dieu, c'est-à-dire le fini. C'est pourquoi l'intelligence divine comprend l'infini

et le fini et aussi leurs rapports. Elle est une triplicité qui se résout en unité et une unité qui se développe en triplicité. Quelle est cette théorie? « Pas autre chose que le fond même du christianisme. Le Dieu des chrétiens est triple et un tout ensemble, et les accusations qu'on élèverait contre la doctrine que j'enseigne doivent remonter jusqu'à la trinité chrétienne. »

Sans insister sur ce dernier rapprochement, remarquons un important changement de doctrine par rapport aux cours de 1818-1820. En effet, Schelling, dans sa première philosophie, que l'on a appelée tantôt « philosophie de la nature, » tantôt « système de l'identité, » ne voyait dans l'absolu que l'identité du sujet et de l'objet, le point indivisible où les deux termes s'unissent et se confondent. Il n'y avait donc rien à en dire; et, pour déterminer cet absolu, il fallait considérer soit la nature, soit l'esprit; l'absolu ne se manifestait que dans ses formes, on ne l'atteignait en lui-même que par une sorte d'intuition intellectuelle, voisine de l'extase alexandrine. Aussi voyons-nous dans Schelling une philosophie de la nature et une philosophie de l'esprit; mais de l'absolu pris en soi il ne disait rien. C'est cette doctrine que Victor Cousin avait adoptée et exposée en 1818 et en 1820. Pour Hegel, au contraire, avant la philosophie de la nature, avant la philosophie de l'esprit, il y avait une science première qui concernait la pensée en soi: cette science est la logique. La pensée en soi n'est pas vide; elle est riche de déterminations, et ce sont les déterminations idéales des choses. Sans doute ces déterminations sont bien abstraites : ce sont la quantité, la qualité, la mesure, la différence, etc.; mais enfin ce sont les conditions éternelles de la pensée. Hegel n'admettait donc pas l'unité pure des alexandrins et de Schelling; c'était pour lui la plus pauvre des idées; il n'admettait qu'une pensée en mouvement. Il est vrai que Hegel n'a jamais dit, comme le fait Cousin en 1828, que l'absolu fût une intelligence et que cette intelligence eût conscience d'elle-même. Mais n'est-ce pas une question de mots? Qu'est-ce, en définitive, que ce qu'il appelle la « notion » dont les trois termes sont le concept, le jugement et le syllogisme, si ce n'est pas l'intelligence en soi dans son essence pure? Qu'est-ce que la notion absolue qu'il appelle idée, et dont le dernier terme est « l'idée de l'idée, » si ce n'est la conscience pure? Qu'est-ce tout cela, si ce n'est le monde des idées de Platon, quelque chose d'analogue au Λόγος platonicien?

En attribuant à la raison absolue les trois momens qui constituent toute raison, en essayant de déterminer la nature de la vie divine, tandis qu'en 1818, il avait affirmé qu'on ne peut dire de Dieu qu'une chose, c'est « qu'il est, » en substituant au principe de l'indifférence absolue celui de la pensée vivante, de la pensée en mou-

vement, Cousin donc, à ce qu'il nous semble, passait de Schelling à Hegel par un véritable progrès. Sans doute il ne s'en tenait pas au langage sec et aride de la *Logique*, il empruntait les couleurs de Platon et de Malebranche. C'est que Cousin a toujours été et restera toujours un platonicien : c'est là l'unité de sa philosophie, mais c'est Platon traduisant Hegel dans la langue de l'imagination et de l'enthousiasme. Ce qui est certain, par cette théorie de la vie intellectuelle en Dieu, Cousin modifiait déjà instinctivement le panthéisme primitif dans un sens plus ou moins théiste. Il était alors sur ce sommet où sont parvenus tous les grands philosophes, et qui est une sorte de terrain neutre où se rencontrent le théisme et le panthéisme sans qu'on puisse délimiter clairement leurs frontières. Lorsque les panthéistes, pour donner quelque vie à leur absolu, lui accordent l'essence pure de la personnalité et de la sainteté, et lorsque les théistes, d'autre part, pour échapper aux platitudes de l'anthropomorphisme, exaltent l'infinitude et l'unité absolue de l'être divin, lorsqu'ils disent, comme Platon, non-seulement que Dieu est bon, mais qu'il est le bien, avec Bossuet et avec l'Écriture, non-seulement qu'il est intelligent, mais qu'il est la vérité même : *Ego sum veritas*, n'y a-t-il pas là un fond commun aux deux doctrines, un acheminement réciproque de l'une vers l'autre?

Cependant, à l'époque où nous en sommes, en 1848, Cousin était loin d'avoir renoncé au panthéisme, comme on le voit par sa théorie de la création, qui a été une des parties les plus attaquées de sa philosophie, et qui en est en même temps un des points les plus intéressans et les plus originaux. Cette théorie, il ne la tient pas de Hegel, elle lui appartient en propre. Tout au plus pourrait-on la rapprocher de la dernière philosophie de Schelling. Le point de vue original, dans cette théorie, est la comparaison établie par Cousin entre la création *ex nihilo* et l'acte libre. C'est qu'en effet l'acte volontaire lui-même est une sorte de création *ex nihilo*. Qui dit acte libre dit, comme l'a remarqué Kant, puissance de commencer le mouvement, ou de produire un mouvement qui ne dérive de rien d'antérieur, qui n'est la transformation d'aucun autre, qui, par conséquent, ne vient de rien, qui n'a pas de matière autre que la cause même qui le fait apparaître à l'existence : la liberté consiste donc précisément à produire quelque chose de nouveau non compris dans les événemens précédens. Cette assimilation de l'acte créateur et de l'acte libre était une vue profonde et vraie. — Reste à savoir cependant si la puissance créatrice peut aller jusqu'à produire un acte qui se détache d'elle-même et devienne à son tour une puissance productrice et libre ayant conscience d'elle-même; autrement la doctrine de la création aura beau avoir son type et son

exemple dans l'acte libre de la créature, elle n'en serait pas moins une doctrine panthéistique : si le monde est par rapport à Dieu ce que mes actes sont à ma volonté, le monde ne sera toujours que la modification de Dieu, le phénomène de Dieu ; car mes actes ne sont que mes phénomènes, et la volonté sans les actes n'est qu'une puissance nue. A la vérité, Cousin fait bien remarquer que l'âme ne s'épuise pas dans ses actes; elle leur est donc supérieure, et elle est transcendante par rapport à eux ; mais elle n'est rien sans eux, et ils n'ont par eux-mêmes aucune existence propre. Enfin, après avoir assimilé la création à l'acte libre, Cousin, oubliant cette comparaison, disait : « La création n'est pas seulement possible, mais elle est nécessaire... Dieu, s'il est une cause, peut créer, et, s'il est une cause absolue, il ne peut pas ne pas créer... Dieu est une force créatrice absolue qui ne peut pas ne pas passer à l'acte. » Cette théorie de la création nécessaire, malgré le point de vue hautement spiritualiste dont elle partait, n'en a pas moins été une des plus combattues par la polémique religieuse, une de celles qui a paru la plus entachée de panthéisme.

Si nous passons à la seconde partie du cours, à la philosophie de l'histoire, nous y remarquerons les points suivans, dont le développement nous entraînerait trop loin et qui sont d'ailleurs passablement connus : la théorie de l'histoire en général ramenée à l'évolution des idées ; — la théorie des grandes époques de l'histoire (Orient, Grèce, temps modernes), chacune de ces grandes périodes résumant une idée, l'Orient l'idée de l'infini, la Grèce l'idée du fini, le monde moderne ou chrétien l'union intime de l'infini et du fini ; — la théorie des peuples ; — la théorie des grands hommes, chaque peuple, chaque grand homme étant l'expression d'une idée et toutes les grandes luttes de l'histoire n'étant que le triomphe d'une pensée plus avancée sur une pensée épuisée et finie : d'où la célèbre apologie de la victoire et du succès. En résumé, la philosophie de l'histoire contenue dans les leçons de 1828 se réduisait à une sorte d'optimisme fataliste, emprunté à Hegel et qui pouvait être trop facilement interprété en une apologie de la force.

Mais, sans méconnaître la valeur des objections qui ont été faites et peuvent l'être encore contre cette doctrine, tenons compte cependant du milieu historique d'où elle est sortie. C'était la première fois, dans le développement des siècles, que l'on avait été amené à remarquer l'influence de la pensée sur les événemens de l'histoire. De là à affirmer que cette influence était irrésistible et que tout événement est le résultat légitime de la victoire d'une idée, il y avait une pente naturelle. Aussi remarque-t-on à cette époque, en histoire, un courant fataliste chez les grands historiens de la révo-

lution; MM. Thiers et Mignet avaient été accusés aussi d'une tendance de genre. Déjà auparavant une accusation semblable avait été dirigée contre M. de Barante pour la doctrine exposée par lui dans son *Tableau de la littérature du XVIII[e] siècle*. Il est certain que la révolution française avait produit sur les imaginations une impression analogue à celle du *fatum* antique, tant les événemens avaient paru au-dessus des forces des hommes, et ceux-ci emportés sans savoir où comme par une espèce de trombe insurmontable. Joseph de Maistre, en appelant ce *fatum* la Providence ou même le démon, n'avait fait qu'exprimer une pensée semblable. Indépendamment de l'influence exercée sur l'imagination par le spectacle de la révolution et des progrès qui, depuis la révolution, avaient si vivement frappé les esprits, l'idée d'une marche de l'humanité vers un but, l'idée même d'une philosophie de l'histoire impliquait des lois, un ordre, une direction dans l'évolution sociale, qui, pour peu qu'on exagérât, devait conduire au fatalisme et, par là, à l'apologie du succès. Par exemple, la doctrine du progrès ne suppose-t-elle pas que l'idée meilleure triomphe de l'idée moins bonne? N'entend-on pas tous les jours condamner une certaine politique en disant qu'elle est la politique du passé, qu'elle est une cause épuisée, finie, perdue? L'école démocratique ne se faisait pas faute d'admettre cette philosophie du progrès; elle l'appliquait à l'histoire de France, et donnait raison dans le passé même à la royauté parce qu'elle avait triomphé : on l'appliquait aussi à Napoléon. L'événement du 2 décembre a changé sur ce point la doctrine des démocrates : on commença à trouver que la raison pouvait bien n'avoir pas toujours raison. La protestation contre cet excès d'optimisme en histoire se manifesta ici même, dans cette *Revue*, avec beaucoup d'éclat, dans un article mémorable sur *la Philosophie de l'histoire de France* (1). Plus tard, la réaction alla plus loin encore, on alla jusqu'à mettre en question la théorie du progrès. Mais un nouvel ordre d'idées vint rendre à la théorie de Cousin une importance inattendue, en lui apportant l'appui et l'autorité de la science : c'est l'apparition de la doctrine évolutionniste et transformiste. Cette doctrine repose, en effet, sur un principe fondamental, fort analogue au principe de Cousin et de Hegel, à savoir le principe de la survivance des plus aptes, c'est-à-dire des plus avantagés. Cette théorie est elle-même, sous une autre forme, l'apologie de la victoire, de même que la thèse du combat pour la vie est aussi l'apologie de la guerre, au moins dans le passé.

Pour H. Spencer, comme pour Cousin, le plus puissant instru-

(1) 1[er] mars 1855. Cet article, bien connu, était d'Edgar Quinet.

ment de progrès a été la guerre, et le critérium du plus méritant, c'est la victoire. Seulement, dans Cousin et dans Hegel, l'évolution est interne et idéale; le principe moteur est dans la pensée, qui n'est autre que Dieu lui-même; tandis que, dans Spencer et Darwin, c'est simplement le conflit des forces matérielles d'où résulte le succès du plus fort. Dans la doctrine de Hegel, c'est la raison qui fonde la force; dans la doctrine de M. Spencer, c'est purement et simplement le droit du plus fort qui assure la victoire. Seulement, quand il s'agit des hommes, M. Spencer fait entrer dans l'idée de supériorité celle des mérites intellectuels et moraux, ce qui rapproche les deux doctrines; et réciproquement la doctrine de Hegel, entendue dans la pratique, se traduit facilement en un droit de conquête matériel et brutal. La mission de la divine Providence sert alors de prétexte à la violation de tous les droits. La doctrine de l'apologie de la victoire devient alors une sorte d'offense au patriotisme. Cela était vrai même en 1828. Cousin tourna la difficulté à l'aide d'un paradoxe célèbre, à savoir qu'il n'y avait eu à Waterloo ni vainqueurs ni vaincus, et que, ce qui avait triomphé, c'était la civilisation européenne et la charte. La monarchie paternelle et la monarchie militaire s'étaient brisées l'une contre l'autre, et de leur choc était sorti le code de la société nouvelle, la monarchie constitutionnelle, qui, victorieuse en France, devait se répandre ensuite dans toutes les parties de l'Europe. Aurions-nous aujourd'hui le droit d'invoquer le même genre de consolation? Il serait trop délicat de discuter cette question. L'avenir seul peut nous dire si la liberté démocratique est la compensation suffisante d'une éclipse momentanée et le gage d'une résurrection future.

Le cours de 1828 a été le point culminant et le point final du développement de la philosophie théorique de Victor Cousin. L'histoire de la philosophie, à partir de cette époque, occupa tous ses efforts. S'il revint plus tard à la philosophie elle-même, ce fut pour refondre, remanier, corriger ses premières doctrines dans un sens que nous indiquerons bientôt. Ce fut aussi pour travailler et faire travailler ses élèves à l'histoire de la philosophie. Mais avant d'exposer cette dernière phase de ses études, nous devons considérer à part une œuvre des plus importantes dans sa carrière, et qui va nous le présenter à un autre point de vue, à savoir l'organisation de l'enseignement philosophique en France.

PAUL JANET.

LA HOUILLE

ET

LES MATIÈRES COLORANTES

I.

Depuis trente ans environ, l'agriculture de certaines contrées subit une concurrence imprévue : des produits végétaux, identiques à ceux qu'elle pouvait fournir, ont été tirés de la houille. La houille n'était employée d'abord que comme un combustible; ensuite elle a donné des gaz et même des huiles utiles à l'éclairage. Maintenant ou lui doit des parfums et des couleurs : le parfum des amandes amères, celui de la vanille, découvert tout récemment; le rouge orangé de la garance, qui n'est plus cultivée autour d'Avignon. Nous tirons des houillères ce que nous cherchions autrefois dans les plantes vivantes, et l'art du chimiste a fabriqué, — c'est le mot propre, — des substances végétales.

Serait-il vrai cependant de dire que les substances végétales ont été reconstituées au moyen d'élémens minéraux? Assurément non : la houille n'est pas un minéral, mais un produit végétal décomposé. La houille n'est pas le carbone pur ; c'est un mélange de corps hydrocarbonés, de ces combinaisons que la chimie appelle organiques, parce qu'elles proviennent d'organismes vivans et qu'elles gardent un caractère, un signe distinctif propre aux substances qui ont été animées par la vie. Ce n'est donc pas le monde minéral qui nous offre les parfums et les couleurs fournis jadis par les herbes et les fleurs : c'est un monde intermédiaire, où se conservent les débris de la végétation des premiers âges.

La houille est une matière végétale. S'il est permis de l'affir-

mer, ce n'est pas seulement parce qu'elle contient du carbone, car le carbone fait aussi partie du monde minéral. Le carbone isolé et cristallisé, le diamant, ou même le graphite, n'a jamais dû être engagé dans une combinaison organique : au moins aucun signe ne nous autorise à le croire. Le carbone dont l'analyse spectrale nous révèle la présence dans la matière incandescente des astres est porté à une température extrême, contraire à toutes les conditions de la vie. Le carbone combiné à la chaux provient souvent de la coquille des mollusques : telle est l'origine de la craie ; mais le marbre est aussi du carbonate de chaux, et le marbre est minéral.

Enfin le gaz acide carbonique qui abonde dans notre atmosphère et qui sans cesse est absorbé, puis restitué à l'atmosphère par tous les êtres vivans, ne peut pas être en toute circonstance qualifié matière organique. Les végétaux s'en nourrissent : humectée par la pluie et avivée par les rayons du soleil, la matière verte de leurs feuillages a la propriété de décomposer le gaz et de s'enrichir du carbone. C'est le contraire d'une combustion où le carbone s'unit à l'oxygène et se répand dans l'air ; ici l'air est analysé, l'oxygène s'échappe, et l'élément solide est assimilé par l'être vivant. Les animaux, qui ne peuvent se nourrir ainsi, et, comme dit le proverbe, ne vivent pas de l'air du temps, trouvent le carbone condensé, préparé pour eux dans les végétaux. Par la respiration, animaux et végétaux rendent à l'atmosphère l'acide carbonique, résidu de la combustion de leurs organes. Ainsi l'acide carbonique est à la fois le premier aliment et le dernier résidu de la vie.

Mais les vivans ne sont pas seuls à entretenir avec l'atmosphère cette suite d'échanges ; ils ne possèdent pas seuls la propriété d'absorber l'acide carbonique et de le restituer à l'atmosphère. Le monde minéral lui-même a sa manière de respirer. Il y a une haleine issue des profondeurs du globe, un souffle qui s'échappe du sein de la terre, et qui, venant de ses entrailles en fusion, poussé à travers d'insondables fissures, s'échappe par l'orifice des volcans. Les volcans vomissent dans l'atmosphère des torrens d'acide carbonique, et ces torrens sortent de cavernes inférieures aux couches géologiques les plus basses et de fournaises dans lesquelles la vie n'est pas concevable. Ils proviennent des combustions et des réactions de toute sorte qui se poursuivent entre les substances minérales, au centre du globe et sous sa croûte refroidie.

Ainsi le gaz carbonique s'exhale du sein du monde minéral. Il peut se répandre sur les forêts, se fixer sur les feuilles et pénétrer dans le monde vivant. Il peut aussi faire retour à la matière morte. Autour de l'Etna ou du Vésuve, le ciel s'obscurcit, la vapeur d'eau se condense en nuages épais ; la pluie tombe. Elle entraîne avec elle et ramène à la terre l'acide carbonique qui s'est dissous dans l'eau

condensée. Cette eau descend le long des flancs des montagnes, suit la pente douce des champs et va se mêler aux eaux des mers. Elle a coulé sur des terrains calcaires ; elle contenait déjà de l'acide carbonique ; elle arrive à l'océan chargée de bicarbonate de chaux. Alors se présente un étrange phénomène : si l'air est abondamment fourni de gaz carbonique, le sel calcaire reste dissous dans l'eau. Si l'air manque de ce gaz, le sel de chaux va se dissocier : la moitié de l'acide carbonique qu'il contenait s'exhale de la surface de la mer. Et le carbonate de chaux, qui n'est pas soluble, se précipite au fond des eaux, où il va se déposer en longs sédimens.

Il y a donc entre la terre et son enveloppe gazeuse des échanges de carbone qui se font soit par l'entremise des vivans, soit en dehors de la vie. Et ces échanges continueraient si la vie disparaissait du globe. Ils s'effectueraient même si la vie n'était jamais apparue ; mais alors entre l'instant où il est emprunté à l'atmosphère, et l'instant où il lui est rendu, le carbone ne fournirait pas ces séries infiniment variées de combinaisons avec l'hydrogène ; séries d'où dérivent les alcools, les graisses, les sucres, et enfin ces matières colorantes que nous pouvons maintenant, à notre choix, tirer toutes formées des végétaux, ou reconstituer au moyen de leurs élémens retrouvés dans la houille. Il y a une respiration organique et une respiration inorganique ; il y a en ce monde une certaine quantité de carbone qui présentement est organique et une autre qui fait partie du monde minéral ; et bien que des échanges continuels s'effectuent, rien ne prouve que le carbone actuellement minéral ait jamais été vivant.

A vrai dire, en admettant, *a priori*, cette dernière hypothèse, on eût été conduit à d'étranges conséquences. Il faudrait que l'apparition de la vie sur cette terre et l'apparition du carbone eussent eu lieu au même moment. Et comme nous voyons d'immenses quantités de carbone minéralisé, il faudrait que le règne vivant, la somme totale de matière animée existant à la surface du globe, eût été portée, dès son origine, à son maximum. On devrait imaginer un créateur, faisant surgir tout à coup, sur toute l'étendue du monde minéral et inanimé, une innombrable forêt. La vie aurait progressé en perfection : en quantité elle aurait perdu. Au début, tout le carbone aurait été vivant, mais de la vie la moins parfaite. Le monde aurait été couvert des végétaux les plus rudimentaires, de masses énormes de moisissures et de champignons ; et les eaux épaissies auraient été encombrées de protozoaires. Dès le premier souffle d'acide carbonique lancé dans les airs ; dès la première haleine expirée par ces amas animés, une multitude de ces êtres seraient devenus la proie des autres ; le nombre des vivans, le poids total de la matière animée aurait diminué. Et la réserve du carbone

mort aurait commencé d'abord sous forme d'acide carbonique, puis dans ces gisemens que la terre recouvre, et que nous retrouvons après des siècles écoulés. Le Créateur n'aurait pas dit aux vivans : « Croissez et multipliez, » mais : « Diminuez et dépérissez. »

Il y a donc des combinaisons minérales du carbone, mais la houille est composée de corps organiques. Il est impossible d'en douter, d'abord à cause des innombrables empreintes animales ou végétales qu'on rencontre dans la houille ; ensuite parce qu'on y trouve des combinaisons du carbone avec l'hydrogène qui ne se voient que dans les matières animales ou végétales.

Cette seconde raison serait-elle suffisante ? Il y a soixante ans, elle aurait semblé péremptoire à tous les chimistes. Berzelius enseignait que « dans la nature vivante, les élémens paraissent obéir à des lois tout autres que dans la nature inorganique. » Et Fourcroy avait écrit en 1800 les lignes suivantes : « Il n'y a que le tissu des végétaux vivans, il n'y a que leurs organes végétans qui puissent former les matières qu'on en extrait et qu'aucun instrument de l'art ne peut imiter. » Depuis lors, les *instrumens de l'art* se sont améliorés. Des *synthèses organiques* ont été opérées dans les laboratoires; Wöhler a fabriqué de l'urée, et M. Berthelot a su rapprocher les élémens de l'acétylène, de l'acide formique, même de l'alcool.

Ces recherches hardies et ces découvertes imprévues émurent le monde savant. Elles émurent encore plus certains philosophes qui paraissent se tenir aux aguets autour des laboratoires, toujours prêts à échafauder une théorie de l'univers sur la dernière expérience du savant et à lui expliquer la portée de ses propres travaux. Si la matière organique se formait hors de l'être vivant par réaction chimique; si la génération spontanée faisait apparaître dans cette matière des êtres animés, et si les descendans de ces êtres arrivaient par une lente évolution à acquérir les organes complexes des animaux supérieurs, il y aurait là bien plus de vérités expérimentales qu'il n'en faut pour servir de fondement à un raisonnement philosophique. Mais le transformisme n'est qu'une hypothèse ; la génération spontanée une chimère ; et quant à la synthèse, il ne faudrait pas se presser de tirer de quelques brillantes expériences une théorie générale. M. Béchamp a dit : « Il n'y a plus de matière organique, il n'y a que la matière minérale unie au carbone. » Nous sommes tentés de répondre : « Mais c'est précisément là ce qu'on appelait matière organique. » D'innombrables combinaisons du carbone avec l'hydrogène, l'oxygène et l'azote constituent les divers tissus animaux et végétaux et les produits qu'on en tire. De ces produits si variés, les artifices de synthèse ont réussi à reproduire un très petit nombre. Ce ne sont pas les plus complexes, les plus parfaits. Ce ne sont pas

ces albumines, substance de nos muscles, et siège de la vie. Différentes en tous points des minéraux, souples et élastiques, modèles des corps colloïdes, que Graham oppose aux cristalloïdes, celles-ci se plient aux formes arrondies des animaux et des plantes, et ne s'enferment jamais entre les arêtes aiguës, les lignes géométriques et les plans de clivage d'un cristal. Ce ne sont pas les sucres dissous dans le liquide où baignent les cellules des fruits. Ce sont des corps beaucoup plus simples résultant de la décomposition des albumines ou des sucres. Lorsque ces substances sont abandonnées à une lente destruction, l'édifice compliqué élevé par la vie ne se démolit pas tout d'un coup. Il passe par plusieurs états. Il perdra quelque partie constituante, quelque pierre angulaire, mais il retrouvera chaque fois un nouvel équilibre. Ainsi, la molécule complexe de l'albumine peut se dédoubler en deux molécules plus simples donnant des corps solubles et cristallisables. La plus simple de ces albumines dédoublées, c'est l'urée, qui se transforme enfin en carbonate d'ammoniaque, sel minéral. Ainsi encore, les sucres fournissent, par fermentations successives, l'alcool, l'acide acétique, enfin l'acide carbonique et l'eau. — Or la synthèse n'a reproduit jusqu'à présent que des résidus de combustion, des corps déjà en voie de décomposition et de retour au règne minéral. Jamais ces corps nommés hémiédriques, qui ont une droite ou une gauche, des cristaux droits ou des cristaux gauches, et dont la solution intervertit à droite ou à gauche le plan de la lumière polarisée; jamais ces corps organiques supérieurs dont les étonnantes propriétés ont été si bien étudiées par M. Pasteur, jamais enfin les sucres, ni les albumines, n'ont pu encore être obtenus par synthèse. Aussi, les plus habiles opérateurs de synthèses organiques ne songent pas à prétendre que les forces physiques mises en jeu dans leur laboratoire aient pu jamais produire, en se manifestant à travers les révolutions de l'univers, les amas de matière végétale enfouis dans les houillères. L'œuvre de la vie n'est pas méconnaissable. Des forêts détruites ont été recouvertes par un sol nouveau. Elles ont été comprimées, comme des herbes qu'on dessèche entre les feuillets d'un livre; et plusieurs feuillets de ce livre gigantesque se sont retournés et appesantis sur elles. Elles se carbonisent lentement, et les lois de leur décomposition sont peu connues. Peut-être subissent-elles une sorte de lente fermentation, en exhalant peu à peu ces gaz hydrocarbonés explosibles, ce *feu grisou*, que redoutent les mineurs.

Toutes les houilles que nous connaissons ne sont pas arrivées au même degré de décomposition. L'*anthracite*, que l'on tire des terrains les plus anciens est du carbone presque pur. Les houilles qui se trouvent dans les couches plus récentes de l'écorce terrestre contiennent, en outre, de nombreuses substances composées. Ce

sont des houilles plus ou moins *grasses*. On appelle ainsi la houille qui, mise en poudre et chauffée dans un creuset, fond et se prend en une masse solide. Si nous chauffons la houille grasse dans un vase clos, communiquant avec d'autres récipiens refroidis, il nous restera du carbone, mêlé seulement à quelques centièmes de sulfure de fer; c'est le coke. Les produits de cette première distillation seront de deux sortes : un liquide épais, le goudron, et des gaz hydrocarbonés. Les gaz servent à l'éclairage. Il y a trente ans, le goudron ne servait à rien. Nous allons voir le profit qu'on en tire aujourd'hui.

II.

Que se passe-t-il exactement dans la cornue de distillation? Faut-il penser que le coke, matière légère et spongieuse, était en quelque sorte le squelette de la houille intimement uni aux matières plus complexes, et que la houille est un mélange de carbone pur et de carbone combiné? Non; la houille tout entière est un amas de substances composées de combinaisons du carbone avec d'autres corps. Ces combinaisons, la chaleur les modifie : les liquides goudronneux, les gaz que l'on recueille, n'existaient pas dans la houille; ils se sont formés lorsque la température s'est élevée dans la cornue. Il reste du coke, parce que, dans les échanges qui se font, le carbone se trouve être en excès. Le goudron se fait dans la cornue de distillation. On ne le sépare pas du coke, on le fabrique. Et les corps que nous trouvons dans le goudron résultent de combinaisons provoquées entre ceux qui existaient dans la houille. Les beaux travaux de M. Berthelot ont apporté à cette opinion des preuves certaines.

M. Berthelot chauffe au rouge sombre le gaz acétylène. La molécule de ce gaz est composée de 4 atomes de carbone et de 2 atomes d'hydrogène. A la fin de l'opération, l'acétylène s'est condensé et s'est changé en un liquide, la benzine, qui a pour formule : 12 atomes de carbone et 6 d'hydrogène. Trois molécules d'acétylène se sont en quelques sorte soudées pour fournir une molécule de benzine.

L'expérience est brillante. Le gaz est enfermé dans une cloche courbe en verre vert, placée sur le mercure, et fermée à l'extrémité qui plonge dans le mercure par un bouchon de liège. Lorsque la température a atteint le rouge sombre, la cloche se remplit d'épaisses vapeurs blanches. Bientôt ces vapeurs se condensent; des gouttelettes de benzine tombent de toutes parts. L'opération est poursuivie pendant une demi-heure. On laisse alors refroidir la cloche; puis on enlève le bouchon : aussitôt, sous la pression atmo-

sphérique, le mercure monte et remplit presque entièrement le récipient que la condensation du gaz avait laissé vide.

Nous venons de voir l'acétylène condensé et comme combiné à lui-même. Il se combine aussi à l'hydrogène pour former le gaz oléfiant ou éthylène. Ce dernier va s'unir à la benzine et donnera par synthèse un carbure liquide, le *styrolène*, identique à celui qui est produit par le *styrax* ou *liquidambar* oriental. Enfin de l'union du styrolène et du gaz oléfiant résultera la *naphtaline*, carbure solide, cristallisé en lamelles très légères et qui abonde dans le goudron de houille. Trop souvent ce corps est entraîné avec le gaz, et les conduites sont bouchées par des dépôts de naphtaline cristallisée.

L'anthracène est un des carbures d'hydrogène les plus précieux qui soient tirés du goudron. C'est une matière solide et cristallisable. L'anthracène existait-il dans la houille ou bien s'est-il formé pendant la distillation? Il paraît certain aujourd'hui que l'anthracène se forme de toutes pièces dans les cornues. Ce corps solide est produit par la combinaison et la condensation des gaz. En effet, M. Berthelot l'obtient à la chaleur rouge sombre par la réaction du styrolène sur la benzine, ou par la réaction de la benzine sur la naphtaline.

Ainsi, quand la houille est portée à une haute température, toutes les matières qui se dégagent sous forme gazeuse ne demeureront pas en cet état. La chaleur n'est pas toujours une cause de dissolution des corps et de dispersion de leurs élémens. Exposés à une température qui dépasse 1,000 degrés, ces gaz se condensent. Leurs molécules se rapprochent; ils forment entre eux, par suite d'échanges divers, des combinaisons plus riches en carbone et, par conséquent, moins volatiles. Nous avions des gaz, et, quand nous laisserons refroidir nos appareils, nous trouverons des liquides et même des cristaux. Il y a des phénomènes de synthèse opérés par la chaleur rouge.

Il y a aussi des phénomènes d'analyse. La chaleur constitue certains corps; elle va en dissocier d'autres. Au rouge vif, le gaz acide carbonique va devenir un oxydant : ce corps, si stable, si commun dans l'univers, dernier produit de toutes les combustions, perd son oxygène sous l'influence d'une chaleur excessive. Au moins le fait paraît très probable, et c'est ainsi que les bons auteurs expliquent la production des acides phénique, acétique, crésylique : ce seraient des carbures oxydés par l'oxygène de l'acide carbonique. M. Harnitz-Harnitzky a annoncé qu'il obtenait l'acide benzoïque en fixant, par une méthode indirecte, l'acide carbonique sur la benzine. Les carbures d'hydrogène peuvent aussi se dissocier. Un carbure liquide, analogue à la benzine, le *toluène*, prend de l'hydrogène et laisse un dépôt d'anthracène. Le formène, ou gaz de marais, ce carbure qui

produit le chloroforme lorsque l'hydrogène y est remplacé par du chlore, perd de l'hydrogène et fournit de l'acétylène.

Souvent des forces contraires se développent à la fois; les corps sont en même temps soumis à une influence qui les rapproche, et à une autre influence qui les sépare; le résultat dépend de faibles différences soit dans la température, soit dans les quantités respectives des corps mis en présence. La benzine et l'acide carbonique s'unissent pour former l'acide benzoïque; l'acide benzoïque se décompose en acide carbonique et en benzine. Le styrolène est produit par l'union de la benzine et du gaz oléfiant, et se dissocie en donnant de la benzine et de l'acétylène. Enfin la benzine reparaît encore si l'anthracène et la naphtaline sont chauffés en présence de l'hydrogène. Quelquefois, entre ces forces contraires, un équilibre s'établit; par exemple, l'acétylène peut se combiner à l'hydrogène pour former le gaz oléfiant; mais le gaz oléfiant, à la même température, se décompose en donnant ses deux élémens : si les trois gaz sont en présence et qu'ils soient purs, tout restera en suspens, car les tendances opposées se seront contre-balancées. La décomposition du gaz oléfiant continuera si l'acétylène, en présence d'autres corps, subit de nouvelles transformations et se trouve éliminé.

Nous avons dû donner quelques exemples des nombreuses réactions qui ont lieu lorsqu'une matière organique telle que la houille est portée à une température élevée. Les quatre corps simples qui constituent les matières organiques forment entre eux bien plus de combinaisons différentes que n'en fournissent tous les minéraux. Si l'élévation de température avait lieu à l'air libre, il y aurait combustion; toutes ces innombrables substances seraient oxydées et se dissiperaient dans les airs à l'état d'acide carbonique et de vapeur d'eau. Mais, si l'on opère à l'abri de l'oxygène et si l'on ne laisse intervenir aucun élément étranger, elles réagissent les unes sur les autres; une multitude de corps se forment ou se décomposent, échangent entre eux leurs élémens. Et le mélange que l'on recueille quand la chaleur s'est dissipée est un mélange de corps nouveaux. C'est ainsi que la houille, matière solide et sèche, nous fournit les liquides du goudron et les gaz de l'éclairage : ces liquides, ces gaz n'y étaient pas contenus; ils résultent des transformations accomplies sous l'influence de la chaleur.

En somme, grâce aux belles expériences de M. Berthelot, nous avons une idée générale de la formation du goudron et des gaz. Or, si le goudron et les gaz ne sont point, en réalité, des parties détachées de la houille, mais des corps nouveaux qui se sont créés à la chaleur rouge, qu'est-ce donc que la houille? De quels corps organiques est-elle composée? Nous ne le savons que fort imparfaitement.

Comment, dira-t-on, ce produit d'un usage si commun n'a-t-il pas été étudié par tous les chimistes? Les industriels n'ont-ils pas l'habitude de faire faire des analyses des houilles qu'ils emploient? Ce ne sont pas de véritables analyses. Quelques chimistes ont essayé sans succès d'analyser la houille. Et, quant aux commerçans, on leur indique la proportion des matières étrangères, telles que le sulfure de fer, qui sont unies à la houille; on leur apprend à peu près quel rendement ils peuvent attendre en coke, en goudron ou en gaz; on classe leur échantillon parmi les houilles riches, maigres ou grasses, à longue ou à courte flamme. Mais on n'a pas séparé et déterminé les élémens chimiques. Ce n'est là ni une analyse élémentaire ni même une analyse immédiate.

A la vérité, cette étude, qui importerait tant à la science et à l'industrie, est fort embarrassante. Pour séparer un mélange intime de plusieurs corps, le chimiste ne dispose pas de très nombreuses ressources. Le premier moyen qui se présente à lui, c'est la distillation. Quand la température s'élève, les corps divers se *sublimeront* les uns après les autres, suivant leurs différens degrés de volatilité; chacun d'eux, sous la même pression atmosphérique, passe de l'état solide à l'état liquide, puis de l'état liquide à l'état gazeux lorsque le thermomètre indique une certaine température, et c'est invariablement à la même température que le phénomène se produira. C'est ce qu'on appelle le point de fusion, le point d'ébullition. Ainsi peuvent s'opérer des *distillations fractionnées*. Lorsque le mélange est chauffé à un certain degré, on recueille certains corps dans le récipient refroidi. Dès que l'on portera la température à un degré plus haut, on verra passer par le col de l'alambic un autre corps, qui est resté séparé du premier parce que tout à l'heure il n'avait pas atteint son point d'ébullition.

Mais que fera le chimiste si les corps mélangés sont de nature à être modifiés par la chaleur; si, portés à une température élevée, ils doivent réagir les uns sur les autres et donner naissance à de nouvelles combinaisons? Il peut distiller à une température moins haute, à la condition de se débarrasser de la pression atmosphérique. Lorsque les corps sont soustraits à cette pression, leur point d'ébullition est beaucoup plus bas : sur une haute montagne, l'eau se transforme en vapeur à moins de 100 degrés. Le point d'ébullition baisse en même temps que la pression diminue, et, dans le vide, il descend à son minimum. Si cette chaleur minima est encore trop forte, si elle suffit à rompre l'équilibre moléculaire des corps mélangés et à provoquer entre eux des réactions, il faudra opérer à une température beaucoup plus basse et essayer l'effet des *dissolvans*. Les corps divers étant plus ou moins solubles dans les divers dissolvans, il y a là encore un moyen de séparation.

C'est par ce moyen que M. Commines de Marcilly entreprit, en 1862, l'analyse de la houille. Il traita les houilles par des liquides bouillans ou par les vapeurs de ces liquides en vase ouvert ou en vase clos. Il employa la marmite de Papin, afin de répéter l'opération sous des pressions plus fortes que celles de l'atmosphère. Les meilleurs résultats furent obtenus en faisant digérer la houille pulvérisée, pendant cinq ou six heures, à 100 degrés sous la pression ordinaire. M. de Marcilly essaya d'abord les acides sulfurique, azotique, chlorhydrique, puis la potasse, et il constata que les dissolvans acides et alcalins n'avaient point d'action sur la houille. Il réussit mieux avec des liquides neutres, l'éther, la benzine, le sulfure de carbone et surtout le chloroforme. Ces liquides prenaient une belle couleur brun foncé tirant sur le vert.

Ces expériences auraient valu la peine d'être reprises et poussées plus loin. Nous ne pensons pas que de nouveaux résultats aient été obtenus, et la science est aujourd'hui encore réduite à avouer qu'elle ne connaît pas exactement la composition de la houille. Nous savons ce que produit la houille chauffée au rouge sombre; nous ne savons pas, ou du moins nous savons imparfaitement ce qu'elle est dans son état naturel.

Après avoir exposé nos incertitudes relativement à l'origine du carbone, ce qui n'importe qu'aux philosophes, et nos embarras au sujet de l'analyse de la houille, ce qui ne peut intéresser que les savans, passons à l'examen des matières tirées des goudrons de houille et des propriétés qu'on leur a reconnues. Ce dernier point touche surtout les industriels.

III.

De toutes les richesses de la végétation, de tous les branchages et de toutes les herbes des forêts antédiluviennes, il nous est resté des gisemens d'une matière noire et informe. Cependant la houille n'est pas une matière fossile. Ce n'est pas une substance redescendue au règne minéral; si j'osais employer une image assez triste, je dirais que ce n'est pas le squelette des végétaux, mais que c'est le cadavre décomposé, où les débris de la substance vivante, de cette substance qui a fait les fibres du bois, le tissu des feuilles ou la chair des fruits, se reconnaissent encore. Dans ces débris la science va retrouver des parfums et des couleurs.

Nous avons vu l'influence de la chaleur exciter, entre les corps nombreux résultant de la décomposition de la matière vivante, des réactions fort complexes, et constituer des corps nouveaux. Voici enfin le goudron, mélange de tous ces corps, résultat de leur distillation, résidu de leurs vapeurs refroidies et condensées. C'est une

pâte épaisse et noire, dont rien encore ne fait deviner la richesse, et dont les produits chimiques les plus brillans vont être tirés tour à tour.

De cette pâte on va d'abord séparer de l'eau saturée d'ammoniaque. L'opération est fort simple, mais doit être conduite avec précaution. Les chaudières sont lentement chauffées jusqu'à 80 ou 90 degrés au plus, et cette température est maintenue pendant un temps assez long, environ vingt ou trente heures. Alors le goudron monte à la surface, où il forme une couche épaisse; et un robinet de vidange, placé à la partie inférieure de la chaudière, permet de faire écouler l'eau ammoniacale.

Après ce travail préparatoire. on procède à une opération que nous avons déjà décrite : la distillation fractionnée. On sépare ainsi les *huiles légères*, les *huiles moyennes* et les *huiles lourdes*. Les huiles légères s'évaporent à une température inférieure à 140 degrés; les huiles moyennes entre 140 et 200 degrés ; les huiles lourdes, de 200 à 360 degrés. Il ne s'agit donc que de chauffer lentement la chaudière et d'atteindre successivement ces diverses températures. Les vapeurs se condensent en circulant dans un serpentin refroidi. Dès que la chaleur dépasse 140 degrés, et dès qu'elle monte au-dessus de 200, un ouvrier dirige les vapeurs vers un autre récipient. L'alambic gigantesque qui est employé pour cette distillation peut avoir 20 ou même 30 mètres cubes de capacité. C'est une chaudière en tôle épaisse, horizontalement couchée sous une voûte en briques réfractaires qui la sépare du foyer. Elle communique avec les trois appareils condensateurs, et l'ouvrier chargé de conduire la distillation n'a qu'à ouvrir un robinet et à en fermer un autre pour faire passer les vapeurs, au moment voulu, à travers l'un ou l'autre serpentin.

Ainsi une première séparation a été opérée. Nous avons d'abord soutiré de l'eau, saturée d'ammoniaque; nous avons ensuite séparé trois sortes d'*huiles*. Il nous reste un épais résidu qui a résisté à l'évaporation, le *brai*. Ce sont les *huiles* du goudron que nous devons étudier ici.

Les deux premières huiles sont encore une fois distillées, dans un alambic de 1,200 à 1,500 litres de capacité, chauffé par un serpentin à retour, où l'on fait circuler de la vapeur à haute pression. On commence par les huiles moyennes et l'on recueille tout ce qui passe entre 140 et 200 degrés. Tout ce qui a passé au-dessous de 140 degrés est mêlé aux huiles légères. Tout ce qui n'a point passé à 200 degrés est mêlé aux huiles lourdes. On épure ensuite de la même façon les huiles légères.

Celles-ci sont connues dans le commerce sous le nom d'huiles de naphte. Il serait trop long d'énumérer les dix-huit ou vingt corps

que les chimistes reconnaissent dans le naphte : disons seulement que ce sont principalement des carbures d'hydrogène. Ces corps forment des séries régulières, dans lesquelles la proportion du carbone relativement à l'hydrogène augmente suivant une formule connue. Les moins riches en carbone sont gazeux, comme le gaz des marais ; puis viennent les carbures liquides, comme la benzine ; et enfin les carbures solides comme la paraffine ou l'anthracène. On a vu comment ces corps mis en présence et portés à une haute température se combinent ou se séparent, se condensent ou se subliment, et comment on retrouve en fin de compte des liquides au lieu de solides, des solides au lieu de gaz. Ici nous avons affaire à un mélange de carbures liquides. Pour l'épurer, il faut le débarrasser premièrement de certains carbures gazeux, qui sont restés dissous dans les liquides, secondement de produits alcalins ou acides qu'il peut contenir. Parmi les alcalis figurent de notables quantités d'ammoniaque. Les corps étrangers donnent au naphte une odeur repoussante. On les sépare par des lavages successifs, d'abord à l'eau pure, qui dissout certains de ces corps, puis à l'acide sulfurique, enfin à la soude caustique, pour enlever les acides du goudron et l'acide sulfurique resté en excès. Les lavages se font dans de grands vases cylindriques, où les liquides sont battus par des roues à aubes, qu'on fait tourner soit à la main, soit au moyen d'une force motrice. Ces vases, appelés mélangeurs, doivent être placés en gradins l'un au-dessus de l'autre. Après chaque lavage, on laisse reposer plusieurs heures. L'eau qui s'est chargée d'ammoniaque est décantée par un siphon. Le naphte coule dans le second bac, revêtu de lames de plomb, où il est agité avec l'acide sulfurique ; puis, après quelques heures de repos, cet acide est soutiré par un robinet de vidange, entraînant avec lui des carbures nauséabonds qui étaient dissous dans le naphte. Et comme rien ne doit se perdre, il est mêlé aux eaux ammoniacales, et donne des sulfates. Enfin on fait couler le naphte dans le dernier *mélangeur*, où il est traité par la soude caustique.

Après les lavages, le naphte est encore une fois distillé. C'est la quatrième distillation depuis que la houille a été apportée à l'usine. Les vieux alchimistes passaient, dit-on, des années à distiller et redistiller le même corps, espérant qu'ils verraient à la fin se *sublimer*, à travers le col de leurs étranges alambics, les vapeurs légères de la liqueur de vie, ou bien la pierre philosophale se déposer au fond de la panse de leur cornue. L'industrie moderne n'a pas renoncé à leurs procédés, qui n'ont pu fournir ni la pierre des philosophes, ni la liqueur de vie, mais qui ont conduit les Basile Valentin et les Van Helmont à de précieuses découvertes. Tant il est vrai que, dans les plus simples opérations de la science ou de l'industrie, se

trouvent appliqués les plus profonds principes de la philosophie naturelle, entrevus par ces puissans inventeurs! Ce ne sont plus les élémens terre, eau, air que nous distinguons; ce sont les *états* de la matière : état solide, état liquide, état gazeux. Et nous concevons que toute substance définie, simple ou composée, doit pouvoir passer par ces trois états : c'est une question de température. L'état liquide succède à l'état solide, l'état gazeux à l'état liquide, sitôt que la chaleur, absorbée et transformée en mouvement, a rendu les molécules suffisamment mobiles et leur a communiqué une suffisante impulsion. La pression que le corps supporte est un obstacle à cette impulsion; et pour vaincre l'obstacle il faut plus de chaleur absorbée. Mais sous la même pression, toujours le même degré de chaleur produira le même effet. Sous la pression de notre atmosphère, et avec la température moyenne de nos climats, nous voyons le fer solide, l'eau liquide, l'oxygène gazeux. Il est des parties même du monde habitable où l'eau est presque toujours *solide*; et nous pouvons imaginer des mondes incandescens où les métaux couleraient en ruisseaux. Car tous les corps, dans des conditions déterminées connues pour chacun d'eux, et quand le thermomètre indique le point fixé pour leur transformation, perdent leur rigidité, deviennent volatils et se *subliment*, comme disait la langue à la fois pédante et poétique des alchimistes.

Cependant ce triple phénomène n'a pu être constaté pour tous les corps. Les uns, comme le carbone, ne se subliment pas, même aux plus hautes températures que nos fourneaux puissent atteindre. Les autres, produits de combinaisons, se décomposent; la chaleur, devenue mouvement, ne sépare pas seulement les molécules, pour leur permettre de rouler les unes sur les autres comme celles de de l'eau ou de s'envoler comme celles des gaz, mais elle rompt ces molécules; les atomes composans se dispersent et entrent dans d'autres combinaisons. Ainsi s'est constitué le goudron. Alors la chaleur, qui avait été absorbée et changée en mouvement, reparaît sous sa forme primitive. L'état des corps réagissant les uns sur les autres et dégageant de la chaleur, ce quatrième état répond au quatrième élément des anciens, le feu.

Quand la chaleur est à son comble, toutes les combinaisons se détruisent, se *dissocient*, et les corps simples apparaissent isolés. Dans le soleil, les métaux doués des plus vives affinités chimiques, le magnésium, le calcium, ne se combinent pas à l'oxygène, ne sont pas brûlés, du moins au centre de l'astre. Mais leurs vapeurs incandescentes se *subliment*, montent vers la périphérie, où s'opèrent des combinaisons. Devenues plus lourdes en se refroidissant, elles retombent vers le centre, où les corps combinés se dissocient de nouveau. Ainsi s'établit, si l'on en croit les hypothèses actuelles

de la science, une éruption prodigieuse, suivie d'une rechute, un immense courant de va-et-vient. Et qu'est-ce que cette éruption, qu'est-ce que ce courant, sinon une distillation gigantesque? Sublimer les corps, les laisser retomber refroidis et condensés, puis les sublimer à nouveau, c'est ce que faisaient les alchimistes et c'est ce qui se passe dans le soleil.

Mais quittons ces hauteurs, et de toutes ces observations, gardons la connaissance de la fixité du point d'ébullition des corps, connaissance précieuse qui nous permet, étant donné un mélange confus, de faire envoler à point nommé et d'évoquer en quelque sorte, à notre gré, la substance dont nous avons besoin. Suivant cette loi, nous distillons une quatrième fois le naphte, et entre 90 et 115 degrés, nous recueillons la *benzine*.

Avant de faire l'histoire de cette précieuse matière, disons, pour n'y plus revenir, que les huiles moyennes sont traitées, absolument comme les huiles légères, par l'acide sulfurique et la soude. Comme elles sont plus riches en alcalis et en acides, il faut seulement pour le lavage une plus forte proportion d'acide sulfurique et de soude. Ainsi débarrassées des corps étrangers qui leur donnaient mauvaise odeur, et réduites à n'être plus qu'un mélange de carbures d'hydrogène, ces huiles sont livrées au commerce. Elles sont employées pour l'éclairage. Elles servent aussi à dissoudre le caoutchouc; mais, pour cet emploi, les fabricans préfèrent généralement le sulfure de carbone; car si les huiles ne sont pas parfaitement épurées et lavées, elles laissent au caoutchouc une odeur goudronneuse.

Les matières colorantes n'étant point tirées des huiles moyennes, nous n'avons plus à nous occuper que des produits du naphte et des huiles lourdes.

IV.

Faraday découvrit la *benzine* en 1825 dans des essences provenant de la fabrication du gaz par l'huile. Il l'appela hydrogène bicarboné. En 1835, Mitscherlich, ayant traité l'acide benzoïque par la soude, obtint un liquide volatil et lui donna le nom de benzine. Enfin Hofmann, en 1845, démontra que l'hydrogène bicarboné de Faraday et la benzine de Mitscherlich n'étaient qu'un seul et même corps. Ce corps, M. Berthelot en a expliqué la formation et l'a obtenu par synthèse en chauffant le gaz acétylène. Sa molécule se compose de trois molécules d'acétylène soudées ensemble; au total de douze atomes de carbone pour six d'hydrogène. La benzine est un type de ces corps organiques qui fournissent, par substitution, d'interminables séries dérivées. Ce sont des édifices dont on enlève les pierres une à une, en les remplaçant par d'autres; ou plutôt, si

l'on admet la conception des philosophes dynamistes, qui réduisent la matière à n'être plus qu'une abstraction, ce sont des systèmes de forces dirigées en sens contraires et se faisant équilibre. A chaque force on peut substituer une force égale. Les forces chlore, brome, iode étant égales à la force hydrogène, un atome de chlore, de brome ou d'iode peut être substitué à un atome d'hydrogène. On peut imaginer un système de forces disposées de manière à ce que plusieurs s'annulent entre elles et que la résultante soit égale à l'unité. Tels sont les *radicaux organiques*, véritables débris d'une molécule rompue, où plusieurs atomes de carbone et d'hydrogène sont associés de manière à laisser libre l'énergie d'un atome d'hydrogène. Ainsi, dans la benzine, à tout atome d'hydrogène nous pouvons substituer un atome de chlore et obtenir la benzine monochlorée, dichlorée, etc.; un atome de brome, un atome d'iode, qui nous donneront des benzines bromées ou iodées; ou bien encore un radical, tel que le méthyle ou l'éthyle : nous aurons ainsi la méthylbenzine ou l'éthylbenzine, la diméthylbenzine, la triméthylbenzine, et ainsi de suite.

Ces théories permettent d'imaginer les longues séries de corps que la chimie organique a fait découvrir. Parmi ces corps, beaucoup sont maintenant employés par l'industrie.

Le premier industriel qui ait utilisé la benzine et indiqué les moyens de la fabriquer en grand, est l'Anglais Charles Mansfield. En 1847, il tira ce carbure des goudrons de houille par distillation. Il imagina un alambic fort ingénieusement disposé. Le col de cet alambic, avant de se recourber vers le serpentin, traversait une enveloppe remplie d'eau. Au début, cette eau était froide; les vapeurs qui s'élevaient de la chaudière cédaient leur chaleur à l'eau et retombaient condensées. Mais peu à peu l'eau s'échauffait, et dès qu'elle avait atteint la température d'ébullition des carbures légers, ceux-ci commençaient à passer dans le serpentin.

M. Coupier, très-habile fabricant, dont les usines sont à Creil, améliora ce procédé. Il employa la colonne formée de plateaux superposés, imaginée par M. Dubrunfaut pour distiller l'alcool. Les tubes abducteurs pénétraient dans un bain de chlorure de calcium, maintenu au moyen d'un jet de vapeur à une température déterminée. C'était une sorte de réchaud où le mélange de gaz était conduit à sa sortie de la colonne de distillation; certains gaz, trouvant une température inférieure à leur point d'ébullition, se condensaient et retombaient dans la colonne, tandis que d'autres continuaient leur route et ne se condensaient que dans le serpentin. En augmentant ou diminuant la chaleur du réchaud, M. Coupier obtient successivement les différens carbures.

La benzine, chacun le sait, est un liquide léger, parfaitement

incolore et d'odeur peu agréable. Ce corps, incolore et nauséabond, fournit pourtant des parfums et des teintures.

Charles Mansfield annonça, en 1847, qu'il trouvait dans les dérivés de la houille une huile qui pouvait tenir lieu de l'essence d'amandes amères. C'était la *nitrobenzine*. Avant lui, Mitscherlich, ayant versé par petites quantités la benzine dans l'acide nitrique, avait vu se produire une réaction très vive : les vapeurs rouges de l'acide hypoazotique s'étaient dégagées en abondance, — et le chimiste allemand avait recueilli un corps liquide, incolore, dans lequel il avait constaté qu'une molécule composée d'azote et d'oxygène s'était substituée à l'un des six atomes d'hydrogène de la benzine. Mais l'expérience de Mitscherlich n'était pas sortie des laboratoires et ne paraissait pas devoir être tentée dans les ateliers. La réaction était si vive qu'elle devenait dangereuse lorsqu'on opérait sur de grandes quantités. Si la benzine n'était pas pure, et surtout si elle contenait du phénol, des explosions avaient lieu. Enfin, la respiration continuelle des vapeurs nitreuses aurait été fatale à la santé des ouvriers. C'est cette expérience que Mansfield osa répéter dans ses ateliers et qu'il réussit à rendre industrielle. Son exemple fut suivi en France par MM. Pelouze et Collas.

La nitrobenzine ne saurait être pure si la benzine employée ne l'était pas, et la benzine du commerce l'est rarement. Dans le mélange de carbures qui forme l'huile de naphte, plusieurs sont fort voisins les uns des autres, par leur composition et par leur point d'ébullition. Malgré la perfection d'appareils distillatoires tels que celui de M. Coupier, il est difficile d'arrêter certains d'entre eux au passage. Le *toluène*, par exemple, carbure liquide et volatil comme la benzine, l'accompagne presque toujours; il est attaqué comme elle par l'acide nitrique et donne un nitrotoluène. On a trouvé aussi, joint à la nitrobenzine, un acide particulier coloré en jaune, et doué de l'odeur et du goût de l'ananas. Les éthers de cet acide ont le goût de fraise ou de framboise. Bien des sorbets et bien des pots de confitures ont été parfumés grâce à cette découverte.

La nitrobenzine, ainsi fabriquée, est livrée au commerce sous le nom d'essence de *mirbane :* c'est un nom de pure fantaisie. Elle est employée par les parfumeurs. Ce n'est pas l'essence d'amandes amères, — cette dernière peut aussi être obtenue artificiellement, — mais elle en tient lieu. Elle joue dans l'industrie moderne un rôle important depuis qu'elle sert à fabriquer l'*aniline*.

A mesure que l'œuvre de la synthèse avance et que du carbure primitif sortent des corps de plus en plus compliqués, la richesse du champ des recherches ouvert aux chercheurs paraît de plus en plus surprenante. Que de combinaisons peuvent s'effectuer et combien de milliers de corps restent à connaître!

La benzine n'est que l'un des nombreux carbures contenus dans le goudron, et la nitrobenzine n'est que l'un des dérivés nitrés de la benzine. La benzine a, en outre, des dérivés iodés, chlorés ou bromés. Ces dérivés ne s'obtiennent pas seulement par substitutions successives de l'iode, du chlore ou du brome, à un ou plusieurs atomes d'hydrogène; ils s'obtiennent aussi par *addition*, sans déplacer l'hydrogène. On connaît encore des *sulfodérivés;* puis des dérivés nitrés de la benzine chlorée, bromée ou iodée. Au lieu du chlore, du brome ou de l'iode, on eût pu substituer à l'hydrogène des radicaux organiques et recommencer de nouvelles séries. Et ces séries de dérivés que fournit la benzine, — le toluène, le xylène et cent autres carbures pourraient les fournir aussi. Les mathématiciens nous montrent l'effrayant total des divers arrangemens possibles de quelques unités disposées en groupes de deux, trois ou plus. Dans les arts, nous avons deux exemples de cette étrange multiplicité : la musique varie à l'infini les arrangemens des sept notes de la gamme; et la chimie varie à l'infini les arrangemens des sept ou huit corps simples qui se rencontrent dans les matières organiques. Et si nous osions poursuivre cette comparaison, nous dirions que les arrangemens musicaux dérivent d'un certain accord fondamental, et que les arrangemens chimiques dérivent d'un certain modèle, tel que la benzine, auquel il est aisé de rapporter toute la série. Pour une manière particulière de combiner ensemble les atomes et pour une série de combinaisons qui rappelleront toujours cette manière, c'est le type, c'est l'accord parfait.

L'aniline existe toute formée dans le goudron de houille, mais en très petite quantité. L'industrie ne l'y cherche pas : les procédés d'extraction seraient trop coûteux. On a donc été amené à préférer fabriquer d'abord la nitrobenzine, puis la *réduire*, c'est-à-dire la débarrasser de son oxygène en la mettant en présence de substances avides de ce corps. C'est la méthode enseignée par le chimiste russe Zinin. Les procédés de réduction ont beaucoup varié. Zinin s'était servi du gaz hydrogène sulfuré. Aujourd'hui, d'après les conseils de M. Béchamp, le fer, en très petites particules, et l'acide acétique, sont les corps réducteurs le plus généralement employés.

Au début de cette industrie, les fabricans anglais Maule et Nicholson, les premiers qui s'y soient livrés, vendaient l'aniline au prix de 80 francs le kilogramme. Elle vaut maintenant de 4 à 6 fr. Rarement on a vu des progrès si rapides et de si brusques révolutions économiques. Tandis que le prix de la marchandise fabriquée descendait si bas, le prix de la matière première, très demandée, avait monté : telle est la loi. Le kilogramme d'aniline tombait de 80 à 4 francs; la tonne de goudron montait de 4 à 70 francs. Dans une situation commerciale si instable, les industriels n'ont qu'une

ressource et qu'un devoir : chercher constamment le progrès. C'est ce qu'ont fait M. Renard à Lyon, M. Coupier à Creil, M. Dehaynin à Paris, M. Poirrier à Saint-Denis, et tant d'autres honorables fabricans. Après tant de travaux et de progrès, il reste à leurs successeurs de belles recherches à entreprendre et de belles découvertes à espérer.

V.

Tout le travail accompli jusqu'à présent n'a été qu'un travail préparatoire. Nous avons vu le goudron se constituer par les mille réactions que la chaleur rouge provoque entre les substances organiques de la houille. Puis les huiles légères, moyennes et lourdes ont été séparées les unes des autres. Des huiles légères on a tiré la benzine ; de la benzine on a fait la nitrobenzine, puis l'aniline. Toutes ces matières sont incolores ; mais le moment est venu où les couleurs vont apparaître. En désoxygénant la nitrobenzine, on a obtenu l'aniline ; en traitant l'aniline par des agens oxydans, on pourrait s'attendre à retrouver la nitrobenzine. Ce serait une erreur : sans doute, l'oxygène se fixe sur l'hydrogène de l'aniline ; mais, pour cela, des atomes d'hydrogène se séparent de la molécule d'aniline. Ce n'est pas l'oxygène qui se fixe, c'est l'hydrogène qui s'en va. Puis un phénomène de condensation s'opère : plusieurs molécules se rapprochent et s'unissent pour ne plus former qu'une molécule de rosaniline.

Ainsi se constitue, grâce à la réaction de presque tous les agens oxydans connus en chimie sur l'aniline, cette merveilleuse matière colorante. Chose curieuse, la rosaniline ne serait point formée, si l'aniline était absolument pure : théoriquement, sa molécule est faite par une molécule d'aniline et deux molécules de toluidine soudées ensemble, perdant à elles trois six atomes d'hydrogène. On ne l'obtient pas en oxydant séparément l'une ou l'autre des deux bases.

La rosaniline est solide à la température ordinaire ; elle cristallise facilement. Ses cristaux ont la forme de tablettes ou de fines aiguilles. Quand ils se sont formés à l'abri de l'air, ils sont blancs ; au contact de l'air, on les voit devenir roses, puis rouges. Quel changement ont-ils subi ? C'est un mystère. Certains chimistes ont prétendu qu'ils absorbaient de l'acide carbonique ; mais M. Hofmann assure que leur composition n'a pas changé.

La rosaniline se dissout dans l'eau ; elle se dissout en plus grande quantité dans l'alcool, surtout à haute température, et donne à ce liquide une belle couleur pourpre. C'est une base si puissante qu'elle déplace l'ammoniaque de ses combinaisons salines, et le

plus souvent elle est employée à l'état de sel. Elle ne fournit pas seulement la couleur rouge ; suivant les manières dont on la traite et les combinaisons dans lesquelles on l'engage, on voit se succéder toutes les teintes, et, pour ainsi dire, tous les rayons du prisme.

Le violet fut le premier découvert. En 1856, M. Perkin cherchait à reproduire artificiellement la quinine. Il fit réagir, en présence de l'eau, le bichromate de potasse, corps très oxydant, sur le sulfate d'aniline ; le mélange se colora d'une belle nuance violette. Perkin renonça aussitôt à son premier sujet de recherches et réussit à fabriquer industriellement la matière colorante qu'il avait trouvée. Le violet Perkin, appelé aussi *mauvéine*, devint fort à la mode en Angleterre et dans les soieries de Lyon.

Trois ans après, MM. Renard et Verguin livrèrent au commerce une nouvelle substance rouge pourpre. C'était encore un sel de *rosaniline*, on le préparait en traitant l'aniline commerciale par un agent chimique de nature à lui enlever de l'hydrogène, le bichlorure d'étain. MM. Renard et Verguin versaient peu à peu ces corps dans de petites marmites en fonte émaillée, contenant déjà l'aniline. Ces marmites étaient chauffées à feu nu : des vapeurs irritantes se dégageaient et s'échappaient par une cheminée d'appel. Quand le mélange était devenu rouge foncé, presque noir, on laissait refroidir : la *fuchsine*, — c'est le nom qui fut donné à cette substance, — était prête à être confiée aux teinturiers, — ou aux marchands de vin. — Cette fuchsine, qu'on ne prenait pas soin de purifier, était un mélange de chlorhydrate de rosaniline et de divers sels d'étain.

Aujourd'hui, on oxyde l'aniline par l'acide arsénique. Le procédé fut breveté à peu près en même temps en France et en Angleterre. Dans de grandes chaudières chauffées sur voûte, on introduit 1,000 kilogrammes d'aniline commerciale et 1,500 kilogrammes d'une solution très concentrée d'acide arsénique. On chauffe pendant sept ou huit heures. Environ la moitié de l'aniline, n'entrant point en réaction, s'évapore et est recueillie dans un appareil réfrigérant. Cette aniline n'est plus mêlée de toluidine, puisque la toluidine a été retenue pour former la rosaniline.

L'opération finie, on peut, en laissant refroidir, obtenir une masse solide, rougeâtre, à reflets cuivrés. Il faut alors, avant de redissoudre cette masse, la pulvériser dans un moulin, ce qui est fort dangereux. Malgré les précautions prises par les ouvriers, qui ne travaillent que les mains gantées et un mouchoir attaché sur la bouche, il y a des cas d'empoisonnement par les poussières arsenicales ; aussi a-t-on cherché et trouvé une méthode nouvelle. On ferme par un robinet le tube abducteur des vapeurs d'aniline, et on introduit de la vapeur d'eau à haute pression. Un autre robinet

étant ouvert, toute la masse est chassée, par la pression, dans une autre chaudière très vaste, très résistante, où elle se dissout dans l'eau, à une température de 140 degrés, et sous une pression de cinq atmosphères. Au bout de quatre ou cinq heures de ce traitement, le liquide est dirigé, bouillant, vers un filtre; la pression lui en fait traverser les trous et les feutrages : il est ainsi débarrassé de matières insolubles. Puis on le laisse refroidir, jusqu'à 70 degrés, dans des barques, où il dépose une matière violette qu'on sépare par décantation.

Ce mélange, qu'on appelle le *rouge brut*, est surtout composé d'arsénite et d'arséniate de rosaniline. Il s'agit d'en tirer la fuchsine en substituant l'acide chlorhydrique aux acides arsénieux ou arsénique. Les uns font bouillir le rouge brut avec l'acide chlorhydrique; d'autres, — et leur méthode a prévalu, — commencent par le faire bouillir avec le sel marin. Une double décomposition a lieu; et, lorsque la liqueur est refroidie, on recueille au fond du vase des cristaux de fuchsine, tandis que l'eau mère conserve des arsénites et des arséniates de soude.

Mais toute la matière colorante ne s'est pas déposée sous forme de cristaux, et un bon industriel ne doit rien perdre. Traitée par le carbonate de soude, l'eau mère donne un précipité, d'où l'on tire un produit colorant, connu sous le nom de grenat d'aniline ou fuchsine jaune. Ce n'est pas tout : le rouge brut a laissé au fond des barques où il se refroidissait une matière violette : on la lave à l'eau bouillante; l'eau se teint en rouge, et on recueille une substance bleue, propre à la teinture des étoffes. Ce n'est pas tout encore. Le rouge brut a traversé des filtres qui ont retenu des matières insolubles. Ces matières sont soigneusement recueillies : elles forment une pâte qu'on fait bouillir avec l'acide chlorhydrique étendu et qu'on filtre de nouveau pour en tirer des restes de fuchsine. Le résidu, qu'on n'a pu dissoudre, fournit le marron d'aniline, belle teinture qui s'applique très aisément sur la laine. Ainsi, une seule opération a fourni le rouge violacé de la fuchsine, le grenat, le bleu et le marron.

D'où viennent toutes ces couleurs et comment la chimie nous expliquera-t-elle que le même corps fournisse des nuances si variées? Ces différences ne proviennent pas seulement de ce que la même base, rosaniline, a pu se trouver associée à divers acides. Il ne faut pas oublier qu'au début, malgré les séparations opérées grâce à la distillation fractionnée, nous avons eu affaire à un mélange de corps. Ces corps réagissent les uns sur les autres; et la théorie de leurs réactions, dont nous avons déjà donné quelque idée, nous semble si ingénieuse et si intéressante, que nous pensons pouvoir, sans trop de pédanterie, en dire quelques mots encore.

La benzine et le toluène mélangés ont fourni, après divers traitemens, un mélange d'aniline et de toluidine. Deux molécules de toluidine et une molécule d'aniline se sont soudées, en perdant de l'hydrogène, pour former une molécule de rosaniline. Or deux molécules d'aniline et une molécule de toluidine, perdant aussi de l'hydrogène, pourraient aussi se souder comme les premières. Et enfin trois molécules d'aniline, ou trois molécules de toluidine, pourraient se souder ensemble, toujours en perdant de l'hydrogène. Voici quatre arrangemens distincts; quatre cas possibles, conçus par la théorie et réalisés en pratique. Au premier cas, on avait eu la rosaniline; au second, on aura la *mauvaniline;* au troisième, la *violaniline;* au quatrième, la *chrysotoluidine*.

Nous avons décrit la première. La seconde forme des cristaux d'un brun clair qui deviennent plus foncés lorsqu'on les chauffe; les liquides dans lesquels ces cristaux ont été dissous prennent une teinte violette. La *violaniline* est peu soluble, et il est difficile de l'avoir cristallisée : c'est une poudre d'un brun presque noir. Ses sels, quand on ajoute à leur dissolution quelques gouttes d'acide sulfurique concentré, se colorent en bleu foncé. Enfin, la *chrysotoluidine* est jaune. Tous ces corps ont pu se former pendant la préparation de la fuchsine. Quand le travail est achevé, la filtration, les différences de solubilité, la cristallisation, les séparent les uns des autres. Pour ceux qui ne se sont point cristallisés, la séparation est difficile et demeure incomplète : le rouge reste uni au jaune, en proportion plus ou moins grande, et donne le marron ou le grenat.

Depuis le début de tout ce travail, depuis la cornue à gaz, où nous avons montré les carbures d'hydrogène s'associant entre eux en se décomposant de mille façons pour constituer des corps nouveaux, on a pu voir que la chimie de la houille n'a pas toujours besoin d'emprunter à la chimie minérale ses puissans réactifs, tels que les acides sulfurique ou nitrique, la soude ou la potasse; et que les composés du carbone, les plus voisins par leur constitution et leurs propriétés, sont très souvent capables de réagir les uns sur les autres et de se transformer, sans l'intervention d'agens étrangers. Il ne s'agit plus seulement d'acides s'unissant à des bases pour donner naissance à une troisième espèce de corps, les sels. Les carbures, les bases, s'associent, se soudent deux à deux ou trois à trois avec ou sans perte d'un de leurs élémens; ces corps forment ainsi une molécule double ou triple des composantes, bien qu'appartenant encore au même type chimique.

L'industrie doit à MM. Charles Girard et de Laire la première idée d'une réaction de ce genre : idée vraiment scientifique et féconde en découvertes. Les chimistes entendent par radicaux organiques certains groupes d'atomes de carbone et d'hydrogène, qui

peuvent, de même qu'un atome de brome, d'iode, ou de chlore, ou se combiner à un atome d'hydrogène, ou se substituer à lui dans une de ses combinaisons. D'après la théorie dynamique de la matière, c'est un groupe de forces dont la résultante est égale à la force unique que réprésente un atome d'hydrogène, de brome, de chlore ou d'iode. Dans un corps complexe, tel que la rosaniline, un ou plusieurs atomes d'hydrogène peuvent être enlevés et remplacés par autant de molécules d'un radical organique. C'est ce qu'ont entrepris MM. Girard et de Laire; et c'est l'aniline qu'ils ont fait réagir sur la rosaniline. L'aniline est une base organique, une ammoniaque composée. Dans l'ammoniaque ordinaire, un atome d'azote est combiné à trois d'hydrogène. Dans l'aniline, un de ces atomes d'hydrogène a été remplacé par le radical *phényle;* mais le phénomène contraire est possible, et si le phényle est à son tour déplacé par l'hydrogène, l'ammoniaque doit reparaître.

Telle est la réaction que MM. Girard et de Laire ont provoquée en chauffant ensemble la fuchsine et l'aniline. La rosaniline cède un atome d'hydrogène et s'empare du radical *phényle.* L'aniline perd le phényle, qui est remplacé par l'hydrogène; il se dégage de l'ammoniaque, et on recueille la *rosaniline phénylée.* Celle-ci est d'un bleu de ciel éblouissant. On peut en varier la teinte. L'échange que nous venons de décrire peut s'effectuer successivement pour trois atomes d'hydrogène contre trois molécules de phényle, suivant la dose d'aniline employée : elle peut s'élever jusqu'à huit kilogrammes; on aura la rosaniline monophénylée, diphénylée, ou triphénylée. La première est d'un bleu violacé, la seconde d'un bleu franc; la troisième d'un bleu qu'on a appelé bleu lumière, parce qu'à la lumière artificielle même sa teinte ne perd rien de sa franchise et ne fait que gagner en éclat.

La découverte de MM. Girard et de Laire était du plus haut intérêt, à la fois théorique et pratique. Ils en tirèrent aussitôt de nombreuses conséquences. Leur méthode était générale et permettait dans la plupart des bases organiques de substituer des radicaux à deux ou trois atomes d'hydrogène. Ils réussirent à faire sur le chlorhydrate d'aniline ce qu'ils avaient fait sur le chlorhydrate de rosaniline, et obtinrent les anilines diphénylée et triphénylée, d'où ils surent encore tirer des matières colorantes bleues. Puis ils passèrent en revue les sels de ces bases complexes. Un sel iodé de rosalinine triméthylée leur fournit un vert magnifique, d'une telle fixité et d'un tel éclat, qu'on peut l'appeler, comme le bleu qu'ils avaient déjà préparé, vert lumière.

Ces deux chimistes, tout jeunes encore, pleins d'ardeur et de talent, avaient monté vers 1875, près de Ris-Orangis, une petite usine où ils commençaient à fabriquer les couleurs qu'ils avaient

découvertes, lorsque des difficultés suscitées par des voisins vinrent les interrompre. La chimie n'a qu'un défaut : elle ne sent pas toujours bon, il faut en convenir et excuser les voisins qui ne connaissent d'elle que ce côté désagréable. La fermeture de l'usine de Ris n'en fut pas moins fâcheuse : si l'on avait vu des savans, de vrais savans, de vrais inventeurs, tirer profit de leurs inventions, c'eût été un cas rare, une curiosité de notre époque. Et l'on peut être sûr que, dans cette usine modèle, de tels industriels n'eussent pas délaissé la science pour l'industrie. La médaille d'honneur qui leur fut décernée à l'exposition de 1878, sur le rapport de M. Würtz, fut la bien juste récompense de leurs travaux.

Aujourd'hui les brevets de MM. Girard et de Laire sont exploités par M. Poirrier, à Saint-Denis. M. de Laire dirige une usine de produits chimiques à Grenelle, et M. Girard est le chef de ce laboratoire municipal de Paris qui inspire à nos marchands de vin et à nos épiciers une terreur si salutaire et une haine si comique. Les débitans d'eau rougie par la fuchsine ont à qui s'adresser ; et M. Girard, qui sait comment la fuchsine se prépare, ne doit pas les ménager. Ce n'est pas seulement de la fuchsine qu'ils mettent dans leur vin : c'est de l'arsenic, car la fuchsine n'en est jamais complètement débarrassée.

VI.

Les huiles légères du goudron sont composées presque uniquement de carbures d'hydrogène : dans les huiles lourdes, on trouve avec quelques carbures très condensés des bases et des acides : elles contiennent, par exemple, cette aniline toute formée, que l'industrie n'a pas trouvé avantage à extraire, et l'acide phénique, si utilement employé aujourd'hui contre les miasmes et les germes de maladies.

Cet acide a rendu aussi quelques services aux fabricans de matières colorantes. En 1834, Runge, préparant de l'acide phénique, trouva parmi les résidus une matière jaune qui fut nommée coralline ou acide rosolique. En 1859, M. Jules Persoz, en faisant chauffer cette matière avec l'ammoniaque, obtint une fort belle substance rouge qu'il appela péonine, parce qu'elle rappelait le rouge des pivoines. M. Persoz céda ses brevets à la maison Guinon, Marnas et Bonnet (de Lyon), qui sut en tirer bon parti. Deux ans après, cette maison mettait en vente une substance bleu de ciel, l'azuline, qui était aussi un dérivé de l'acide rosolique.

Qu'est-ce que l'acide rosolique ? La question n'est pas très clairement tranchée. M. Fresenius a soutenu que ce prétendu acide

n'était qu'un mélange de corps : il en a tiré une substance jaune orangé, à laquelle il a donné le nom d'*aurine*. Ce qui est plus intéressant au point de vue industriel, c'est que M. Fresenius a indiqué des moyens de se procurer l'acide rosolique. Aujourd'hui, on l'obtient en chauffant ensemble l'acide phénique, l'acide sulfurique, et en ajoutant au bout de six ou sept heures de l'acide oxalique. Au surplus, cette industrie est à peu près abandonnée ; mais nous ne pouvions omettre un corps tiré du goudron, qui a pu fournir à lui seul le bleu, le rouge et le jaune.

Les deux corps tirés des huiles lourdes qui présentent le plus d'intérêt sont certainement la *naphtaline* et l'*anthracène*. Ce sont deux carbures d'hydrogène.

Pour séparer la napthaline, il n'est pas nécessaire d'exécuter, comme pour la benzine, une série de distillations fractionnées. Les moyens employés sont plus simples et plus grossiers. Comme ce corps est solide à la température ordinaire et cristallise en lamelles légères avec la plus grande facilité, on se contente d'abandonner au froid pendant cinq ou six jours les huiles lourdes et on retrouve la naphtaline solidifiée. Le liquide est décanté, et les cristaux, serrés sous des presses, se débarrassent de l'huile et forment d'épais gâteaux.

Cette naphtaline fait partie de la même série que la benzine : il était naturel de chercher si elle se prêterait aux mêmes réactions. Zinin, qui avait transformé la nitrobenzine en aniline, obtint par les mêmes procédés le dérivé nitré de la naphtaline, puis, en enlevant de l'oxygène à ce produit, il découvrit une base organique tout à fait analogue à l'aniline, la *naphtylamine*. Le procédé de réduction de M. Béchamp par le fer et l'acide acétique fut employé dans l'industrie pour préparer en grand cette nouvelle base, comme il l'avait été pour la première. Les ressemblances entre les deux corps se poursuivent jusqu'au bout. De même que l'aniline, en perdant de l'hydrogène, s'est transformée en rosaniline, de même la naphtylaminé se transforme en *rosanaphtylamine*.

M. Perkin avait inauguré l'industrie des matières colorantes tirées de la houille en fabriquant des violets d'aniline. Le même M. Perkin obtint par la naphtylamine des violets sans grand éclat dont la fabrication est abandonnée aujourd'hui. C'étaient des mélanges assez mal définis de sels organiques et minéraux. Ce fut M. Schiendl, de Vienne, qui prépara le premier, en 1868, la *rosanaphtylamine* pure. M. Hofmann l'étudia aussitôt et en donna la composition. Enfin M. Scheurer-Kestner la prépara en grand dans ses usines d'Alsace.

Comme pour la préparation de la rosaniline, il s'agissait ici d'enlever de l'hydrogène. La réaction indiquée par M. Schiendl est assez

compliquée, et sa description nous obligerait à nous lancer à travers une nomenclature barbare dont nous avons fourni déjà bien assez d'échantillons. Il suffit de dire qu'un corps organique azoté cède son azote à haute température, que l'hydrogène s'y combine et qu'il se dégage de l'ammoniaque. C'est le chlorhydrate de naphtylamine qu'on a employé; on recueille le chlorhydrate de *rosanaphtylamine*, qui est, on le voit, l'homologue de la fuchsine. Comme la fuchsine, le nouveau corps est facilement cristallisable et fournit une belle teinture rose. Ce rose est plus clair et moins violet que celui de la fuchsine : il est terne appliqué à la laine, mais il donne à la soie des reflets très brillans. Dissous dans l'alcool, il produit un étrange et merveilleux effet. Le liquide devient d'un rouge éclatant, et, suivant la manière dont on le présente à la lumière, on le voit traversé de nuages phosphorescens. Laissez-le reposer et attendez que l'alcool se soit lentement évaporé : le vase sera tapissé de belles aiguilles vertes à reflets irisés.

La naphtaline a fourni encore des composés très complexes, azotés, d'où l'industrie a tiré des colorans jaunes, fort brillans. Le jaune de Manchester et le jaune de Martins sont les plus connus. On a voulu sur la rosanaphtylamine répéter les expériences de M. Girard et de Laire, substituer des molécules de radicaux organiques à des atomes d'hydrogène. L'expérience a réussi, mais les couleurs bleues obtenues jusqu'à présent n'avaient ni grande fixité ni grand éclat.

Nous arrivons à la fin de notre récit des découvertes de produits colorans fournis par la houille : la dernière est peut-être la plus extraordinaire et la plus féconde. Dans le rapport présenté par M. Wurtz, lors de l'exposition universelle de 1878, nous lisons les lignes suivantes :

« Celui qui fut longtemps le doyen des industriels d'Alsace, M. D. Kœchlin-Schouch, écrivait en 1828 : « De toutes les substances qui servent en teinture, aucune ne mérite autant de fixer notre attention que la garance, qui est devenue d'un emploi si général qu'elle forme la base de presque toutes nos teintures. » Dans un certain sens, ces paroles sont encore vraies, car le principe colorant de la garance, l'alizarine, reçoit encore aujourd'hui les applications les plus variées. Et pourtant la matière première qui la contient et la fournit, cette garance dont la culture et l'emploi ont fait la fortune de plusieurs contrées, est bien près d'être atteinte dans ses principaux débouchés, et cette décadence d'un produit naturel est due à une des conquêtes les plus étonnantes de la science moderne : l'alizarine est fabriquée aujourd'hui par synthèse. »

Une pareille découverte amène une véritable révolution économique; la chimie empiète sur le domaine de l'agriculture. Qui sait

si nous ne verrons pas fabriquer un jour de toutes pièces l'alcool, l'amidon et même le sucre? Il aurait paru tout aussi paradoxal, il y a vingt ans, d'annoncer la fabrication de la garance artificielle, et nous ne sommes pas au bout des surprises que nous réserve la chimie du carbone. Mais, ce carbone, où le prendrons-nous? On l'a vu depuis le début de ce travail : ce qu'il faut à l'industrie, ce qui est nécessaire pour que toutes ces synthèses merveilleuses soient possibles, c'est d'avoir pour matière première le carbone *végétal*, le carbone *organique*, c'est-à-dire le carbone combiné à l'hydrogène. Ce sont ces carbures trouvés dans le goudron, ces corps binaires où les proportions de carbone et d'hydrogène varient d'après une progression régulière, qui, livrés au chimiste, combinés par lui à l'oxygène et à l'azote, lui servent de point de départ pour préparer des alcools, des aldéhydes, des éthers, des ammoniaques composées; alcools, aldéhydes, éthers, ammoniaques, gardant chacun le type particulier du carbure d'où ils dérivent. On a vu les séries de corps issues du carbure *benzine*, puis, grâce aux mêmes procédés, du carbure *naphtaline*. En somme, ce n'est pas le carbone que la houille nous fournit, c'est le carbure. Cette première synthèse restera pour l'industrie la plus difficile de toutes. Les autres, opérées partout par la vie, sans dépense et sans effort, sous la lumière et à la chaleur tempérée du soleil, ont pu être contrefaites; les énergies, les affinités de corps organiques ont été réveillées par la chaleur des fourneaux. Mais la première, la synthèse du carbone et de l'hydrogène, opérée une fois par M. Berthelot quand il fabriqua l'acétylène, est restée une curiosité de laboratoire. Qui donc ira chercher le carbone dans l'atmosphère, où les cheminées de nos usines et les poumons de tous les animaux le rejettent sans cesse, combiné cette fois avec l'oxygène à l'état de gaz acide carbonique? Qui donc de ce gaz minéral fera sans effort, sans bruit, sans fourneaux enflammés, sans chaudières prêtes à éclater, une substance organique? Ce sera la vie, la vie, qui fait monter la sève des arbres, qui reverdit dans les feuilles, qui gonfle la pulpe sucrée des betteraves, qui emplit de jus la pellicule des grains de raisin. La vie ne crée pas seulement l'amidon, le sucre, les huiles : elle crée aussi les carbures desquels ces corps dérivent. Et quand nous parlons de nos synthèses opérées au moyen des corps tirés de la houille, ces corps, ne l'oublions pas, sont des débris de corps vivans. Le soleil du midi ne verra plus fleurir les champs de garance, mais la garance est tirée des gigantesques magasins naturels où les plantes et les fleurs de l'ancien monde se sont entassées et desséchées depuis des siècles.

Comment les savans ont-ils été conduits à cette découverte? L'histoire de leurs recherches est fort instructive. La garance est con-

nue depuis fort longtemps ; mais le principe colorant de la garance, l'*alizarine*, fut isolé pour la première fois et analysé par Robiquet et Colin. Laurent, le célèbre collaborateur de Gehrardt, reprit l'étude de cette substance et en donna l'analyse exacte.

Mais Laurent se trompa quand il voulut donner aussi la théorie de la formation de ce corps. Il en faisait un dérivé de la naphtaline. Aussitôt divers savans essayèrent, au moyen de ce carbure, d'opérer la synthèse de l'alizarine. Strecker, Wolff, Gerhardt lui-même, furent égarés dans leurs recherches par l'erreur de Laurent. Enfin M. Schützenberger, le savant professeur du Collège de France, réussit à préparer le dérivé de la naphtaline qui devait, suivant Laurent, être identique à l'alizarine : les deux corps ne se ressemblaient en rien.

C'est alors que MM. Graebe et Liebermann recommencèrent toute cette étude; ils firent l'analyse de l'alizarine, mais non pas cette analyse élémentaire par laquelle nous apprenons qu'un corps organique contient tant d'hydrogène, tant d'oxygène et tant de carbone, sans rien connaître de sa constitution. La véritable analyse ne sépare pas du premier coup les derniers élémens d'un composé. Elle ne brise pas brutalement la machine et ne cherche pas à la mettre en miettes : elle la démonte pièce à pièce afin d'en pénétrer les secrets et permet ensuite à l'ouvrier de rétablir et de combiner de nouveau tous les rouages. Ainsi l'analyse appelée *immédiate*, apprend au chimiste, avant de lui fournir les quantités réciproques des corps simples, la nature des composés qui se sont unis pour former une molécule plus complexe.

Telle fut l'analyse entreprise par MM. Graebe et Liebermann. Le résultat ne se fit point attendre : ils eurent la bonne fortune de tirer de l'alizarine un carbure d'hydrogène, et le carbure n'était point la naphtaline, comme l'avait cru Laurent : ce n'était même pas la *paranaphtaline*, étudiée par Dumas ; c'était un carbure très voisin des précédens, par sa composition et ses propriétés, l'*anthracène*(1). Dès lors le problème était à demi résolu : MM. Graebe et Liebermann annoncèrent bientôt qu'ils avaient réussi à préparer l'alizarine artificielle. Sans décrire tous les procédés de laboratoire ou d'atelier qui furent brevetés peu de temps après la découverte, nous devons dire comment on fabrique ordinairement aujourd'hui le rouge garance.

(1) Nous proposons, disent MM. Girard et de Laire (*Traité des dérivés de la houille*, etc., p. 80), de désigner exclusivement sous le nom d'anthracène le carbure décrit par Anderson, Fritzsche, Limpricht, Berthelot, Graebe et Liebermann, et de réserver celui de paranaphtaline au carbure signalé par Dumas et Laurent en 1832. Ce dernier, probablement, n'est que le premier homologue du carbure $C^{14} H^{10}$ (formule de l'anthracène). Il convient de lui conserver, jusqu'à preuve du contraire, la formule $C^{15} H^{12}$, qui lui a été attribuée à l'origine.

Les huiles lourdes, on l'a vu déjà, quand elles sont abandonnées au froid, laissent déposer des corps solides. Ces corps sont soumis à la presse et forment des masses, des *gâteaux*, contenant beaucoup de cristaux de naphtaline ; mais la naphtaline n'y est pas seule. Si l'on élève la température à 250 degrés, la naphtaline et des corps huileux, mal définis, se sépareront par distillation. Il restera de l'anthracène, mêlé d'impuretés dont on pourra le débarrasser de deux manières. Des huiles de pétrole très légères dissoudront les impuretés sans dissoudre l'anthracène : ce sera un lavage véritable. Au contraire, les huiles légères du goudron, les huiles de naphte, n'attaqueront point les impuretés et dissoudront l'anthracène : ce sera un moyen de l'obtenir cristallisé.

Les *gâteaux*, sortis de la presse, contenaient 30 ou 40 pour 100 d'anthracène. C'est sous cette forme, et sans pousser le travail plus loin, que les grands distillateurs de houille, tels que la Compagnie parisienne du gaz, ou la *Gaz Light and Coke Company* de Londres, livrent ordinairement l'anthracène au commerce (1). Malheureusement ces produits passent généralement en Allemagne, où sont les plus grandes et les plus belles fabriques de rouge. L'agriculture française avait beaucoup perdu en perdant la culture de la garance : il est fâcheux que l'industrie française n'ait pas su recueillir tout l'héritage. Pour les couleurs d'aniline, les découvertes et les progrès se sont accomplis dans les ateliers de MM. Pelouze, Coupier, Verguin, Poirrier, Dehaynin. Depuis la découverte de l'alizarine, il semble que l'élan se soit ralenti en France ; nous n'entendons plus que les noms allemands de Graebe, Liebermann, Limpricht, etc. ; et la teinture des uniformes de nos soldats est le plus souvent préparée dans des usines d'outre-Rhin.

Lorsque l'anthracène est à peu près purifié, on le soumet à l'action de corps oxygénans et on obtient par précipitation l'*anthraquinone*. Ce procédé direct a fait de notre carbure d'hydrogène un corps ternaire et l'a combiné à une certaine dose d'oxygène que nous ne pouvons augmenter : pourtant l'alizarine est plus riche en oxygène que n'est l'anthraquinone. Comment fera-t-on subir à cet anthraquinone un second degré d'oxydation ? Par un procédé indirect : il s'agit de retirer de la molécule des atomes d'hydrogène et de substituer à ces atomes des molécules contenant de l'oxygène.

Cette substitution ne s'opère pas en une seule fois. Les premiers auteurs de la synthèse de l'alizarine réussirent à mettre le brome à la place de l'hydrogène, puis les élémens de l'eau à la place des atomes de brome. Mais le brome coûte assez cher : les fabricans

(1) L'anthracène de la Compagnie parisienne est à 50 pour 100.

tirent aujourd'hui l'alizarine, non de l'*anthraquinone bromé*, mais de l'*anthraquinone sulfuré*.

L'alizarine est maintenant, de toutes les matières colorantes tirées du goudron, celle qu'on fabrique en plus grande quantité. M. Würtz disait, dans son rapport de 1878 : « En Allemagne, huit usines, dont deux très importantes, sont en pleine activité. On en compte deux en Suisse, une en Angleterre, une en France, fondée par l'ancienne et honorable maison Thomas, à Avignon. MM. Thomas frères ont eu la bonne pensée et le courage d'étatablir une fabrique d'alizarine artificielle au centre même de ce comtat Venaissin, qui a été jusqu'ici le principal lieu de production de la garance. On peut évaluer à 3,500 kilogrammes la quantité d'alizarine artificielle produite journellement, et cette production a certainement augmenté depuis l'année dernière. »

L'anthracène, matière première de l'alizarine, est relativement abondant dans le goudron de houille. Il atteint quelquefois la proportion de 7 à 8 pour 100. On avait observé que plus un goudron est pauvre en toluène et plus il est riche en anthracène : ce fait a reçu une explication. M. Berthelot a montré que le toluène, décomposé par la chaleur, produit de l'anthracène. Suivant les réactions qui se seront effectuées dans la cornue de distillation, suivant les coups de feu ou les refroidissemens qui auront pu modifier le cours de ces réactions, le carbure léger se sera conservé ou bien le carbure lourd se sera accumulé.

Sans doute nous devons ajouter que ces différences dépendront aussi de la nature de la houille et de la matière première employée au point de départ de toutes ces opérations. Mais, nous l'avons dit, ce point de départ est à peu près inconnu. D'une matière noire et amorphe nous avons fait sortir des matières cristallisées et de toutes nuances : des rouges, des safrans, des verts, des violets, des bleus; l'alizarine, la substance même qui teint les fleurs de garance, et cette merveilleuse aniline, incolore comme le rayon de lumière avant d'être analysé par un prisme et contenant en puissance, comme le rayon, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Que savons-nous de la houille, origine de tant de merveilles et rebelle à toute analyse? Rien, si ce n'est qu'elle a vécu.

DENYS COCHIN.

CORRESPONDANCE

D'UNE MÈRE ET DE SON FILS

PENDANT LES PREMIÈRES ANNEES DE LA RESTAURATION

Un homme d'esprit disait d'une femme à qui il en avait coûté de rester sage et qui s'était mise sur le tard à écrire des romans : « Sa littérature est une revanche qu'elle prend sur sa vertu. » Mme de Rémusat, que son petit-fils nous a fait si bien connaître en publiant successivement ses remarquables Mémoires et quatre volumes de sa Correspondance, n'avait point de regrets à tromper ni de revanche à prendre; si elle aimait à écrire, c'est qu'on aime à faire ce qu'on fait bien. Quoiqu'elle eût connu le chagrin et les pesantes servitudes, on pouvait la ranger parmi les femmes heureuses. Dame du palais de l'impératrice Joséphine, honorée des attentions de l'empereur, elle avait payé cher la gloire d'approcher et d'intéresser un grand homme; elle avait vécu dans les alertes, elle s'était sentie sous la coupe d'un maître peu commode, dont l'œil gris bleu lançait la foudre, et qui n'admettait pas qu'on eût du zèle quand on n'avait pas d'inquiétude. Plus tard, elle dut faire les honneurs d'une préfecture dans une ville où grondaient sans cesse des tempêtes, dans un temps où M. de Talleyrand affirmait que rien n'était plus difficile que le métier de préfet. Mais les ennuis, les dégoûts, les anxiétés ne lui causaient que de courtes défaillances; elle avait le courage de la bonne humeur.

Cette femme fraîche et grasse, aux traits réguliers, mais un peu forts, aux yeux noirs comme ses cheveux, avait une physionomie sérieuse, presque imposante, et son fils disait d'elle qu'il ne connais-

sait personne qui réunît plus de sévérité morale à plus de sensibilité romanesque. On lui reprochait, dans sa jeunesse, de manquer d'abandon, de laisser-aller; mais les grâces de l'esprit lui étaient venues avec les années, sa philosophie s'était tournée en enjouement. Longtemps indifférente aux détails de la vie courante, elle avait fini par comprendre « que, pour bien porter la vie, il faut presque toujours la mettre en monnaie. » Elle avait appris aussi de Mme de Souza que, dans tous les chagrins, il y a un certain guichet à passer, après lequel on trouve plus d'air, de calme, d'espace qu'on ne s'y était attendu, qu'il fallait se hâter de passer ce guichet, et elle disait : « Je crois que j'en suis dehors. » La belle humeur naturelle est quelquefois éphémère, elle est sujette à se faner dans sa fleur, elle n'est souvent qu'un déjeuner de soleil. La seule gaîté qui mérite confiance est la gaîté acquise, celle qui est née de l'expérience, du spectacle des choses humaines et qui résiste à la réflexion, celle qui a passé le guichet. Heureux qui arrive à se dire : Après tout, le monde est une comédie, et je ne paie pas trop cher mon fauteuil !

Si Mme de Rémusat savait s'aider à être heureuse, le ciel l'y aidait aussi. Les circonstances étaient venues au secours de sa philosophie, les choses avaient mieux tourné qu'elle n'eût pu le croire. Elle s'était mariée très jeune; l'homme qu'elle avait épousé avait dix-sept ans de plus qu'elle, il était veuf et très mûr d'esprit. Elle l'avait accepté par sagesse, par estime et pour reconnaître des services rendus. Les mariages de reconnaissance ne sont pas les meilleurs; d'ordinaire, il arrive un jour où l'on vérifie ses comptes, où l'on pense avoir payé sa dette; on se dit : Me voilà quitte, occupons-nous de moi. Mais il se trouva que cet homme très mûr d'esprit était le plus agréable, le plus doux, le plus attentif des maris, et peu à peu l'intérêt qu'il inspirait à sa femme prit tous les caractères d'un sentiment exalté et durable. En 1805, elle lui écrivait de Sannois, où elle était en séjour chez Mme d'Houdetot, Madeleine sans repentance et comme confite dans le souvenir de ses vieux péchés : « Mon ami, je suis convaincue que la société de cette femme serait dangereuse pour une femme faible ou malheureuse dans son choix. » Elle se hâtait d'ajouter : « N'allez pas croire pourtant que ce spectacle d'une vieillesse paisible après une jeunesse un peu égarée dérange mes principes. Je réponds de moi parce que je t'aime et que je te suis chère. Douze années d'expérience m'ont assez prouvé que mon cœur t'était uniquement destiné; mais, ta sévérité dût-elle s'en alarmer, je n'aurais pas été si sûre si tu n'avais pas été mon mari, et peut-être alors tu serais devenu mon amant en dépit de mes principes et de ma raison. » Que pensa M. de Rémusat de cette déclaration plus flatteuse que rassurante? Apparemment il fit ses réflexions, mais sans appuyer. Que deviendrait la paix de l'âme, si l'on appuyait trop ?

Mme de Rémusat avait un mari comme il y en a peu. Ce n'était pas son seul bonheur; le fils de grande espérance qu'elle avait eu à dix-sept ans faisait son orgueil, ses délices. On s'entendait à merveille, on s'adorait. Il avait l'esprit si ouvert, si prompt, si délié! Sa mère lui apprenait la vie et le monde, elle n'avait pas besoin d'en dire bien long, il comprenait à demi-mot et devinait le reste. Sainte-Beuve a comparé cette heureuse enfance à une promenade, dans laquelle un très jeune frère rejoint à pas inégaux une sœur aînée, qui lui fait signe et qui l'attend. — « Il n'y a pas entre votre âge et le mien, lui écrivait-elle, un assez long espace pour que je ne comprenne pas votre jeunesse. Les têtes de femmes demeurent toujours jeunes, et dans celle des mères, il y a toujours un côté qui se trouve avoir justement l'âge de leur enfant. » En écrivant à son mari, elle se tenait et se contenait; à son fils seul elle osait tout dire, les bagatelles qui l'occupaient, ses folies, ses doutes, ses imaginations, les aventures de son esprit. Il lui arrivait même quelquefois de le trouver trop sage, trop réservé, un peu prude. Elle lui demandait brusquement ce qu'il faisait de ses dix-huit ans. Elle se sentait revivre en lui, il était sa seconde jeunesse; elle entendait qu'il eût son roman et quelque chose à lui conter : — « On assure qu'il vous prend des accès de mélancolie et même de découragement, parce que vous ne savez pas comment arriver avec de certaines dames où vous voudriez... La tante qui fait des vers me paraît tout juste comme la Marceline qui fait aussi palpiter votre cœur. Vous allez me dire peut-être, pour continuer la citation : Mais c'est une femme! et moi, malgré ma dignité maternelle, est-ce que je rirai comme Suzanne? » Mais il n'admettait pas qu'on fît de lui un Chérubin, il prétendait qu'il n'avait pas la peau assez blanche pour cela. Toujours ferme à la parade, il ne se laissait point approcher; il ne se confessait qu'en vers, la poésie ne craint pas le vague :

Nos romances de troubadour
Sont souvent des effets sans cause,
Et si je vous parle d'amour,
C'est pour parler de quelque chose,
Car j'ai le malheur, entre nous,
De n'en pouvoir parler qu'à vous.

C'est ainsi que ce fils discret tenait à distance une mère trop questionneuse. Dans son dépit, elle lui reprochait d'être un peu sec; mais son grief n'était pas sérieux. Quand elle recevait ses lettres, il lui suffisait d'en voir l'adresse pour s'attendrir : « Je suis un peu sur votre sujet comme cet homme qui, en lisant l'affiche de la Comédie-Française et en voyant l'annonce d'*Andromaque*, se mettait à pleurer et disait : « Oh! que cela sera touchant! »

Au lendemain des cent jours, Mme de Rémusat était à Toulouse; son mari venait d'être nommé préfet de la Haute-Garonne. Leur fils suivait à Paris des études de droit, de sciences, de lettres et aussi de politique. Le ministère du duc de Richelieu s'occupait du traité de paix, les chambres s'étaient ouvertes. Le jeune étudiant, qui par ses hautes et nombreuses relations, était à même de se bien renseigner, observait tout, jugeait les hommes et les choses. De Paris à Toulouse, on échangeait ses réflexions, ses pensées, ses craintes, ses espérances. Les deux volumes dans lesquels M. Paul de Rémusat a réuni les lettres que s'écrivirent son père et sa grand'mère du mois de novembre 1815 au mois de janvier 1817 abondent en curieux détails, en anecdotes piquantes (1). Comme le dit l'aimable et spirituel éditeur, « cette correspondance retrace les premiers jours de ce gouvernement parlementaire qui est l'honneur de notre siècle, et dont la fortune est associée depuis tantôt quatre-vingts ans à la fortune de la France. » A vrai dire, ce nouveau régime, qui devait avoir ses années de gloire, s'annonçait bien mal. Jamais enfant souffreteux, chétif et criard ne débuta plus tristement dans la vie. On pouvait douter qu'il fût né viable.

M. de Rémusat avait accepté une lourde tâche en se chargeant de représenter l'ordre, la modération, les idées de gouvernement dans une ville comme Toulouse, livrée à tous les excès, à toutes les intempérances de l'esprit de faction, dans une ville où le général Ramel venait d'être assassiné par ces volontaires royalistes qu'on appelait les verdets. Il fallait contenir dans le devoir des énergumènes toujours prêts à se porter à quelque extrémité; il fallait prendre de l'empire sur des têtes surchauffées, qui ne voulaient entendre à rien, qui avaient décidé qu'un bon tiers des Français méritait d'être roué, le second tiers d'être pendu et qu'on devait confier au troisième le soin de pendre et de rouer les deux autres. Sur les bords de la Garonne, plus qu'ailleurs, le métier de préfet demandait un esprit toujours actif, ingénieux, fertile en expédiens, une main ferme autant que douce et paternelle. On était tenu de n'employer que des remèdes bénins; autrement le gouvernement se serait plaint « que l'humeur personnelle avait ajouté aux humeurs du pays, qu'on aurait pu avoir plus de douceur et de patience. » En quittant Toulouse, le duc d'Angoulême avait dit à M. de Rémusat : « Vous administrez bien, mais vous ne soignez pas assez ma noblesse de cette ville; elle est importante, et il est dans l'intérêt du roi qu'on la ménage. » En peu de mois, cette noblesse provinciale, qui correspondait par-dessus la tête des autorités avec les hauts personnages dont s'entouraient et le duc d'Angoulême et Mon-

(1) *Correspondance de M. de Rémusat pendant les premières années de la restauration*, publiée par son fils Paul de Rémusat, sénateur. Calmann Lévy, 1884.

sieur, avait ameuté contre elle toute la bourgeoisie par ses prétentions et sa morgue.

Ces vicomtes, ces marquis, dont la superbe se donnait carrière, causaient au préfet mille embarras, mille difficultés. S'avisait-il de leur battre froid, il se voyait recherché aussitôt par les ex-jacobins, qui cherchaient à le compromettre. Il fallait tenir à distance ces dangereux amis, leur prouver qu'on n'était pas de leur bord, et se défier de tout le monde, même des infidélités de la poste. « Dans un pays comme celui-ci il faut, ou tâcher de voir les deux partis, à quelque prix que ce soit, ou se renfermer absolument, comme si on avait la peste, et prendre la position attristante d'un préfet des cent jours. » La situation de M. de Rémusat était d'autant plus délicate que, durant de longues années, il avait servi l'empereur. « Je n'estime pas, disait La Bruyère, que l'homme soit capable de former un projet plus vain que de prétendre échapper à toute sorte de critique. » Le préfet de Toulouse aurait été le plus chimérique des administrateurs s'il s'était flatté de contenter personne, d'obtenir le plus mince éloge de qui que ce fût. Son équité témoignait de la tiédeur de son zèle, sa modération lui était imputée à lâcheté.

Dans quelque parti que nous nous enrôlions, c'est notre maladie à nous autres Français de ne pas compter assez avec l'histoire, de prétendre asservir la destinée à nos programmes. Les ultra-royalistes de 1816 se proposaient d'en finir d'un coup avec la France nouvelle. On avait raison de les appeler les jacobins blancs. Ils entendaient détruire l'œuvre de la révolution par les moyens mêmes qu'elle avait employés pour s'établir. Ils voulaient emprunter la terreur à la convention et l'arbitraire à Napoléon Ier. Ils attaquaient les institutions, ils conservaient les procédés. C'est ce qui faisait dire plus tard à Paul-Louis Courier que l'empire durait encore, que l'esprit de Bonaparte n'était pas à Sainte-Hélène, qu'il était en France dans les hautes classes. A leurs âpres et implacables rancunes les jacobins blancs joignaient de mystiques fureurs. Leurs haines s'appuyaient de Dieu, leurs appétits se réclamaient du droit divin, leurs blâmes étaient des anathèmes, leurs censures des excommunications. Ils partageaient les Français en bons et en mauvais sujets, en bien pensans et en mal pensans, en élus et en réprouvés. Les élus étaient *les purs*, ceux qui étaient plus royalistes que le roi Louis XVIII et maudissaient la charte comme une œuvre de Satan. Les réprouvés comprenaient les bonapartistes, les libéraux, les philosophes, les fédérés et ces pauvres paysans tout éperdus qui croyaient que l'empereur allait revenir de son île avec une armée de nègres à trois yeux, qu'il fallait se hâter de cacher les drapeaux blancs. Goethe prétendait qu'au dernier jour, le juge suprême, après avoir placé les boucs à sa gauche et les brebis à sa droite, dirait aux hommes de

bon sens : « Vous autres, mettez-vous tout droit devant moi afin que j'aie le plaisir de vous regarder. » En 1816, Toulouse avait pour préfet un de ces hommes de bon sens qui ne sont ni boucs ni brebis. Mais Mme de Rémusat se plaignait que dans la ville qu'il administrait le bon sens était un grave inconvénient. « C'est comme si on voulait parler raison aux habitans de Charenton. »

Les ultras exigeaient que l'administration, la justice, la gendarmerie fussent à leur dévotion et s'employassent à servir leurs jalouses colères. Ils demandaient qu'on ne fît pas de quartier aux mal pensans, que tout fût permis aux purs. Des verdets avaient entraîné dans une maison écartée un innocent qui rentrait chez lui; le pistolet au poing, ils lui avaient fait signer un billet de deux mille francs. On s'indignait que le procureur du roi eût consenti à recevoir la déposition de la victime. D'autres verdets avaient roué de coups un pauvre diable de coiffeur, soupçonné d'avoir mis autrefois des papillotes à Mme Bonaparte; ils ne furent point inquiétés. Un commissaire de police, nommé Beaurecueil, grand dépisteur de fédérés, plus royaliste que toute la ville, protégé, comme il s'en vantait, par le duc de Brancas, fatiguait les autorités de ses dénonciations téméraires. Dans un dîner dont il était, deux couverts d'argent vinrent à manquer; on les retrouva dans ses bottes. On tâcha d'étouffer l'affaire, qui n'aurait point eu de suites, si le préfet n'eût parlé haut et rendu quelque courage au ministère public. Devant le tribunal, Beaurecueil allégua que, pendant les cent jours, un fédéré lui avait appliqué un coup de sabre sur la tête, que ce coup lui avait un peu dérangé la cervelle, qu'il avait quelquefois des absences, qu'il était saisi d'un tic qui le portait à enfouir dans ses grandes bottes tout ce qu'il voyait. Son excuse parut insuffisante, on le condamna à huit ans de galères, lui, son tic et ses bottes, malgré les vives réclamations des ultras, qui levaient les bras au ciel et criaient haro sur les juges.

Les jacobins blancs s'occupaient principalement de réclamer l'épuration de tous les services publics. Si le préfet les eût écoutés, il eût mis tout le monde à pied. Il était accablé de lettres qui signifiaient à peu près : « Un tel est un drôle, donnez-moi bien vite sa place. » Ces quémandeurs, qui auraient voulu exclure de tout emploi « quiconque avait trempé dans les souillures du service de Bonaparte, » avaient souvent peu d'orthographe et encore moins de vergogne. Nombre de ces *purs* avaient sollicité jadis les bonnes grâces des préfets impériaux : « En vérité, ma petite, écrivait Mme de Rémusat à sa sœur Mme de Nansouty, il faut que votre beau-frère soit un bien bon homme, car il a des cartons pleins de lettres, de demandes, de mémoires, laissés par ses prédécesseurs et signés par les plus *purs* d'aujourd'hui, qui prouvent que s'ils n'obtenaient pas quelque chose,

ce n'était pas faute de courtiser l'autorité. Un autre que lui pourrait tirer des vengeances assez malignes avec ces paperasses. » Pour extorquer les destitutions désirées, toute illégalité semblait bonne. M. de Rémusat s'en plaignait-il, on lui représentait qu'on ne pouvait travailler avec trop de zèle à la bonne cause, qu'il fallait tous mettre la main à la pâte, que la loi était faite pour les temps tranquilles. On demandait des épurations jusque dans le clergé, on accusait l'archevêque de ne pas nettoyer assez la vigne du Seigneur. Beaucoup de desservans étaient suspects de tiédeur ou d'hérésie. Plus tard, on chargea le moine de refaire l'éducation du curé, et ce fut alors que Paul-Louis s'écria : « Dieu nous livre au picpus. Ta volonté, Seigneur, soit faite en toute chose ! Mais qui l'eût dit à Austerlitz ? »

C'étaient d'étranges gens que les ultra-royalistes. S'ils faisaient peu de cas de la loi, ils tenaient peu de compte de leur roi, de ses volontés, de ses désirs, de ses vrais intérêts. Ils lui contestaient jusqu'au droit d'être clément, ils voulaient que leur maître fût l'humble et docile serviteur de leurs passions. Autant qu'il était en eux, ils diminuaient, ils ravalaient son autorité. A Paris, la chambre introuvable se mêlait de ce qui ne la regardait pas, empiétait sur le pouvoir exécutif, sur les prérogatives royales, se permettait de critiquer des choix, de dicter des nominations. En province, on tenait des propos cavaliers sur le souverain, on le traitait fort lestement, on lui marchandait son respect, son obéissance, on lui faisait ses conditions, on lui mettait le marché à la main : « Des conditions avec le roi ! s'écriait Mme de Rémusat. Les royalistes de cette trempe devraient prendre un autre nom ; la langue se trouve tellement faussée par l'esprit de parti qu'on finit par ne plus s'entendre. » Les ultras n'étaient que des ligueurs, des révolutionnaires retournés. La race n'en est pas morte. Aujourd'hui encore, ne voyons-nous pas de zélés monarchistes qui se réservent le bénéfice d'inventaire, qui disent résolument à leur souverain d'adoption : « Dis-moi si tu as mes opinions et je te dirai si tu es mon roi ! » — Il faut conclure de là que le royalisme est bien malade ; il l'était déjà en 1816.

Passe encore si le préfet de Toulouse n'avait eu affaire qu'aux vicomtes et aux marquis. Les marquises et les vicomtesses lui donnaient encore plus de tracas par l'âcreté de leur humeur, par la violence de leurs propos. En matière de haine, l'homme a des pudeurs que la femme ignore. Ses iniquités lui inspirent une confusion secrète qui le porte à les colorer, à sauver les apparences. La femme qu'une mouche a piquée se sent à l'aise dans l'injustice, elle y prend un plaisir extrême. Parmi les belles Toulousaines, il y avait des blondines qui demandaient des exécutions, des gibets ; plus d'une aimable dévote plaignait de tout son cœur l'assassin du général Lagarde. Quand on arrêta

Beaurecueil, l'homme au tic, Mme de P... déclara que c'était une infâme manœuvre, que les jacobins avaient voulu perdre cet héroïque défenseur de la bonne cause en fourrant des couverts d'argent dans ses bottes. D'autres disaient : — « Comment ! Il avait besoin de couverts, ce pauvre homme ! Que n'en demandait-il ? Nous lui en aurions toutes donné. » — Ce qu'il y avait de plus grave, c'est que ces jacobines blanches prenaient à l'envi sous leur patronage les associations clandestines que le préfet avait l'ordre de poursuivre et de supprimer. Elles aimaient à recevoir des sermens secrets de vengeance, on aimait à s'agenouiller devant elles pour les prêter : — « Ce sont les femmes et toujours les femmes, disait Mme de Rémusat, qui échauffent tout cela. Les confesseurs devraient ordonner l'amour pour pénitence. On arriverait ensuite à la sagesse par ce singulier chemin. »

Elle se flattait cependant qu'à force de politesse, elle apprivoiserait ces orgueils et ces fureurs, qu'en leur procurant des plaisirs, elle réussirait à les distraire. Elle recevait beaucoup, elle donnait des *bals blancs*, elle pensait que la douceur et le violon viennent à bout de bien des choses. Ses inventions étaient en pure perte. Pour lui faire pièce, Mme de H... projetait d'organiser *une fête des purs*, où l'on n'inviterait que les gens qui n'avaient rien fait depuis quinze ans. Une autre de ces furibondes déclarait qu'on ne pouvait sans déshonneur mettre les pieds dans les salons de la préfecture ; elle disait à qui voulait l'entendre : — « M. de Rémusat est un coquin, et il faut être des coquins pour aller chez lui. » — Malgré sa mansuétude, si imperturbable que fût son flegme, M. de Rémusat sentait par instans la patience lui échapper, la nausée le prenait ; sa seule consolation était de conter ses douleurs à son chat. Il est certain qu'un beau chat est un être consolant. Soit qu'il dorme sur son museau ou roulé en boule, *in se ipso totus, teres atque rotundus,* soit que, sortant de son repos, il étire sa longue échine, bâille et nous regarde de ses yeux verts, il nous enseigne toute la philosophie d'Horace, les indifférences, les mépris qui sont nécessaires au bonheur. Le chat de la préfecture était adoré de ses maîtres, quoiqu'il eût de regrettables lubies. Il était sujet à se tromper sur les saisons. Abusé par la douceur d'un beau mois de janvier, il se croyait au printemps ; les amandiers en fleur réveillaient brusquement sa jeunesse, il plantait là son monde, partait, ne revenait plus. Il fallait courir après lui ; le préfet et la préfète l'allaient chercher jusque sur les gouttières. Il reparaissait quelques jours plus tard affamé, l'air confus et dolent, honteux de son aventure, une oreille déchirée, une patte foulée, le corps râpé et amaigri, promettant de ne plus recommencer. C'était un chagrin qui s'ajoutait aux autres.

C'est la marque d'un esprit distingué que de savoir employer à son instruction les hommes et les choses qui lui déplaisent. Mme de Rému-

sat était à une dure école, elle s'y instruisait tous les jours. Elle avait commencé par être beaucoup plus autoritaire que libérale. Elle avait applaudi au coup d'état du 18 brumaire, qui semblait préserver à jamais la France des désordres du directoire comme des convulsions de la terreur. Elle avait approuvé la proclamation de l'empire. Elle s'était déclarée satisfaite « de la liberté réglée » que Napoléon I[er] octroyait à ses sujets. Quand cet homme à la main pesante eut lassé sa patience et son admiration, elle lui reprit son cœur, tourna ailleurs ses espérances. Elle vit avec plaisir revenir les Bourbons, la paix revenait avec eux. Elle était d'avis que la France avait surtout besoin d'être bien administrée, que de bons préfets, appliqués et corrects, suffisaient amplement à son bonheur, que l'essentiel dans ce monde est l'ordre et le repos. Mais les expériences qu'elle faisait à Toulouse, les sottises et les déraisons des *purs* lui avaient ouvert les yeux en lui révélant les origines de la révolution, ses causes et son utilité. Dès le mois de janvier 1817, elle écrivait à son fils : « On supportait encore le despotisme de Bonaparte, outre qu'il était consolidé par ses victoires, parce qu'on sentait qu'il ne produisait qu'un retard passager. On s'était arrêté, mais on ne reculait pas, et le nez de la révolution se laissait deviner sous son manteau impérial... La révolution est forte, et moi aussi je suis d'avis qu'on la comprime dans ses excès, mais pour y parvenir, il faut la légitimer dans ses libertés. Voilà mon mot, comme dit Figaro; gardez-le pour vous. »

L'influence et les avertissemens de son fils avaient contribué plus que les folies des jacobins blancs à l'affranchir de ses préjugés, à modifier ses jugemens. Au début, elle le raillait, lui cherchait plus d'une querelle. Peu à peu, elle en vint à se dire : C'est lui qui a raison. Elle finit par penser à peu près comme lui. Le frère très cadet avait devancé sa sœur aînée, et c'est une chose étonnante que la précoce maturité de ce jeune libéral de dix-huit ans, pour qui la vie et la politique semblaient n'avoir plus de secrets. Sans négliger son droit et les cours de la Sorbonne, il étudiait l'art d'être un homme du monde et de ne pas devenir un mondain. Très répandu, très goûté, il allait chercher dans les salons du plaisir, des nouvelles, une pâture pour les infinies curiosités de son esprit; il n'y cherchait pas ses opinions, il se chargeait de se les faire lui-même. Qu'il eût causé avec M. Molé, M. Pasquier ou le prince de Talleyrand, il réservait son indépendance, revisait les jugemens et les cassait quelquefois. Ce jeune esprit avait déjà trouvé son équilibre et raisonnait d'aplomb sur toute chose. Mais, comme Zadig, il n'affectait rien et savait respecter la faiblesse des hommes; il avait découvert que l'orgueil de la raison est le plus insupportable de tous.

Ce qui se passait autour de lui l'attristait souvent. Le spectacle d'un

pays où le malheur ne faisait qu'irriter la haine lui était pénible, il déclarait qu'il n'y a rien de si hideux que des hommes qui se battent sur des ruines. Mais il augurait bien de l'avenir, son optimisme réfléchi lui rendait sa gaîté, les démences dont il était témoin lui servaient à mieux jouir de son bon sens, et c'est un des plaisirs exquis de la vie que de se sentir sage parmi des fous qu'on n'est pas chargé de guérir ou de gouverner. On voit passer dans les lettres qu'il adressait à sa mère des figures et des masques bien étranges. En apprenant la condamnation du maréchal Ney, une petite femme lève ses yeux bleus au ciel et s'écrie : « Quelle douce satisfaction ! » Une autre petite femme en rose, l'air pincé, les lèvres serrées, dit au garde des sceaux : « Monsieur le ministre, j'espère au moins qu'on va nous rendre nos anciens supplices. » Quelqu'un à qui on cite les *Provinciales* répond d'un ton sec qu'il n'a pas l'habitude d'aller chercher ses opinions en province. Un M. de Saint-Romain propose de fermer les écoles pour dix ans, parce que l'ignorance vaut mieux que les mauvais principes. Que d'inepties sont débitées « par des orateurs séraphiques dans une chambre travaillée de mains de prêtres ! » Tel député demande qu'on livre la fortune publique aux communautés et qu'on restitue l'état civil au clergé. Tel autre désire qu'on place un crucifix derrière le fauteuil du président et réclame du même coup le rétablissement de la potence. Un troisième voulait qu'on remplaçât par des rois de France la statue de Cicéron, qu'il prenait pour Mucius Scévola, ce qui fit dire dans tout Paris qu'il fallait mettre Pépin le Bref sur la tribune et en exclure Louis le Bègue : « La société est assez divertissante. On s'y dit des injures sans se brouiller. J'ai sous les yeux deux femmes qui sont les plus drôles du monde : « Alix, ne dites pas cela, ou je m'en vais. — Comment ! que je ne dise pas ! Mais je vous assure, ma très chère, que vos amis sont tous des gredins. — Les vôtres n'ont ni raison ni honneur. — Je n'aime pas les coups de patte. — C'est que vous aimez les coups de poignard... Et moi, je pouffe de rire. » Après avoir ri, il taillait bien vite sa plume, il composait d'agréables chansons, où sa gaîté s'épanchait en malice. Il égratignait tout le monde, il n'écorchait personne.

Sa mère goûtait ses petits vers, mais elle trouvait qu'il se moquait trop; elle craignait que l'abus des épigrammes et de la critique ne le gâtât. Il s'appliquait à la rassurer. Au goût des couplets il joignait un amour naissant pour la philosophie qui devait être jusqu'à la fin sa grande, sa vraie passion, et la philosophie lui avait appris que les idées sont des puissances, qu'elles travaillent sourdement, qu'elles font leur chemin dans l'ombre. « Bien travaillé, bonne taupe ! » disait Hamlet. L'apprenti philosophe signifiait à sa mère qu'en dépit des préjugés et de tous les obstacles, le triomphe des idées libérales était

assuré, que la France trouverait dans un régime de liberté constitutionnelle un adoucissement à ses malheurs, une consolation de ses défaites. Après l'avoir taxé d'esprit sec, elle le traitait d'utopiste, après quoi elle trouvait qu'il était tout simplement parfait, qu'il savait concilier le sérieux avec l'heureuse légèreté de ses années, la moquerie avec la générosité et la chaleur de l'âme. Il avait chanté au *Rocher de Cancale* des couplets où il célébrait les joies du bel âge :

> Tant qu'il durera,
> Larirette,
> On en jouira,
> Larira.
> Quand il passera,
> L'on poursuivra
> Un cordon, un duché, la barrette...
> Puis on vieillira,
> Larirette,
> Et l'on s'en ira,
> Larira.

Il parlait pour les autres, car il n'a jamais vieilli. C'était un genre d'accident qui lui semblait bizarre et lui inspirait une dédaigneuse pitié.

Nous sommes vieux le jour où nous ne disposons plus de nous, le jour où nous devenons les prisonniers de nos souvenirs et de notre passé. L'auteur des couplets sur le bel âge est toujours resté jeune parce qu'il a gardé jusqu'à la fin toute la liberté de son esprit. Il y a deux méthodes pour la sauver : les chansons et la métaphysique; il a usé de l'une et de l'autre. Il a été toute sa vie un sceptique idéaliste. Il parlait avec quelque ironie des événemens d'ici-bas; il savait que la machine ronde est sujette à se déranger; mais il croyait à quelque chose qui ne se dérange jamais et qui se mêle de nos destinées; il était fermement persuadé que la raison finit par avoir raison. Il a eu ses métamorphoses; s'il n'a jamais varié dans ses principes, il était toujours prêt à en changer la forme, à les accommoder aux circonstances. Il lui en a moins coûté qu'à tout autre monarchiste parlementaire d'admettre la république; il y avait de la bonne humeur et de l'espérance dans ses résignations. Mieux que personne, il a pratiqué la maxime du philosophe qui définissait la sagesse, l'art de se prêter au monde en lui demeurant supérieur. Il nous disait, peu d'années avant sa mort, qu'il se sentait à la fois très indifférent et très passionné; quand on tient beaucoup aux grandes choses, on se soucie médiocrement des petites, et on n'attache pas son bonheur à la roue de la fortune. Cet éminent penseur doublé d'un homme d'état a été plus d'une fois ministre, et chaque fois il a quitté le pouvoir sans chagrin, sans regret, avec un sentiment sincère de délivrance, bénis-

sant le sort qui l'arrachait aux ennuis, aux misères de la politique courante et le rendait à ses livres et à ses pensées. Il avait à peine dix-neuf ans quand il écrivait à sa mère : « Ne comptons sur rien; ayons soin seulement que le sort nous trouve armés et préparons-nous des biens qu'on ne perd pas. Montesquieu a dit cette parole, qui doit être la règle perpétuelle de notre conduite si nous sentons que nous ne sommes pas faits comme tout le monde : « Le mérite console de tout. » C'est un livre que ce mot-là, c'est une vie tout entière. » Oui, vraiment, le mérite console de tout, même d'être battu dans une élection par M. Barodet.

Dans le temps où cette mère et ce fils échangeaient leurs réflexions en faisant assaut d'esprit et de bon sens, les troupes alliées occupaient encore Paris, et la situation de la France, en proie à des fureurs intestines, était aussi triste qu'alarmante. Elle n'avait, pour résister aux périlleux entraînemens d'une chambre affolée, qu'un ministère faible, timide, mal assis, et, comme le remarquait M. de Villèle, « quand des ministres ne sont pas forts, une chambre se laisse mener par ses plus mauvaises têtes. » C'était à peu près vers cette époque qu'une femme louche demandait à M. de Talleyrand comment allaient les affaires et qu'il répondait : « Comme vous voyez, madame. » Toutes les fois qu'on étudie l'histoire de la restauration, soit dans le beau livre de M. de Viel-Castel, soit dans des récits familiers et des documens anecdotiques, on se convainc que, si les Bourbons étaient rentrés douze ans plus tôt, la France nouvelle ne se serait sauvée qu'au prix d'une guerre civile, et on pardonne beaucoup de choses à Napoléon Ier parce que c'est lui qui a établi la nouvelle société sur des fondemens si solides que l'édifice construit par son génie a pu défier toutes les tempêtes. On se dit aussi que les partis font toujours le contraire de ce qu'ils veulent, que cette chambre introuvable qui aspirait à restaurer l'ancien régime a contribué malgré elle à créer la monarchie parlementaire, que ses perpétuelles irrévérences ont accoutumé le gouvernement royal à se laisser contrôler et discuter. Mais on se dit surtout que la France a traversé de bien lugubres défilés et qu'elle a su en sortir. Convertie à l'optimisme de son fils, Mme de Rémusat lui écrivait le 13 juin 1816 : « Que tout cela est embrouillé, mon enfant! Et cependant j'ai la persuasion intime que d'utiles clartés sortiront de tout ce chaos. Laissons crier, et disons entre nous que la nation française sera quelque jour encore une belle nation. »

Étrange pays que la France! on dirait parfois qu'elle s'applique à justifier toutes les craintes qu'on peut concevoir pour son avenir, et finalement elle donne toujours tort à ceux qui en désespèrent.

G. VALBERT.

REVUE LITTÉRAIRE

CORRESPONDANCE DE GUSTAVE FLAUBERT AVEC GEORGE SAND.

S'ils eussent eu le bon goût, pour publier les *Lettres de Gustave Flaubert à George Sand*, d'attendre seulement quelque quinze ou vingt ans encore, on voit bien ou du moins on devine ce que les héritiers de Flaubert, sans aucun doute, et son libraire, peut-être, n'y eussent pas gagné; mais on voit moins clairement ce que Flaubert lui-même, et ses lecteurs, et l'histoire littéraire enfin y eussent perdu. Cette manière d'honorer des morts, en les imprimant pour ainsi dire tout vifs, a décidément quelque chose de trop irrespectueux. Il est permis d'exploiter son oncle, tous les neveux le savent; mais l'usage y demande cependant quelques précautions; et l'usage en ce point, comme en tant d'autres, ne laisse pas d'avoir sa raison d'être. On a trouvé généralement que les éditeurs des *Lettres de Flaubert à George Sand* eussent bien fait de s'y conformer.

Il n'y a qu'une excuse à tant d'empressement : c'est quand les éditeurs d'une correspondance de ce genre ont ce scrupule au moins de profiter de leur situation privilégiée pour l'éditer correctement, y joindre les éclaircissemens qu'elle réclame toujours, et, — je le dirai sans plus d'égards pour les manies de notre temps, — en faire ce que l'on appelait autrefois la toilette. Cette excuse, les éditeurs des *Lettres de Gustave Flaubert à George Sand* ne l'ont même pas. Dirai-je que je les soupçonne d'avoir gardé par devers eux des lettres entières ? Je dirai du moins que s'il en manque, et il en manque, c'était strictement leur devoir d'éditeurs de nous en avertir. Il est vrai que, par compensation, ils ont laissé tout au long s'étaler dans cette correspondance les jurons, encore plus inutiles qu'indécens, dont Flaubert émaillait à plaisir sa prose familière ! S'ils ne nous ont pas signalé les lacunes de la *Correspondance*, les éditeurs ne nous ont pas davantage donné les renseigne-

mens que nous attendions d'eux. Bien mieux, ou bien pis! ils n'ont pas même eu le soin d'en établir les dates, et de contrôler au moins les lettres de Flaubert par celles de George Sand. C'est ainsi qu'ils ont daté de 1867 une lettre de Flaubert qui répond mot pour mot à une lettre de George Sand datée de 1863; et ce n'est pas, comme on l'entend bien, le seul exemple de leur négligence et de leur incurie que nous pourrions donner. Nous en pourrions donner aussi de leur fâcheuse partialité. Quand on fait tant que d'imprimer les noms propres dans une correspondance, on les y imprime tous, et l'on ne fait pas exception pour « l'ami ***, » celui qui trouvait *Don Quichotte* ennuyeux et qui comparait l'auteur de *Fanny* à l'auteur de *René*. On ménage tout le monde ou on ne ménage personne, et cette règle doit être absolue.

Quoi qu'il en soit, puisque la correspondance est là, puisque, dès à présent, sur tant d'autres correspondances, elle a ce précieux avantage d'être vraiment un dialogue, et même, comme on va voir, sur plusieurs points, une discussion dans les règles, nous avons le droit d'y puiser; et c'est ce que nous allons faire. Car elle a vraiment son intérêt. Volontairement ou involontairement, impuissance ou parti-pris, si l'épistolier y est au-dessous du médiocre, s'il n'a ni cette facilité, ni cette aisance, ni ce naturel, ni quelqu'une enfin que ce soit des qualités que l'on estime dans ce genre d'écrire; et si, d'autre part, l'homme lui-même ne s'y montre nullement sous des traits propres à lui séduire ceux qui déjà n'aiment pas trop la nature de son talent, les théories de l'artiste y sont du moins curieuses à examiner. On les connaissait, sans doute, on pouvait déduire les unes de ses œuvres, et les autres, il les avait lui-même, selon son expression, « dégoisées dogmatiquement, » dans l'instructive préface qu'il a mise aux *Dernières Chansons* de son ami Louis Bouilhet. Mais, obligé qu'il est ici de sortir, comme on dit, toutes ses raisons, il s'y explique plus amplement qu'il ne l'avait fait nulle part; et rien ne saurait être plus intéressant, — sur deux ou trois questions qui sont toujours actuelles, toujours pendantes, et toujours obscures, — que d'opposer les décisions de l'auteur de *Valentine* et du *Marquis de Villemer* à celles de l'auteur de *l'Éducation sentimentale* et de *Madame Bovary*.

Nous l'avons dit déjà plusieurs fois, et nous le disions ici même, au lendemain de la mort de Flaubert : avant tout, par-dessus tout, Flaubert fut un artiste, rien qu'un artiste, et de ces artistes chez qui deux ou trois facultés prédominantes, exclusives, absolues, tyranniques, rétrécissent, absorbent et finissent littéralement par annihiler toutes les autres. Il en est résulté que Flaubert n'a rien compris du monde et de la vie que ce qui pouvait, selon son mot, « profiter à sa consommation personnelle, » et que tout le reste a toujours été, à son égard, comme nul et non avenu. Cette grande haine elle-même de la bêtise humaine,

cette haine qui l'a si bien servi dans *Madame Bovary*, mais si mal, en revanche, dans *l'Éducation sentimentale*, n'était rien de plus que la projection de sa propre sottise, à lui, sur les choses qu'il ne pouvait comprendre, et parce qu'elles étaient étrangères à son art. Lorsque, par exemple, il écrivait à George Sand, en 1867, ces lignes que l'on appellerait coupables sous une autre plume, et qui ne sont que ridicules sous la sienne : « On a tenu, au dernier Magny, de telles conversations de portiers, que je me suis juré intérieurement de n'y jamais remettre les pieds. *Il n'a été question tout le temps que de M. de Bismarck et du Luxembourg*. J'en suis encore gorgé ; » cette boutade n'en était pas une, il était absolument sincère, et il ne concevait positivement pas qu'entre gens de lettres et artistes une conversation roulât sur la politique, la politique étant chose étrangère, indifférente, et, selon lui, plutôt hostile à l'art. L'homme est fait pour l'art, et non pas l'art pour l'homme ; il n'y a donc dans la vie que l'art, et rien autre chose que l'art ne nous importe ; le reste, tout le reste, n'est que sottise et vulgarité : telle est sa mesure des choses et des hommes. Les choses n'ont de valeur ou même d'intérêt à ses yeux qu'autant qu'elles peuvent servir à l'élaboration de l'œuvre d'art future, et les hommes ne sont dignes pour lui de quelque attention, ou, si je puis ainsi dire, de quelque conversation seulement, qu'autant qu'ils mettent l'art au-dessus de tout, et l'art compris comme il le comprend. Cette conception de l'art, qui devient, pour un véritable artiste, une conception de la vie même, et qui l'est effectivement devenue pour Flaubert, est haute, sans contredit, mais malheureusement très étroite, et tout à fait inintelligente.

L'une des premières conséquences que Flaubert en tirait, c'était, qu'y ayant fort peu d'hommes capables de comprendre l'art comme il le comprenait, l'artiste, impassiblement dédaigneux de la foule, ne devait travailler que pour dix ou douze lecteurs ou spectateurs seulement. On se doute aussitôt que George Sand ne goûtait pas beaucoup ce principe. « Je vous ai entendu dire : « Je n'écris que pour dix ou douze personnes seulement. » On dit, en causant, bien des choses qui ne sont que le résultat du moment ; mais vous n'étiez pas seul à le dire ; c'était l'opinion du *lundi*, ou la thèse de ce jour-là : j'ai protesté intérieurement. Les douze personnes pour lesquelles on écrit vous valent ou vous surpassent ; vous n'avez eu jamais besoin, vous, de lire les onze autres pour être vous. Donc on écrit pour tout le monde, pour tout ce qui a besoin d'être initié. *Quand on n'est pas compris, on se résigne et l'on recommence. Quand on l'est, on se réjouit et on continue*... Qu'est-ce que c'est que l'art sans les cœurs ou les esprits où on le verse ? Un soleil qui ne projetterait pas de rayons et ne donnerait la vie à rien. » Elle aurait pu ajouter que si peut-être des philosophes (comme l'auteur du livre de *l'Intelligence*), ou des érudits (comme

l'auteur de la *Vie de Jésus* et des *Apôtres*), peuvent quelquefois, en raison même de la nature toute spéciale de leurs travaux, ne les adresser qu'à quelques douzaines de lecteurs en Europe, c'est un droit que n'ont pas ceux qui, comme Flaubert, écrivent des romans ou composent pour le théâtre. Les conditions du genre dominent ici les caprices de l'artiste. D'une manière universelle, on écrit pour être lu. Mais, d'une manière plus particulière, lorsque, comme au théâtre et comme dans le roman, c'est la représentation de la vie que l'artiste se propose pour but, alors on peut dire qu'il appelle tout ce qui lit et tout ce qui vit à juger lui-même de la fidélité, de l'originalité, de la vérité de la représentation. Les artistes proprement dits ne sont en effet juges de l'art que dans la mesure certaine, mais étroite, où l'œuvre d'art relève de l'exécution, du métier, du procédé. Mais en tant que l'œuvre d'art relève de l'expérience de la vie et de l'observation de la réalité, c'est le public, dans le sens le plus large du mot, qui en redevient le juge naturel, et, plus communément qu'on ne le croit, le vrai juge.

Si Flaubert ne le savait pas, il le sentait du moins. « J'ai déjà combattu ton hérésie favorite, qui est que l'on écrit pour vingt personnes intelligentes et qu'on se fiche du reste, lui écrivait encore George Sand. Ce n'est pas vrai, puisque l'absence de succès t'irrite et t'affecte. » Elle avait raison. Semblable en ce point à tout le monde, Flaubert, quand il réussissait, ne trouvait plus l'humanité si sotte ni le public si niais, mais quand il ne réussissait pas, plutôt que de chercher les raisons de son insuccès où elles étaient, à savoir dans la nature même du *Candidat* ou de *la Tentation de saint Antoine*, il les lui fallait trouver dans une cabale, dans un « parti-pris de dénigrement, » dans une rancune ou dans une haine de quiconque ne s'époumonnait pas à crier au chef-d'œuvre. Et toutefois, si c'était un peu chez lui, ce n'était pas uniquement excès maladif d'orgueil ou de vanité; c'était encore, c'était surtout incapacité de comprendre que son œuvre pût être autrement conçue qu'il ne l'avait exécutée. Non-seulement il ne pouvait pas voir une chose autrement qu'il ne l'avait une fois vue, et ainsi redresser, élargir, corriger sa vision; mais il n'admettait pas que personne pût la voir autrement qu'il ne l'avait vue. De là son étonnement, en présence de la critique, si modérée, si bienveillante, si complaisante qu'elle fût, comme celle que Sainte-Beuve avait faite un jour de *Salammbô*. De là encore son intolérance ou plutôt son inintelligence de toutes les œuvres qui ne répondaient pas à son idéal d'art. De là enfin son dédain, son mépris, je ne dis pas de la foule, mais de tout ce qui n'était pas les « dix ou douze lecteurs » qui voyaient et pensaient comme lui. « Il ne faut pas plus écrire pour vingt personnes, lui répétait inutilement George Sand, que pour trois ou pour cent mille. Il faut écrire pour tous ceux qui ont soif de lire et qui peuvent profiter d'une bonne lecture. » Profiter d'une bonne lecture! J'imagine qu'à ces mots, s'il s'y arrêta, car la lettre est

fort longue, les bras durent tomber à Flaubert d'étonnement et d'indignation. Profiter d'une bonne lecture! instruire en amusant! améliorer les masses en leur prêchant la vertu! faire de l'œuvre d'art un moyen d'évangélisation! mettre dans le roman des intentions, des leçons, des lieux-communs de morale!.. C'était en 1876; la correspondance durait depuis plus de dix ans : l'un s'appelait Gustave Flaubert, l'autre s'appelait George Sand. George Sand avait raison, Flaubert n'avait pas tort; ils ne s'étaient pas compris! Et ce n'est pas ce qu'il y a de moins curieux dans cette correspondance d'artistes.

Se comprenaient-ils davantage quand ils agitaient la question de savoir ce que l'écrivain doit ou ne doit pas engager de sa personnalité dans son œuvre? C'est l'une des plus complexes et des plus difficiles que l'esthétique puisse débattre. On sait encore, sur ce point, les théories de Flaubert. Drame ou roman, poésie même, l'artiste, selon lui, devait être absent de son œuvre, et se garder comme d'un crime d'y laisser seulement transparaître son opinion sur ses personnages. « J'éprouve une répulsion invincible, écrivait-il, à mettre sur le papier quelque chose de mon cœur; *je trouve même qu'un romancier n'a pas le droit d'exprimer son opinion sur quoi que ce soit.* Est-ce que le bon Dieu l'a jamais dite, son opinion? Voilà pourquoi j'ai pas mal de choses qui m'étouffent, que je voudrais cracher et que je ravale. A quoi bon les dire, en effet? *le premier venu est plus intéressant que Gustave Flaubert, parce qu'il est plus général et, par conséquent, plus typique.* » George Sand lui répondait par ce cri d'éloquence : « Ne rien mettre de son cœur dans ce que l'on écrit? Je ne comprends plus du tout, oh! mais du tout! Moi, il me semble que l'on n'y peut pas mettre autre chose. Est-ce qu'on peut séparer son esprit de son cœur? Est-ce que c'est quelque chose de différent? Est-ce que l'être peut se scinder? Enfin, ne pas se donner tout entier dans son œuvre me paraît aussi impossible que de pleurer avec autre chose qu'avec ses yeux, ou de penser avec autre chose qu'avec son cerveau. » Et Flaubert de répliquer de la seule manière qui lui fût possible, c'est-à-dire en se répétant. « Je me suis mal exprimé, en vous disant qu'il ne fallait pas écrire avec son cœur; j'ai voulu dire : « ne pas mettre sa personnalité en scène. » Je crois que le grand art doit être scientifique et impersonnel. Il faut par un effort d'esprit se transporter dans les personnages et non pas les attirer à soi : voilà du moins la méthode; ce qui arrive à dire : « Tâchez d'avoir beaucoup de talent et de génie même si vous pouvez. » C'était se dérober et fermer la controverse avant qu'elle fût ouverte. Flaubert était peu discuteur, comme tous les gens dont le siège est fait, qui ne sauraient le refaire, même s'ils le voulaient; et que, par conséquent, la contradiction ennuie sans les éclairer, trouble sans les ébranler, et irrite sans les persuader. C'était d'ailleurs ici sagement fait à lui, car il n'eût guère

pu prolonger la discussion qu'en la rendant pour ainsi dire toute personnelle à George Sand.

En effet, comme tous les écrivains qui, chez nous, depuis tantôt cent ans, ont procédé de Jean-Jacques ou, pour mieux préciser encore, de *la Nouvelle Héloïse* et des *Confessions*, c'est sa personnalité que l'auteur d'*Indiana*, de *Valentine*, de *Jacques* a mise le plus souvent en scène. Or il est bien certain, — Flaubert là-dessus a raison, — qu'en ce sens, et, comme disent les mathématiciens, toutes choses égales d'ailleurs, les œuvres sont d'autant plus haut placées dans le ciel de l'art qu'elles sont plus impersonnelles, c'est-à-dire moins révélatrices de la personne de l'artiste, et surtout de l'histoire de sa vie, de ses idées et de ses sentimens. Il semble cependant, à voir les discussions qui, de notre temps, se sont élevées sur ce point, que cette vérité soit tombée dans un profond oubli. Sans prétendre ici l'en dégager tout à fai et la remettre en pleine lumière, il suffira de demander à ceux qui seraient tentés de la méconnaître ce qu'ils retrouvent donc de l'histoire et de la personne de Shakspeare dans *Hamlet* ou dans *Othello*; des aventures et de la vie de Molière dans *Tartufe* ou dans *le Misanthrope*, des amours et des secrets de Racine dans *Bajazet* ou dans *Athalie*. Ou bien encore, si l'on préférait des œuvres d'une moindre valeur et d'une moindre portée, je serais particulièrement heureux d'avoir pu rencontrer dans *Gil Blas* des renseignemens utiles à la biographie de Le Sage, quelques détails précis sur Marivaux dans la *Vie de Marianne*, enfin, dans *Paméla*, de quoi m'éclairer sur les mœurs, sur les habitudes, sur l'existence publique et privée de Samuel Richardson. Sachons le donc, c'est bien seulement depuis Rousseau qu'au lieu de se servir comme autrefois, de son expérienced u monde et de la vie pour animer l'univers de l'art, et créer ce que Flaubert appelait tout à l'heure des « personnages typiques, » on a composé leur roman de ses aventures personnelles, de ses aventures vécues, et lassé le public à force de confessions : *Werther*, *René*, *Adolphe*, *Oberman*, *Indiana*, *Valentine*, *Volupté*, *la Confession d'un enfant du siècle*, *Elle et Lui*... combien d'autres encore? Mais quoique Flaubert ne se gênât guère, et si grande que fût pour lui la bienveillance de George Sand, c'est ce qu'il lui eût été cependant assez difficile de faire poliment entendre à son illustre amie.

Il lui eût peut-être été plus difficile encore de lui faire comprendre que le roman et le théâtre n'ont pas été précisément inventés pour servir de tribune à l'exposition des idées politiques ou sociales du romancier et de l'auteur dramatique. C'est une autre façon de « mettre sa personnalité en scène, » qui n'est pas moins étrangère au grand art. Or presque tous les romans de George Sand qui ne sont pas une mise en scène de quelques-unes de ses aventures sont une mise en thèse de quelques-unes de ses idées sociales ou socialistes. Que la magnificence du style et que ce large flot d'éloquence auquel

on se laisse emporter ramènent d'ailleurs au grand écrivain la sympathie que l'on ne saurait accorder toujours à l'artiste, c'est une autre question. Il n'en est pas moins vrai que, bien loin d'encourager personne à dénaturer l'esthétique propre du roman par l'introduction de ces sortes de thèses, on n'en saurait trop détourner les jeunes écrivains qui, par hasard, s'y sentiraient portés. En cela encore Flaubert avait raison de ne pas vouloir « écrire avec son cœur. » Nous n'avons que faire, dans le roman ou au théâtre, de l'opinion du poète ou du romancier sur la chose publique ; et, s'ils tiennent à l'exprimer quelque part, il importe essentiellement à la dignité de l'art que ce ne soit pas du moins à titre de poètes et de romanciers. Si l'esprit de parti n'avait pas, au surplus, toujours et partout, deux poids et deux mesures, on n'aurait pas approuvé dans les romans de George Sand ce que, dans le même temps, on blâmait si fort et avec tant de raison dans les tragédies de Voltaire : l'intervention de la doctrine personnelle. Dans les romans de George Sand comme dans les tragédies de Voltaire, cette perpétuelle préoccupation d'agir sur l'esprit public, en insinuant quelque chose d'infiniment trop personnel, y a introduit quelque chose aussi de caduc et qui risque, par conséquent, d'entraîner quelque jour l'œuvre entière dans sa chute. Ceux des romans de George Sand qui résistent encore et qui, selon notre espérance, dureront autant que la langue française sont justement ceux où, comme dans *Mauprat* et dans *le Marquis de Villemer*, sa doctrine personnelle n'est pas intervenue.

Je dois dire, à la vérité, qu'en interprétant ainsi la doctrine de Flaubert sur l'impersonnalité dans l'art, je ne suis pas du tout assuré qu'il eût approuvé le commentaire. Je vois du moins, dans sa correspondance, que, lorsque après un long intervalle de temps, la discussion revint, il ne sut faire valoir contre George Sand aucune des raisons qui militaient pour sa doctrine. Il se contenta, selon son ordinaire, d'argumenter sur place. « Dans l'idée que j'ai de l'art, répétait-il obstinément, je crois qu'on ne doit rien montrer de ses convictions et que l'artiste ne doit pas plus apparaître dans son œuvre que Dieu dans la sienne. L'homme n'est rien, l'œuvre tout. Cette discipline, qui peut partir d'un point de vue faux, n'est pas facile à observer. Et pour moi, du moins, c'est une sorte de sacrifice permanent que je fais au bon goût. » Cette fois, George Sand, en lui répliquant, approcha un peu plus de la vérité : « Quelle fausse règle de bon goût ! lui disait-elle. Qui te parle de mettre ta personne en scène ! Cela, en effet, ne vaut rien, si ce n'est pas fait franchement, comme un récit. *Mais cacher sa propre opinion sur les personnages que l'on met en scène, laisser, par conséquent, le lecteur incertain sur l'opinion qu'il en doit avoir, c'est vouloir n'être pas compris, et dès lors le lecteur vous quitte.* Ce que le lecteur veut avant tout, c'est de pénétrer notre pensée, et c'est ce que tu lui refuses avec

hauteur. Il croit que tu le méprises et que tu veux te moquer de lui. » C'étaient là des raisons. Elles valaient la peine d'être examinées. Flaubert aima mieux se fâcher : « Quant à laisser voir mon opinion sur les gens que je mets en scène, non, non, mille fois non! Je ne m'en reconnais pas le droit. Si le lecteur ne tire pas d'un livre la moralité qui doit s'y trouver, c'est que le lecteur est un imbécile ou que le livre est faux au point de vue de l'exactitude. Car, du moment qu'une chose est vraie, elle est bonne, les livres obscènes ne sont même immoraux que parce qu'ils manquent de vérité; ça ne se passe pas comme ça dans la vie. » Sans doute; mais cette « moralité qui doit s'y trouver, » cette leçon de choses, comme on pourrait l'appeler, cette expression du sens intime et profond de la vie, elle ne s'insinue dans les œuvres qu'à la condition que l'on éprouve pour ce que l'on y représente un intérêt, une curiosité active, et d'un seul mot une sympathie que Flaubert n'a jamais éprouvée.

Tel était, en effet, son tempérament d'artiste : il ne s'intéressait véritablement et sincèrement qu'à la *forme* des choses, nullement à leur fond. On savait depuis longtemps ce que cette recherche et ce labeur de la forme avaient coûté de peines et de sueurs à Flaubert. George Sand, avec sa manière libre et large, ne comprenait pas plus cette inquiétude et cette angoisse de styliste que Victor Hugo, vers le même temps, n'a sans doute compris le laborieux effort des parnassiens. « Vous ne savez pas, vous, lui écrivait Flaubert, ce que c'est que de rester toute une journée la tête dans ses deux mains à pressurer sa malheureuse cervelle pour trouver un mot. L'idée coule chez vous, largement, incessamment, comme un fleuve. Chez moi, c'est un mince filet d'eau. Il me faut de grands travaux d'art avant d'obtenir une cascade. Ah! je les aurai connues, *les affres du style!* » Il convient de dire ici que les romantiques, d'une manière générale, trop libéralement doués d'en haut, pour la plupart, avaient singulièrement abusé de ce procédé trop sommaire qui consiste à corriger les défauts d'un ouvrage en en faisant un autre. S'il y a donc, dans ce cri de Flaubert, un aveu d'impuissance, il y a pourtant aussi quelque chose de plus : à savoir le respect du style. J'oserai dire qu'il était bon, il y a vingt-cinq ou trente ans, d'y rappeler publiquement les générations nouvelles, et même que c'était les ramener aux vraies, aux saines, aux grandes traditions de la langue : Pascal récrivait jusqu'à quinze fois telle de ses *Provinciales*, et Racine ne mettait pas moins de deux ans à composer et à écrire sa *Phèdre*.

Seulement il ne faut pas laisser cette juste préoccupation du style dégénérer en manie, et c'est là que Flaubert en vint de bonne heure, ou plutôt, étant né rhéteur, c'est de là qu'il était parti. Les mots agissaient sur lui comme les tons sur un peintre et comme les sons sur un musicien. « Je recherche surtout *la beauté*, disait-il, *la beauté* dont

mes compagnons sont médiocrement en quête. Je les vois insensibles, quand je suis ravagé d'admiration ou d'horreur. *Des phrases me font pâmer qui leur paraissent fort ordinaires*... Je suis très satisfait quand j'ai écrit une page sans assonances ni répétitions... Je donnerais toutes les légendes de Gavarni *pour certaines expressions et certaines coupes des maîtres.* » C'était déjà beaucoup dire, car enfin c'était déjà renverser l'ordre naturel des choses, placer la forme avant le fond, mettre devant ce qui doit être derrière, subordonner la fin aux moyens, ou plutôt faire des moyens la fin même de l'art. Infaillible recette pour aboutir tôt ou tard, comme dans ses dernières œuvres, à une littérature tout artificielle, creuse et vide, une littérature de mandarins, et dont les beautés n'en sont plus que pour quelques initiés, quelques fanatiques, et quelques naïfs! Mais il devait aller plus loin encore, et de la singularité tomber dans l'absurdité. « Je me souviens d'avoir eu des battemens de cœur, d'avoir ressenti un plaisir violent en contemplant un mur de l'Acropole, un mur tout nu, celui qui est à gauche quand on regarde les Propylées. Eh bien! *je me demande si un livre, indépendamment de ce qu'il dit, ne peut pas produire le même effet?* Dans la précision des assemblages, la rareté des élémens, le poli de la surface, l'harmonie de l'ensemble, n'y a-t-il pas une vertu intrinsèque, une espèce de force divine, quelque chose d'éternel comme un principe? *Ainsi, pourquoi y a-t-il un rapport nécessaire entre le mot juste et le mot musical? Pourquoi arrive-t-on toujours à faire un vers quand on resserre trop sa pensée?* La loi des nombres gouverne donc les sentimens et les images; et ce qui paraît être l'extérieur est tout bonnement le dedans. » N'entendez-vous peut-être pas clairement ce que cela veut dire? Cela veut dire qu'il n'est plus besoin que les mots expriment des idées, et que pour peu qu'on les assemble harmonieusement, sans plus d'égard à ce qu'ils signifient, l'objet de l'art est atteint. Ou, si vous l'aimez mieux, cela veut dire qu'il est inutile de penser pour écrire, — et même que c'est un embarras.

On voit le lien qui rattachait toutes ses doctrines ensemble, mais on voit surtout qu'à bien les entendre, et malgré les apparences dogmatiques, elles n'étaient au fond que l'expression de son tempérament d'artiste. Il était comme il était, et lui demander de se modifier, c'était lui demander, si je puis ainsi dire, de s'abdiquer lui-même. George Sand mit dix ou douze ans à s'en apercevoir, mais enfin elle s'en aperçut. « Les natures opposées se pénètrent difficilement, et je crains que tu ne me comprennes pas mieux aujourd'hui qu'autrefois, » lui écrivait-elle à la date du 15 janvier 1876; et, au fait, jamais peut-être deux natures de romanciers n'ont été plus contradictoires. J'essaierai d'exprimer l'espèce de cette opposition en disant qu'autant Flaubert était artiste, autant George Sand fut poète : d'un côté, toute l'étendue d'intelligence et toute la profondeur d'universelle sympathie que ce nom de poète

comporte; mais, de l'autre, toute l'incuriosité de ce qui n'est pas son art et toute l'étroitesse d'esprit compatible avec ce nom d'artiste. Car, indépendamment du *don* proprement dit,— le don d'imaginer en prose ou le don d'écrire en vers, — on ne peut être poète qu'à la condition d'une sympathie ou, pour mieux dire encore, d'une sensibilité qui vibre à l'unisson de toutes les joies et de toutes les douleurs de l'humanité, mais on peut parfaitement être un artiste, un véritable artiste, à la seule condition d'une ou deux facultés dominantes. Ces facultés, on peut dire aisément quelles elles furent, chez l'auteur de *Madame Bovary*, car elles s'y réduisent à deux : l'extraordinaire lucidité de la vision et le sentiment profond des sonorités de la phrase française. Hors de là, néant! égale incapacité de comprendre et de sentir! Pécuchet tout pur et Bouvard tout craché! Rien en lui qui soit à lui, c'est-à-dire qui ne procède ou de l'une ou de l'autre de ces deux uniques facultés. Même ce que l'on a nommé le pessimisme de Flaubert ne lui appartient pas, et n'est, au fond, que l'expression de son mépris pour tous ceux d'entre les humains qui n'entendaient pas la rhétorique à sa manière. Et pareillement, c'est encore la perpétuelle tension de ces deux facultés qui explique ce que l'on a nommé, non moins improprement, le romantisme de Flaubert. Romantique? il ne l'est en rien; mais, après avoir exercé la lucidité de sa vision sur les herbages de sa Normandie, il aime à l'exercer sur une Carthage hypothétique et, après avoir comme épuisé, dans son *Éducation sentimentale*, tout ce qu'il a pu trouver dans la langue de sonorités sourdes et comme affaiblies, il aime à entrechoquer dans sa *Tentation de saint Antoine* tout ce que la langue peut lui fournir de sonorités bruyantes et assourdissantes.

Ce phénomène de dissociation intellectuelle est-il maintenant aussi rare qu'on le pense? Voilà tantôt deux cents ans que La Bruyère écrivait : « Appellerai-je homme d'esprit celui qui, borné et renfermé dans quelque art,.. ne montre hors de là ni jugement, ni vivacité... un musicien, par exemple, qui après m'avoir comme enchanté par ses accords, semble s'être remis avec son luth dans un même étui? » C'est bien à peu près ainsi qu'en Flaubert, dès que vous n'avez plus affaire avec l'artiste, il n'y a plus personne. A la vérité, le cas est plus rare parmi les écrivains que parmi les musiciens ou que parmi les peintres; il a l'air au moins de l'être; mais c'est l'effet d'une illusion, parce que le langage des mots est plus précis que celui des sons ou des couleurs, et parce qu'en associant les mots il faut bien de toute nécessité que leur association exprime au moins quelque fantôme d'idée. Le fait est qu'il n'y a rien de plus fréquent et de plus commun que cette dissociation. Nous concluons trop volontiers de la supériorité d'un homme dans un genre, sinon précisément à sa supériorité dans tous les autres genres, du moins à la capacité générale de son intelligence,

Rien n'est plus logique sans doute, et toutefois rien n'est plus faux. On peut avoir du génie, selon le mot proverbial, et n'être cependant qu'une bête, comme on peut avoir mené une existence aventureuse et néanmoins être une nature essentiellement noble. Cela s'est vu. Mais, pour vouloir trop simplifier et trop classer, nous portons aujourd'hui sur les hommes des jugemens trop d'une pièce, trop entiers, trop absolus. Nos pères, profondément convaincus que nous sommes les uns aux autres « un amas de contradictions, » et chacun de nous pour lui-même « une énigme incompréhensible, » savaient mieux faire le discernement, — le départ, comme ils disaient, — de ce qu'il peut continuer d'exister de petitesse d'âme dans un grand caractère, et de médiocrité d'esprit jusque dans un grand talent.

Peut-être trouvera-t-on que c'est remonter bien haut pour expliquer un romancier dont il ne survivra guère, au total, qu'une œuvre. Je répondrai qu'il suffit que cette œuvre soit dès à présent de celles qui à tous égards ont exercé sur leur temps une grande influence. Et puis, il importait ici de bien distinguer l'homme d'avec son œuvre, car si nous laissions faire aux fanatiques, ils nous auraient bientôt transformé Gustave Flaubert en un des grands esprits du siècle. Et quand on attend que les légendes soient faites pour les venir attaquer, les juges eux-mêmes les plus indépendans vous disent alors qu'elles sont de l'histoire.

C'est comme ceux qui jadis ont essayé de décerner une même apothéose à un autre Gustave, non moins bruyant que l'auteur de *Madame Bovary*, le maître peintre des *Casseurs de pierres*. Je crois *Madame Bovary*, dans son genre, bien supérieure aux *Casseurs de pierres* dans le leur, mais les deux maîtres, celui de Croisset et celui d'Ornans, ont été du même ordre et, en retournant le vers fameux de Musset,

Artistes, si l'on veut, mais grands hommes, non pas!

Car ce n'est pas assez pour être un grand homme, ni surtout un grand esprit, que d'avoir fait un chef-d'œuvre, deux chefs-d'œuvre, trois chefs-d'œuvre; et il reste toujours deux points à examiner: de quel ordre est le chef-d'œuvre, et de combien, si je puis ainsi dire, l'auteur lui-même dépassait son œuvre. Œuvre forte, œuvre profonde, œuvre caractéristique d'un moment de l'esprit français au XIX[e] siècle, œuvre durable, par conséquent, et chef-d'œuvre en ce sens, *Madame Bovary* n'est malheureusement pas d'un ordre très élevé. Si je l'ai dit, je tiens à le redire; et, quant à l'homme, je viens d'essayer de montrer pour quelles raisons, bien loin de dépasser son œuvre, il lui est demeuré manifestement et lamentablement inférieur.

F. BRUNETIÈRE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 janvier.

La vie parlementaire a ses ironies, ses piquantes coïncidences. Il n'y a que quelques semaines, à la veille de la session nouvelle, et sans doute pour souhaiter la bienvenue à l'année qui commençait, on a cru devoir réveiller tout à coup cette question de la revision constitutionnelle à laquelle personne ne songeait pour le moment. Ce que vise toujours ce mot de revision, on le sait bien, c'est le sénat et pas autre chose. Ce que se proposent pour le moins les revisionnistes les plus modérés, c'est de diminuer le sénat sous prétexte de définir ses attributions, de le désarmer surtout de ses prérogatives financières en le reléguant dans le rôle ingrat et effacé d'un conseiller impuissant et inutile. Il peut y avoir des nuances chez les revisionnistes ; au fond, la pensée est à peu près la même. Le sénat, c'est toujours plus ou moins l'ennemi! Si l'on ne fait pas plus de réformes, s'il y a des souffrances, dans l'industrie, dans le peuple, — on le disait encore l'autre jour, — c'est que le sénat est là, éternel obstructionniste qui empêche tout! Le sénat n'est bon qu'à enrayer le progrès. Il n'est qu'un rouage encombrant ou superflu dans la constitution. La chambre des députés seule suffirait à tout!

Eh bien! c'est ici que l'ironie des choses se dévoile. La fortune parlementaire a voulu justement que, dans ces dernières semaines, aux mêmes heures, il y eût concurremment dans les deux assemblées, au Luxembourg et au Palais-Bourbon, deux discussions sur les intérêts les plus sérieux, les plus pressans du pays. Au sénat, c'est la situation financière qui a été abordée, scrutée jusqu'au fond, examinée tout entière à propos du budget extraordinaire, qui vient d'être définitive-

ment ratifié. Au Palais-Bourbon, la chambre des députés a évoqué devant elle la crise économique et industrielle qui sévit un peu partout, en France plus qu'en tout autre pays, et la discussion n'est même pas encore épuisée. On a eu sous les yeux pendant quelques jours ces séances du Palais-Bourbon et du Luxembourg. Franchement, à n'en juger que par l'autorité, les lumières, la compétence, le talent déployés dans chacun de ces débats, quelle est celle des deux assemblées qui s'est montrée supérieure, qui aurait quelque peu le droit de reviser l'autre? De ces deux dicussions simultanées, quelle est celle qui a le plus d'éclat, le plus d'utilité pour le pays? Le contraste est piquant dans tous les cas, et le moment est bien choisi, on en conviendra, pour réveiller cette question d'une revision constitutionnelle, avec une arrière-pensée d'hostilité ou de défiance contre celle des assemblées françaises dont les prérogatives restent encore la plus efficace des garanties pour la fortune nationale. M. le président du conseil a décidément manqué d'à-propos en recherchant, par son discours revisionniste au Palais-Bourbon, une vaine popularité aux dépens du sénat. Le sénat lui a répondu aussitôt en montrant que par sa vigilance il était à la hauteur des pouvoirs que la constitution lui donne, et que par le talent il restait l'honneur du régime parlementaire.

Ce n'est point sans doute la première fois qu'il y a au Luxembourg une de ces sérieuses et brillantes controverses sur les plus grands intérêts publics, sur nos affaires de finances. Cette dernière discussion qui vient de se dérouler pendant quelques jours a eu, il faut l'avouer, un caractère particulier de force et d'éclat, d'ampleur et de précision. Les orateurs les plus éminens, M. Chesnelong, M. Buffet, avec sa savante et ferme parole, M. Bocher, avec sa fine et lumineuse éloquence, M. Pouyer-Quertier lui-même, avec son abondance un peu diffuse, mais toujours instructive, se sont engagés à fond dans cette lutte, armés de chiffres et de vigoureuses démonstrations. M. le ministre des finances, M. le rapporteur Dauphin, ont représenté, non certes sans talent et sans habileté, le gouvernement et la commission sénatoriale. M. de Freycinet, à son tour, s'est fait un devoir de prendre la défense de sa politique des grands travaux publics qui, en définitive, est l'explication de bien des difficultés auxquelles on ne sait comment faire face aujourd'hui. M. Léon Say, de son côté, est intervenu sur des points spéciaux, et cette belle, cette substantielle discussion a eu surtout un mérite : elle est restée une grande discussion d'affaires, animée d'éloquence et de science, dégagée des vaines et obsédantes préoccupations de parti, relevée par un sentiment supérieur des intérêts nationaux. Qu'il y ait eu des critiques assez vives, même parfois un peu amères, c'est possible ; ces critiques, au bout du compte, n'avaient d'autre objet que la sauvegarde de l'ordre financier, et la meilleure preuve que, tout en étant vives, elles étaient justes,

c'est que M. le ministre des finances ne s'est parfois défendu qu'à demi en convenant qu'on pouvait avoir raison. De quoi s'agissait-il? En apparence, il s'agissait simplement du budget extraordinaire ou budget d'emprunt qu'on n'avait pu discuter et voter avant la fin de l'année, qui revenait maintenant devant le sénat; en réalité, on a fait ces jours derniers ce qu'on n'avait pas eu le temps de faire il y a quelques semaines, puisqu'on avait été réduit à voter le budget ordinaire lui-même sans le discuter. On a repris le problème tout entier avec ce cortège de questions qui sont justement les élémens de la situation financière : dotation des travaux publics, subventions des écoles et des chemins vicinaux, emprunts en permanence, dette flottante, amortissement, équilibre du budget. C'est sur tout cela que la discussion s'est engagée devant le sénat, répandant sur ces questions assurément très complexes, aussi sérieuses que délicates, les plus instructives lumières.

Après un débat qui n'a rien laissé dans l'ombre, ce qui reste désormais bien clair pour tout le monde, c'est que la situation financière du pays a pris par degrés une sensible gravité. Elle n'est point sans doute irrémédiable, et M. Buffet, qui a si lumineusement exposé l'état de nos finances, s'est patriotiquement défendu lui-même de tout ce qui ressemblerait à un pessimisme découragé; elle est du moins plus que jamais difficile, embarrassée, et les causes de ces difficultés qu'on sent partout, qui paralysent tout, n'ont en vérité rien de mystérieux. Elles sont connues; elles sont dans le système qui a été suivi depuis quelques années, dans les prodigalités de parti, dans les dégrèvemens imprévoyans combinés avec les accroissemens démesurés des dépenses, dans l'étourderie avec laquelle on s'est jeté dans toutes les entreprises, dans la multiplicité des travaux engagés partout à la fois, dans l'abus du crédit. Évidemment, c'est un fait désormais admis et établi, il y a eu une heure où l'on a eu l'hallucination du succès, où l'on s'est laissé étourdir par les richesses d'une situation financière que d'autres avaient créée à force de sagesse, de patience et d'économie; il y a eu un moment où l'on s'est figuré qu'on pouvait tout se permettre dans un prétendu intérêt républicain, qu'il n'y avait plus qu'à prendre de l'argent là où il y en avait, à prodiguer les pensions, à augmenter les traitemens, à couvrir le pays d'écoles ou de chemins de fer électoraux, en ajoutant au besoin au budget ordinaire un budget extraordinaire. Ministères et chambres ont même fini par s'égarer au point de tout confondre, de changer pour leur usage le sens des mots, de ne plus savoir bien exactement ce que c'est que l'équilibre d'un budget ou l'amortissement. On a suppléé à tout par des expédiens toujours renouvelés. La conséquence inévitable, cruellement logique de ce système suivi pendant quelques années, c'est l'embarras universel des finances. Aujourd'hui, on aurait beau chercher à s'abuser par des artifices budgétaires

ou par un optimisme irréfléchi, la réalité sévère est là, elle a été éloquemment caractérisée. Un budget n'est point en équilibre quand il ne se suffit pas à lui-même, quand il n'a pas des ressources régulières et permanentes pour couvrir des dépenses normales, lorsqu'il est obligé d'emprunter de toutes mains, à la dette flottante ou même à un budget extraordinaire. Quand on en est là, c'est le déficit pour ainsi dire chronique, et c'est malheureusement ce qui existe à l'heure qu'il est. On n'amortit pas lorsqu'on se sert du fonds d'amortissement pour toute chose, ou lorsqu'en se donnant l'air d'amortir d'une main, on emprunte encore plus et incessamment d'une autre main. Ceci est tout simplement ce que M. Tirard a appelé une « mystification » en appliquant ce mot peu justement à d'autres. C'est enfin suivre une politique peu raisonnable, peu prévoyante, que d'engager indéfiniment les ressources du pays sous toutes les formes, de vouloir tout entreprendre à la fois, de se faire une sorte d'obligation d'épuiser le crédit pour suffire aux fantaisies du jour. Ceci, c'est tout simplement compromettre l'avenir même de la France, et M. Buffet avait certes quelque raison de couronner ses saisissantes démonstrations en ajoutant « qu'il était encore temps d'aviser, mais qu'il n'était que temps. » Le moment est venu, en effet, ou il ne viendra jamais, de reconnaître le mal et les causes qui l'ont produit, de s'avouer sans faiblesse les fautes qui ont été commises et de rentrer dans la vérité, c'est-à-dire de revenir à un équilibre réel du budget, à un amortissement qui ne soit pas une « mystification » ou une fiction, à une sévère économie dans les dépenses de l'état.

Lorsque des hommes sérieux, sensés, parlent ainsi, est-ce donc qu'ils rendent un si mauvais service à la république et qu'ils sont de si dangereux ennemis des institutions nouvelles? Ils font, au contraire, ce que les serviteurs prétendus privilégiés de la république devraient faire; ils montrent ce qu'on aurait dû éviter à l'origine pour ne point s'exposer aux embarras dont on souffre aujourd'hui, ce qu'on devrait éviter encore, si l'on ne veut pas courir à des crises plus graves. Ils sont les gardiens intelligens et prévoyans de la fortune publique, qui est la fortune de tous les régimes, de la France elle-même, et lorsqu'au courant de cette discussion, M. de Freycinet s'écrie qu'avec la politique de M. Buffet, de M. Bocher, on n'aurait rien fait, on ne ferait rien encore, il se trompe: avec cette politique, on aurait mesuré ce qu'on entreprenait aux ressources dont on pouvait disposer. Le procédé est peut-être bien modeste; il est du moins sage et sûr. — C'est la vieille politique, c'est le vieux système des régimes qui n'ont rien fait, dira M. de Freycinet. Aujourd'hui on n'en est plus là, il n'y a plus à s'inquiéter de quelques économies de plus ou de moins, d'un certain équilibre du budget. Il faut marcher sans craindre de dépenser et d'emprunter pour donner au pays tout ce qu'il demande, des écoles, des ports, des

canaux, des chemins de fer, — même, s'il le faut, des chemins de fer au Sénégal, — que le pays ne demande peut-être pas! D'ailleurs, M. de Freycinet nous l'assure, c'est la loi supérieure du temps, c'est, en quelque sorte, la fatalité de cette fin du siècle. Nous assistons à une immense transformation de toutes les conditions économiques des sociétés, à un mouvement universel des nations occupées à s'approprier ces puissans agens qu'on appelle la vapeur, l'électricité, à renouveler et à agrandir leur outillage pour soutenir la concurrence, le combat de la vie. Est-ce qu'on peut se laisser arrêter par les dépenses ou « s'engourdir, en quelque sorte, dans des spéculations d'équilibre budgétaire » au milieu de ce mouvement qui emporte le monde contemporain? Qu'on ne craigne donc pas de marcher, d'obéir à l'invincible loi du temps où nous vivons; on en sera payé par des richesses nouvelles, par les produits d'une activité qui se développe sans cesse. Ainsi parle M. de Freycinet, répondant par un dithyrambe à M. Bocher. Le tableau peut être brillant et spécieux, il est malheureusement aussi fort décevant. C'est un peu un programme dans le pays des chimères.

Oui, sans doute, le monde se transforme, et ce n'est même pas d'aujourd'hui, ce n'est pas à dater de l'avènement de la république qu'il a commencé à se transformer. Il y a des travaux devant lesquels on ne peut pas reculer, il y a des progrès à réaliser, nous n'en doutons pas, soit; mais ce n'est point apparemment avec des dithyrambes et des chimères que tout cela peut s'accomplir, et il faut bien, après tout, en revenir à la réalité, aux conditions invariables d'une politique sérieuse. En quoi des hommes qui représentent ou gouvernent leur pays, au milieu des prodigieuses transformations contemporaines, seraient-ils, par cela même, dispensés de prévoyance, de mesure et d'économie dans l'administration de la fortune publique? Par quelle étrange hallucination en est-on arrivé à croire qu'une nation comme la France, accablée de si récentes et si douloureuses épreuves, obligée, il y a dix ans à peine, d'accepter une charge de dix milliards, peut encore sans péril ajouter des milliards à des milliards, accroître indéfiniment sa dette pour des chemins de fer et pour des écoles? A quelle époque de l'histoire a-t-on vu un état aussi lourdement surchargé établir l'emprunt en permanence dans son budget? M. de Freycinet invoque les autres nations civilisées qui agissent ainsi, qui ont ouvert « une sorte d'emprunt universel sans craindre de courir à leur ruine. » L'Angleterre et l'Amérique du Nord sont certes de puissantes rivales qui ne négligent pas le développement de leur outillage; seulement elles ont oublié de demander à M. de Freycinet le secret de sa politique financière. L'Angleterre n'emprunte pas; elle n'a pas emprunté pour ses entreprises les plus coûteuses, même pour les guerres lointaines qu'elle a eu à soutenir, et elle croirait manquer à son devoir si elle ne consacrait pas chaque année une somme considérable à l'amor-

tissement de sa dette. Depuis la guerre de la sécession, les États-Unis n'ont eu d'autre préoccupation que d'éteindre leur dette; ils l'ont déjà éteinte à moitié par une énergie qui ne s'est arrêtée devant aucune difficulté. La France n'est point sans doute dans les mêmes conditions; elle a des dépenses que n'ont pas ces grandes nations. Elle a surtout une armée puissante à entretenir pour sa sécurité, pour la dignité de son rôle européen; mais c'est, à ce qu'il semble, une raison de plus pour qu'elle ne gaspille pas ses ressources dans des entreprises de fantaisie, au risque d'être surprise, un jour ou l'autre, par des événemens qui la trouveraient avec un crédit d'avance épuisé. — La vérité est qu'il y a deux politiques financières pour notre pays. Il y en a une, celle de ces dernières années, celle de M. Freycinet, qui se résume dans le déchaînement des dépenses, dans l'emprunt perpétuel. Il y en a une autre, celle de M. Buffet, de M. Bocher, peut-être de M. le ministre des finances lui-même, s'il osait l'avouer, qui croit que le moment est venu de s'arrêter, de mettre un frein aux dépenses démesurées ou inutiles. Les deux systèmes se sont trouvés en présence pendant quelques jours au Luxembourg, et il est clair que devant l'opinion, pour tous les esprits réfléchis, la politique de raison, de prévoyance est restée victorieuse. C'est l'honneur et la moralité de ce brillant et utile débat.

Transportez-vous maintenant au Palais-Bourbon, ce théâtre d'une autre représentation parlementaire. Autant la discussion du sénat a été instructive et forte, autant la discussion qui s'est engagée à la chambre des députés, qui n'est point encore arrivée au dénoûment, semble traînante et confuse. Ce n'est point certes que la question soulevée, par une interpellation assez vague, manque de gravité; elle est, au contraire, des plus sérieuses, et elle touche aux intérêts les plus divers, on pourrait dire aux ressorts de la prospérité publique. Il s'agit de la crise des industries, des souffrances de toute une population laborieuse, des conditions du travail, de la situation économique tout entière; il s'agit des chômages, des grèves, des salaires, des relations des ouvriers avec les patrons. — Que la crise existe, non-seulement à Paris, comme a semblé le dire M. le président du conseil, mais un peu partout, dans l'agriculture comme dans l'industrie, cela n'est pas douteux, et elle a des causes nombreuses, aussi complexes que délicates, qui varient avec les régions, avec les industries. De toutes ces causes, il en est qu'il n'est point impossible de saisir parce qu'elles tiennent à des phénomènes précis, les charges qui pèsent sur l'industrie, le régime commercial, le renchérissement universel. Il y a d'autres causes qui sont d'une nature moins saisissable, parce qu'elles tiennent à tout un état moral, à des dispositions maladives dans une partie de la population. Il est certain que, depuis quelque temps surtout, les excitations révolutionnaires, les propagandes socialistes ont repris une influence redoutable et meurtrière. Elles ne créent pas

précisément la crise, elles la dénaturent, elles l'enveniment, et, en y ajoutant des élémens factices, elles la compliquent jusqu'à la rendre insoluble. Les ouvriers eux-mêmes sont les dupes de ceux qui les exploitent en aigrissant leurs misères, en flattant leurs passions ou leurs préjugés, en leur soufflant la colère, en les excitant sans cesse à faire un dangereux usage de leurs droits. Qu'on prenne un seul fait : les ouvriers sont sans doute dans leur droit quand ils font des grèves, quand ils réclament la réduction des heures de leur travail, des augmentations de salaires, — le plus souvent les deux choses ensemble. Ils usent d'un droit, soit; seulement ils ne s'aperçoivent pas qu'avec tout cela, le travail diminue forcément, l'industrie est obligée elle-même d'élever ses prix, et le seul résultat est d'appeler la concurrence étrangère, qui profite de cette situation pour inonder le marché français.

La difficulté est toujours d'aborder ces questions singulièrement compliquées, singulièrement délicates, et ce n'est point assurément la discussion de la chambre des députés qui semble propre à les résoudre ni même à les éclairer. La crise existe, tout le monde s'accorde pour le dire, les discours se pressent pour le constater. Quelle solution a-t-on? L'un propose d'ouvrir des ateliers nationaux pour remédier au chômage, pour donner du travail aux ouvriers qui n'en ont pas; l'autre demande qu'on distribue des secours, qu'on se mette, sans plus tarder, à construire des cités ouvrières. Celui-ci est pour la mutualité, pour l'organisation de l'assurance universelle; celui-là offre la panacée d'une commission d'enquête en permanence. Décidément la lumière ne se fait pas, le remède n'est pas trouvé; la discussion n'est même pas relevée par un certain éclat de talent ou par la hardiesse, par la nouveauté des idées. Tous ces discours qui se succèdent sont vraiment d'une monotone banalité qui contraste avec les récens débats du sénat, et en fin de compte, M. le président du conseil seul a exprimé des opinions sensées, pratiques, en ramenant la question à des termes plus simples; seulement, M. le président du conseil lui-même ne voit pas qu'une des causes de la crise mal définie dont on souffre aujourd'hui est peut-être la politique qu'on a suivie depuis quelques années. Au spectacle médiocre qu'il a eu depuis quelques jours au Palais-Bourbon, il peut s'apercevoir, dans tous les cas, que le remède ne consisterait pas à affaiblir les prérogatives de celle des deux assemblées qui vient d'attester sa supériorité dans la discussion des plus sérieux intérêts de la France.

Les affaires de l'Espagne ont toujours un peu d'imprévu; elles ont du moins, si l'on veut, une logique particulière. On vient de le voir une fois de plus par le dénoûment des derniers débats parlementaires; par ce coup de théâtre d'hier qui, en mettant fin à l'existence du ministère de la gauche présidé par M. Posada Herrera, a ramené au pouvoir

les conservateurs avec leur chef M. Canovas del Castillo. A dire vrai, l'imprévu n'est peut-être que dans la manière dont les événemens se sont accomplis. La crise qu'un vote du congrès a précipitée se préparait depuis quelque temps déjà, depuis au moins trois mois; elle existait depuis la naissance d'un cabinet arrivé aux affaires avec un programme qui ressemblait à une sorte de révolution légale par la revision de la constitution de 1876 et par le rétablissement du suffrage universel. La crise, elle était dans le seul fait d'un ministère né en l'absence des chambres, adoptant un programme passablement hasardeux qui ne lui était imposé par aucun mouvement sensible d'opinion, ayant à conquérir à sa politique une majorité qui ne lui appartenait pas, qui appartenait au dernier ministère de M. Sagasta, — ou à obtenir du roi une dissolution des cortès. Tout semblait réellement assez étrange dans cette situation créée au mois d'octobre, et on peut dire que le cabinet de M. Posada Herrera n'a pas cessé un instant d'être dans les conditions les plus critiques.

Tant que les chambres n'étaient pas réunies, on a pu vivre encore et se faire quelque illusion. Le cabinet de la gauche dynastique, avec des hommes de talent comme M. Moret, le général Lopez Dominguez et avec l'appui que lui prêtait le roi, a pu se flatter de prendre par degrés un certain ascendant, de surmonter les difficultés en ralliant à sa cause une partie de la majorité qui avait suivi jusque-là M. Sagasta. Il a négocié, il a peut-être même espéré un instant former, avec ses propres amis et avec les amis du dernier ministère, ce qu'on appelait déjà un grand parti libéral. Le grand parti libéral n'était qu'un mirage. Le jour où le parlement s'est réuni et s'est trouvé en présence du programme ministériel résumé et précisé dans le discours royal, toutes les impossibilités, toutes les incohérences se sont dévoilées dans une discussion passionnée qui n'a pas duré moins de douze jours, où tous les partis ont levé leur drapeau. Le ministère a eu beau défendre son programme et même montrer un certain esprit de conciliation, il n'a pas tardé à s'apercevoir qu'il n'avait rien gagné, qu'il avait contre lui une majorité vigoureusement ramenée au combat par son ancien chef M. Sagasta, décidée à arrêter au passage la politique de réforme constitutionnelle. En réalité, ces débats, particulièrement engagés entre libéraux sous les yeux des conservateurs, n'ont servi qu'à rendre plus sensibles, à aggraver des antipathies jusqu'ici mal déguisées ou mal contenues. C'était visiblement la lutte de l'ancien ministère de M. Sagasta contre le nouveau ministère de M. Posada Herrera, et dans cette lutte, c'est l'ancien ministère qui a vaincu le nouveau; c'est un contre-projet d'adresse, proposé par les amis de M. Sagasta, qui, en définitive, a été voté par le congrès malgré les efforts du gouvernement.

La crise, plus ou moins latente depuis trois mois, touchait dès lors au point le plus aigu. M. Posada Herrera et ses collègues n'avaient plus évidemment qu'à demander au roi la dissolution des cortès ou à donner leur démission. Ce n'était pas pourtant aussi simple qu'on le croit. La dissolution a bien été demandée; mais après les débats passionnés qui venaient de se dérouler, qui avaient mis aux prises tous les libéraux, une aussi grave mesure pouvait peut-être devenir singulièrement périlleuse. Quelques-uns des ministres eux-mêmes paraissent avoir hésité; ils n'auraient pas, dit-on, caché au roi qu'ils craindraient de prendre la responsabilité d'un appel au pays dans des circonstances où, pour réussir, ils seraient obligés de s'allier à des partis peu favorables à la monarchie. Bref, c'était une grande aventure qu'on n'était pas jaloux d'affronter. A défaut de la dissolution, qui ne paraît pas avoir été bien sérieusement demandée, et la démission du cabinet devenant une nécessité, que restait-il donc à faire? Rigoureusement sans doute, la victoire du scrutin restait à M. Sagasta, qui venait de retrouver sa majorité : c'était à lui de dénouer la crise et de reprendre le pouvoir; mais ici s'élevait encore une difficulté. M. Sagasta, par son attitude dans ces derniers temps, surtout dans les derniers débats parlementaires, a profondément irrité bon nombre de libéraux, qui ne lui pardonnent pas de s'être refusé à toute transaction. Il est violemment accusé d'avoir fomenté les divisions par ressentiment personnel et à son profit. Son retour au pouvoir ne pouvait qu'ajouter aux divisions et aux irritations qui lui auraient créé une situation presque impossible. Les derniers ministres n'ont pas caché qu'eux et leurs amis préféraient tout à M. Sagasta. La dissolution, accomplie aujourd'hui, était un danger; M. Sagasta ne répondait plus à l'état présent des choses, et c'est ainsi que le roi Alphonse s'est trouvé conduit à rappeler sans plus tarder aux affaires le chef du parti conservateur, M. Canovas del Castillo. En quelques heures, un ministère s'est trouvé formé, où sont entrés M. Romero Robledo comme ministre de l'intérieur, M. Elduayen comme ministre des affaires étrangères, le général Quesada comme ministre de la guerre, M. Pidal comme ministre de l'instruction publique, M. Cos-Gayon comme ministre des finances. Le coup de théâtre ne pouvait être plus rapide et plus complet.

Tout se trouve donc pour le moment changé en Espagne, et il ne faut pas trop s'arrêter à cette bizarrerie, à cette anomalie constitutionnelle d'un ministère arrivant aux affaires sans avoir une majorité dans le congrès. Ce n'est pas la première fois que les choses se passent ainsi au-delà des Pyrénées. Lorsqu'il y a trois ans, M. Sagasta, alors chef de l'opposition libérale, était appelé par le roi au gouvernement, il n'avait pas la majorité, qui était toute conservatrice; il ne l'a eue que

plus tard quand il a eu fait des élections. Lorsqu'il y a trois mois, M. Posada Herrera et ses alliés de la gauche succédaient à M. Sagasta avec un programme de libéralisme plus accentué, ils n'avaient pas non plus la majorité; ils espéraient l'avoir. L'avènement des conservateurs aujourd'hui n'est pas plus irrégulier que celui de leurs prédécesseurs. La vérité est que, s'il y a un peu d'imprévu, il y a bien aussi une certaine logique dans toutes ces récentes péripéties espagnoles, que si M. Canovas del Castillo et ses amis sont en ce moment ramenés au pouvoir, c'est que les libéraux leur ont préparé le succès ou cette revanche par leurs fautes, par leurs divisions, en finissant par créer des conditions où l'on ne pouvait plus rester. Le roi Alphonse, après s'être spontanément prêté aux expériences de ces dernières années, s'est sans doute aperçu qu'on ne pouvait aller plus loin sans péril, que le moment était venu de s'arrêter, et s'il y avait un homme désigné pour reprendre la direction des affaires dans ces momens difficiles, c'est bien celui qui s'est montré jusqu'ici un des plus habiles politiques de la restauration, qui reste un des esprits les plus éminens de l'Espagne contemporaine. M. Canovas del Castillo a un mérite toujours rare pour un homme public, qui peut être tour à tour un chef de ministère ou un chef d'opposition : il a su maintenir, conduire son parti en lui inspirant une confiance complète, et, récemment encore, il montrait autant de tact que de décision en présence des divisions, des luttes intestines des libéraux. Par le discours qu'il a prononcé, il a su se ménager cette position qui lui a permis de recueillir avec autorité la succession du dernier cabinet. Quels sont maintenant ses projets? quelle sera sa politique? Vraisemblablement la dissolution des cortès, qui était devenue impossible pour M. Posada Herrera, est désormais le premier article du programme du nouveau gouvernement. La suspension provisoire des chambres, qui vient d'être prononcée, n'est que le prélude des élections qui se feront d'ici à quelques mois, qui sont une nécessité dans une situation nouvelle, et on peut bien présumer que le cabinet conservateur d'aujourd'hui, comme tous les ministères qui l'ont précédé, fera ce qu'il pourra pour avoir à son tour sa majorité.

C'est la première condition de vie pour un ministère. Ce qu'il est bien permis de croire, dans tous les cas, c'est que M. Canovas del Castillo ne revient pas au pouvoir pour inaugurer une ère de réaction intérieure et pour pratiquer une politique extérieure qui entraînerait l'Espagne dans des alliances ou dans des aventures en dehors de ses traditions comme de ses intérêts. M. Canovas est assurément un conservateur; ce n'est point un politique de réaction, et les événemens qui se sont passés depuis quelques années suffiraient à l'éclairer sur le danger des systèmes à outrance, sur la nécessité de mettre une certaine flexibilité dans le jeu des institutions. Il le comprend sans

nul doute; il admet parfaitement une opposition, même une opposition avancée, pourvu, bien entendu, qu'elle reste dans la légalité, et on a pu remarquer, dans les derniers débats parlementaires, une sorte de cordialité entre le chef du parti conservateur et les chefs de la gauche dynastique ralliée à la monarchie. Le nouveau président du conseil de Madrid n'ignore pas que, par une réaction mal calculée, on ne ferait que rejeter dans un camp d'irrémédiable hostilité bien des esprits qui ne demandent pas mieux que de se rattacher à la royauté constitutionnelle d'Alphonse XII. M. Canovas del Castillo, avec ses lumières, avec ses instincts libéraux, ne peut donc être de propos délibéré un réactionnaire à l'intérieur. Il est sûrement encore moins disposé à engager l'Espagne dans des combinaisons extérieures qui ne pourraient que la compromettre sans compensation, et c'est, en vérité, de la part de certains républicains français, une singulière tactique de représenter déjà le nouveau ministère espagnol comme inféodé à la politique allemande. Chose curieuse! c'est le cabinet libéral de M. Sagasta qui a décidé ou accepté, il y a quelques mois, le voyage du roi Alphonse en Allemagne; c'est le ministre des affaires étrangères de ce cabinet, M. le marquis de la Vega y Armijo, qui a mis tout son zèle à célébrer l'alliance prussienne, — et c'est le ministère conservateur qui vient de naître, qui n'a encore rien fait, c'est ce ministère que nos républicains intelligens se hâtent à représenter comme appelé à inaugurer le règne de l'influence allemande à Madrid! Par ses opinions, au contraire, le nouveau président du conseil est opposé à tout ce qui pourrait asservir l'Espagne à des intérêts étrangers, à des alliances onéreuses. M. Canovas et ses amis sont les successeurs d'un parti, l'ancien parti modéré, qui s'est toujours distingué par ses sympathies pour la France. Le nouveau ministère de Madrid n'est donc ni enchaîné à la politique allemande ni fatalement voué à la réaction, comme on le dit. Il est né d'une situation compromise par d'autres, et il aura bien des difficultés à vaincre, cela n'est pas douteux. C'est à lui maintenant de montrer qu'il peut gouverner utilement l'Espagne en lui assurant la paix intérieure et diplomatique dont elle a besoin.

Les affaires de la Hollande ne sont point aussi compliquées que les affaires espagnoles. Les ministères n'ont pas moins leurs embarras avec leur parlement: témoin le vote par lequel la seconde chambre refusait, il y a quelque temps, le budget des Indes, manifestant ainsi son opposition ou sa mauvaise humeur contre le ministre des colonies, M. Waanders, et contre le gouverneur général des Indes, M. Jacob. De cet incident il est résulté momentanément une situation assez difficile, un peu tendue. Le cabinet, présidé par M. Heemskerk, a voulu se tirer d'affaire, il a pris un grand parti; il a appelé de Batavia un haut fonctionnaire, M. Sprenger van Eyk, dont il a fait un ministre

des colonies, et il a confié au président de la seconde chambre, M. van Rees, la grave mission d'aller aux Indes, comme gouverneur général, à la place de M. Jacob. La résolution avait certes son importance et dénotait, de la part du cabinet, la bonne volonté de se conformer à un désir du parlement. Ces choix avaient leur signification; mais voici où la difficulté commence, car on n'est jamais au bout des difficultés. Par leurs opinions, par les principes qu'ils ont toujours soutenus, le nouveau ministre des colonies et le nouveau gouverneur général des Indes ont été jusqu'ici en contradiction à peu près complète avec les opinions du chef du ministère, de M. Heemskerk lui-même. M. von Eyk, pendant son long séjour aux Indes, a montré un libéralisme extrêmement énergique et décidé. M. van Rees, de son côté, a été depuis vingt ans un des chefs du parti libéral colonial et n'a cessé de réclamer l'application des principes les plus libéraux dans le gouvernement et l'administration des colonies. Comment concilier ces opinions connues des nouveaux fonctionnaires avec celles du premier ministre qui les a choisis, qui a combattu depuis vingt ans bien des actes de politique libérale aux colonies? Les uns ou les autres avaient-ils changé d'opinion? N'y avait-il pas là quelque confusion propre à dérouter le public? Il fallait bien qu'il y eût quelque équivoque puisque, dans la première chambre, M. van de Putte, a cru devoir soulever la question. Il a interrogé le gouvernement, et le chef du cabinet, M. Heemskerk, a répondu en toute simplicité qu'il n'avait pas changé d'opinion, qu'il désapprouvait encore bien des mesures coloniales adoptées depuis vingt ans, mais « qu'on ne pouvait pas gouverner avec des regrets. » Il considérait dès lors comme un fait accompli ce qui s'était passé depuis longtemps et il avait cru s'inspirer des vrais intérêts de l'état en confiant le gouvernement général des Indes à des mains fermes et énergiques. Sur un certain nombre de points d'ailleurs, notamment sur la nécessité d'arriver à rétablir l'équilibre dans les finances des Indes, les nouveaux fonctionnaires et le gouvernement s'étaient mis d'accord; ils avaient adopté un programme commun. La difficulté est donc pour le moment écartée par les changemens qui viennent de s'accomplir. Il n'est pas dit cependant que les nominations nouvelles ne conduiront pas elles-mêmes à d'autres conflits, que le ministère de M. Heemskerk en ait fini avec les embarras que ces affaires des Indes lui ont déjà causés et qu'elles peuvent lui causer encore. La seule moralité de cet incident, c'est que l'existence des ministères est toujours laborieuse, à La Haye comme dans bien d'autres pays.

CH. DE MAZADE.

MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

La lutte engagée depuis le commencement de janvier contre la spéculation à la baisse, qui avait réellement abusé en décembre de la persistance de ses succès, se termine en liquidation de fin de mois par la défaite de cette spéculation. Le découvert, vigoureusement poursuivi, a dû se résoudre à capituler dans la majeure partie de ses positions : il résiste encore sur quelques points, mais il semble bien que les haussiers ne voudront pas laisser leur victoire incomplète.

Ce découvert, que la faiblesse du taux des reports fin décembre a complètement trahi, avait été formé peu à peu pendant les derniers mois de 1883 par les ventes de divers groupes de spéculateurs, français et étrangers, très hardis, qui, voyant le marché complètement abandonné à lui-même, le crédit de l'état discuté, une situation budgétaire menaçante, une expédition lointaine mal engagée et coûteuse, un ministère violemment attaqué, ont fini par se convaincre qu'il leur suffirait de peu d'efforts pour effrayer les porteurs de titres et les amener à vider leurs portefeuilles dans une journée de panique. Les opérations à la baisse se seraient alors liquidées fort aisément dans les plus bas cours, donnant de splendides bénéfices. Ces projets ont été contrecarrés par une résistance inattendue pendant les derniers jours de décembre, puis par une attaque énergique d'un parti de haussiers pendant tout le mois de janvier.

Il y a quelques semaines, l'éventualité d'un emprunt de l'état était tenue pour une cause de baisse. C'est cependant sur cette même éventualité que s'est faite la hausse depuis bientôt un mois. Le mouvement a été dirigé avec autant de prudence que de fermeté. La reprise a été pour ainsi dire continue, à peine arrêtée par des bruits d'ajournement de l'opération attendue. Aujourd'hui toute incertitude a disparu, et l'on tient pour assuré que l'emprunt sera fait dans les dix premiers jours de février. Comme la spéculation à la hausse avait manifestement étayé ses opérations sur la fixation de cette date, il n'est pas étonnant que le mois s'achève par la déroute complète de ses adversaires.

L'emprunt que va faire M. Tirard portera sur un chiffre d'environ 350 millions. L'autorisation de l'effectuer lui est concédée par l'article deuxième du budget extraordinaire, voté il y a deux jours par le sénat après une assez longue et très brillante discussion. On ne sait encore

à quel taux le nouveau stock de rente amortissable va être offert au public. Les cours du fonds déjà existant à la Bourse paraissent indiquer que ce taux d'émission ne s'éloignera pas beaucoup de 76 à 76.50. Le succès de l'opération n'inspire aucun doute, le marché ayant été habilement préparé et l'abondance des capitaux étant incontestable.

En effet, tout prouve l'existence d'une réserve considérable de capitaux, dont une partie pourra être attirée aux valeurs mobilières si le marché ne retombe pas dans ses folies d'autrefois. Nous n'en sommes pas là, et, bien que brusquement obtenue, la hausse de janvier 1884 ne saurait être taxée d'exagération. Faite en vue de l'emprunt annoncé pour le mois prochain, il est probable qu'elle survivra à l'opération qui aura été sa première raison d'être, d'autant que les banquiers et établissemens de crédit, qui viennent de prêter à l'état et à la Bourse le concours de leurs puissans moyens d'intervention, auront bien à présenter eux-mêmes quelques affaires au public, une fois l'emprunt en rente amortissable effectué et réussi.

La rente perpétuelle 3 pour 100 est en hausse d'une unité et demie depuis le 31 décembre; l'amortissable n'a monté que d'une unité, ayant à subir la concurrence du stock que la prochaine émission va jeter sur la place. Sur le 4 1/2, objet spécial des opérations des vendeurs à découvert, la hausse a été de près de 2 francs. Après-demain sera détaché sur ce fonds un coupon trimestriel de 1 fr. 12 1/2, ce qui établit son prix pour février à 106.50 environ. Les haussiers pourront sans peine, semble-t-il, maintenir et même dépasser ce cours, qui paraissait bien bas il y a moins de trois mois encore.

Le mois de janvier n'a pas été moins favorable aux fonds étrangers qu'aux rentes françaises, et pour les mêmes raisons, dont la plus forte est la fâcheuse situation dans laquelle se sont mis les vendeurs par l'imprudence de leurs opérations. C'est ainsi que, la tentative d'insurrection à Badajoz l'an passé ayant provoqué de sérieuses inquiétudes sur le marché espagnol, et un parti à la baisse s'étant formé sur la rente Extérieure d'Espagne qui cotait alors 62, les vendeurs ont cru pouvoir impunément faire tomber cette valeur de cinq ou six points, soit à 55 1/2 fin décembre, à la veille du détachement d'un coupon. Que pouvaient-ils craindre? La révolution ne frappait-elle pas aux portes de Madrid? Au lieu de la révolution attendue, les vendeurs ont eu le retour des conservateurs au pouvoir, la prorogation des cortès et le maintien du calme complet dans la péninsule. Les vendeurs qui avaient fait perdre six unités à l'Extérieure en quelques mois ont dû, par leurs rachats précipités, lui faire regagner ces six unités en quelques jours.

Sur l'Italien, le coupon détaché en janvier a été regagné, et au-delà. C'est une hausse d'environ 3 francs, due également à des rachats forcés. La situation financière de l'Italie justifie d'ailleurs les cours actuels, et cette situation ne pourra encore que s'améliorer lorsque seront

résolues les grandes combinaisons économiques dont s'occupe en ce moment le gouvernement italien et qui concernent l'exploitation des chemins de fer de la péninsule et le régime de la circulation fiduciaire.

Les valeurs ottomanes n'ont pas eu tout d'abord une aussi bonne fortune. La conversion des titres de la dette étant tenue pour prochaine, la spéculation était plus disposée à vendre qu'à acheter du 5 0/0 turc, et la banque ottomane ne pouvait que souffrir également de cette disposition. Le bruit répandu depuis deux jours que la conversion pourrait être de nouveau ajournée a relevé la rente à 9 francs, et l'action de la Banque à 660. On a dit aussi que cette société avait pu négocier, il y a peu de jours, à une maison de banque d'Allemagne environ dix mille de ces obligations privilégiées qui viennent d'être admises à la cote officielle et y sont tenues au prix de 380 francs.

L'Unifiée d'Égypte valait, il y a un mois environ, 315 francs. La voici à 345. Cette hausse de 30 francs est la conséquence du revirement qui s'est produit dans les intentions du gouvernement britannique à l'égard de l'Égypte. Le cabinet Gladstone a confié au général Gordon la défense du Soudan, et d'autre part il a laissé clairement entendre que les événemens lui imposaient l'obligation de maintenir plus forte que jamais la suprématie de l'Angleterre en Égypte. La maison Rothschild vient de consentir au gouvernement du khédive une avance d'environ un million de livres. Il est peu probable qu'elle eût fait une telle opération dans les circonstances actuelles si elle n'avait obtenu du gouvernement anglais les assurances les plus formelles concernant le protectorat britannique dans la vallée du Nil.

Le Suez, le Crédit foncier, le Lyon et le Gaz ont monté encore, pendant cette dernière quinzaine, mais sans emportement. Les recettes de la Compagnie de Suez, pour janvier 1884, présentent une augmentation de près d'un million sur celles de 1883, malgré l'application de la détaxe. On ne parle plus de la convention avec les armateurs, contre laquelle continuent à protester quelques voix isolées en Angleterre. Les actions des Chemins espagnols ont bénéficié du retour de faveur dont les fonds publics de la péninsule ont été l'objet. Parmi les titres des établissemens de crédit, la seconde quinzaine de janvier a vu s'accuser quelques velléités de reprise. Le Crédit lyonnais, la Banque d'escompte, la Banque franco-égyptienne, ont été les plus favorisés. Le réveil des affaires rendrait la vie à tout ce groupe de valeurs. Mais ce réveil d'affaires implique une participation active du public dans les mouvemens de cours qu'enregistre la cote de la Bourse, et cette participation, on doit le reconnaître, est encore bien faible en ce moment.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

